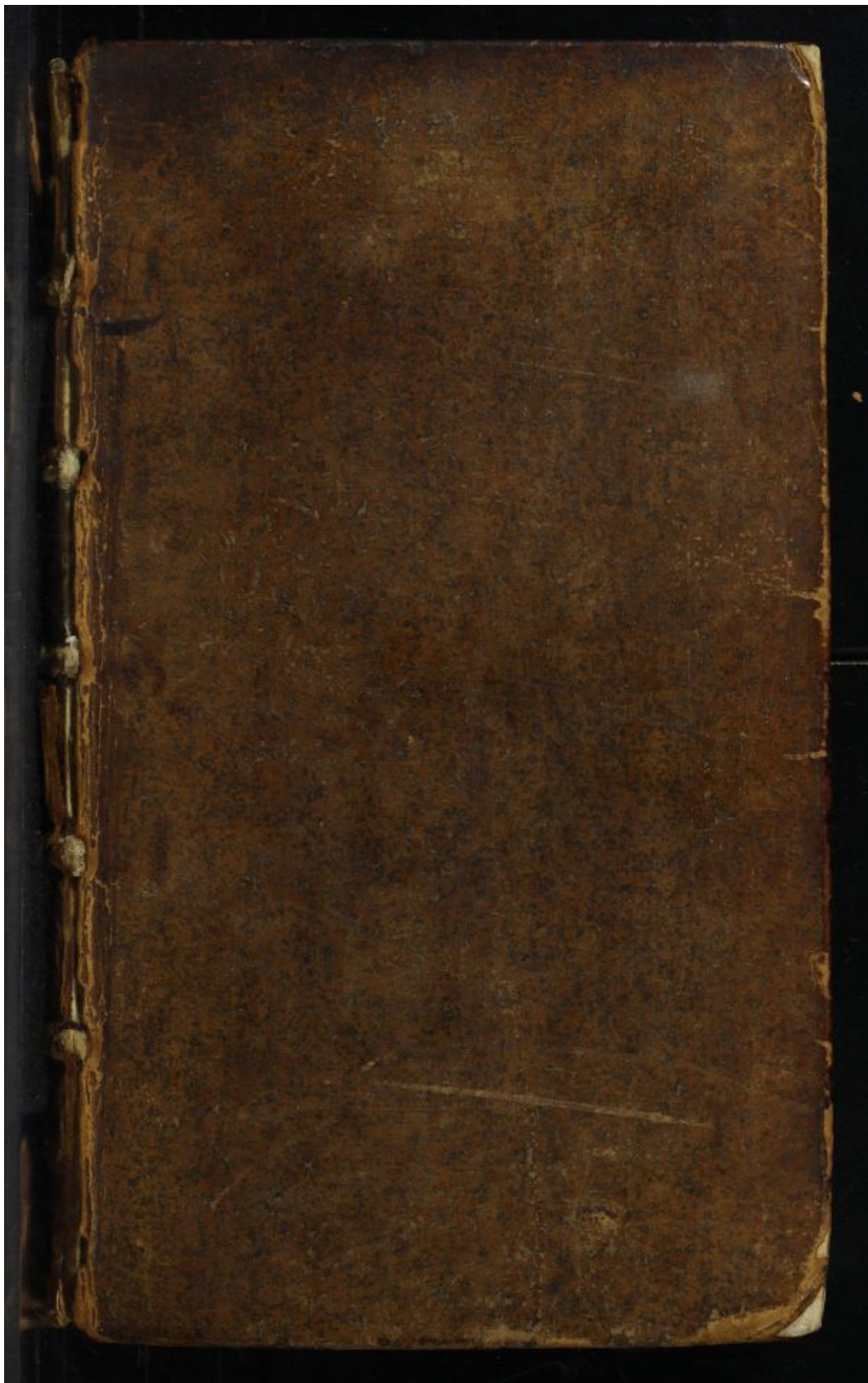
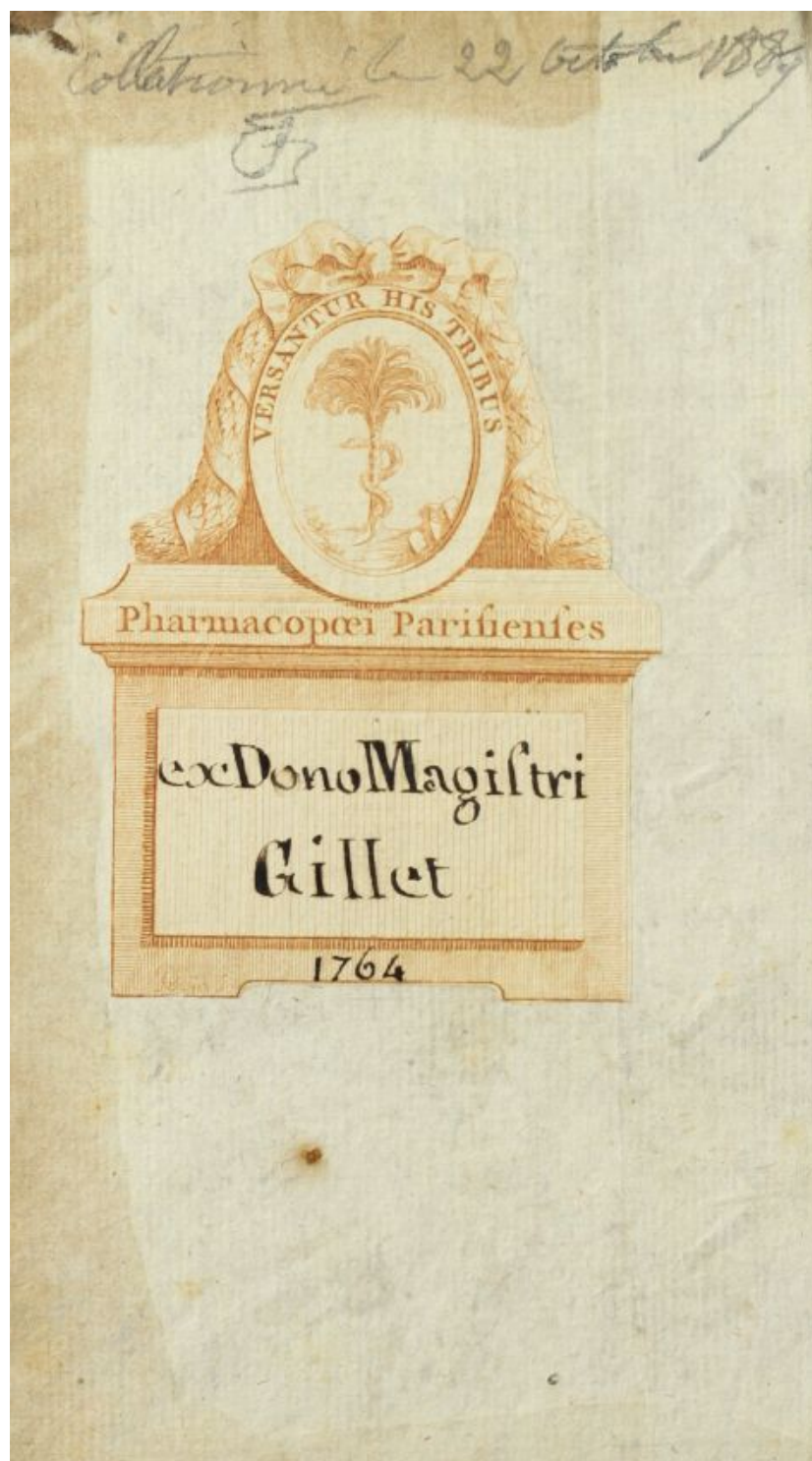


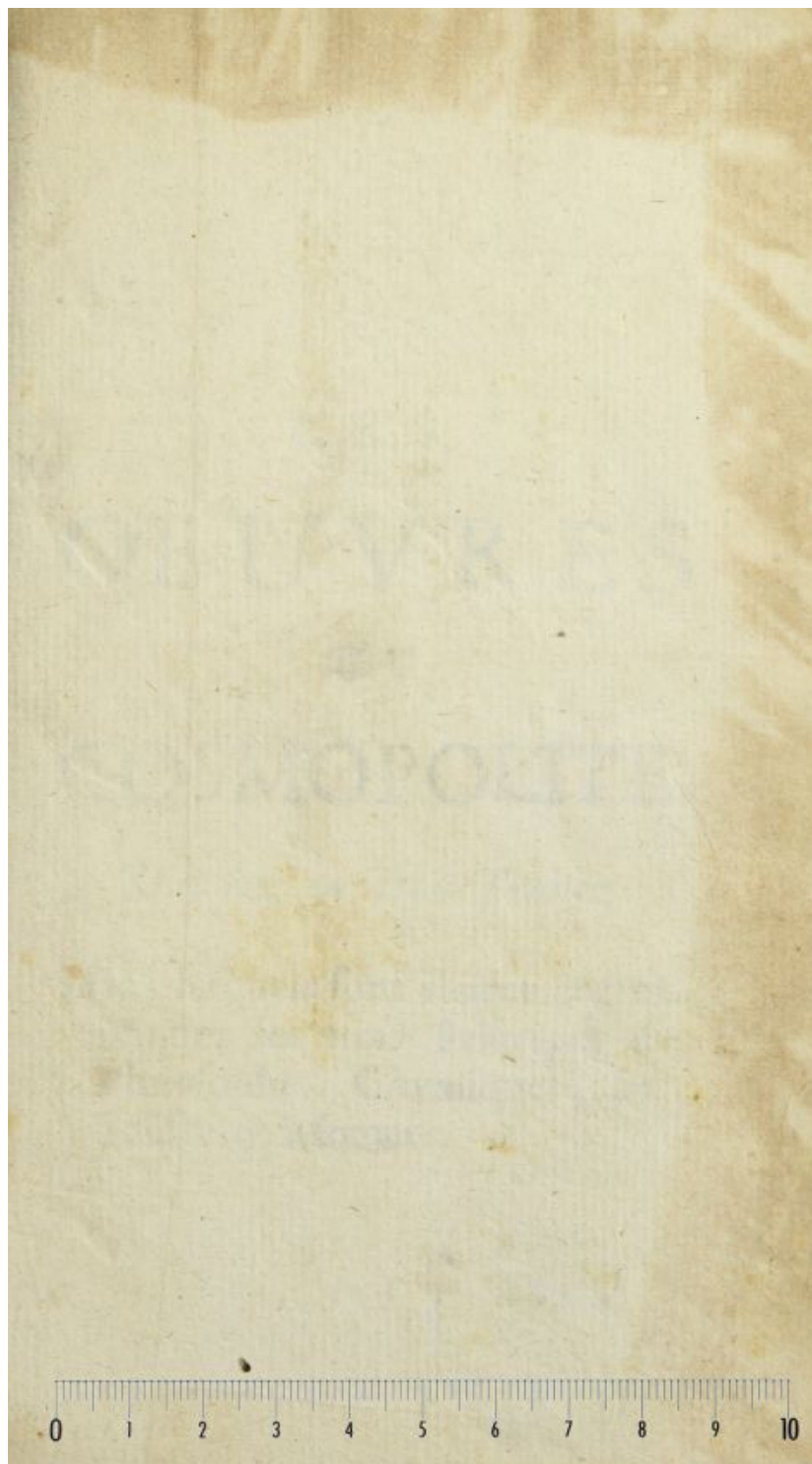
Sendivogius, Michael. Cosmopolite ou nouvelle lumière chymique, pour servir d'éclaircissement aux trois principes de la nature, exactement décrits dans les trois traitez suivans. Le I. traite du mercure. Le II du soûfre. & le III. du vray sel des philosophes. Derniere edition, revûë & augmentée des lettres philosophiques du mesme auteur.

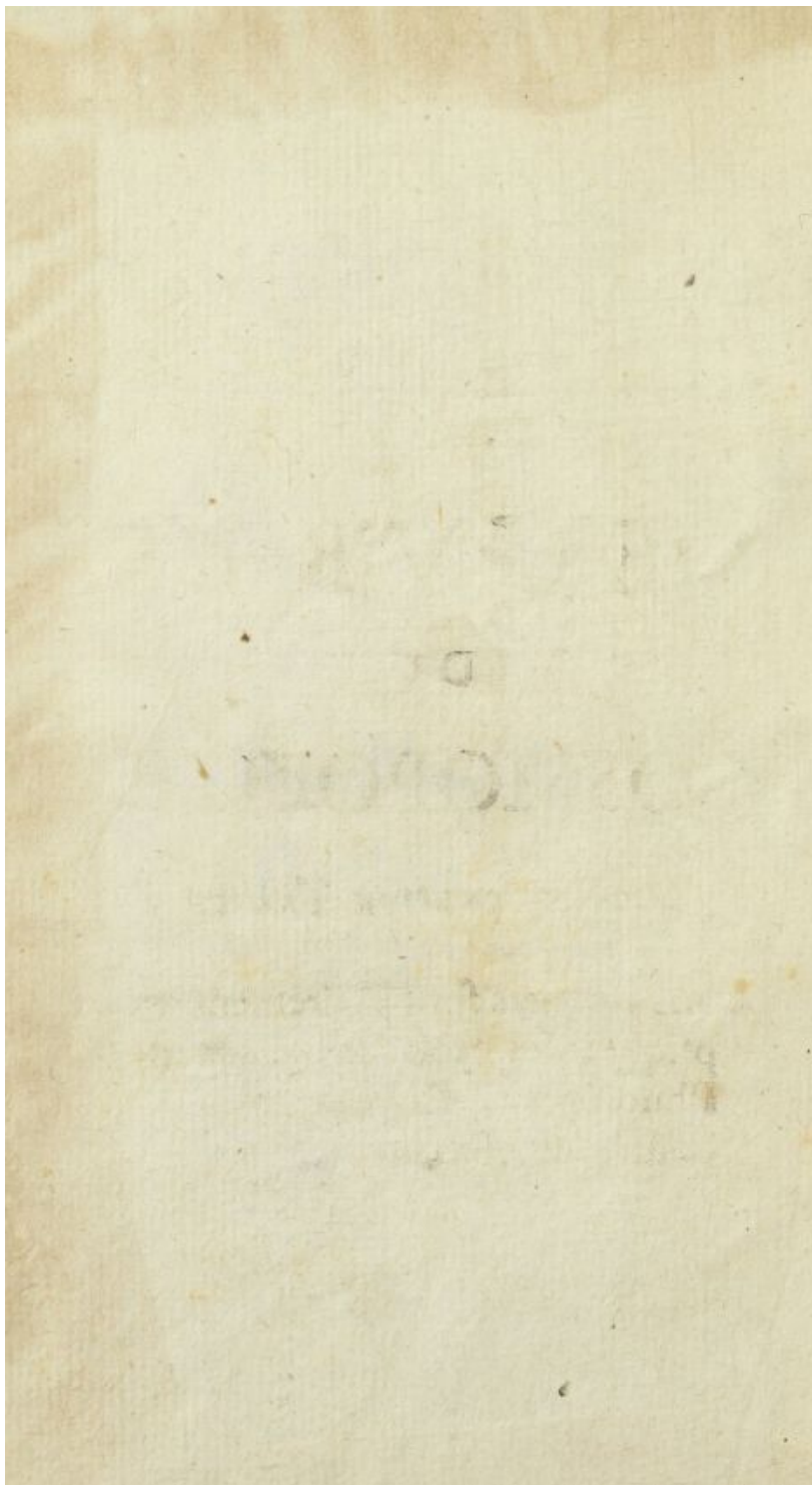
*A Paris, chez Laurent d'Houry, ruë S. Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au S. Esprit. M. DC. XCI. Avec privilege du Roy., 1691.
Cote : BIU Santé Pharmacie 11421*









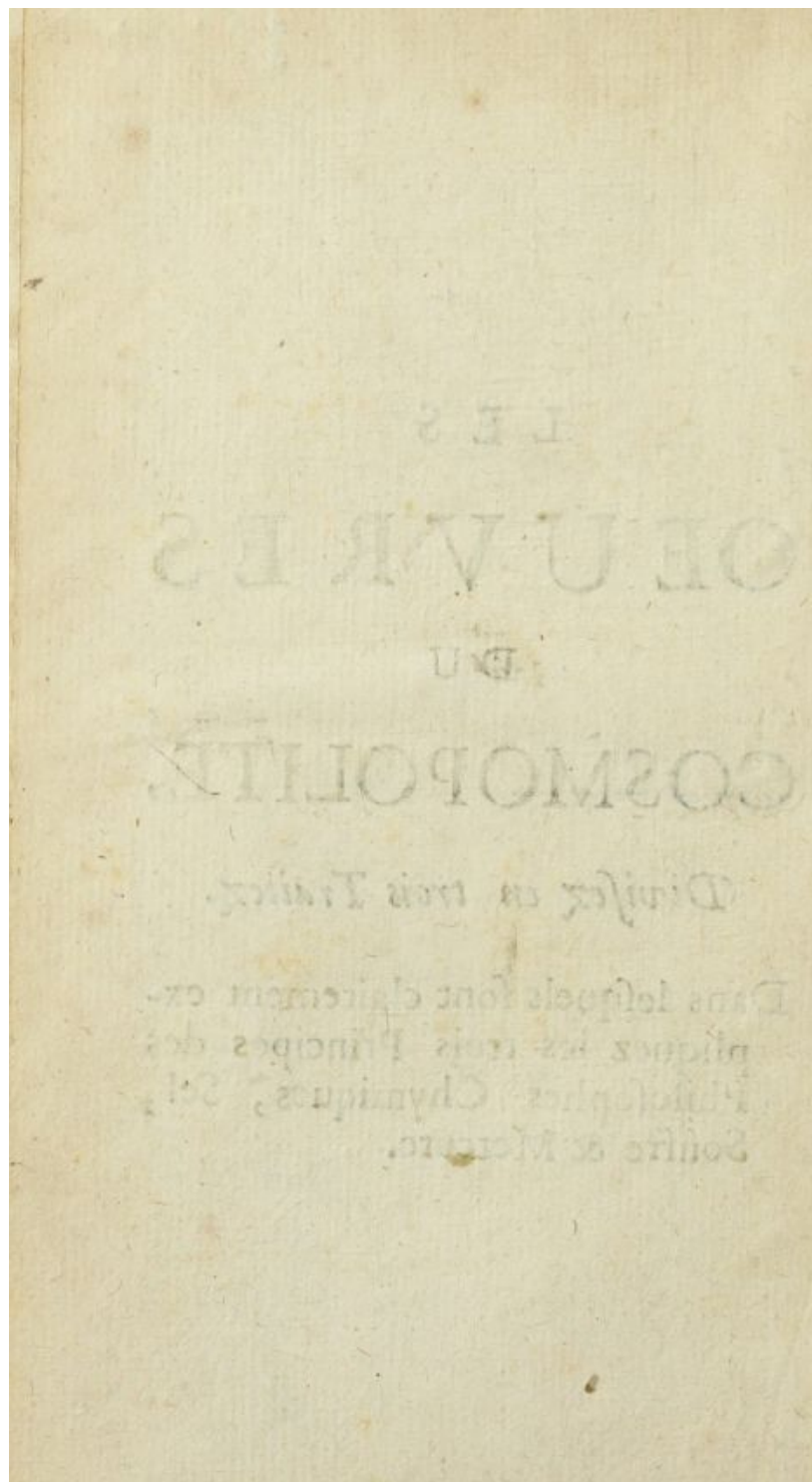


LES
OEUVRES
DU
COSMOPOLITE,

Divisez en trois Traitez.

Dans lesquels sont clairement expliqués les trois Principes des Philosophes Chymiques, Sel, Soufre & Mercure.





12711 # 11421
COSMOPOLITÉ
O U
NOUVELLE LUMIERE
CH Y M I Q U E,

Pour servir d'éclaircissement aux
trois Principes de la Nature,
exactement décrits dans les trois
Traitez suivans.

Le I. traite *du Mercure.*

Le II. *Du Soufre.*

& Le III. *Du vray Sel des Philosophes.*

DERNIERE EDITION,

Revûë & augmentée

DES LETTRES

PHILOSOPHIQUES
DU MESME AUTEUR.



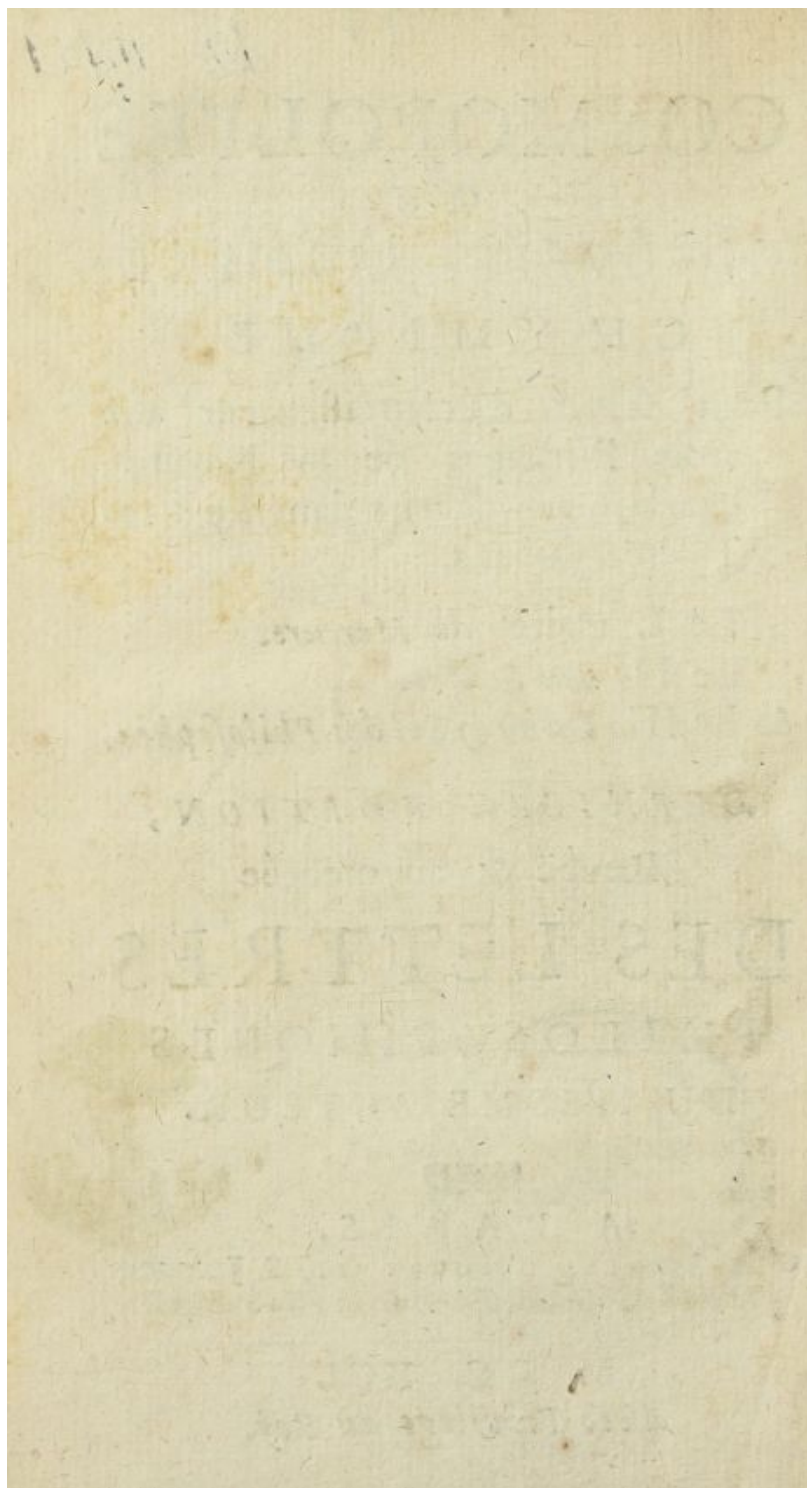
A P A R I S,

Chez LAURENT D'HOURY, rue S. Jacques,
devant la Fontaine S. Severin, au S. Esprit.



M, DC. XCI.

Avec Privilege du Roy.





P R E F A C E.

A tous les Inquisiteurs de
l'Art Chymique, vrais
Enfans d'Hermés.

S A L U T.



*Onsiderant en moi-
même (A M I L E -
C T E U R) combien
de fausses Receptes
d'Alchymistes, qu'ils
appellent ; & com-
bien de Livres contrefaits & per-
nicieux, dans lesquels on ne sçau-
roit remarquer la moindre trace de
la Verité, ont esté composez par la
fraude & l'avarice des Imposteurs,*
à iiij

P R E F A C E.

dont la lecture a trompé & trompe encore tous les jours les veritables Inquisiteurs des Arts & des secrets les plus cachez de la Nature. J'ai crû que je ne pouvois rien faire de plus utile & de plus profitable, que de communiquer aux vrais Fils & Heritiers de la Science, le talent qu'il a plu au Pere des Lumieres me confier : afin de donner à connoître à la Posterité, que Dieu a octroyé cette benediction singuliere, & ce trésor Philo'sophique à quelques signalez personnages, non seulement dans les siècles passez, mais encore à quelques-uns de nôtre tems. Plusieurs raisons m'ont obligé à ne pas publier mon nom, parce que je ne recherche point d'estre loüé & estimé, & que je n'ai autre dessein que de rendre office aux Amateurs de la Philosophie. Je laisse librement ce vain desir de gloire à ceux qui aiment mieux paroître sçavans, que de l'estre en effet. Ce que j'écris en

P R E F A C E.

*peu de paroles, a esté confirmé par
 l'expérience manuelle que j'en ai
 faite, avec la grace du Tres-haut,
 afin d'exhorter ceux qui ont déjà
 posé les premiers & réels fondemens
 de cette loüable Science, à ne pas
 abandonner l'exercice & la pratique
 des belles choses, & les garentir par
 ce moyen de la méchante & fraudu-
 leuse troupe de Charlatans & ven-
 deurs de fumée, auxquels rien n'est
 si doux que de tromper. Ce ne sont
 point des songes, (comme parle le
 vulgaire ignorant;) ce ne sont point
 de vaines fictions de quelques Hom-
 mes oisifs, comme veulent les fols &
 insensés, qui se mocquent de cet Art:
 C'est la pure Verité Philosophique,
 dont je suis passionné Se&ateur, que
 je veux vous découvrir, & que je
 n'ai pû ni dû vous cacher, ni passer
 sous silence, parce que ce seroit refuser
 l'appui & le secours qui est dû à la
 vraie Science Chymique indignement
 décriée; & qui pour cette raison, ap-
 à iiij*

P R E F A C E.

prehende extrêmement de paroître en public dans ce siècle malheureux & pervers, où le vice marche de pair avec la vertu, à cause de l'ingratitude & de la perfidie des Hommes, & des maledictions qu'on vomit sans cesse contre les Philosophes. Je pourrois rapporter plusieurs Auteurs renommés pour témoins incontestables de la certitude de cette Science. Mais les choses que nous voyons sensiblement, & dont nous sommes convaincus par nôtre propre experience, n'ont pas besoin d'autres preuves. Il n'y a pas long-tems, & j'en parle comme sçavant, que plusieurs personnes de grande & petite condition, ont vû cette Diane toute nue. Et quoi qu'il se trouve quelques personnes, qui par envie, ou par malice, ou par la crainte qu'ils ont que leurs impostures ne soient découvertes, crient incessamment que par un certain artifice, qu'ils couvrent sous une vaine ostentation de paroles fas-

P R E F A C E.

tueuses & ampoullées, l'on peut extraire l'ame de l'Or, & la rendre à un autre Corps : ce qu'ils entreprennent temerairement, & non sans grande perte de tems, de labeur & d'argent. Que les Enfans d'Hermès sçachent & tiennent pour certain, que certe extraction d'ame (pour parler en leurs termes) soit de l'Or, soit de la Lune, par quelque voye Sophistique vulgaire qu'elle se fasse, n'est autre chose qu'une pure fantaisie & une vaine persuasion. Ce que plusieurs ne veulent pas croire, mais qu'ils seront enfin contraints d'avouer à leur dommage, lorsqu'ils en feront l'experience, seule & unique Maîtresse de la Verité. Au contraire je puis assurer avec raison, que celui qui pourra par voye Philosophique, sans fraude & sans déguisement, teindre réellement le moindre métal du monde, soit avec profit, ou sans profit, en couleur de Sol ou de Lune, demeurant & résistant à toute sorte

P R E F A C E.

d'examens requis & nécessaires, aura toutes les portes de la Nature ouvertes, pour rechercher d'autres plus hauts & plus excellens secrets, & même les acquérir avec la grace & la benediction de Dieu. Au reste, j'offre aux Enfans de la Science ces presens Traitez, que je n'ai écrits que sur ma propre experience, afin qu'en étudiant & mettant leur application & toute la force de leur esprit, à la recherche des Operations cachées de la Nature, ils puissent par là découvrir & connoître la vérité des choses, & la Nature même, en laquelle seule connoissance consiste toute la perfection de ce saint Art Philosophique, pourveu qu'on y procede par le chemin Royal que la Nature nous a prescrit en toutes ses actions & Operations. C'est pourquoi je veux ici avertir le Lecteur, qu'il ne juge point de mes écrits selon l'écorce & le sens extérieur des paroles, mais plutôt par la force de la Nature,

P R E F A C E.

de peur qu'en après il ne déplore son
tems, son travail & son bien vaine-
ment dépensez. Qu'il considere que
c'est la science des Sages, & non pas
la science des fols & des ignorans ;
& que l'intention des Philosophes
est toute autre, que ne la peuvent
comprendre tous ces glorieux Thra-
sons, tous ces lettrez mocqueurs,
tous ces Hommes vicieux & pervers,
qui ne se pouvans mettre en réputa-
tion par leurs propres vertus, tâ-
chent de se rendre illustres par leurs
crimes, & par leur calomnie & im-
postures contre les gens d'honneur.
Fuyez tous ces vagabonds & igno-
rans souffleurs, qui ont déjà presque
trompé tout le monde, avec leurs
blanchissemens & rubifications, non
sans grande diffamation & ignomi-
nie de cette noble Science. Les per-
sonnes de cette farine ne seront ja-
mais admis dans les plus secrets my-
stères de ce saint Art : parce que
c'est un don de Dieu, auquel on ne

P R E F A C E.

peut parvenir que par la seule grace
du Tres - haut, qui ne manque pas
ou d'illuminer l'esprit de celui qui
la lui demande avec une humilité
constante & religieuse, ou de la lui
communiquer par une démonstration
oculaire d'un Maître fidèle & ex-
pert. C'est pourquoi Dieu refuse à
bon droit la revelation de ces secrets
à ceux qu'il en trouve indignes, &
qui sont éloignés de sa grace.

Au surplus, je prie instamment
les Enfans de l'Art, qu'ils prennent
en bonne part l'envie que j'ai de
leur rendre service ; & lorsqu'ils
auront fait que ce qui est occulte
devienne manifeste, & que suivant
la volonté de Dieu par leur travail
constant & assidu, ils auront atteint
le port désiré des Philosophes, ils
excluent de la connoissance de cet
Art (à l'exemple des Sages) tous
ceux qui en sont indignes. Qu'ils
se souviennent de la charité qu'ils
doivent à leur prochain pauvre &

P R E F A C E.

*incommodé, & qui vivra en la
crainte de Dieu ; qu'ils le fassent
sans aucune vaine ostentation ; &
qu'en reconnoissance de ce don spe-
cial, dont ils n'abuseront pas, ils
chantent sans cesse & en leur parti-
culier, & dans l'interieur de leur
cœur, des loüanges à Dieu Tout-
puissant, tres-bon & tres-grand.*

La Simplicité est le vrai sceau
de la Verité.

Extrait du Privilège du Roy.

PAR grace & Privilège du ROY,
donné à S. Germain en Laye le 5^e
Decembre 1681. Signé, JUNQUIERES :
Il est permis à LAURENT D'HOURY,
Marchand Libraire à Paris, de faire im-
primer un Livre intitulé : *Les Oeuvres du*
Cosmopolite, pendant le tems de quinze
années consecutives, à commencer du
jour qu'il sera achevé d'imprimer pour
la premiere fois : Et deffenses sont faites
à tous autres de l'imprimer, vendre ni
distribuer, sans le consentement de l'Ex-
posant, ou de ses ayans cause, à peine
de confiscation des Exemplaires contre-
faits, trois mille livres d'amende, & de
tous dépens, dommages & interests,
ainsi qu'il est plus au long porté par
ledit Privilège.

*Registré sur le Livre de la Communauté
des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 23^e
Decembre 1681. Signé, ANGOT, Syndic.*

Achevé d'imprimer pour la premiere
fois en vertu du present Privilège, le
dixième Juillet 1691.



TRAITÉ DE LA NATURE EN GENERAL.

CHAPITRE I.

*Ce que c'est que la Nature , & quels
doivent être ceux qui la recherchent.*



LUSIEURS Hommes
sages & tres-doctes ont
avant plusieurs Siècles,
& même avant le Delu-
ge (selon le témoignage
d'Hermes) écrit beau-
coup de préceptes touchant la maniere
de trouver la Pierre des Philosophes, &
nous en ont laissé tant d'Ecrits, que si

A

la Nature n'operoit tous les jours devant nos yeux des effets si surprenans, que nous ne pouvons absolument les nier, je croi qu'il ne se trouveroit personne qui estimât qu'il y eût véritablement une Nature, veu qu'au tems passez il ne fut jamais tant d'Inventeurs de choses, ni tant d'inventions qu'il s'en voit aujourd'hui. Aussi nos Predecesseurs sans s'amuser à ces vaines recherches, ne consideroient autre chose que la Nature & sa possibilité; c'est-à-dire, ce qu'il étoit possible de faire. Et bien qu'ils ayent demeuré seulement en cette voye simple de la Nature, ils ont néanmoins trouvé tant de choses, qu'à peine pourrions-nous les imaginer avec toutes nos subtilitez & toute cette multitude d'inventions. Ce qui se fait à cause que la Nature & la generation ordinaire des choses qui croissent sur la Terre, nous semble trop simple & de trop peu d'effet pour y appliquer nôtre esprit, qui ne s'exerce cependant qu'à imaginer des choses subtiles, qui loin d'être connues, à peine se peuvent faire, ou du moins tres-difficilement. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il arrive que nous inventions plus aisément quel-

ques vaines subtilitez , & telles qu'à la verité les vrais Philosophes n'eussent pû presque imaginer , plutôt que de parvenir à leur intention , & au vrai cours de la Nature. Mais quoi ! telle est l'humeur naturelle des Hommes de ce siècle , telle est leur inclination , de negliger ce qu'ils sçavent , & de rechercher toûjours quelque chose de nouveau , & sur tout les esprits des Hommes auxquels la Nature est sujette.

Vous verrez , par exemple , qu'un Artisan qui aura atteint la perfection de son Art , cherchera d'autres choses , ou qu'il en abusera , ou même qu'il le laissera là tout-à-fait. Ainsi la genereuse Nature agit toûjours sans relâche , jusqu'à son Iliade , c'est-à-dire , jusqu'à son dernier terme , & puis elle cesse : car dès le commencement il lui a été accordé qu'elle pourroit s'améliorer dans son cours , & qu'elle parviendrait enfin à un repos solide & entier , auquel pour cet effet elle tend de tout son pouvoir , se réjoüissant de sa fin , comme les fourmies se réjoüissent de leur vieillesse , qui leur donne des aîles à la fin de leurs jours. De même nos esprits ont poussé si avant , principalement dans l'Art Philosophique & dans

la pratique de la Pierre, que nous sommes presque parvenus jusqu'à l'Iliade ; c'est-à-dire, jusqu'au dernier but. Car les Philosophes de ce tems ont trouvé tant de subtilitez, qu'il est presque impossible d'en trouver de plus grandes ; & ils different autant de l'Art des anciens Philosophes, que l'Horlogerie est differente de la simple Serrurerie. En effet, quoique le Serrurier & l'Horlogeur manient tous deux le Fer, & qu'ils soient maîtres tous deux dans leur Art, l'un néanmoins ignore l'artifice de l'autre.

Pour moi je m'assure que si Hermes, Geber & Lulle, tous subtils & tous profonds Philosophes qu'ils pouvoient être, revenoient maintenant au monde, ils ne seroient pas tenus par ceux d'aujourd'hui à grande peine pour des Philosophes, mais plutôt pour des Disciples, tant notre présomption est grande. Sans doute qu'aussi ces bons & doctes Personnages ignoroient tant d'inutiles distillations qui sont usitées aujourd'hui, tant de circulations, tant de calcinations, & tant de vaines Operations que nos Modernes ont inventées, lesquels n'ayans pas bien entendu le sens des Ecrits de ces Anciens, resteront encore long-tems

à rechercher une chose seulement ; c'est de sçavoir la Pierre des Philosophes, ou la teinture Physique , que les Anciens ont sçû faire. Enfin il nous arrive au contraire, qu'en la cherchant où elle n'est pas , nous rencontrons autre chose ; mais n'étoit que tel est l'instinct naturel de l'homme : & que la Nature n'usât en ceci de son droit, à peine nous fourvoyerions-nous maintenant.

Pour retourner donc à nôtre propos, j'ai promis en ce premier Traité d'expliquer la Nature, afin que nos vaines imaginations ne nous détournent point de la vraie & simple voye. Je dis donc que la Nature *est une, vraie, simple, entiere en son être*, & que Dieu l'a faite devant tous les Siècles, & lui a enelos un certain esprit universel. Il faut sçavoir néanmoins que le terme de la Nature est Dieu, comme il en est le principe ; car toute chose finit toujours en ce, en quoi elle a pris son être & son commencement. J'ai dit qu'elle est *unique*, & que c'est par elle que Dieu a fait tout ce qu'il a fait ; non que je die qu'il ne peut rien faire sans elle (car c'est lui qui l'a faite, & il est Tout-Puissant) mais il lui a plû ainsi, & il l'a fait. Toutes choses

proviennent de cette seule & unique Nature, & il n'y a rien en tout le monde, hors la Nature. Que si quelquefois nous voyons arriver des avortons, c'est la faute ou du lieu, ou de l'artisan, & non pas de la Nature. Or cette Nature est principalement divisée en quatre regions ou lieux, où elle fait tout ce qui se voit, & tout ce qui est caché ; car sans doute toutes choses sont plutôt à l'ombre & cachées, que véritablement elles n'apparoissent. Elle se change au mâle & à la femelle ; elle est comparée au Mercure, parce qu'elle se joint à divers lieux ; & selon les lieux de la Terre, bons ou mauvais, elle produit chaque chose : bien qu'à la vérité il n'y ait point de mauvais lieux en Terre, comme il nous semble. Il y a quatre qualitez élémentaires en toutes choses, lesquelles ne sont jamais d'accord, car l'une excède toujours l'autre.

Il est donc à remarquer que la Nature n'est point visible, bien qu'elle agisse sans cesse ; car ce n'est qu'un esprit volatil, qui fait son office dans les corps, & qui a son siege & son lieu en la Volonté divine. En cet endroit elle ne nous sert d'autre chose, sinon que nous sça-

chions connoître les lieux d'icelle, & principalement ceux qui lui sont plus proches & plus convenables ; c'est-à-dire, afin que nous scachions conjoindre les choses ensemble selon la Nature, de peur de conjoindre le bois à l'homme, ou le bœuf ou quelqu'autre bête avec le métal : mais au contraire, qu'un semblable agisse sur son semblable, car alors la Nature ne manquera pas de faire son office. Or le lieu de la Nature n'est ailleurs qu'en la volonté de Dieu, comme nous avons déjà dit ci-devant.

Les Scrutateurs de la Nature doivent être tels qu'est la Nature même ; c'est-à-dire, vrais, simples, patients, constans, &c. mais ce qui est le principal point, pieux, craignans Dieu, & ne nuisans aucunement à leur prochain. Puis après, qu'ils considerent exactement, si ce qu'ils se proposent est selon la Nature, s'il est possible & faisable ; & cela qu'ils l'apprennent par des exemples apparens & sensibles ; à scavoir, avec quoi toute chose se fait, comment, & avec quel vaisseau. Car si tu veux simplement faire quelque chose comme fait la Nature, sui - là ; mais si tu veux faire quelque chose de plus excellent que la Nature ne

fait, regarde en quoi, & par quoi elle s'ameliore, & tu trouveras que c'est toujours avec son semblable. Si tu veux, par exemple, étendre la vertu intrinsèque de quelque métal plus outre que la Nature, (ce qui est nôtre intention) il te faut prendre la Nature métallique, & ce encore au mâle & en la femelle, autrement tu ne feras rien. Car si tu pense faire un métal d'une herbe, tu travailleras en vain : de même que d'un chien ou de quelqu'autre bête, tu ne sçauras produire un arbre.

CHAPITRE II.

De l'operation de la Nature en nôtre proposition & semence.

J'A y dit ci-dessus que la Nature est unique, vraie, & par tout apparente, continuë ; qu'elle est connue par les choses qu'elle produit, comme bois, herbes, &c. Je vous ai dit aussi que le Scrutateur d'icelle doit être de même ; c'est-à-dire, veritable, simple, patient, constant, & qu'il n'applique son esprit

qu'à une chose seulement. Il faut maintenant parler de l'action de la Nature.

Vous remarquerez que tout ainsi que la Nature est en la volonté de Dieu, & que Dieu l'a créée & l'a mise en toute imagination ; de même la Nature s'est faite une semence dans les éléments procédante de sa volonté. Il est vrai qu'elle est unique, & toutefois elle produit choses diverses ; mais néanmoins elle ne produit rien sans sperme. Car la Nature fait tout ce que veut le sperme, & elle n'est que comme l'instrument de quelque artisan. Le sperme donc de chaque chose est meilleur & plus utile à l'artiste, que la Nature même : car par la Nature seule vous ne ferez non plus sans sperme, qu'un Orfèvre pourroit faire sans feu, sans or ou sans argent, ou le Laboureur sans grain. Ayez donc cette semence ou sperme, & la Nature sera prête de faire son devoir, soit à mal, soit à bien. Elle agit sur le sperme comme Dieu sur le franc-arbitre de l'homme. Et c'est une grande merveille de voir que la Nature obéisse à la semence, toutefois sans y être forcée, mais de sa propre volonté. De même Dieu accorde à l'homme tout ce qu'il veut, non qu'il y soit forcé,

mais de son bon & libre vouloir. C'est pourquoy il a donné à l'homme le liberal arbitre, soit au bien, soit au mal. Le sperme donc c'est l'Elixir ou la quintessence de chaque chose, ou bien encore la plus parfaite & la plus accomplie décoction & digestion de chaque chose, ou le baûme de Soufre, qui est la même chose que l'humide radical dans les métaux. Nous pourrions à la verité faire ici un grand & ample discours de ce sperme ; mais nous ne voulons tendre à autre chose qu'à ce que nous nous sommes proposé en cet Art. Les quatre Elemens engendrent le sperme par la volonté de Dieu, & par l'imagination de la Nature : car tout ainsi que le sperme de l'homme a son centre ou receptacle convenable dans les reins ; de même les quatre Elemens, par un mouvement infatigable & perpetuel, (chacun selon sa qualité) jettent leur sperme au centre de la Terre, où il est digéré, & par le mouvement poussé dehors. Quant au centre de la Terre, c'est un certain lieu vuide, où rien ne peut reposer. Les quatre Elemens jettent leurs qualitez en l'excentre s'il faut ainsi parler) ou à la marge & circonference du centre; comme l'homme

jette sa semence dans la matrice de la femme , dans laquelle il ne demeure rien de la semence : mais après que la matrice en a pris une deuë portion , elle jette le reste dehors. De même arrive-il au centre de la Terre , que la force Magnétique ou Aymantine de la partie de quelque lieu , attire à soi ce qui lui est propre pour engendrer quelque chose , & le reste elle le pousse dehors pour en faire des pierres & autres excremens. Car toutes choses prennent leur origine de cette fontaine , & rien ne naît en tout le monde que par l'arrosement de ses ruisseaux. Par exemple , que l'on mette sur une table bien unie un vaisseau plein d'eau , qui soit placé au milieu de cette table , & qu'on pose à l'entour plusieurs choses & diverses couleurs , & entr'autres qu'il y ait du sel , & que chaque chose soit mise séparément : puis après que l'on verse l'eau au milieu , vous la verrez couler deçà & delà ; vous verrez , dis-je , que ce ruisseau-ci venant à rencontrer la couleur rouge , deviendra rouge pareillement ; & que celui-là passant par le sel , deviendra salé , & ainsi des autres : car il est certain que l'eau ne change point

les lieux, mais la diversité des lieux change l'eau. De même la semence ou sperme jetté par les quatre Elemens au centre de la Terre, passe par divers lieux; en sorte que chaque chose naît selon la diversité des lieux : s'il parvient à un lieu où il rencontre la terre & l'eau pure, il se fait une chose pure. La semence & le sperme de toutes choses est unique, & néanmoins il engendre diverses choses, comme il appert par l'exemple suivant. La semence de l'homme est une semence noble, créée seulement pour la generation de l'homme ; cependant si l'homme en abuse, (ce qui est en son liberal arbitre) il en naît un avorton ou un monstre. Car si contre les deffenses que Dieu a faites à l'homme, il s'accoupleoit avec une vache, ou quelque autre bête, cet animal concevrait facilement la semence de l'homme, parce que la Nature n'est qu'une ; & alors il ne naîtroit pas un homme, mais une bête & un monstre, à cause que la semence ne trouve pas le lieu qui lui est convenable. Ainsi par cette inhumaine & detestable commixtion, ou *mélange* des hommes avec les bêtes, il naîtroit diverses sortes d'animaux semblables aux

hommes : Car il arrive infailliblement que si le sperme entre au centre, il naît ce qu'il en doit naître ; mais si-tôt qu'il est venu en un lieu certain & qui le conçoit, alors il ne change plus de forme. Toutefois tant que le sperme est dans le centre, il se peut aussi-tôt créer de lui un arbre qu'un métal, une herbe qu'une pierre, & une chose enfin plus pure que l'autre, selon la pureté des lieux. Mais il nous faut dire maintenant en quelle façon les Elemens engendrent cette semence.

Il faut bien remarquer qu'il y a quatre Elemens, deux desquels sont graves ou pesans, & deux autres legers ; deux secs & deux humides, toutefois l'un extrêmement sec, & l'autre extrêmement humide, & en outre sont masculins & feminins. Or chacun d'eux est tres-prompt à produire choses semblables à soi en sa sphere : car ainsi l'a voulu le Tres-Haut. Ces quatre ne reposent jamais ; ils agissent continuellement l'un en l'autre, & chacun pousse de soi & par soi ce qu'il a de plus subtil : tous ont leurs rendez-vous general au centre, & dans le centre est l'Archée serviteur de la Nature, qui venant à mêler ces spermes-là, les jette dehors. Mais

vous pourrez voir plus au long dans la conclusion de ces douze Traitez ou Chapitres, comment cela se fait.

CHAPITRE III.

De la vraye & premiere matiere des Métaux.

LA premiere matiere des Métaux est double ; mais néanmoins l'une sans l'autre ne crée point un métal. La premiere & la principale est une humidité de l'air mêlée avec chaleur, & cette humidité a été nommée par les Philosophes *Mercur*, lequel est gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune, en nôtre Mer Philosophique. La seconde est la chaleur de la Terre ; c'est-à-dire, une chaleur sèche, qu'ils appellent *Soufre*. Mais parce que tous les vrais Philosophes l'ont caché le plus qu'ils ont pû, nous au contraire l'expliquerons le plus clairement qu'il nous sera possible, & principalement le poids, lequel étant ignoré, toutes choses se détruisent. De là vient que plusieurs d'une bonne chose,

ne produisent que des avortons : Car il y en a quelques-uns qui prennent tout le corps pour leur matiere ; c'est-à-dire, pour leur semence ou sperme : les autres n'en prennent qu'un morceau, & tous se détournent du droit chemin. Si quelqu'un, par exemple, étoit assez idiot pour prendre le pied d'un homme & la main d'une femme, & que de cette commixtion il présomât pouvoir faire un homme, il n'y a personne pour ignorant qu'il fût, qui ne jugeât tres-bien que cela est impossible, puisqu'en chaque corps il y a un centre & un lieu certain où le sperme se repose, & est toujours comme un point ; c'est-à-dire, qui est comme environ la huit mille deux-centième partie du corps, pour petit qu'il soit, voire même en un grain de froment : ce qui ne peut être autrement. Aussi est-ce folie de croire que tout le grain ou tout le corps se convertisse en semence, il n'y en a qu'une petite érinelle ou partie nécessaire, laquelle est preservée par son corps de toute excessive chaleur & froideur, &c. Si tu as des oreilles & de l'entendement, prends garde à ce que je te dis, & tu seras assuré contre ceux non-seulement

qui ignorent le vrai lieu de la semence, & veulent prendre tout le corps au lieu d'icelle, & qui essayent inutilement de réduire tout le grain en semence ; mais encore contre ceux qui s'amuse à une vaine dissolution des Métaux, s'efforçant de les dissoudre entièrement, afin de créer un nouveau métal de leur mutuelle commixtion. Mais si ces gens considéroient le procédé de la Nature, ils verroient clairement que la chose va bien autrement : car il n'y a point de métal, si pur qu'il soit, qui n'ait ses impuretez, l'un toutefois plus ou moins que l'autre.

Toi donc, ami Lecteur. prends garde sur tout au point de la Nature, & tu as assez ; mais tiens toujours cette maxime pour assurée, qu'il ne faut pas chercher ce point aux Métaux du vulgaire, car il n'est point en eux ; parce que ces Métaux, principalement l'Or du vulgaire, sont morts ; au lieu que les nôtres au contraire sont vifs & ayans esprit ; & ce sont ceux-là qu'il faut prendre. Car tu dois sçavoir que la vie des Métaux n'est autre chose qu le feu, lorsqu'ils sont encore dans leur mine ; & que la mort des Métaux est aussi le
feu ;

feu ; c'est-à-dire , le feu de fusion. Or la premiere matiere des Métaux est une certaine humilité mêlée avec un air chaud, en forme d'une eau grasse, adhérente à chaque chose pour pure ou impure qu'elle soit, en un lieu pourtant plus abondamment qu'en l'autre : ce qui se fait, parce que la Terre est en un endroit plus ouverte & poreuse, & ayant une plus grande force attractive qu'en un autre. Elle provient quelquefois, & paroît au jour de soi-même, mais vêtue de quelque robe, & principalement aux endroits où elle ne trouve pas à quoi s'attacher. Elle se connoît ainsi, parce que toute chose est composée de trois principes ; mais en la matiere des Métaux, elle est unique & sans conjonction, excepté sa robe ou son ombre, c'est-à-dire son soufre.



CHAPITRE IV.

De quelle maniere les Métaux sont engendrez aux entrailles de la Terre.

LES Métaux sont produits en cette façon. Après que les quatre Elements ont poussé leur force & leurs vertus dans le centre de la Terre, l'Archée de la Nature en distillant, les sublime à la superficie par la chaleur d'un mouvement perpetuel; car la Terre est poreuse, & le vent en distillant par les pores de la Terre, se résout en eau, de laquelle naissent toutes choses. Que les enfans de la Science sçachent donc que le sperme des Métaux n'est point different du sperme de toutes les choses qui sont au monde, lequel n'est qu'une vapeur humide. C'est pourquoi les Alchymistes recherchent en vain la réduction des Métaux en leur premiere matiere, qui n'est autre chose qu'une vapeur. Aussi les Philosophes n'ont point entendu cette premiere matiere, mais seulement

la seconde, comme dispute tres-bien Bernard Trevifan, quoi qu'à la verité ce soit un peu obscurément, parce qu'il parle des quatre Elemens : néanmoins il a voulu dire cela, mais il prétendoit parler seulement aux enfans de doctrine. Quant à moi, afin de découvrir plus ouvertement la Theorie, j'ai bien voulu ici avertir tout le monde de laisser là tant de solutions, tant de circulations, tant de calcinations & réiterations, puisque c'est en vain que l'on cherche cela en une chose dure, qui de soi est mollé *par tout*. C'est pourquoi ne cherchez plus cette premiere matiere, mais la seconde seulement, laquelle est telle, qu'aussi-tôt qu'elle est conçûë, elle ne peut changer de forme. Que si quelqu'un demande comment est-ce que le métal se peut réduire en cette seconde matiere, je réponds que je suis en cela l'intention des Philosophes ; mais j'y insiste plus que les autres, afin que les enfans de la Science prennent le sens des Auteurs, & non pas les syllabes, & que là où la Nature finit, principalement dans les métalliques qui semblent des corps parfaits devant nos yeux, là il faut que l'art commence.

B ij

Mais pour retourner à nôtre propos (car nous n'entendons pas parler ici seulement de la Pierre) traitons de la matiere des Métaux. J'ai dit un peu auparavant que toutes choses sont produites d'un air liquide ; c'est-à-dire, d'une vapeur que les Elemens distillent dans les entrailles de la Terre par un continuë mouvement ; & si-tôt que l'Archée l'a reçu, il le sublime par les pores, & le distribue par sa sagesse à chaque lieu (comme nous avons déjà dit ci-dessus.) Et ainsi par la variété des lieux, les choses proviennent & naissent diverses. Il y en a qui estiment que le Saturne a une semence particuliere, que l'Or en a une autre, & ainsi chaque métal ; mais cette opinion est vaine, car il n'y a qu'une unique semence, tant au Saturne, qu'en l'Or, en l'Argent, & au Fer : Mais le lieu de leur naissance a été cause de leur difference, (si tu m'entends comme il faut) encore que la Nature a bien plutôt achevé son œuvre en la procréation de l'Argent, qu'en celle de l'Or, & ainsi des autres. Car quand cette vapeur que nous avons dit, est sublimée au centre de la Terre, il est nécessaire qu'elle passe par des lieux ou froids, ou chauds ;

que si elle passe par des lieux chauds & purs, & où une certaine graisse de soufre adhère aux parois, alors cette vapeur, que les Philosophes ont appelé leur Mercure, s'accommode & se joint à cette graisse, laquelle elle sublime après avec soi; & de ce mélange se fait une certaine onctuosité, qui laissant le nom de vapeur, prend le nom de graisse; & venant puis après à se sublimer en d'autres lieux qui ont été nettoyez par la vapeur précédente, & où la Terre est subtile, pure & humide, elle remplit les pores de cette Terre, & se joint à elle; & ainsi il se fait de l'Or. Que si cette onctuosité ou graisse parvient à des lieux impurs & froids, c'est là que s'engendre le Saturne; & si cette Terre est pure, mais mêlée de soufre, alors s'engendre le Venus. Car plus le lieu est pur & net, plus les Métaux qu'il procrée sont purs.

Il faut aussi remarquer que cette vapeur sort continuellement du centre à la superficie, & qu'en allant elle purge les lieux. C'est pourquoi il arrive qu'aujourd'hui il se trouve des mines là où il y a mille ans qu'il n'y en avoit point: car cette vapeur par son continuel progrès subtilise toujours le crud & l'impur,

tirant aussi successivement le pur avec soi. Et voilà comme se fait la réiteration ou circulation de la Nature, laquelle se sublime tant de fois, produisant choses nouvelles, jusqu'à ce que le lieu soit entièrement dépuré, lequel plus il est nettoyé, plus il produit des choses riches & tres-belles. Mais en Hyver quand la froideur de l'air vient à resserrer la Terre, cette vapeur onctueuse vient aussi à se congeler, qui après au retour du Printems se mêle avec la Terre & l'Eau; & de là se fait la Magnésie, tirant à soi un semblable Mercure de l'air, qui donne vie à toutes choses par les rayons du Soleil, de la Lune, & des Etoilles : Et ainsi sont produites les herbes, les fleurs, & autres choses semblables ; car la Nature ne demeure jamais un moment de tems oisive.

Quant aux Métaux, ils s'engendrent en cette façon. La Terre est purgée par une longue distillation : puis à l'arrivée de cette vapeur onctueuse ou grasse, ils sont procréés, & ne s'engendrent point d'autre manière, comme quelques-uns estiment vainement, interprétant mal à cet égard les Ecrits des Philosophes.

CHAPITRE V.

*De la generation de toutes sortes
de Pierres.*

LA matiere des Pierres est la même que celles des autres choses , & selon la pureté des lieux elles naissent de cette façon. Quand les quatre Elemens distillent leur vapeur au centre de la Terre, l'Archée de la Nature la repousse & la sublime : de sorte que passant par les lieux & par les pores de la Terre, elle attire avec soi toute l'impureté de la Terre, jusqu'à la superficie ; là où étant, elle est puis après congelée par l'air, parce que tout ce que l'air pur engendre, est aussi congelé par l'air crud ; car l'air a ingrez dans l'air, & se joignent l'un l'autre, parce que la Nature s'éjouit avec Nature : Et ainsi se font les Pierres & les Rochers pierreux, selon la grandeur ou la petitesse des pores de la Terre, lesquels plus ils sont grands, font que le lieu en est mieux purgé ; car une plus grande chaleur & une plus grande quan-

tité d'eau passant par ce soupirail, la dépuracion de la Terre en est plutôt faite, & par ce moyen les Métaux naissent plus commodément en ces lieux, comme le témoigne l'expérience, qui nous apprend qu'il ne faut point chercher l'Or ailleurs qu'aux Montagnes, parce que rarement se trouve-il dans les Campagnes, qui sont des lieux ordinairement humides & marécageux, non pas à cause de cette vapeur que j'ai dit, mais à cause de l'Eau élémentaire, laquelle attire à soi ladite vapeur de telle façon, qu'ils ne se peuvent séparer : si bien que le Soleil venant à la digérer, en fait de l'argille, de laquelle usent les Potiers. Mais aux lieux où il y a une grosse arene, auxquels cette vapeur n'est pas conjointe avec la graisse ou le soufre, comme dans les prez, elle crée des herbes & du foin.

Il y a encore d'autres Pierres précieuses, comme le Diamant, le Rubis, l'Emeraude, le Crisoperas, l'Onix, & l'Escarboucle, lesquelles sont toutes engendrées en cette façon. Quand cette vapeur de Nature se sublime de soi-même sans ce soufre, ou cette onctuosité que nous avons dit, & qu'elle rencontre un
lieu

lieu d'eau pure de sel, alors se font les Diamans ; & cela dans les lieux les plus froids , auxquels cette graisse ne peut parvenir, parce que si elle y arrivoit, elle empêcheroit cet effet. Car on sçait bien que l'esprit de l'eau se sublime facilement, & avec un peu de chaleur ; mais non pas l'huile ou la graisse, qui ne peut s'élever qu'à force de chaleur, & ce en lieux chauds : car encore bien qu'elle procede du centre, il ne lui faut pourtant gueres de froid pour la congeler, & la faire arrêter ; mais la vapeur monte aux lieux propres, & se congele en pierres par petits grains dans l'eau pure.

Mais pour expliquer comment les couleurs se font dans les Pierres précieuses, il faut sçavoir que cela se fait par le moyen du soufre, en cette maniere. Si la graisse du soufre est congelée par ce mouvement perpetuel, l'esprit de l'eau puis après le digere en passant, & le purifie par la vertu du sel, jusqu'à ce qu'il soit coloré d'une couleur digeste, rouge ou blanche ; laquelle couleur tendant à sa perfection, s'élève avec cet esprit, parce qu'il est subtilisé par tant de distillations réitérées : l'esprit puis après a puissance de pénétrer dans

C

les choses imparfaites ; & ainsi il introduit la couleur, qui se joint puis après à cette eau en partie congelée, & remplir ainsi ses pores, & se fixe avec elle d'une fixation inséparable. Car toute eau se congele par la chaleur, si elle est sans esprit ; & si elle est jointe à l'esprit, elle se congele au froid. Mais quiconque sçait congeler l'eau par le chaud, & joindre l'esprit avec elle, certainement il a trouvé une chose mille fois plus précieuse que l'Or, & que toute chose qui soit au monde. Faites donc en sorte que l'esprit se sépare de l'eau, afin qu'il se pourrisse, & que le grain apparaisse : puis après en avoir rejeté les feces, réduisez l'esprit en eau, & les faites joindre ensemble ; car cette conjonction engendrera un rameau dissemblable en forme & excellence à ses parens.



CHAPITRE VI.

De la seconde matière, & de la perfection de toutes choses.

Nous avons traité ci-dessus de la première matière de toutes choses, & comme elles naissent par la Nature sans semence ; c'est-à-dire, comme la Nature reçoit la matière des Elements, de laquelle elle engendre la semence : maintenant nous parlerons de la semence, & des choses qui s'engendrent avec semence. Toute chose donc qui a semence est multipliée par icelle, mais il est sans doute que cela ne se fait pas sans l'aide de la Nature : car la semence en un corps n'est autre chose qu'un air congelé, ou une vapeur humide, laquelle si elle n'est résolue par une vapeur chaude, est tout-à-fait inutile.

Que ceux qui recherchent l'art, sachent donc ce que c'est que semence, afin qu'ils ne cherchent point une chose qui n'est pas : Qu'ils sachent, dis-je, que la semence est triple, & qu'elle est

C ij

engendrée des quatre Elemens. La premiere espece de semence est la minerale, dont il s'agit ici : la seconde est la vegetable : & la troisième l'animale. La semence minerale est seulement connue des vrais Philosophes ; la semence vegetable est commune & vulgaire , de même que nous voyons dans les fruits ; & l'animale se connoît par l'imagination. La vegetable nous montre à l'œil comment la Nature l'a crée des quatre Elemens : car il faut sçavoir que l'hyver est cause de putrefaction , parce qu'il congele les esprits vitaux dans les Arbres ; & lorsqu'ils sont resouts par la chaleur du Soleil, (auquel il y a une force magnetique ou aymantine, qui attire à soi toute humidité) alors la chaleur de la Nature , excitée par le mouvement, pousse à la circonference une vapeur d'eau subtile, qui ouvre les pores de l'Arbre, & en fait distiller des gouttes, separant toujours le pur de l'impur : Néanmoins l'impur précède quelquefois le pur ; le pur se congele en fleurs, l'impur en feuilles ; le gros & épais en écorce, laquelle demeure fixe : mais les feuilles tombent ou par le froid, ou par le chaud, quand les pores de l'Arbre

sont bouchés ; les fleurs se congelent en une couleur proportionnée à la chaleur, & apportent fruit ou semence. De même que la pomme, en laquelle est le sperme, d'où l'Arbre ne naît pas ; mais dans ce sperme est la semence ou le grain intérieurement, duquel l'Arbre naît même sans sperme : car la multiplication ne se fait pas au sperme, mais en la semence ; comme nous voyons clairement que la Nature crée la semence des quatre Elemens, de peur que nous ne fussions occupés à cela inutilement ; car ce qui est créé, n'a pas besoin de Créateur. Il suffira en cet endroit d'avoir averti le Lecteur par cet exemple. Retournons maintenant à notre propos minéral.

Il faut donc sçavoir que la Nature crée la semence minérale ou métallique dans les entrailles de la Terre ; c'est pourquoi on ne croit pas qu'il y ait une telle semence dans la Nature, à cause qu'elle est invisible. Mais ce n'est pas me veuille si les ignorans en doutent ; car puisqu'ils ne peuvent même comprendre ce qui est devant leurs yeux, à grande peine concevroient-ils ce qui est caché & invisible. Et pourtant c'est une

chose tres-vraye, que ce qui est en haut, est comme ce qui est en bas : & au contraire, ce qui naît en haut, naît d'une même source que ce qui est dessous dans les entrailles de la Terre. Et je vous prie, quelle prérogative auroient les vegetables par dessus les métaux, pour que Dieu eût donné de la semence à ceux-là, & en eût exclus ceux-ci ? Les métaux ne sont-ils pas en aussi grande autorité & considération envers Dieu, que les Arbres ? Tenons donc pour assuré que rien ne croît sans semence ; car là où il n'y a point de semence, la chose est morte. Il est donc nécessaire que les quatre Elements créent la semence des métaux, ou qu'ils les produisent sans semence : S'ils sont produits sans semence, ils ne peuvent être parfaits, car toute chose sans semence est imparfaite, eu égard au composé. Qui n'ajoute point foi à cette vérité indubitable, n'est pas digne de rechercher les secrets de la Nature, car rien ne naît au monde sans semence. Les métaux ont en eux vraiment & réellement leur semence ; mais leur generation se fait ainsi.

Les quatre Elements en la premiere operation de la Nature, distillent par

l'artifice de l'Archée dans le centre de la Terre, une vapeur d'eau pondereuse, qui est la semence des métaux, & s'appelle *Mercur*, non pas à cause de son essence, mais à cause de sa fluidité & facile adhérence à chaque chose. Il est comparé au Soufre, à cause de sa chaleur interne ; & après la congelation, c'est l'humide radical. Et quoi que le corps des métaux soit procréé du *Mercur*, (ce qui se doit entendre du *Mercur* des Philosophes) néanmoins il ne faut point écouter ceux qui estiment que le *Mercur* vulgaire soit la semence des métaux, & ainsi prennent le corps au lieu de la semence, ne considérant pas que le *Mercur* vulgaire a aussi-bien en soi sa semence que les autres. L'erreur de tous ces gens-là sera manifeste par l'exemple suivant.

Il est certain que les hommes ont leur semence, en laquelle ils sont multipliez. Le corps de l'homme c'est le *Mercur*, la semence est cachée dans ce corps ; & en égard au corps, la quantité de son poids est tres-petite. Qui veut donc engendrer cet homme métallique, il ne faut pas qu'il prenne le *Mercur* qui est un corps, mais la semence, qui est cette va-

C. iiij

peur d'eau congelée. Ainsi les Opérateurs vulgaires procedent mal en la regeneration des métaux ; ils dissolvent les corps métalliques, soit Mercure, soit Or, soit Argent, soit Plomb, & les corrodent avec les Eaux-fortes, & autres choses heterogenées & étrangères, non requises à la vraye science : puis après ils conjoignent ces dissolutions, ignorant ou ne prenant pas garde que des pieces & des morceaux d'un corps, un homme ne peut pas être engendré ; car par ce moyen, la corruption du corps & la destruction de la semence ont précédé. Chaque chose se multiplie au mâle & à la femelle, comme j'ai fait mention au Chapitre de la double Matiere : La disjonction du sexe n'engendre rien, c'est la dûë conjunction, laquelle produit une nouvelle forme. Qui veut donc faire quelque chose de bon, doit prendre les spermes ou semences, non pas les corps entiers.

Prends donc le mâle vif, & la femelle vive, & les conjoints ensemble, afin qu'ils s'imaginent un sperme pour créer un fruit de leur Nature : car il ne faut point que personne se mette en tête de pouvoir faire la premiere matiere. La

premiere matiere de l'homme, c'est la Terre, de laquelle il n'y a homme si hardi qui voulût entreprendre d'en créer un homme; c'est Dieu seul qui sçait cét artifice: mais la seconde matiere qui est déjà créée, si l'homme la sçait mettre dans un lieu convenable, avec l'aide de la Nature, il s'en engendrera facilement la forme, de laquelle elle est semence. L'artiste ne fait rien en ceci, sinon de séparer ce qui est subtil de ce qui est épais, & le mettre dans un vaisseau convenable: car il faut bien considerer que comme une chose se commence, ainsi elle finit; d'un se font deux, & de deux un, & rien plus. Il y a un Dieu, de cét un est engendré le Fils, tellement qu'un en a donné deux, & deux ont donné un saint Esprit, procedant de l'un & de l'autre. Ainsi a été créé le monde, & ainsi sera sa fin. Considérez exactement ces quatre points, & vous y trouverez premierement le Pere, puis le Pere & le Fils, enfin le saint Esprit: Vous y trouverez les quatre Elemens, & quatre Luminaires, deux celestes, deux centriques: Bref, il n'y a rien au monde qui soit autrement qu'il paroît en cette figure, jamais n'a été, & jamais ne sera; & si je

voulois remarquer tous les mysteres qui se pourroient tirer de là, il en naîtroit un grand volume.

Je retourne donc à mon propos, & te dis en verité, mon fils, que d'un tu ne sçauois faire un, c'est à Dieu seul à qui cela est reservé en propre. Qu'il te suffise que tu puisses de deux en créer un qui te soit utile; & à cet effet, sçaches que le sperme multiplicatif est la seconde, & non la premiere matiere de tous métaux & de toutes choses: car la premiere matiere des choses est invisible, elle est cachée dans la Nature ou dans les Elemens; mais la seconde apparôit quelquefois aux Enfans de la Science.

CHAPITRE VII.

De la vertu de la seconde Matiere.

MAIS afin que tu puisses plus facilement comprendre quelle est cette seconde Matiere, je te décrirai les vertus qu'elle a, & par lesquelles tu la pourras connoître. Sçaches donc en premier lieu,

que la Nature est divisée en trois régnes, desquels il y en a deux dont un chacun peut être lui seul, encore que les deux autres ne fussent pas. Il y a le régne Mineral, Vegetal & Animal. Pour le régne Mineral, il est manifeste qu'il peut subsister de soi-même, encore qu'il n'y eût au monde ni hommes ni arbres. Le Vegetable de même n'a que faire pour son établissement, qu'il y ait au monde ni animaux ni métaux : ces deux sont créés d'un par un. Le troisième au contraire prend vie des deux précédens, sans lesquels il ne pourroit être ; & il est plus noble & plus précieux que les deux susdits : De même à cause qu'il est le dernier entr'eux, il domine sur eux, parce que la vertu se finit toujours au troisième, & se multiplie au second. Vois-tu bien au régne Vegetable, la premiere matiere est l'herbe ou l'arbre que tu ne sçauois créer ; la Nature seule fait cet ouvrage ; Dans ce régne la seconde matiere est la semence que tu vois, & c'est en icelle que se multiplie l'herbe ou l'arbre. Au régne Animal, la premiere matiere c'est la bête ou l'homme que tu ne sçauois créer ; mais la seconde matiere que tu connois est son sperme,

auquel il se multiplie. Au règne Minéral, tu ne peux créer un métal ; & si tu t'en vantes, tu es vain & menteur, parce que la Nature a fait cela : Et bien que tu eusses la première matière, selon les Philosophes ; c'est-à-dire, ce sel centrique, toutefois tu ne le sçaurois multiplier sans l'Or : mais la semence végétale des métaux est connue seulement des Fils de la Science. Dans les Végétaux les semences apparoissent extérieurement, & les reins de leur digestion c'est l'air chaud. Dans les Animaux la semence apparoît dedans & dehors ; les reins ou le lieu de sa digestion, sont les reins de l'homme. L'eau qui se trouve dans le centre du cœur des Minéraux, est leur semence ou leur vie ; les reins ou le lieu de la digestion d'icelle, c'est le feu. Le receptacle de la semence des Végétaux, c'est la terre. Le receptacle de la semence animale, c'est la matrice de la femelle ; & le receptacle enfin de la semence de l'Eau minérale, c'est l'air : Et il est à remarquer que le receptacle de la semence est tel qu'est la congelation des corps : telle la digestion, qu'est la solution : & telle la putrefaction, qu'est la destruction. Or la vertu de chaque

semence est de se pouvoir conjoindre à chaque chose de son règne , d'autant qu'elle est subtile , & n'est autre chose qu'un air congelé dans l'eau par le moyen de la graisse : Et c'est ainsi qu'elle se connoît , parce qu'elle ne se mêle point naturellement à autre chose quelconque hors de son règne ; elle ne se dissout point , mais se congele ; car elle n'a pas besoin de solution , mais de congelation. Il est donc nécessaire que les pores du corps s'ouvrent , afin que le sperme (au centre duquel est la semence , qui n'est autre chose que de l'air) soit poussé dehors ; lequel quand il rencontre une matrice convenable , se congele , & congele quant & soi ce qu'il trouve de pur , ou impur mêlé avec le pur. Tant qu'il y a de semence au corps , le corps est en vie ; mais quand elle est toute consumée , le corps meurt : car tous corps après l'émission de la semence , sont débilités. Et l'expérience nous montre que les hommes les plus adonnés à Venus , sont volontiers les plus débiles , comme les Arbres après avoir porté trop de fruits , deviennent après stériles. La semence est donc une chose invisible , comme nous avons dit tant de fois ; mais le sperme

est visible, & est presque comme une ame vivante, qui ne se trouve point dans les choses mortes. Elle se tire en deux façons ; la premiere se fait doucement, l'autre avec violence. Mais parce qu'en cet endroit nous parlons seulement de la vertu de la semence, je dis que rien ne naît au monde sans semence, & que par la vertu d'icelle toutes choses se font, & sont engendrées. Que tous les Fils de la Science sçachent donc que c'est en vain qu'on cherche de la semence en un Arbre coupé, il la faut chercher seulement en ceux qui sont verds & entiers.

CHAPITRE VIII.

De l'Art, & comme la Nature opere par l'Art en la semence.

TOUTE semence quelle qu'elle soit est de nulle valeur, si elle n'est mise ou par l'Art, ou par la Nature en une matrice convenable : Et encore que la semence de soi soit plus noble que toute creature, toutefois la matrice est sa vie,

laquelle fait pourrir le grain ou le sperme, & cause la congelation du point pur. En outre, par la chaleur de son corps, elle le nourrit & le fait croître; & cela se fait en tous les trois régnes susdits de la Nature, & se fait naturellement par mois, par années, & par succession de tems. Mais subtil est l'artiste, qui peut dans les régnes Mineral & Vegetable trouver quelque accourcissement ou abreviation, non pas au regne Animal. Au Mineral, l'artifice acheve seulement ce que la Nature ne peut parachever, à cause de la crudité de l'air, qui par sa violence a rempli les pores de chaque corps, non dans les entrailles de la Terre, mais en la superficie d'icelle, comme j'ai dit ci-devant dans les Chapitres précédens.

Mais afin qu'on entende plus facilement ces choses, j'ai bien voulu encore ajouter que les Elemens jettent par un combat reciproque leur semence au centre de la Terre, comme dans leurs reins; & le centre par le mouvement continuel la pousse dans les matrices, lesquelles sont sans nombre; car autant de lieux autant de matrices, l'une toutefois plus pure que l'autre, & ainsi presque à l'infini.

Notez donc qu'une pure matrice engendrera un fruit pur & net en son semblable. Comme par exemple, dans les Animaux, vous avez les matrices des Femmes, des Vaches, des Jumens, des Chiennes, &c. Ainsi au règne Mineral & Vegetal sont les métaux, les pierres, les sels : car en ces deux règnes, les sels principalement sont à considérer, & leurs lieux, selon le plus ou le moins.

CHAPITRE IX.

De la commixtion des Métaux, ou de la façon de tirer la semence métallique.

Nous avons parlé ci-dessus de la Nature, de l'art, du corps, du sperme, & de la semence : venons maintenant à la pratique, à sçavoir comment les métaux se doivent mêler, & quelle est la correspondance qu'ils ont entr'eux. Sçachez donc que la femme est une même chose que l'homme ; car ils naissent tous deux d'une même semence, & dans une même matrice, il n'y a que faute de digestion

digestion en la femme ; & que comme la matrice qui produit le mâle a le sang & le sel plus pur, ainsi la Lune est de même semence que le Soleil, & d'une même matrice : mais en la procreation de la Lune, la matrice a eu plus d'eau que de sang digeste, selon le tems de la Lune celeste. Mais afin que tu te puisses plus facilement imaginer comment les métaux s'assemblent & se joignent ensemble, pour jetter & recevoir la semence, regarde le Ciel & les Spheres des Planettes : Tu vois que Saturne est le plus haut de tous, auquel succede Jupiter, & puis Mars, le Soleil, Venus, Mercure, & enfin la Lune. Considere maintenant que les vertus des Planettes ne montent pas, mais qu'elles descendent : même l'experience nous apprend que le Mars se convertit facilement en Venus, & non le Venus en Mars, comme plus basse d'une Sphere. Ainsi le Jupiter se transmuë facilement en Mercure, pource que Jupiter est plus haut que Mercure ; celui-là est le second après le Firmament, celui-ci le second au dessus de la Terre ; & Saturne le plus haut, la Lune la plus basse ; le Soleil se mêle avec tous, mais il n'est

D

jamais amélioré par les inférieurs. Or tu remarqueras qu'il y a une grande correspondance entre Saturne & la Lune, au milieu desquels est le Soleil ; comme aussi entre Mercure & Jupiter, Mars & Venus, lesquels ont tous le Soleil au milieu. La plupart des Operateurs savent bien comme on transmuë le Fer en Cuivre sans le Soleil, & comme il faut convertir le Jupiter en Mercure ; même il y en a quelques-uns qui du Saturne en font de la Lune : Mais s'ils sçavoient à ces changemens administrer la Nature du Soleil, certes ils trouveroient une chose plus précieuse que tous les trésors du monde. C'est pourquoi je dis qu'il faut sçavoir quels métaux on doit conjoindre ensemble, & desquels la Nature corresponde l'un à l'autre. Il y a un certain métal qui a la puissance de consumer tous les autres ; car il est presque comme leur eau, & presque leur mere : & il n'y a qu'une seule chose qui lui résiste & qui l'améliore, c'est à sçavoir l'humide radical du Soleil & de la Lune : Mais afin que je te le découvre, c'est l'*Acier*, il s'appelle ainsi : que s'il se joint une fois avec l'Or, il jette sa semence, & est débilité jusqu'à la mort.

Alors l'Acier conçoit, & engendre un fils plus clair que le pere : puis après lorsque la semence de ce fils déjà né est mise en sa matrice, elle purge, & la rend mille fois plus propre à enfanter de tres-bons fruits. Il y a encore un autre Acier qui est comparé à cetui-ci, lequel est de soi créé de la Nature, & sçait par une admirable force & puissance tirer & extraire des rayons du Soleil, ce que tant d'hommes ont cherché, & qui est le commencement de nôtre œuvre.

CHAPITRE X.

De la generation surnaturelle du fils du Soleil.

Nous avons traité des choses que la Nature produit, & que Dieu a créés, afin que ceux qui recherchent cette Science, entendissent plus facilement la possibilité de la Nature, & jusqu'où elle peut étendre ses forces. Mais pour ne differer plus longuement, je commencerai à déclarer la maniere & l'art de faire la Pierre des Philosophes. Sça-

D ij

chez donc que la Pierre ou la teinture des Philosophes , n'est autre chose que l'Or extrêmement digeste ; c'est-à-dire, réduit & amené à une suprême digestion. Car l'Or vulgaire est comme l'herbe sans semence, laquelle quand elle vient à meurir , produit de la semence : de même l'Or quand il meurit, pousse dehors sa semence ou sa teinture. Mais quelqu'un demandera pourquoi l'Or, ou quelque autre métal, ne produit point de semence ? La raison est, d'autant qu'il ne peut se meurir, à cause de la crudité de l'air qui empêche qu'il n'ait une chaleur suffisante ; & en quelques lieux il se trouve de l'Or impur, que la Nature eût bien voulu parfaire ; mais elle en a été empêchée par la crudité de l'air. Par exemple, nous voyons qu'en Pologne les Orangers croissent aussi-bien que les autres Arbres. En Italie & ailleurs où est leur terre naturelle, non seulement ils y croissent, mais encore ils y portent fruits, parce qu'ils ont de la chaleur à suffisance : mais en ces lieux froids, nullement ; car lorsqu'ils devroient meurir, ils cessent à cause du froid ; & ainsi au lieu de pousser, ils en sont empêchez par la crudité de l'air.

C'est pourquoi naturellement ils n'y portent jamais de bons fruits : mais si quelquefois la Nature est aidée doucement & avec industrie, comme de les arroser d'eau tiede, & les tenir en des caves, alors l'art parfait ce que la Nature n'auroit pû faire. Le même entièrement arrive aux Métaux : L'or peut apporter fruit & semence, dans laquelle il se peut multiplier par l'industrie d'un habile artiste, qui sçait aider & pousser la Nature ; autrement s'il vouloit l'entreprendre sans la Nature, il erreroit. Car non seulement en cette Science, mais aussi en toutes les autres, nous ne pouvons rien faire qu'aider la Nature, & encor ne la pouvons-nous aider par autre moyen que par le feu, & par la chaleur. Mais parce que cela ne se peut faire, à cause que dans un corps métallique congelé les esprits n'apparoissent point, il faut premierement que le corps soit dissout, & que les pores en soient ouverts, afin que la Nature puisse operer. Or pour sçavoir quelle doit être cette solution, je veux ici avertir le Lecteur, qu'encore qu'il y ait plusieurs sortes de dissolutions, lesquelles sont toutes inutiles, néanmoins il y en a véritablement

D iij

de deux sortes, dont l'une seulement est vraie & naturelle, l'autre est violente, sous laquelle toutes les autres sont comprises. La naturelle est telle, qu'il faut que les pores du corps s'ouvrent en nôtre eau, afin que la semence soit poussée dehors cuite & digeste, & puis mise dans sa matrice. Mais nôtre eau, est une eau celeste, qui ne mouille point les mains, non vulgaire, & est presque comme eau de pluie : le corps, c'est l'Or, qui donne la semence ; c'est nôtre Lune (non pas l'argent vulgaire) laquelle reçoit la semence. Le tout est puis après regi & gouverné par nôtre feu continuel, durant l'espace de sept mois, & quelquefois de dix, jusqu'à ce que nôtre eau en consume trois, & en laisse un, & ce au double : puis après elle se nourrit du lait de la Terre, ou de la graisse qui naît és mamelles de la Terre, & est regie & conservée de putrefaction. Et ainsi est engendré cet enfant de la seconde generation.

Venons maintenant de la Theorie à la Pratique.



CHAPITRE XI.

*De la pratique & composition de
la Pierre ou Teinture physique,
selon l'art.*

NOus avons étendu nôtre discours par tant de Chapitres précédens, en donnant les choses à entendre par des exemples, afin que l'on pût plus facilement comprendre la pratique, laquelle en imitant la Nature, se doit faire en cette façon. Prends de nôtre terre par onze degrez, onze grains, & de nôtre or (non de l'or vulgaire) un grain ; de nôtre argent, & non de l'argent vulgaire, deux grains : mais je t'avertis sur tout de ne prendre l'or ni l'argent vulgaires, car ils sont morts, & n'ont aucune vie : prends les nôtres qui sont vifs, puis les mets dans nôtre feu, & il se fera de là une liqueur sèche : premierement la terre se resoudra en une eau, qui s'appelle *le Mercure des Philosophes* ; & cette eau resout les corps du Soleil & de la Lune, & les consume, de

façon qu'il n'en demeure que la dixième partie, avec une part ; & voilà ce qu'on appelle *humide radical métallique*. Puis après prends de l'eau de Sel nitre, tirée de noire terre, en laquelle est le ruisseau & l'onde vive : si tu sçais caver & fouir dans la fosse naïve & naturelle, prends donc en icelle de l'eau qui soit bien claire, & dans cette eau tu mettras cet *humide radical* : mets le tout au feu de putrefaction & generation, non toutefois comme tu as fait en la première operation : gouverne le tout avec grand artifice & discretion, jusqu'à ce que les couleurs apparoiſſent comme une queue de Paon : gouverne bien en digérant toujours, jusqu'à ce que les couleurs cessent, & qu'en toute ta maniere il n'y ait qu'une seule couleur verte qui apparoiſſe, & qu'il ne t'ennuye point ; & ainsi des autres : Et quand tu verras au fonds du vaisseau des cendres de couleur brune, & l'eau comme rouge, ouvre ton vaisseau ; alors mouille une plume, & en oingts un morceau de fer : s'il teint, aye soudain de l'eau, de laquelle nous parlerons tantôt, & y mets autant de cette eau, qu'il y a entré d'air crud ; cuits le tout derechef avec le même feu.

feu que dessus, jusqu'à ce qu'il teigne.

L'experience que j'en ai fait est venue jusqu'à ce point, je ne puis que cela, je n'ai rien trouvé davantage. Mais cette eau que je dis, doit être le menstrué du monde tiré de la Sphère de la Lune, tant de fois rectifié qu'il puisse calciner le Soleil. Je t'ai voulu découvrir ici tout ; & si quelquefois tu entends mon intention, non mes paroles, ou les syllabes, je t'ai revelé tout, principalement au premier & second œuvre.

Mais il nous reste encore quelque chose à dire touchant le feu. Le premier feu, ou le feu de la premiere operation, est le feu d'un degré continuel, qui environne la matiere. Le second est un feu naturel, qui digere la matiere & la fige. Je te dis la verité, que je t'ai decouvert le regime du feu, si tu entens la Nature.

Il nous faut aussi parler du vaisseau. Le vaisseau doit être celui de la Nature, & deux suffisent. Le vaisseau du premier œuvre doit être rond, & au second œuvre un peu moins ; il doit être de verre en forme de fiole ou d'œuf. Mais en tout & par tout sçache que le feu de la Nature est unique, & que s'il y a de la diversité, la distance des lieux en est cause.

E

Le vaisseau de la Nature pareillement est unique ; mais nous nous servons de deux pour abréger. La matiere est aussi une, mais de deux substances. Si donc tu applique ton esprit pour produire quelques choses, regarde premierement celles qui sont déjà créées : car si tu ne peux venir à bout de celles-ci qui sont ordinairement devant tes yeux, à grand-peine viendras-tu à bout de celles qui sont encore à naître, & que tu desires produire : je dis produire, car il faut que tu sçache que tu ne sçauois rien créer, & que c'est le propre de Dieu seul : Mais de faire que les choses qui sont occultes & cachées à l'ombre deviennent apparentes, de les rendre évidentes, & leur ôter leur ombre, ce'a est quelquefois permis aux Philosophes qui ont de l'intelligence, & Dieu le leur accorde par le ministère de la Nature.

Considere un peu, je te prie, en toi-même la simple eau de la nuée. Qui est-ce qui croiroit qu'elle contient en soi toutes les choses qui sont au monde, les pierres dures, les sels, l'air, la terre, le feu, veu qu'en évidence elle n'apparoît autre chose qu'une simple eau ? Que dirai-je de la Terre, qui contient en soi

L'eau, le feu, l'air, les sels, & n'apparoît néanmoins que terre? O admirable Nature! qui sçait par le moyen de l'eau produire les fruits admirables en la Terre, & leur donner & entretenir la vie par le moyen de l'air. Toutes ces choses se font, & néanmoins les yeux des hommes vulgaires ne le voyent pas, mais ce sont seulement les yeux de l'entendement & de l'imagination qui le voyent, & d'une veüe tres - admirable. Car les yeux des Sages voyent la Nature d'autre façon que les yeux communs: Comme par exemple, les yeux du vulgaire voyent que le Soleil est chaud; les yeux des Philosophes au contraire voyent plutôt que le Soleil est froid, mais que ses mouvemens sont chauds: car ses actions & ses effets se connoissent par la distance des lieux.

Le feu de la Nature n'est point différent de celui du Soleil, ce n'est qu'une même chose. Car tout ainsi que le Soleil tient le centre & le milieu entre les Sphères des Planettes, & que de ce centre du Ciel il épard en bas sa chaleur par son mouvement; il y a aussi au centre de la Terre un Soleil terrestre, qui par son mouvement perpetuel pousse la

chaleur, ou ses rayons en haut, à la surface de la Terre : & sans doute cette chaleur intrinsèque est beaucoup plus forte & plus efficace que ce feu élémentaire ; mais elle est tempérée par une eau terrestre, qui de jour en jour pénètre les pores de la Terre, & la rafraîchit. De même l'air qui de jour en jour vole autour du Globe de la Terre, tempère le Soleil celeste & sa chaleur ; & si cela n'étoit, toutes choses se consumeroient par cette chaleur, & rien ne pourroit naître. Car comme ce feu invisible, ou cette chaleur centrale consumeroit tout, si l'eau n'intervenoit & ne la temperoit ; ainsi la chaleur du Soleil détruiroit tout, n'étoit l'air qui intervient au milieu.

Mais je dirai maintenant en peu de mots, comment ces Elemens agissent entr'eux. Il y a un Soleil centrique dans le centre de la Terre, lequel par son mouvement, ou par le mouvement de son firmament, pousse une grande chaleur, qui s'étend jusqu'à la superficie de la Terre. Cette chaleur cause l'air en cette façon. La matrice de l'air, c'est l'eau, laquelle engendre des fils de sa Nature, mais dissemblables, & beau-

corps plus subtils : car là où le passage est dénié à l'eau, l'air y entre. Lors donc que cette chaleur centrale (laquelle est perpetuelle) agit, elle échauffe & fait distiller cette eau ; & ainsi cette eau par la force de la chaleur se change en air, & par ce moyen passe jusqu'à la superficie de la Terre, parce qu'il ne peut souffrir d'être enfermé : & après qu'il est refroidi, il se resout en eau dans les lieux opposites.

Cependant il arrive quelquefois que non-seulement l'air, mais encore l'eau, sortent jusqu'à la superficie de la Terre, comme nous voyons lorsque de noires nuées sont par violence élevées jusqu'en l'air : de quoi je vous donnerai un exemple fort familier. Faites chauffer de l'eau dans un pot, vous verrez par un feu lent s'élever des vapeurs douces, & des vents légers : Et par un feu plus fort vous verrez paroître des nuages plus épais. La chaleur centrale opere en cette même façon, elle convertit en air l'eau la plus subtile ; & ce qui sort du sel ou de la graisse, qui est plus épais, elle le distribue à la Terre, d'où naissent choses diverses ; le reste se change en rocher, & en pierres.

E iij

Quelqu'un pourroit objecter, si la chose estoit ainsi, cela se devoit faire continuellement ; & néanmoins bien souvent on ne sent aucun vent. Je réponds, qu'il n'y a point de vent, à la vérité, quand l'eau n'est point jettée violemment dans le vaisseau distillatoire, car peu d'eau excite peu de vent. Vous voyez qu'il n'y a pas toujours du tonnerre, encore qu'il vente, mais seulement lorsque par la force de l'air une eau trouble est portée avec violence jusqu'à la sphère du feu : car le feu n'endure point l'eau. Nous en avons un exemple devant nos yeux. Lorsque vous jetez de l'eau froide dans une fournaise ardente, vous entendez quels tonnerres elle excite. Mais si vous demandez, pourquoi l'eau n'entre pas uniformément en ces lieux & en ces cavitez ? La raison est, pource qu'il y a plusieurs de ces sortes de lieux & de vases : quelquefois une concavité par le moyen des vents, pousse l'eau hors de soi pendant quelques jours ou quelques mois, jusqu'à ce qu'il se fasse derechef une repercussion d'eau : Comme nous voyons dans la Mer, dont les flots quelquefois sont agitez dans l'étendue de plusieurs

lieux, avant qu'ils puissent rencontrer quelque chose qui les repoussent, & par la repercussion les fassent retourner d'où ils partent.

Mais reprenons nôtre propos. Je dis que le feu ou la chaleur est cause du mouvement de l'air, & qu'il est la vie de toutes choses, & que la terre en est la nourrice & le receptacle : mais s'il n'y avoit point d'eau qui rafraichît nôtre terre & nôtre air, alors la terre seroit desséchée pour ces deux raisons ; sçavoir, à cause de la chaleur, tant du mouvement centrique, que du Soleil celeste. Néanmoins cela arrive en quelques lieux, lorsque les pores de la terre sont bouchés, en telle sorte que l'humidité n'y peut pénétrer : & alors par la correspondance des deux Soleils, Celeste & Centrique, (parce qu'ils ont entr'eux une vertu aimantine) le Soleil enflâme la terre.

Et ainsi quelque jour le monde perira.

Fais donc en sorte que l'operation en nôtre terre soit telle, que la chaleur centrale puisse changer l'eau en air, afin qu'elle sorte jusques sur la superficie de la terre, & qu'elle répande le reste (com

E. iiij

me j'ai dit) par les pores de la terre ;
& alors au contraire, l'air se changera
en une eau beaucoup plus subtile que
n'a été la première : Et cela se fera ainsi,
si tu donne à dévorer à nôtre Vieillard
l'or & l'argent, afin qu'il les consume,
& que lui enfin prêt aussi de mourir soit
brûlé, que ses cendres soient éparfées dans
l'eau ; cuits le tout jusqu'à ce que ce soit
assez, & tu as une Medecine qui guérit
la lépre. Avise au moins que tu ne pren-
nes pas le froid pour le chaud, ou le
chaud pour le froid ; mêle les Natures
aux Natures, s'il y a quelque chose de
contraire à la Nature, car une seule cho-
se t'est nécessaire ; separe-la, afin que la
Nature soit semblable à la Nature ; fais
cela avec le feu, non avec la main, &
sçache que si tu ne suis la Nature, tout
ton labeur est vain : Et je te jure par le
Dieu qui est Saint, que je t'ai ici dit
tout ce que le pere peut dire à son fils.
Qui a des oreilles qu'il entende, & qui
a du sens qu'il comprenne.



CHAPITRE XII.

De la Pierre, & de sa vertu.

NOUS avons assez amplement discouru aux Chapitres précédens de la production des choses naturelles, des Elemens, & des matieres premiere & seconde, des corps, des semences; & enfin de leur usage & de leur vertu. J'ai encore écrit la façon de la Pierre Philosophale; mais je revelerai maintenant tout autant que la Nature m'en a accordé, & ce que l'experience m'en a decouvert touchant la vertu d'icelle. Mais afin que derechef sommairement & en peu de paroles, je recapitule le sujet de ces douze Chapitres, & que le Lecteur craignant Dieu puisse concevoir mon intention & mon sens, la chose est telle. Si quelqu'un doute de la verité de l'art, qu'il lise les Ecris des Anciens verifiez par raison & par experience, au dire desquels (comme dignes de creance) on ne doit faire difficulté d'ajouter foi. Que si quelqu'un trop opiniâtre

ne veut croire leurs Ecrits, alors il se faut tenir à la maxime qui dit, que contre celui qui nie les principes il ne faut jamais disputer : car les sourds & les muets ne peuvent parler. Et je vous prie, quelle prérogative auroient toutes les autres choses qui sont au monde par-dessus les Métaux ? Pourquoi en leur déniaut à eux seuls une semence, les excluons-nous à tort de l'universelle benediction que le Createur a donnée à toutes choses, incontinent après la creation du monde, comme les saintes Lettres nous le témoignent ? Que si nous sommes contraints d'avouer que les Métaux ont de la semence, qui est celui qui seroit assez sot pour ne croire pas qu'ils peuvent être multipliez en leur semence ? L'Art de Chymie en sa nature est veritable, la Nature l'est aussi ; mais rarement se trouve-t-il un veritable Artiste : La Nature est unique, il n'y a qu'un seul Art, mais il y a plusieurs Ouvriers. Quant à ce que la Nature tire les choses des Elemens, elle les engendre par le vouloir de Dieu de la premiere matiere, que Dieu seul sçait & connoît : La Nature produit les choses, & les multiplie par le moyen de la

seconde matiere, que les Philosophes connoissent. Rien ne se fait au monde que par le vouloir de Dieu, & de la Nature : car chaque Element est en sa sphere, mais l'un ne peut pas être sans l'autre ; & toutefois conjoints ensemble, ils ne s'accordent point : mais l'eau est le plus digne de tous les Elemens, parce que c'est la mere de toutes choses, & l'esprit du feu nage sur l'eau. Par le moyen du feu l'eau devient la premiere matiere, ce qui se fait par le combat du feu avec l'eau ; & ainsi s'engendrent des vents ou des vapeurs, propres & faciles à être congelez avec la terre par l'air crû, qui dès le commencement a été séparé d'icelle : ce qui se fait sans cesse, & par un mouvement perpetuel ; car le feu ou la chaleur n'est point excitée autrement que par le mouvement. Ce qui se peut voir manifestement chez tous les Artisans qui liment le Fer, lequel par le violent mouvement de la Lime, devient aussi chaud que s'il avoit été rouge au feu. Le mouvement donc cause la chaleur, la chaleur émeut l'eau : le mouvement de l'eau produit l'air, lequel est la vie de toutes choses vivantes. Toutes les choses sont donc produi-

tes par l'eau en la maniere que j'ai dit ci-dessus : car de la plus subtile vapeur de l'eau, procedent les choses subtiles & legeres : de l'huile de cette même eau, en viennent choses plus pesantes : & de son sel, en proviennent choses beaucoup plus belles & plus excellentes que les premieres. Mais parce que la Nature est quelquefois empêchée de produire les choses pures, à cause que la vapeur, la graisse & le sel se gâtent, & se mêlent aux lieux impurs de la terre, c'est pourquoi l'experience nous a donné à connoître de séparer le pur d'avec l'impur. Si donc par vôtre operation vous voulez amander actuellement la Nature, & lui donner un être plus parfait & accompli ; faites dissoudre le corps dont vous voulez vous servir, séparez ce qui lui est arrivé d'heterogene & d'étranger à la Nature, purgez - le ; joignez les choses pures avec les pures, les cuites avec les cuites, & les cruës avec les cruës, selon le poids de la Nature, & non pas de la matiere : Car vous devez sçavoir que le Sel nitre central ne prend point plus de terre, soit qu'elle soit pure ou impure, qu'il lui en est besoin. Mais la graisse ou l'onctuosité de

en general. CHAP. XII. 61
l'eau se gouverne & se manie d'autre fa-
çon, parce que jamais on n'en peut a-
voir de pure; c'est l'art qui la nettoye
par une double chaleur, & qui dere-
chef la réunit & conjoint.



*Epilogue, Sommaire & Conclusion,
des douze Traitez ou Chapitres
ci-dessus.*

AM I Lecteur, j'ai composé ces
douze Traitez en faveur des En-
fans de l'Art, afin qu'avant qu'ils com-
mencent à travailler, ils connoissent les
operations que la Nature nous ensei-
gne, & de quelle maniere elle produit
toutes les choses qui sont au monde,
afin qu'ils ne perdent point de tems,
& ne veüillent s'efforcer d'entrer dans
la porte sans avoir les clefs; parce que
celui-là travaille en vain, qui met la
main à l'ouvrage, sans avoir premiere-
ment la connoissance de la Nature.

Celui qui en cette sainte & venerable
Science, n'aura pas le Soleil pour flam-

beau qui lui éclaire, & auquel la Lune ne découvrira pas sa lumière argentée parmi l'obscurité de la nuit, marchera en perpétuelles ténèbres. La Nature a une lumière propre qui n'apparoît pas à nôtre veüe, le corps est à nos yeux l'ombre de la Nature : c'est pourquoi au moment que quelqu'un est éclairé de cette belle lumière naturelle, tous nuages se dissipent, & disparoissent devant ses yeux ; il met toutes difficultez sous le pied ; toutes choses lui sont claires, presentes & manifestes ; & sans empêchement aucun, il peut voir le point de nôtre magnésie, qui correspond à l'un & l'autre centre du Soleil & de la Terre ; car la lumière de la Nature darde ses rayons jusques-là, & nous découvre ce qu'il y a de plus caché dans son sein. Prenez ceci pour exemple : Que l'on habille des vêtemens pareils un petit garçon & une petite fille de même âge, & qu'on les mette l'un près de l'autre, personne ne pourra reconnoître qui des deux est le mâle ou la femelle, parce que nôtre veüe ne peut pénétrer jusqu'à l'intérieur ; c'est pourquoi nos yeux nous trompent, & font que nous prenons le faux pour le vrai : Mais quand ils sont

deshabillez & mis à nud, en sorte qu'on les puisse voir comme Nature les a formé, l'on reconnoît facilement l'un & l'autre en son sexe. De même aussi nôtre entendement fait une ombre à l'ombre de la Nature : Tout ainsi donc que le corps humain est couvert de vêtemens, ainsi la Nature humaine est couverte du corps de l'homme, laquelle Dieu s'est réservée à couvrir & découvrir selon qu'il lui plaît.

Je pourrois en cét endroit amplement & philosophiquement discourir de la dignité de l'Homme, de sa création & génération ; mais je passerai toutes ces choses sous silence, veu que ce n'est pas ici le lieu d'en traiter : nous parlerons un peu seulement de sa vie. L'Homme donc créé de la terre, vit de l'air ; car dans l'air est cachée la viande de la vie, que de nuit nous appellons rosée, & de jour eau rarefiée, de laquelle l'esprit invisible congelé, est meilleur & plus précieux que toute la terre universelle. O sainte & admirable Nature ! qui ne permet point aux Enfans de la Science de faillir, comme tu le montre de jour en jour en toutes actions, & dans le cours de la vie humaine.

Au reste dans ces douze Chapitres j'ai allegué toutes ces raisons naturelles, afin que le Lecteur craignant Dieu, & desirieux de sçavoir, puisse plus facilement comprendre tout ce que j'ai vu de mes yeux, & que j'ai fait de mes mains propres, sans aucune fraude ni sophistication : car sans lumiere & sans connoissance de la Nature, il est impossible d'atteindre à la perfection de cet Art, si ce n'est par une singuliere revelation, ou par une secrette démonstration faite par un ami. C'est une chose vile & tres-précieuse, laquelle je repeterai de nouveau, encore bien que je l'aye décrite autrefois. Prends de notre air dix parties, de l'Or vif, ou de la Lune vive, une partie ; mets le tout dans ton vaisseau ; cuits cet air, afin que premierement il soit eau, puis après qu'il ne soit plus eau : si tu ignore cela, & que tu ne sçache cuire l'air, sans doute tu failliras, parce que c'est-là la vraie matiere des Philosophes. Car tu dois prendre ce qui est, mais qui ne se voit pas, jusqu'à ce qu'il plaise à l'Operateur ; c'est l'eau de notre rosée, de laquelle se tire le Salpêtre des Philosophes, par le moyen duquel toutes choses croissent

croissent & se nourrissent. Sa matrice est le centre du Soleil & de la Lune, tant celeste que terrestre ; & afin que je le die plus ouvertement, c'est nôtre Aymant, que j'ai nommé ci-devant *Acier*. L'air engendre cét Aymant, & cét Aymant engendre ou fait apparôître nôtre air. Je t'ai ici faiblement dit la verité, prie Dieu qu'il favorise ton entreprise : & ainsi tu auras en ce lieu la vraie interpretation des paroles d'Hermes, qui assure que son pere est le Soleil, & la Lune sa mere ; que le vent l'a porté dans son ventre, à sçavoir le Sel Alkali, que les Philosophes ont nommé Sel Armoniac & Vegetable, caché dans le ventre de la magnésie. Son operation est telle : Il faut que tu dissolves l'air congelé, dans lequel tu dissoudras la dixième partie d'or : scelle cela, & travaille avec nôtre feu, jusqu'à ce que l'air se change en poudre : & alors, *ayant le sel du monde*, diverses couleurs apparôîtront.

J'eusse décrit l'entier procedé en ces Traitez ; mais parce qu'il est suffisamment expliqué avec la façon de multiplier, dans les Livres de Raymond Lulle & des autres anciens Philosophes, je

F

me suis contenté de traiter seulement de la premiere & seconde matiere : ce que j'ai fait franchement, & à cœur ouvert. Et ne croyez pas qu'il y ait homme au monde qui l'ait fait mieux & plus amplement que moi : car je n'ai pas appris ce que je dis de la lecture des Livres, mais pour l'avoir experimenté, & fait de mes propres mains. Si donc tu ne m'entends pas, ou que tu ne veuille croire la verité, n'accuse point mon Livre, mais toi-même, & croi que Dieu ne te veut point reveler ce secret : prie-le donc assiduëment, & relis plusieurs fois mon Livre, principalement l'Épilogue de ces douze Traitez, en considerant toujours la possibilité de la Nature, & les actions des Elemens, & ce qu'il y a de plus particulier en eux, & principalement en la rarefaction de l'eau ou de l'air ; car les Cieux & tout le monde même ont été ainsi créez. Je t'ai bien voulu déclarer tout ceci, de même qu'un pere l'auroit fait à son fils. Ne t'émerveille point au reste de ce que j'ai fait tant de Chapitres ; ce n'a pas été pour moi que je l'ai fait, puisque je n'ai pas besoin de Livres, mais pour avertir plusieurs qui travaillent sur

de vaines matieres, & dépenfent inutilement leurs biens. A la verité j'euffe bien pû comprendre le tout en peu de lignes, & même en peu de mots; mais je t'ai voulu conduire par raifons & par exemples à la connoiffance de la Nature, afin qu'avant routes chofes tu fçuffes ce que tu devois chercher, ou la premiere ou la feconde matiere, & que la Nature, fa lumiere & fon ombre, te fuffent connus. Ne te fâche point fi tu trouve quelquefois des contradictions en mes Traitez, c'est la coûtume générale de tous les Philosophes, tu en as befoin fi tu les entends; la rofe ne fe trouve point fans épines.

Pefe & confidere diligemment ce que j'ai dit ci-deffus, fçavoir en quelle maniere les Element diftillent au centre de la Terre l'humide radical, & comment le Soleil terreftre & centrique le repouffe & le sublime par fon mouvement continuel jufqu'à la fuperficie de la Terre. J'ai encore dit que le Soleil celefte a correspondance avec le Soleil centrique; car le Soleil celefte & la Lune ont une force particuliere, & une vertu merveilleufe de diftiller fur la Terre par leurs rayons: car la chaleur fe joint fa-

E ij

cilement à la chaleur, & le sel au sel :
Et comme le Soleil centrique a sa Mer,
& une eau crüe perceptible ; ainsi le So-
leil celeste a aussi sa Mer, & une eau
subtile & imperceptible. En la superfi-
cie de la Terre, les rayons se joignent
aux rayons, & produisent les fleurs &
toutes choses. C'est pourquoi quand
il pleut, la pluie prend de l'air une cer-
taine force de vie, & la conjoint avec
le Sel nitre de la Terre, (parce que le Sel
nitre de la Terre par sa siccité attire l'air
à soi, lequel air il résout en eau, ainsi
que fait le Tartre calciné : & ce Sel
nitre de la Terre a cette force d'attirer
l'air, parce qu'il a été air lui-même,
& qu'il est joint avec la graisse de la
Terre :) Et plus les rayons du Soleil
frappent abondamment, il se fait une
plus grande quantité de Sel nitre ; &
par conséquent une plus grande abon-
dance de Froment vient à croître sur la
Terre. Ce que l'expérience nous ensei-
gne de jour en jour.

J'ai voulu déclarer (aux Ignorans
seulement) la correspondance que tou-
tes les choses ont entr'elles, & la vertu
efficace du Soleil, de la Lune, & des
Etoilles ; car les Sçavans n'ont pas be-

soin de cette instruction. Nôtre matière paroît aux yeux de tout le monde, & elle n'est pas connue. O nôtre Ciel ! ô nôtre Eau ! ô nôtre Mercure ! ô nôtre Sel nitre, qui êtes dans la Mer du monde ! ô nôtre Vegetable ! ô nôtre Soufre fixe & volatile ! ô tête morte ou fèces de nôtre Mer ! Eau qui ne mouille point, sans laquelle personne au monde ne peut vivre, & sans laquelle il ne naît & ne s'engendre rien en toute la Terre ! Voilà les Epithetes de l'Oyseau d'Hermes, qui ne repose jamais : Elle est de vil prix, personne ne s'en peut passer. Et ainsi tu as à découvert la chose la plus précieuse qui soit en tout le monde, laquelle je te dis entierement n'être autre chose que nôtre Eau pontique, qui se congele dans le Soleil & la Lune, & se tire néanmoins du Soleil & de la Lune, par le moyen de nôtre Acier, avec un artifice Philosophique, & d'une maniere surprenante, si elle est conduite par un sage Fils de la Science.

Je n'avois aucun dessein de publier ce Livre, pour les raisons que j'ai rapportées dans la Preface : mais le désir que j'ai de satisfaire & profiter aux Esprits ingénus & vrais Philosophes, m'a

vaincu & gagné ; de sorte que j'ai voulu montrer ma bonne volonté à ceux qui me connoissent , & manifester à ceux qui sçavent l'Art que je suis leur compagnon & leur pareil , & que je desire avoir leur connoissance. Je ne doute point qu'il n'y ait plusieurs gens de bien & de bonne conscience qui possèdent secrètement ce grand don de Dieu : mais je les prie & conjure qu'ils aient en singulière recommandation le silence d'Arpocrates , & qu'ils se fassent sages & avisez à mon exemple & à mes périls : car toutefois & quantes que je me suis voulu déclarer aux Grands , cela m'a toujours été , ou dangereux , ou dommageable : De manière que par cet Ecrit je me manifeste aux fils d'Hermes ; & par même moyen j'instruis les Ignorans , & remets les égarez dans le vrai chemin. Que les héritiers de la Science croient qu'ils ne tiendront jamais de voye plus sûre & meilleure que celle que je leur ai ici montrée : Qu'ils s'y arrêtent donc ; car j'ai dit ouvertement toutes choses , principalement pour ce qui regarde l'extraction de nôtre Sel Armoniac ou Mercure Philosophique , tiré de nôtre Eau pontique. Et si je n'ai

pas bien clairement revelé l'usage de cette Eau, c'est que le Maître de la Nature ne m'a pas permis d'en dire davantage : car Dieu seul doit reveler ce secret, lui qui connoît les cœurs & les esprits des Hommes, & qui pourra ouvrir l'entendement à celui qui le prierait soigneusement, & lira plusieurs fois ce petit Traité.

Le vaisseau (comme j'ai dit) est unique depuis le commencement jusqu'à la fin, ou tout au plus deux suffisent : Que le feu soit aussi continuel en l'un & l'autre Ouvrage ; à raison de quoi ceux qui errent, qu'ils lisent les dixième & onzième Chapitres. Car si tu travailles en une tierce matiere, tu ne feras rien. Et si tu veux sçavoir ceux qui travaillent en cette tierce matiere, ce sont ceux qui laissant nôtre sel unique, qui est le vrai Mercure, s'amusent à travailler sur les herbes, animaux, pierres & minieres. Car excepté nôtre Soleil & nôtre Lune, qui est couverte de la sphere de Saturne, il n'y a rien de veritable.

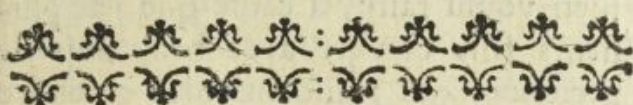
Quiconque desire parvenir à la fin desirée, qu'il sçache la conversion des Elemens ; qu'il sçache faire pondereux.

ce qui de soi est léger ; & qu'il sçache faire en sorte que ce qui de soi est esprit, ne le soit plus : alors il ne travaillera point sur un sujet étranger. Le feu est le regime de tout ; & tout ce qui se fait en cet Art, se fait par le feu, & non autrement, comme nous avons suffisamment démontré ci-dessus.

Adieu, Ami Lecteur, jouïs longuement de mes Ouvrages, que je t'assure être confirmés par les diverses expériences que j'en ai faites : jouïs-en, dis-je, à la gloire de Dieu, au salut de ton ame, & au profit de ton prochain.



ENIGME



ENIGME PHILOSOPHIQUE
du même Auteur aux Fils de
la Vérité.

JE vous ai déjà découvert & manifesté, ô Enfans de la Science ! tout ce qui dépendoit de la source de la fontaine universelle, si bien qu'il ne reste plus rien à dire : car en mes précédens Traitez, j'ai expliqué suffisamment par des exemples, ce qui est de la Nature : j'ai déclaré la Theorie & la Pratique tout autant qu'il m'a été permis. Mais afin que personne ne se puisse plaindre que j'ai écrit trop laconiquement, & que j'aye omis quelque chose par ma brièveté, je vous décriray encore tout au long l'œuvre entier, toutefois énigmatiquement, afin que vous jugiez jusqu'où je suis parvenu par la permission de Dieu. Il y a une infinité de Livres qui traitent de cet Art ; mais à grand-peine trouverez-vous dans aucun la vérité si clairement expliquée : ce que j'ai

G

bien voulu faire, à cause que j'ai plusieurs fois conféré avec beaucoup de personnes qui pensoient bien entendre les Ecrits des Philosophes ; mais j'ai bien connu par leurs discours, qu'ils les interprétoient beaucoup plus subtilement que la Nature, qui est simple, ne requieroit : même toutes mes paroles, quoi que tres-veritables, leur sembloient toutefois trop viles & trop basses pour leur esprit, qui ne concevoit que des choses hautes & incroyables. Il m'est arrivé quelquefois que j'ai déclaré la Science de mot à mot à quelques-uns qui n'y ont jamais fait de réflexion, parce qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût de l'eau dans nôtre Mer : ils vouloient néanmoins passer pour Philosophes. Puis donc que ces gens-là n'ont pû entendre mes paroles proferées sans énigme & sans obscurité, je ne crains point (comme ont fait les autres Philosophes) que personne les puisse si facilement entendre : aussi est-ce un don qui ne nous est donné que de Dieu seul.

Il est bien vrai que si en cette Science il étoit requis une subtilité d'esprit, & que la chose fût telle qu'elle pût être

apperçûë par les yeux du vulgaire, j'ai rencontré de beaux Esprits, & des Ames tout-à-fait propres pour rechercher de semblables choses : mais je vous dis encore qu'il faut que vous soyez simples & non point trop prudens, jusqu'à ce que vous ayez trouvé le secret : car lorsque vous l'aurez, nécessairement la prudence vous accompagnera ; & vous pourrez aussi composer aisément une infinité de Livres : ce qui, sans doute, est bien plus facile à celui qui est au centre & voit la chose, qu'à celui qui marche sur la circonference, & n'a rien autre que l'oïïe. Vous avez la matière de toutes choses clairement décrite : mais je vous avertis que si vous voulez parvenir à ce secret, qu'il faut sur tout prier Dieu, puis aimer vôtre prochain ; & enfin n'aller point vous imaginer des choses si subtiles, desquelles la Nature ne sçait rien : mais demeurez, demeurez, dis-je, en la simple voye de la Nature, parce que dans cette simplicité vous pourrez mieux toucher la chose au doigt, que vous ne la pourrez voir parmi tant de subtilitez.

En lisant mes Ecrits, ne vous amusez point aux syllabes seulement, mais con-

fiderez toujours la Nature, & ce qu'elle peut : & devant que de commencer l'œuvre, imaginez-vous bien ce que vous cherchez, quel est le but de votre intention ; car il vaut mieux l'apprendre par l'imagination & par l'entendement, que par des ouvrages manuels, & à ses dépens. Je vous dis encore qu'il vous faut trouver une chose qui est cachée, de laquelle par un merveilleux artifice se tire cette humidité, qui sans violence & sans bruit dissout l'or, voir même aussi doucement & aussi naturellement que l'eau chaude dissout & liquifie la glace. Si vous avez trouvé cela, vous avez la chose de laquelle l'or a été produit par la Nature : Et bien que les Métaux & toutes les choses du monde prennent leur origine d'icelle, il n'y a rien toutefois qui lui soit si ami que l'or ; car dans toutes les autres choses il y a quelque impureté, dans l'or au contraire il n'y en a aucune ; c'est pourquoi elle est comme la mere de l'or.

Et ainsi je conclus, que si vous ne voulez vous rendre sages par mes avertissemens, vous m'avez pour excusé, puisque je ne desire que de vous rendre office : je l'ai fait avec autant de fidélité

qu'il m'a été permis, & en homme de bonne conscience. Si vous demandez qui je suis, je suis Cosmopolite, c'est-à-dire, Citoyen du monde : si vous me connoissez, & que vous desiriez être honnêtes gens, vous vous tairez ; si vous ne me connoissez point, ne vous en informez pas davantage, car jamais à homme vivant je n'en déclarerai plus que j'ai fait par cet Ecrit public. Croyez-moi, si je n'étois de la condition que je suis, je n'aurois rien plus agreable que la vie solitaire, ou de demeurer dans un tonneau comme un autre Diogenes : car je voi que tout ce qu'il y a au monde n'est que vanité, que la fraude & l'avarice sont en régime, où toutes choses se vendent ; & qu'enfin la malice a surmonté la vertu : je voi devant mes yeux la felicité de la vie future, c'est ce qui me donne de la joye. Je ne m'étonne plus maintenant comme j'ai fait auparavant, de ce que les Philosophes, après avoir acquis cette excellente Medecine, ne se soucioient point d'abreger leurs jours : parce qu'un véritable Philosophe voit devant ses yeux la vie future, de même que tu vois ton visage dans un miroir. Que si Dieu te donne

G iij

la fin désirée, tu me croiras, & ne te reveleras point au monde.



*S'ensuit la Parabole ou Enigme
Philosophique, ajoutée pour met-
tre fin à l'œuvre.*

IL arriva une fois que naviguant du Pole Arctique, au Pole Antarctique, je fus jetté par le vouloir de Dieu, au bord d'une grande Mer : Et bien que j'eusse une entiere connoissance des avenues & proprieté de cette Mer, toutefois j'ignorois si en ces quartiers-là l'on pouvoit trouver ce petit Poisson nommé *Echeneïs*, que tant de personnes de grande & de petite condition, ont recherché jusqu'à present avec tant de soin & de peine. Mais pendant que je regarde sur le bord les Melosines nageantes çà & là avec les Nymphes, étant fatigué de mes labeurs précédens, & abbatu par la variété de mes pensées, je me laissé emporter au sommeil par

le doux murmure de l'eau. Et tandis que je dormois ainsi doucement, il m'arrive en songe une vision merveilleuse : Je vois sortir de nôtre Mer le Vieillard Neptune d'une apparence vénérable, & armé de son Trident, lequel après un amiable salut, me mène dans une Isle tres-agreable. Cette Isle étoit située du côté du Midy, & tres-abondante en toutes choses nécessaires pour la vie & pour les délices de l'homme : Les Champs Elisiens tant vantez par Virgile, ne seroient rien en comparaison d'elle. Tout le rivage de l'Isle étoit environné de Myrtes, de Cyprés, & de Rosmarin. Les Prez verdoyans, tapissez de diverses couleurs, réjouissoient la veüe par leur variété, & remplissoient le nez d'une odeur tres-suave. Les Collines étoient pleines de Vignes, d'Oliviers & de Cédres. Les Forêts n'étoient remplies que d'Orangers & de Citronniers. Les chemins publics étans plantez & parsemez de côté & d'autre d'une infinité de Lauriers & de Grenadiers, entretissus & enlacez ensemble avec beaucoup d'artifice, fournissoient une ombrage agreable aux passans : Enfin tout ce qui se peut dire &

desirer au monde , se trouvoit là. En nous promenant , Neptune me monroit dans cette Isle deux Mines d'Or & d'Acier , cachées sous une Roche : & gueres loin de là , il me meine dans un Pré , au milieu duquel étoit un Jardin plein de mille beaux Arbres divers , & dignes d'être regardez : Entre plusieurs de ces Arbres il m'en montra sept , qui avoient chacun leur nom ; & entre ces sept j'en remarquai deux principaux & plus éminens que les autres , desquels l'un portoit un fruit aussi clair & aussi réluisant que le Soleil , & ses feüilles étoient comme d'Or : l'autre portoit son fruit plus blanc que Lys , & ses feüilles étoient comme de fin Argent. Neptune les nommoit , l'un Arbre Solaire , & l'autre Arbre Lunaire. Mais encore que toutes ces choses se trouvassent à souhait dans cette Isle , une chose toutefois y manquoit ; on ne pouvoit y avoir de l'eau qu'avec grande difficulté : Il y en avoit plusieurs qui s'efforçoient d'y faire conduire l'eau d'une Fontaine par des canaux , d'autres qui en tiroient de diverses choses : mais tout leur labour étoit inutile , car en ce lieu-là on n'en pouvoit avoir si on se servoit de quel-

que instrument moyen ; que si on en avoit, elle étoit veneneuse , à moins qu'elle ne fût tirée des rayons du Soleil & de la Lune : ce que peu de gens ont pû faire. Et si quelques - uns ont eu la fortune assez favorable pour y réussir , ils n'en ont jamais pû tirer plus de dix parties : car cette eau étoit si admirable, qu'elle surpassoit la neige en blancheur. Et croi - moi , que j'ai veu & touché cette eau , & en la contemplant je me suis beaucoup émerveillé.

Tandis que cette contemplation occupoit tous mes sens , & commençoit déjà à me fatiguer, Neptune s'évanouit, & il m'apparoît en sa place un grand Homme , au front duquel étoit le nom de Saturne. Celui-ci prenant le vase puisa les dix parties de cette eau , & incontinent il prit du fruit de l'Arbre Solaire , & le mit dans cette eau ; & je vis le fruit de cet Arbre se consumer & se refondre dans cette eau , comme la glace dans l'eau chaude. Je lui demandai : Seigneur , je voi ici une chose merveilleuse , cette eau est presque de rien , & néanmoins je voi que le fruit de cet Arbre se consume dans elle par une si douce chaleur ; à quoi sert tout cela ?

Il me répondit gracieusement : Il est vrai, mon fils, que c'est une chose admirable ; mais ne vous en étonnez pas, il faut que cela soit ainsi : car cette eau est l'eau de vie, qui a puissance d'améliorer les fruits de cet Arbre ; de façon que désormais il ne fera plus besoin d'en planter ni autre, parce qu'elle pourra par sa seule odeur rendre tous les autres six Arbres de même nature qu'elle est. En outre, cette eau sert de femelle à ce fruit, de même que ce fruit lui sert de mâle ; car le fruit de cet Arbre ne se peut pourrir en autre chose que dans cette eau. Et bien que ce fruit soit de soi une chose précieuse & admirable, toutefois s'il se pourrit dans cette eau, il engendre par cette putrefaction la Salamandre persévérante au feu, le sang de laquelle est plus précieux que tous les trésors du monde, ayant la faculté de rendre fertiles les six Arbres que tu vois, & de leur faire porter des fruits plus doux que le miel.

Je lui demandai encore : Seigneur, comment se fait cela ? Je t'ai dit ci-devant (reprit-il) que les fruits de l'Arbre Solaire sont vifs, sont doux ; mais au lieu que le fruit de cet Arbre

Solaire, maintenant qu'il cuit dans cette eau, ne peut saouler qu'un seul fruit, après sa coction il en peut saouler mille. Puis je lui demandai, se cuit-il à grand feu, & pendant quel tems ? Il me répondit, que cette eau avoit un feu intrinsèque, lequel s'il est aidé par une chaleur continuelle, brûle trois parties de son corps avec le corps de ce fruit ; & il n'en demeurera qu'une si petite partie, qu'à grand'peine la pourroit-on imaginer : mais la prudente conduite du Maître fait cuire ce fruit par une tres-grande vertu pendant l'espace de sept mois premierement, & après pendant l'espace de dix ; cependant plusieurs choses apparoissent, & toujours le cinquantième jour après le commencement, plus ou moins.

Je l'interrogeai encore : Seigneur, ce fruit peut-il être cuit dans quelques autres eaux ? & ne lui ajoute-t-on pas quelque chose ? Il me répond : Il n'y a que cette seule eau qui soit utile en tout ce Païs & en toute cette Isle, nulle autre eau que celle-ci ne peut pénétrer les pores de cette Pomme : Et sçaches que l'Arbre Solaire est sorti de cette eau, laquelle est tirée des rayons du

Soleil & de la Lune, par la force de
notre Aymant : C'est pourquoi ils ont
ensemble une si grande sympathie &
correspondance, que si on y ajoûtoit
quelque chose d'étranger, elle ne pour-
roit faire ce qu'elle fait de soi-même.
Il la faut donc laisser seule, & ne lui
rien ajoûter que cette Pomme : car après
la coction, c'est un fruit immortel,
ayant vie & sang, parce que le sang fait
que tous les Arbres stériles portent mê-
me fruit & de même nature que la Pom-
me.

Je lui demandai en outre : Seigneur,
cette eau se peut-elle tirer en quelqu'au-
tre façon ? & la trouve-t-on par tout ?
Il me répond : Elle est en tout lieu, &
personne ne peut vivre sans elle ; Elle
se puise par d'admirables moyens : Mais
celle-là est la meilleure qui se tire par
la force de notre Acier, lequel se trou-
ve au ventre d'*Ariés*. Et je lui dis, à
quoi est-elle utile ? Il répond, devant
sa deuë coction, c'est un grand venin ;
mais après une cuisson convenable, c'est
une souveraine medecine : & alors elle
donne vingt-neuf grains de sang, des-
quels chaque grain te fournira huit cens
soixante & quatre du fruit de l'Arbre.

Solaire. Je lui demandai, ne se peut-il pas améliorer plus outre ? Selon le témoignage de l'Ecriture Philosophique (dit-il) il peut être exalté premièrement jusqu'à dix, puis jusqu'à cent, après jusqu'à mille, à dix mille, & ainsi de suite. J'insistais : Seigneur, dites-moi si plusieurs connoissent cette eau, & si elle a un nom propre ? Il cria hautement : Peu de gens l'ont connue, mais tous l'ont vue, la voyent, & l'aiment : Elle a non-seulement un nom, mais plusieurs & divers. Mais le vrai nom propre qu'elle a, c'est qu'elle se nomme *l'Eau de notre Mer, l'Eau de vie qui ne mouille point les mains*. Je lui demandai encore : D'autres personnes que les Philosophes en usent-ils à autres choses ? Toute creature (dit-il) en use, mais invisiblement. Naît-il quelque chose dans cette Eau, lui dis-je ? D'icelle se font toutes les choses qui sont au monde, & toutes choses vivent en elle, me dit-il : mais il n'y a rien proprement en elle, sinon que c'est une chose qui se mêle avec toutes les choses du monde. Je lui demandai : Est-elle utile sans le fruit de cet Arbre ? Il me dit, sans ce fruit elle n'est pas utile en

cét œuvre : car elle n'est améliorée qu'avec le seul fruit de cet Arbre Solaire.

Et alors je commençai à le prier : Seigneur, de grace, nommez-la-moi si clairement & ouvertement, que je n'en puisse plus douter. Mais lui en élevant sa voix, il cria si fort, qu'il m'éveilla : ce qui fut cause que je pû lui demander rien davantage, & qu'il ne me voulut plus répondre, ni moi aussi je ne t'en puis pas dire plus. Contente-toi de ce que je t'ai dit, & croi qu'il n'est pas possible de parler plus clairement. Car si tu ne comprends pas ce que je t'ai déclaré, jamais tu n'entendras les Livres des autres Philosophes.

Après le subit & inespéré départ de Saturne, un nouveau sommeil me surprit, & derechef Neptune m'apparut en forme visible. Et me félicitant de cet heureux rencontre dans les Jardins des Hespérides, il me montra un Miroir, dans lequel j'ai vu toute la Nature à découvert. Après plusieurs discours de part & d'autre, je le remerciai de ses bienfaits, & de ce que par son moyen j'étois entré non-seulement en cet agreable Jardin, mais encore de ce que j'eus l'honneur de deviser avec

Saturne , comme je desirois il y avoit si long-tems. Mais parce qu'il me restoit encore quelques difficultez à résoudre , & desquelles je n'avois pû être éclairci, à cause de l'inopiné départ de Saturne , je le priai instamment de m'ôter en cette occasion desirée , le scrupule auquel j'étois , & lui parlai en cette façon : Seigneur , j'ai lû les Livres des Philosophes , qui affirment unanimément que toute génération se fait par mâle & femelle ; & néanmoins dans mon songe j'ai vû que Saturne ne mettoit dans nôtre Mercure que le fruit de l'Arbre Solaire : j'estime que comme Seigneur de la Mer , vous sçavez bien ces choses : je vous prie de répondre à ma question. Il est vrai, mon fils , (dit-il) que toute génération se fait par mâle & femelle ; mais à cause de la distraction & différence des trois régnes de la Nature , un Animal à quatre pieds naît d'une façon , & un Ver d'une autre. Car encore que les Vers ayent des yeux, la veüe, l'ouïe, & les autres sens, toutefois ils naissent de putrefaction ; & le lieu d'iceux , ou la terre où ils se pourrissent , est la femelle. De même en l'œuvre Philosophique, la mere de cette chose est ton

Eau que nous avons tant de fois répétée, & tout ce qui naît de cette Eau, naît à la façon des Vers par putrefaction. C'est pourquoi les Philosophes ont créé le Phœnix & la Salamandre. Car si cela se faisoit par la conception de deux corps, ce seroit une chose sujette à la mort ; mais parce qu'il se revivifie soi-même, le corps premier étant détruit, il en revient un autre incorruptible : D'autant que la mort des choses n'est rien autre que la séparation des parties du composé. Cela se fait ainsi en ce Phœnix, qui se sépare par soi-même de son corps corruptible.

Puis je lui demandai encore : Seigneur, y a-t-il en cet œuvre choses diverses, ou composition de plusieurs choses ? Il n'y a qu'une seule & unique chose (dit-il) à laquelle on n'ajoute rien, sinon l'Eau Philosophique, qui t'a été manifestée en ton songe, laquelle doit être dix fois autant pesante que le corps. Et croi, mon fils, fermement & constamment que tout ce qui t'a été montré ouvertement par moi & par Saturne en ton songe dans cette Isle, selon la coutume de la région, n'est nullement songe, mais la pure vérité, laquelle te
pourra

pourra être découverte par l'assistance de Dieu, & par l'expérience, vraye maîtresse de toutes choses. Et comme je voulois m'enquérir & m'éclaircir de quelque autre chose, après m'avoir dit adieu, il me laissa sans réponse, & je me trouvai réveillé dans la désirée région de l'Europe. Ce que je t'ai dit (ami Lecteur) te doit don caussi suffire: Adieu.

*A la seule Trinité soit loüange
& gloire.*





D I A L O G U E
du Mercure, de l'Alchymiste,
& de la Nature.

IL advint un certain tems que plusieurs Alchymistes firent une assemblée, pour consulter & résoudre ensemble comment ils pourroient faire la Pierre Philosophale, & la préparer comme il faut ; & ils ordonnèrent entr'eux, que chacun diroit son opinion par ordre, & selon ce qui lui en sembleroit. Ce conseil & cette assemblée se tint au milieu d'un beau Pré, à Ciel ouvert, & en jour clair & serein. Là étant assembles, plusieurs d'entr'eux furent d'avis que Mercure étoit la première matière de la Pierre : les autres disoient que c'étoit le Soufre ; & les autres croyoient que c'étoit quelque autre chose. Néanmoins l'opinion de ceux qui tenoient pour le Mercure, étoit la plus

forte, & emportoit le dessus, en ce qu'elle étoit appuyée du dire des Philosophes, qui tiennent que le Mercure est la véritable matière première, & même qu'il est la première matière des Métaux : car tous les Philosophes s'écrient, *nôtre Mercure, nôtre Mercure, &c.* Comme ils disputoient ainsi ensemble, & que chacun d'eux s'efforçoit de faire passer son opinion pour la meilleure, & attendoit avec desir, avec joye & avec impatience la conclusion de leur différent, il s'éleva une grande tempête, avec des orages, des grêles, & des vents épouvantables & extraordinaires, qui séparèrent cette Congregation, renvoyant les uns & les autres en diverses Provinces, sans avoir pris aucune résolution. Un chacun se proposa dans son imagination quelle devoit être la fin de cette dispute, & recommença ses épreuves comme auparavant : les uns cherchent la Pierre des Philosophes en une chose, les autres en une autre ; & cette recherche a continué jusqu'aujourd'hui sans cesse, & sans aucune intermission. Or un de ces Philosophes qui s'étoit trouvé en cette Compagnie, se ressouvenant que dans la dispute la plus

H. ij

grande partie d'entr'eux étoient du sentiment qu'il falloit chercher la Pierre des Philosophes au Mercure, dit en soi-même : Encore qu'il n'y ait eu rien d'arrêté & de déterminé dans nos discours, & qu'on n'aye fait aucune résolution, si est-ce que je travaillerai sur le Mercure, quoi qu'on en die ; & quand j'aurai fait cette benoîte Pierre, alors la conclusion sera faite. Car je vous avertis que c'étoit un homme qui parloit toujours avec soi-même, comme font les Alchymistes. Il commença donc à lire les Livres des Philosophes, & entr'autres il tomba sur la lecture d'un Livre d'Alain, qui traite du Mercure : & ainsi par la lecture de ce beau Livre, ce Monsieur l'Alchymiste devint Philosophe, mais Philosophe sans conclusion. Et après avoir pris le Mercure, il commença à travailler : Il le mit dans un vaisseau de verre, & le feu dessous : le Mercure, comme il a coûtume, s'envole, & se résout en air. Mon pauvre Alchymiste qui ignoroit la Nature du Mercure, commence à battre sa femme bien & beau, lui reprochant qu'elle lui avoit dérobé son Mercure : car personne (ce disoit-il) ne pouvoit être entré

là - dedans qu'elle seule. Cette pauvre femme innocente ne pût faire autre chose que s'excuser, en pleurant : puis elle dit à son mari tout bas entre ses dents : Que Diable feras-tu de cela, dit pauvre badin, de la merde ?

L'Alchymiste prend derechef du Mercure, & le met dans un vaisseau ; & de crainte que sa femme ne lui dérobat, il le gardoit lui-même : mais le Mercure à son ordinaire s'envola aussi-bien cette fois que l'autre. L'Alchymiste au lieu d'être fâché de la fuite de son Mercure, s'en réjoût grandement, pource qu'il se ressouvint qu'il avoit lû que la première matière de la Pierre étoit volatile. Et ainsi il se persuada & crût entierement, que désormais il ne pouvoit plus faillir, tant qu'il travailleroit sur cette matière. Il commença deslors à traiter hardiment le Mercure ; il apprit à le sublimer, à le calciner par une infinité de manières ; tantôt par les Sels, tantôt par le Soufre : puis le méloit tantôt avec les Métaux, tantôt avec des minières, puis avec du sang, puis avec des cheveux ; & puis le détrempoit & le maceroit avec des Eaux fortes, avec du jus d'herbes, avec de l'urine, avec du vinaigre. Mais le pauvre

H ij

homme ne pût rien trouver qui réussît à son intention, ni qui le contentât, bien qu'il n'eût rien laissé en tout le monde avec quoi il n'eût essayé de coaguler & fixer ce beau Mercure. Voyant donc qu'il n'avoit encore rien fait, & qu'il ne pouvoit rien avancer du tout, il se prit à songer. Au même tems il se ressouvint d'avoir lû dans les Auteurs que la matière étoit de si vil prix, qu'elle se trouvoit dans les fumiers & dans les retraits : si bien qu'il recommença à travailler de plus belle, & mêler ce pauvre Mercure avec toutes sortes de fientes, tant humaine, que d'autres animaux, tantôt séparément, tantôt toutes ensemble. Enfin après avoir bien peiné, sué & tracassé, après avoir bien tourmenté le Mercure, & s'être bien tourmenté soi-même, il s'endormit plein de diverses pensées, & roulant diverses choses dans son esprit. Une vision lui apparut en songe ; il vit venir vers lui un bon Vieillard, qui le salua, & lui dit familièrement : Mon Ami, dequoi vous attristez-vous ? Auquel il répondit : Monsieur, je voudrois volontiers faire la Pierre Philosophale. Le Vieillard lui repliqua : Oûi, mon Ami, voilà un

tres-bon souhait : mais avec quoi voulez-vous faire la Pierre des Philosophes ?

L'Alchymiste. Avec le Mercure, Monsieur.

Le Vieillard. Mais avec quel Mercure ?

L'Alchymiste. Ah ! Monsieur, pourquoi me demandez-vous avec quel Mercure, car il n'y en a qu'un ?

Le Vieillard. Il est vrai, mon Ami, qu'il n'y a qu'un Mercure, mais diversifié par les divers lieux où il se trouve, & toujours une partie plus pure que l'autre.

L'Alchymiste. O Monsieur ! je sçai tres-bien comme il le faut purger & nettoyer, avec le Sel & le Vinaigre, avec le Nitre & le Vitriol.

Le Vieillard. Et moi je vous dis & vous déclare, mon bon Ami, que cette purgation ne vaut rien, & n'est point la vraie, & que ce Mercure-là ne vaut rien aussi, & n'est point le vrai : les hommes sages ont bien un autre Mercure, & une autre façon de le purger. Et après avoir dit cela, il disparut.

Ce pauvre Alchymiste étant réveillé, & ayant perdu son songe & son sommeil, se prit à penser profondément quelle pouvoit être cette vision, & quel

pouvoit être ce Mercure des Philosophes ; mais il ne pût rien s'imaginer que ce Mercure vulgaire. Il disoit en soi-même : O mon Dieu ! si j'eusse pû parler plus long-tems avec ce bon Vieillard, sans doute j'eusse découvert quelque chose. Il recommença donc encore ses labeurs, je dis ses sales labeurs, broüillant toujours son Mercure, tantôt avec sa propre merde, tantôt avec celle des enfans, ou d'autres animaux : & il ne manquoit point d'aller tous les jours une fois au lieu où il avoit veu cette vision, pour essayer s'il pourroit encore parler avec son Vieillard ; & là quelquefois il faisoit semblant de dormir, & fermoit les yeux en l'attendant. Mais comme le Vieillard ne venoit point, il estima qu'il eût peur, & qu'il ne crût pas qu'il dormît ; c'est pourquoi il commença à jurer : Monsieur, Monsieur le Vieillard, n'ayez point de peur, ma foi je dors ; regardez plutôt à mes yeux, si vous ne me voulez croire. Voila-t-il pas un sage personnage ?

Enfin ce misérable Alchymiste après tant de labeurs, après la perte & la consommation de tous ses biens, s'en alloit petit-à-petit perdre l'entendement, songeant

étant toujours à son Vieillard : si bien qu'un jour entr'autres , à cause de cette grande & forte imagination qu'il s'étoit imprimée, il s'endormit ; & en songe il lui apparut un fantôme en forme de ce Vieillard , qui lui dit : Ne perdez point courage, mon Ami, ne perdez point courage, votre Mercure est bon, & votre matière aussi est bonne ; mais si ce méchant ne vous veut obéir, conjurez-le, afin qu'il ne soit pas volatil. Quoi ! vous étonnez - vous de cela ? Hé ! n'a-t-on pas accoutumé de conjurer les serpens ? pourquoi ne conjurera - t - on pas aussi-bien le Mercure ? Et ayant dit cela, le Vieillard voulut se retirer ; mais l'Alchimiste pensant l'arrêter , s'écria si fort : (Ah ! Monsieur, attendez) qu'il s'éveilla soi-même , & perdit par ce moyen & son songe & son espérance : néanmoins il fut bien consolé de l'avertissement que lui avoit donné ce fantôme. Puis après il prit un vaisseau plein de Mercure , & commença à le conjurer de terrible façon , comme lui avoit enseigné le fantôme en son sommeil. Et se ressouvenant qu'il lui avoit dit qu'on conjuroit bien les serpens , il s'imagina qu'il le falloit conjurer tout de même que les

Serpens. Qu'ainsi ne soit (disoit-il) ne peint-on pas le Mercure avec des serpens entortillez en une verge ? Il prend donc son vaisseau plein de Mercure, & commence à dire : Ux. Ux. Os. TAs. &c. Et là où la conjuration portoit le nom de Serpent, il y mettoit celui de Mercure, disant : *Et toi, Mercure, méchante bête, &c.* Aufquelles paroles le Mercure se prit à rire, & à parler à l'Alchymiste, lui disant : Venez - ça, Monsieur l'Alchymiste, qu'est-ce que vous me voulez ?

*Ma foi vous avez grand tort.
De me tourmenter si fort.*

L'Alchymiste. Ho, ho, méchant coquin que tu es, tu m'appelles à cette heure Monsieur, quand je te touche jusqu'au vif : je t'ai donc trouvé une bride : attens, attens un peu, je te ferai bien chanter une autre Chançon. Et ainsi il commença à parler plus hardiment au Mercure, & comme tout furibond & en colere, il lui dit : Viença, je te conjure par le Dieu vivant, n'est-tu pas ce Mercure des Philosophes ? Le Mercure tout tremblant, lui répond : Oiii, Monsieur, je suis Mercure.

L'Alchymiste. Pourquoi donc, méchant garniment que tu es, pourquoi ne m'as-tu pas voulu obéir ? & pourquoi ne t'ai-je pas pû fixer ?

Le Mercure. Ah ! mon tres-magnifique & honoré Seigneur, pardonnez à moi pauvre misérable ; c'est que je ne sçavois pas que vous fussiez si grand Philosophe.

L'Alchymiste. Pendant, & ne le pouvois-tu pas bien sentir, & comprendre par mes labeurs, puisque je procedois avec toi si Philosophiquement.

Le Mercure. Cela est vrai, Monseigneur, toutefois je me voulois cacher, & fuir vos liens : mais je voi bien, pauvre misérable que je suis, qu'il m'est impossible d'éviter que je ne paroisse en la présence de mon tres-magnifique & honoré Seigneur.

L'Alchymiste. Ah ! Monsieur le galant, tu as donc trouvé un Philosophe à cette heure ?

Le Mercure. Oüi, Monseigneur, je voi fort bien & à mes dépens, que votre Excellence est un tres-grand Philosophe. L'Alchymiste se réjoüissant donc en son cœur, commence à dire en soi-même : A la fin j'ai trouvé ce que je

cherchois. Puis se retournant vers le Mercure, il lui dit d'une voix terrible : ça, ça traître, me seras-tu donc obéissant à cette fois ? Regarde bien ce que tu as à faire, car autrement tu ne t'en trouveras pas bien.

Le Mercure. Monseigneur, je vous obéirai tres-volontiers, si je le peux, car je suis à présent fort débile.

L'Alchymiste. Comment, coquin, tu t'excuses déjà ?

Le Mercure. Non, Monsieur, je ne m'excuse pas, mais je languis beaucoup.

L'Alchymiste. Qu'est-ce qui te fait mal ?

Le Mercure. L'Alchymiste me fait mal.

L'Alchymiste. Et quoi, traître vilain, tu te moques encore de moi ?

Le Mercure. Ah ! Monseigneur, à Dieu ne plaise, vous êtes trop grand Philosophe : je parle de l'Alchymiste.

L'Alch. Bien, bien, tu as raison, cela est vrai : Mais que t'a fait l'Alchymiste ?

Le Merc. Ah ! Monsieur, il m'a fait mille maux, car il m'a mêlé & broüillé avec tout plein de choses qui me sont contraires : ce qui m'empêche de pouvoir reprendre mes forces, & montrés

mes vertus ; il m'a tant tourmenté , que je suis presque réduit à mort.

L'Alch. Tu merites tous ces maux , & encore de plus grands , parce que tu es desobéissant.

Le Merc. Moi , Monseigneur , jamais je ne fus desobéissant à un veritable Philosophe ; mais mon naturel est tel que je mocque des fols.

L'Alch. Et quelle opinion as-tu de moi ?

Le Merc. De vous , Monseigneur , vous êtes un grand personnage , tres-grand Philosophe , qui même surpassez Hermes en doctrine & en sagesse.

L'Alch. Certainement cela est vrai , je suis homme docte : je ne me veux pourtant pas louer moi-même , mais ma femme me l'a bien dit ainsi , que j'étois un tres-docte Philosophe ; elle a reconnu cela de moi.

Le Merc. Je le croi facilement , Monseigneur , car les Philosophes doivent être tels , qu'à force de sagesse , de prudence & de labeur , ils deviennent insensés.

L'Alch. Là , là , ce n'est pas tout , dis-moi un peu , que ferai-je de toi ? comment en pourrai-je faire la Pierre des Philosophes ?

Le Merc. Aussi vrai, Monsieur le Philosophe, je n'en sçai rien : Vous êtes Philosophe, vous le devez sçavoir. Pour moi je ne suis que le serviteur des Philosophes, ils font tout ce qu'il leur plaît faire de moi, & je leur obéï en ce que je peux.

L'Alch. Tout cela est bel & bon ; mais tu me dois dire comment est-ce que je dois procéder avec toi, & si je puis faire de toi la Pierre des Philosophes ?

Le Merc. Monseigneur le Philosophe, si vous la sçavez, vous la ferez ; & si vous ne la sçavez, vous ne ferez rien : vous n'apprendrez rien de moi, si vous l'ignorez auparavant.

L'Alch. Comment, pauvre malotru, tu parles avec moi comme avec un simple homme ? Peut-être ignores-tu que j'ai travaillé chez les grands Princes, & qu'ils m'ont eu en estime d'un fort grand Philosophe ?

Le Merc. Je le croi facilement, Monseigneur, & je le sçai bien : je suis encore tout souillé & tout empuanti par les mélanges de vos beaux labeurs.

L'Alch. Dis-moi donc si tu es le Mercure des Philosophes ?

Le Merc. Pour moi je sçai bien que je

fuis Mercure ; mais si je suis le Mercure des Philosophes , c'est à vous à le sçavoir.

L'Alch. Dis-moi seulement si tu es le vrai Mercure, ou s'il y en a un autre ?

Le Merc. Je suis Mercure, mais il y en a encore un autre : & ainsi il s'évanouït. Mon pauvre Alchymiste bien dolent, commence à crier & à parler, mais personne ne lui répond. Puis tout pensif & revenant à soi-même, il dit : Veritabrement je connois à cette heure que je suis fort homme de bien, puisque le Mercure a parlé avec moi : certes il m'aime. Il recommence donc à travailler diligemment, & à sublimer le Mercure, à le distiller, le calciner, le précipiter, & à le dissoudre par mille façons admirables, & avec des eaux de toutes sortes. Mais il lui en arriva comme auparavant ; il s'efforça en vain, & ne fit autre chose que consommer son tems & son bien. C'est pourquoi il commença à maudire le Mercure, & à blasphémer contre la Nature de ce qu'elle l'avoit créé. Mais la Nature, après avoir ouï ces blasphêmes, appella le Mercure à soi, & lui dit : Qu'as-tu fait à cet homme ? Pourquoi est-ce qu'il me maudit ?

cause de toi, & qu'il blasphème contre moi ? Que ne fais-tu ce que tu dois ? Mais le Mercure s'excusa fort modestement, & la Nature lui commanda d'être obéissant aux Enfans de la Science, qui le recherchent. Ce que le Mercure lui promit de faire, & dit : Mere Nature, qui est-ce qui pourra contenter les fols ? La Nature se fôûriant, s'en alla, & le Mercure qui étoit en colère contre l'Alchymiste, s'en retourna aussi en son lieu.

Quelques jours après il tomba dans l'esprit de Monsieur l'Alchymiste qu'il avoit oublié quelque chose en ses labours : il reprend donc encore ce pauvre Mercure, & le mêle avec de la merde de pourceau. Mais le Mercure fâché de ce qu'il avoit été accusé mal-à-propos, devant la Mere Nature, se prit à crier contre l'Alchymiste, & dit : Viença, maître fol, que veux-tu avoir de moi ? pour-quoi m'as-tu accusé ?

L'Alch. Es-tu celui-là que je desire tant de voir ?

Le Merc. Oüi, je le suis ; mais je te dis que les aveugles ne me peuvent voir.

L'Alch. Je ne suis point aveugle moi.

Le Merc. Tu es plus qu'aveugle, car tu ne te vois pas toi-même ; comment

pourrois-tu donc me voir ?

L'Alch. Ho , ho , tu es maintenant bien superbe : je parle avec toi modestement , & tu me méprises de la sorte. Peut-être ne sçais-tu pas que j'ai travaillé chez plusieurs Princes , & qu'ils m'ont tenu pour grand Philosophe.

Le Merc. C'est à la Cour des Princes que courent ordinairement les fols ; car là ils sont honorez , & en estime par-dessus tous autres. Tu as donc aussi été à la Cour ?

L'Alch. Ah ! sans doute , tu es le Diable & non pas le bon Mercure , puisque tu veux parler de la sorte avec les Philosophes : voilà comme tu m'as trompé ci-devant.

Le Merc. Mais dis-moi , par ta foi , connois-tu les Philosophes ?

L'Alch. Demandes-tu si je connois les Philosophes , je suis moi-même Philosophe.

Le Merc. Ah , ah , ah , voici un Philosophe que nous avons de nouveau (dit le Mercure en souriant , & continuant son discours :) Et bien , Monsieur le Philosophe , dites-moi donc , que cherchez-vous ? que voulez-vous avoir ? que desirez-vous faire ?

L'Alch. Belle demande! je veux faire la Pierre des Philosophes.

Le Merc. Mais avec quelle matière veux-tu faire la Pierre des Philosophes?

L'Alch. Avec quelle matière! avec nôtre Mercure.

Le Merc. Garde-toi bien de dire comme cela : car si tu parles ainsi, je m'enfuirai, parce que je ne suis pas vôtre Mercure.

L'Alch. O certes! tu ne peux être autre chose qu'un Diable, qui me veut séduire.

Le Merc. Certainement, mon Philosophe, c'est toi qui m'est pire qu'un Diable, & non pas moi à toi; car tu m'as traité tres-méchamment, & d'une manière diabolique.

L'Alch. O qu'est-ce que j'entens! sans doute c'est-là un Démon; car je n'ai rien fait que selon les Ecrits des Philosophes, & je sçai tres-bien travailler.

Le Merc. Vraiment ouï, tu es un bon Operateur; car tu fais plus que tu ne sçais, & que tu ne lis dans les Livres. Les Philosophes disent tous unanimement, qu'il faut mêler les Natures avec les Natures; & hors la Nature ils ne commandent rien: Et toi au contraire

tu m'as mêlé avec toutes les choses les plus sordides, les plus puantes & infectes qui soient au monde, ne craignant point de te souiller avec toutes sortes de fientes, pourveu que tu me tourmentasses.

L'Alch. Tu as menti, je ne fais rien hors la Nature, mais je sème la semence en sa terre, comme ont dit les Philosophes.

Le Merc. Oüi, vraiment, tu es un beau semeur, tu me sèmes dans de la merde; & le tems de la moisson venu, je m'envole: & toi tu ne moissonnes que de la merde.

L'Alch. Mais les Philosophes ont écrit néanmoins qu'il falloit chercher leur matière dans les ordures.

Le Merc. Ce qu'ils ont écrit est vrai: mais toi, tu le prends à la lettre, ne regardant que les syllabes, sans t'arrêter à leur intention.

L'Alch. Je commence à comprendre qu'il se peut faire que tu sois Mercure; mais tu ne me veux pas obéir. Et alors il commença à le conjurer derechef, disant: Ux. Ux. Os. Tas, &c. Mais le Mercure lui répondit en riant, & se moquant de lui: Tu as beau dire Ux. Ux. tu ne profites de rien, mon ami, tu ne gagnes rien.

L'Alch. Ce n'est pas sans sujet qu'on dit de toi, que tu es admirable, que tu es inconstant & volatil.

Le Merc. Tu me reproches que je suis inconstant, je te vais donner une résolution là-dessus. Je suis constant à un Artiste constant, je suis fixe à un esprit fixe. Mais toi & tes semblables, vous êtes de vrais inconstans & vagabonds, qui allez sans cesse d'une chose en une autre, d'une matière en une autre.

L'Alch. Dis-moi donc si tu es le Mercure duquel les Philosophes ont écrit, & ont assuré qu'avec le soufre & le sel il étoit le principe de toutes choses, ou bien s'il en faut chercher un autre ?

Le Merc. Certainement, le fruit ne tombe pas loin de son arbre ; mais je ne cherche point ma gloire. Ecoute-moi bien, je suis le même que j'ai été, mais mes années sont diverses. Dès le commencement j'ai été jeune, aussi longtemps comme j'ai été seul : maintenant je suis vieux, & si je suis le même que j'ai été.

L'Alch. Ah, ah, tu me plais à cette heure de dire que tu sois vieux, car j'ai toujours cherché le Mercure qui fût le plus meur & le plus fixe, afin de me pour-

voir plus facilement accorder avec lui.

Le Merc. En vérité, mon bon ami, c'est en vain que tu me recherches, & que tu me visites en ma vieillesse, puisque tu ne m'as pas connu en ma jeunesse.

L'Alch. Qu'est-ce que tu dis, je ne t'ai pas connu en ta jeunesse, moi qui t'ai manié en tant de diverses façons, comme toi-même le confesse? Et je ne cesserai pas encore, jusqu'à ce que j'accomplisse l'œuvre des Philosophes.

Le Merc. O misérable que je suis! que ferai-je? ce fol ici me mèlera peut-être encore avec de la merde; l'appréhension seule m'en tourmente déjà: ô moi misérable! Je te prie au moins, Monsieur le Philosophe, de ne me pas mêler avec de la merde de pourceau, autrement me voilà perdu; car cette puanteur me contraint à changer ma forme. Et que veux-tu que je fasse davantage? ne m'as-tu pas assez tourmenté? ne t'obéis-je pas? ne me mélai-je pas avec tout ce que tu veux? ne suis-je pas sublimé? ne suis-je pas précipité? ne suis-je pas Turbith? ne suis-je pas Amalgame, quand il te plaît? ne suis-je pas Macha, c'est-à-dire, un vermisseau volant? ne suis-je pas enfin tout ce que tu veux? Que demandes-

tu davantage de moi ? Mon corps est tellement flagellé, souillé & chargé de crachats, que même une pierre auroit pitié de moi. Tu tires de moi du lait, tu tires de moi de la chair, tu tires de moi du sang, tu tires de moi du beure, de l'huile, de l'eau : En un mot, que ne tires-tu point de moi ? & lequel est-ce de tous les métaux, ni de tous les minéraux, qui puisse faire ce que je fais moi seul ? Et tu n'as point de miséricorde pour moi. O malheureux que je suis ?

L'Alch. Vraiment tu m'en contes bien, tout cela ne te nuit point, car tu es méchant ; & quelque forme que tu prennes en apparence, ce n'est que pour nous tromper, tu retournes toujours en ta première espèce.

Le Merc. Tu es un mauvais homme de dire cela, car je fais tout ce que tu veux. Si tu veux que je sois corps, je le suis ; si tu veux que je sois poudre, je la suis. Je ne sçai en quelle façon m'humilier davantage, que de devenir poudre & ombre pour t'obéir.

L'Alch. Dis-moi donc quel tu es en ton centre, & je ne te tourmenterai plus.

Le Merc. Je voi bien que je suis contraint de parler fondamentalement avec

toi. Si tu veux tu me peux entendre. Tu vois ma forme à l'extérieur, tu n'as pas besoin de cela. Mais quant à ce que tu m'interroges de mon centre, sçaches que mon centre est le cœur tres-fixe de toutes choses, qu'il est immortel & pénétrant ; & en lui est le repos de mon Seigneur : Mais moi je suis la voye, le précurseur, le pelerin, le domestique, le fidèle à mes compagnons, qui ne laisse point ceux qui m'accompagnent, mais je demeure avec eux, & périss avec eux. Je suis un corps immortel, & si je meurs quand on me tuë ; mais je ressuscite au jugement pardevant un Juge sage & discret.

L'Alch. Tu es donc la Pierre des Philosophes ?

Le Merc. Ma mere est telle. D'icelle naît artificiellement un je ne sçai quoi : mon frere qui habite dans la forteresse, a en son vouloir tout ce que veut le Philosophe.

L'Alch. Mais dis-moi, es-tu vieil ?

Le Merc. Ma mere m'a engendré, mais je suis plus vieil que ma mere.

L'Alch. Qui diable te pourroit entendre ? Tu ne réponds jamais à propos, tu me contes toujours des paraboles. Dis-

moi en un mot , si tu es la Fontaine de laquelle Bernard Comte de Trevifan a écrit ?

Le Merc. Je ne suis point fontaine , mais je suis eau ; c'est la fontaine qui m'environne.

L'Alch. L'Or se dissout-t-il en toi , puisque tu es eau ?

Le Merc. J'aime tout ce qui est avec moi , comme mon ami ; & tout ce qui naît avec moi , je lui donne nourriture ; & tout ce qui est nud , je le couvre de mes aîles.

L'Alch. Je voi bien qu'il n'y a pas moyen de parler avec toi : je te demande une chose , tu m'en réponds une autre. Si tu ne me veux mieux répondre que cela , je vais recommencer à travailler avec toi , & à te tourmenter encore.

Le Merc. Hé ! mon bon Monsieur , foyez-moi pitoyable , je vous dirai librement ce que je sçai.

L'Alch. Dis-moi donc , si tu crains le feu ?

Le Merc. Si je crains le feu , je suis feu moi-même.

L'Alch. Pourquoi t'enfuis-tu donc du feu ?

Le Merc. Ce n'est pas que je m'en-fuye,

fûye, mais mon esprit & l'esprit du feu s'entr'aiment, & tant qu'ils peuvent, l'un accompagne l'autre.

L'Alch. Et où t'en vas-tu, quand tu montes avec le feu ?

Le Merc. Ne sçais-tu pas qu'un pelerin tend toujours du côté de son païs ; & quand il est arrivé d'où il est sorti, il se repose, & retourne toujours plus sage qu'il n'étoit.

L'Alch. Et quoi, retournes-tu donc quelquefois ?

Le Merc. Oiii je retourne, mais en une autre forme.

L'Alch. Je n'entens point ce que c'est que cela ; & touchant le feu, je ne sçai ce que tu veux dire.

Le Merc. S'il y a quelqu'un qui connoisse le feu de mon cœur, celui-là a veu que le feu (c'est-à-dire une douce chaleur) est ma vraie viande ; & plus l'esprit de mon cœur mange long-tems du feu, plus il devient gras, duquel la mort puis après est la vie de toutes les choses qui sont au règne où je suis.

L'Alch. Es-tu grand ?

Le Merc. Prends l'exemple de moi-même : de mille & mille gouttelettes je ferai encore un, & d'un je me refais en

mille & mille gouttelettes : & comme tu vois mon corps devant tes yeux , si tu sçais jouïr avec moi , tu me peux diviser en tout autant de parties que tu voudras , & derechef je serai un. Que sera - ce donc de mon esprit intrinsèque , qui est mon cœur & mon centre , lequel toujours d'une tres petite partie , en produit plusieurs milliers ?

L'Alch. Et comment donc faut-il procéder avec toi , pour te rendre tel que tu te dis ?

Le Merc. Je suis feu en mon intérieur , le feu me sert de viande , & il est ma vie ; mais la vie du feu est l'air , car sans l'air le feu s'éteint. Le feu est plus fort que l'air ; c'est pourquoi je ne suis point en repos , & l'air crud ne me peut coaguler ni retraindre. Ajoûte l'air avec l'air , afin que tous deux ils soient un , & qu'ils aient poids : conjoints - le avec le feu chaud , & le donne au tems pour le garder.

L'Alch. Qu'arrivera - t - il après toute cela ?

Le Merc. Le superflu s'ôtera , & le reste tu le brûleras avec le feu , & le mettras dans l'eau , & puis le cuiras ; & étant cuit , tu le donneras hardiment en médecine.

L'Alch. Tu ne réponds point à mes questions, je vois bien que tu ne veux seulement que me tromper avec tes paraboles : ça, ma femme, apporte-moi de la merde de pourceau, que je traite ce maître galand de Mercure à la nouvelle façon, jusqu'à ce que je lui fasse dire, comment il faut que je me prenne pour faire de lui la Pierre des Philosophes.

Le pauvre Mercure ayant ouï tous ces beaux discours, commence à se lamenter & se plaindre de ce bel Alchymiste; il s'en va à la mere Nature, & accuse cet ingrat Operateur. La Nature croit son fils Mercure, qui est veritable; & toute en colere elle appelle l'Alchymiste: hola, hola, où es-tu maître Alchimiste.

L'Alch. Qui est-ce qui m'appelle?

La Nature. Viença, maître fol, qu'est-ce que tu fais avec mon fils Mercure? Pourquoi le tourmentes-tu? Pourquoi lui fais-tu tant d'injures, lui qui desire te faire tant de bien, si tu le voulois seulement entendre.

L'Alch. Qui diable est cet impudent qui me tance si aigrement, moi qui suis un si grand homme, & si excellent Philosophe?

La Nat. O fol, le plus fol de tous les hommes, plein d'orgueil, & la lie des Philosophes ! c'est moi qui connois les vrais Philosophes & les vrais sages que j'aime, & ils m'aiment aussi reciproquement, & font tout ce qu'il me plaît, & m'aident en ce que je ne peux. Mais vous autres Alchymistes, du nombre desquels tu es, vous faites tout ce que vous faites sans mon sçû, & sans mon consentement & contre mon dessein : aussi tout ce qui vous arrive est au contraire de vôtre intention. Vous croyez que vous traitez bien mes Enfans, mais vous ne sçauriez rien achever : Et si vous voulez bien considérer, vous ne les traitez pas, mais ce sont eux qui vous mènent à leur volonté ; car vous ne sçavez & ne pouvez rien faire d'eux, & eux au contraire font de vous quand il leur plaît des insensez & des fols.

L'Alch. Cela n'est pas vrai, je suis Philosophe, & je sçai fort bien travailler : J'ai été chez plusieurs Princes, & j'ai passé auprès d'eux pour un grand Philosophe ; ma femme le sçait bien. J'ai même presentement un Livre manuscrit, qui a été caché plusieurs centaines d'années dans une muraille : je

sçai bien enfin que j'en viendrai à bout, & que je sçaurai la Pierre des Philosophes ; car cela m'a été revelé en songe ces jours passez. Je ne songe jamais que des choses vraies : tu le sçais bien, ma femme.

La Nat. Tu feras comme tes autres compagnons , qui au commencement sçavent tout , ou présument tout sçavoir ; & à la fin il n'y a rien de plus ignorant, & ne sçavent rien du tout.

L'Alch. Si tu es toutefois la vraie Nature, c'est de toi de qui on fait l'œuvre.

La Nat. Cela est vrai , mais ce sont seulement ceux qui me connoissent , lesquels sont en petit nombre. Et ceux-là n'ont garde de tourmenter mes Enfans ; ils ne font rien qui empêche mes actions : au contraire , ils font tout ce qui me plaît & qui augmente mes biens , & guérissent les corps de mes Enfans.

L'Alch. Ne fais-je pas comme cela ?

La Nat. Toi , tu fais tout ce qui m'est contraire , & procèdes avec mes Fils contre ma volonté : tu tuës , là où tu devrois revivifier : tu sublimes , là où tu devrois figer : tu distilles , là où tu devrois calciner , principalement le Mercure qui m'est un bon & obéissant Fils.

Et cependant avec combien d'eaux corrosives & veneneuses l'affliges-tu ?

L'Alch. Je procederai désormais avec lui tout doucement par digestion seulement.

La Nat. Cela va bien ainsi, si tu le fais, sinon tu ne lui nuiras pas, mais à toi-même & à tes folles dépenses. Car il ne lui importe pas plus d'être mêlé avec de la fiente qu'avec de l'or : tout de même que la Pierre précieuse, à qui la fiente (encore que vous la jettiez dedans) ne nuit point, mais demeure toujours ce qu'elle est ; & lorsqu'on l'a levée, elle est aussi resplendissante qu'auparavant.

L'Alch. Tout cela n'est rien, je voudrois bien volontiers faire la Pierre des Philosophes.

La Nat. Ne traites donc point si cruellement mon fils Mercure. Car il faut que tu sçaches que j'ai plusieurs Fils & plusieurs Filles, & que je suis prompte à secourir ceux qui me cherchent, s'ils en sont digns.

L'Alch. Dites-moi donc quel est ce Mercure ?

La Nat. Sçaches que je n'ai qu'un Fils qui soit tel ; il est un des sept, & le pre-

mier de tous : & même il est toutes choses, lui qui étoit un ; & il n'est rien, & si son nombre est entier. En lui sont les quatre Elemens, lui qui n'est pas toutefois Element ; il est esprit, lui qui néanmoins est corps ; il est mâle, & fait néanmoins l'office de femelle ; il est enfant, & porte les armes d'un homme ; il est animal, & a néanmoins les aîles d'un oiseau : C'est un venin, & néanmoins il guérit la lèpre ; il est la vie, & néanmoins il tuë toutes choses ; il est Roy, & si un autre possède son Royaume ; il s'enfuit au feu, & néanmoins le feu est tiré de lui : c'est une eau, & il ne mouille point ; c'est une terre, & néanmoins il est semé ; il est air, & il vit de l'eau.

L'Alch. Je voi bien maintenant que je ne sçai rien ; mais je ne l'ose pas dire, car je perdrois ma bonne réputation, & mon voisin ne voudroit plus fournir aux frais, s'il sçavoit que je ne sçûsse rien. Je ne laisserai pas de dire que je sçai quelque chose, autrement au diable l'un qui me voudroit avoir donné un morceau de pain : car plusieurs espèrent de moi beaucoup de biens.

La Nat. Enfin que penses-tu faire en-

120 *Traité de la Nature en general.*

core ? Prolonges tes tromperies tant que tu voudras, il viendra toutefois un jour que chacun te demandera ce que tu lui auras coûté.

L'Alch. Je repaîtrai d'espérance tous ceux que je pourrai.

La Nat. Et bien que t'en arrivera-t-il enfin ?

L'Alch. J'essayerai en cachette plusieurs expériences : si elles succèdent à la bonne heure, je les payerai ; sinon tant pis, je m'en irai en une autre Province, & en ferai encore de même.

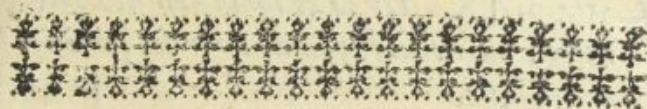
La Nat. Tout cela ne veut rien dire, car encore faut-il une fin.

L'Alch. Ah, ah, ah, il y a tant de Provinces, il y a tant d'avaricieux, je leur promettrai à tous des montagnes d'or, & ce en peu de tems ; & ainsi nos jours s'écoulent : cependant ou le Roy, ou l'âne mourra, ou je mourrai.

La Nat. En verité tels Philosophes n'attendent qu'une corde : va - t'en à la malheure, & mets fin à ta fausse Philosophie le plutôt que tu pourras. Car par ce seul conseil tu ne tromperas ni moi qui suis la Nature, ni ton prochain, ni toi-même.

Fin du present Traité.

TABLE



T A B L E

Des Chapitres du Cosmopolite,
ou nouvelle Lumière Chymique.

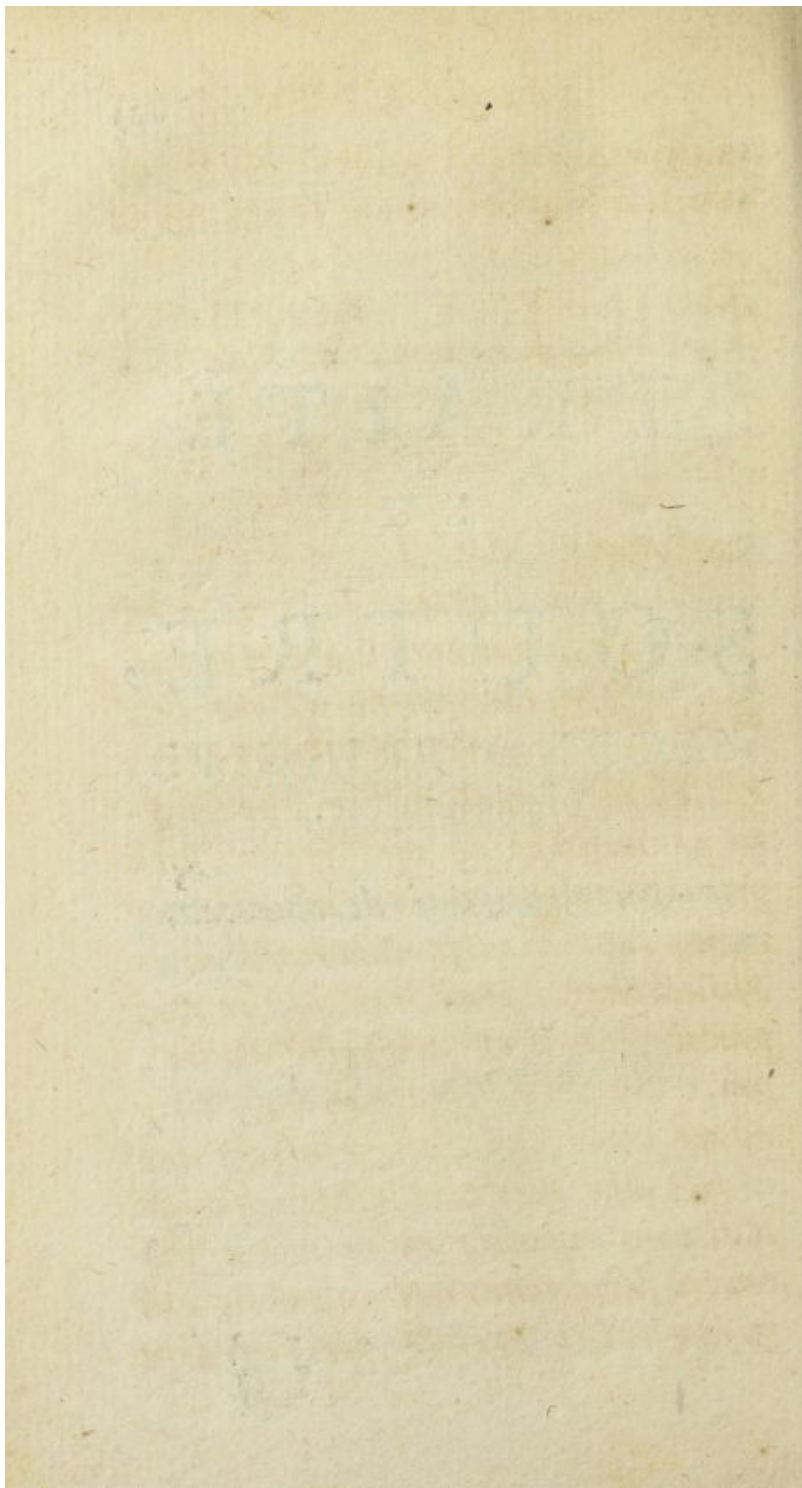
- CHAP. I. *DE la Nature en general;
ce que c'est que la Na-
ture, & quels doivent être ceux qui la
recherchent.* pag. 1
- CHAP. II. *De l'operation de la Nature
en nôtre proposition.* p. 8
- CHAP. III. *De la vraye & premiere
matiere des Métaux.* p. 14
- CHAP. IV. *De quelle maniere les Mé-
taux sont engendrez dans les entrailles
de la Terre.* p. 18
- CHAP. V. *De la generation de toutes
sortes de Pierres.* p. 23
- CHAP. VI. *De la seconde matiere, &
de la perfection de toutes choses.* p. 27
- CHAP. VII. *De la vertu de la seconde
matiere.* p. 34
- CHAP. VIII. *De l'Art, & comme la
Nature opere par l'Art en la semence.*
p. 38 L

CHAP. IX. De la commixtion des Mé- taux, ou de la façon de tirer la semence métallique.	P. 40
CHAP. X. De la generation surnaturelle du fils du Soleil.	P. 43
CHAP. XI. De la pratique & compo- sition de la Pierre ou Teinture physi- que, selon l'Art.	P. 47
CHAP. XII. De la Pierre, & de sa vertu.	P. 57
Epilogue, Sommaire & Conclusion, des douze Traitez ou Chapitres ci-dessus.	P. 61
Enigme Philosophique du même Auteur aux Fils de la Verité.	P. 73
S'ensuit la Parbole ou Enigme Philoso- phique, ajoutée pour mettre fin à l'œu- vre.	P. 78
Dialogue du Mercure, de l'Alchymiste, & de la Nature.	P. 90

Fin de la Table de ce present Traité.

TRAITÉ
DU
SOUFRE,
SECOND PRINCIPE
de la Nature.

Reveu & corrigé de nouveau.





P R E F A C E

A U L E C T E U R.



M I L E C T E U R,
 D'autant qu'il ne m'est
 pas permis d'écrire plus
 clairement qu'ont fait
 autrefois les anciens
 Philosophes, peut-être aussi ne seras-
 tu pas content de mes écrits, veu
 principalement que tu as entre tes
 mains tant d'autres Livres de bons
 Philosophes. Mais croi que je n'ai
 pas besoin d'en composer aucun,
 parce que je n'espere pas d'en tirer
 aucun profit, ni n'en recherche au-
 cune vaine gloire. C'est pourquoi je
 n'ai point voulu, ni ne veux pas
 encore faire connoître au Public qu'
 je suis. Les Traitez que j'ai déjà

L iij

*mis au jour en ta faveur, me sem-
bloient te devoir plus que suffire :
pour le reste j'ai destiné de te le met-
tre dans nôtre Traité de l'Harmonie,
où je me suis proposé de discourir
amplement des choses naturelles.
Toutefois pour condescendre aux prie-
res de mes Amis, il a fallu que j'aye
encore écrit ce petit Livre du Soufre,
dans lequel je ne sçai pas s'il sera be-
soin d'ajouter quelque chose à mes
premiers Ouvrages. Je ne sçai pas
même si ce Livre te satisfera, puisque
les écrits de tant de Philosophes ne te
satisfont pas ; & principalement puis-
que nuls autres exemples ne te pour-
ront servir, si tu ne prends pour mo-
dèle l'operation journaliere de la
Nature. Car si d'un meur jugement
tu considerois comment la Nature o-
pere, tu n'aurois pas besoin de tant de
volumes, parce que selon mon senti-
ment il vaut mieux l'apprendre de la
Nature qui est nôtre Maîtresse, que
non pas des disciples. Je t'ai assez*

amplement montré en la Preface de douze Traitez, & encore dans le premier Chapitre, qu'il y a tant de Livres écrits de cette Science, qu'ils embroïillent plutôt le cerveau de ceux qui les lisent, qu'ils ne servent à les éclaircir de ce qu'ils doutent. Ce qui est arrivé à cause des grands Commentaires que les Philosophes ont fait sur les laconiques préceptes d'Hermes, lesquels de jour à autre semblent vouloir s'éclipser de nous. Pour moi je croi que ce desordre a été causé par les envieux Possesseurs de cette Science, qui ont à dessein embarrassé les préceptes d'Hermes, veu que les ignorans ne sçavent pas ce qu'il faut ajoûter ou diminuer, si ce n'est qu'il arrive par hazard qu'ils lisent mal les écrits des Auteurs. Car s'il y a quelque science dans laquelle un mot de trop ou de manque importe beaucoup pour aider ou pour nuire, à bien comprendre la volonté de l'Auteur, c'est particulièrement en celle-ci : par exemple il est

écrit en un lieu , Tu mêleras puis après ces eaux ensemble : l'autre ajoute cet adverbe , ne : ce qui fait , tu ne mêleras puis après ces eaux ensemble. N'ayant mis que deux lettres , il a véritablement ajouté peu de chose , & néanmoins tout le sens en est perverti.

Que le diligent Scrutateur de cette science sçache que les Abeilles ont l'industrie de tirer leur miel , même des herbes veneneuses : & que lui pareillement s'il sçait rapporter ce qu'il lit à la possibilité de la Nature , il résoudra facilement les Sophismes ; c'est-à-dire , qu'il discernera aisément ce qui le peut tromper : qu'il ne cesse donc de lire , car un Livre explique l'autre. J'ai ouï dire que les Livres de Geber ont été envenimés par les Sophismes de ceux qui les ont expliqués. Et qui sçait s'il n'en a pas été de même des Livres des autres Auteurs ? En telle manière qu'aujourd'hui on ne peut ni on ne doit les entendre , qu'après les

avoir lû mille & mille fois ; & encore faut-il que ce soit un esprit tres-docte & tres subtil qui les lise , car les ignorans ne doivent pas se mêler de cette lecture. Il y en a plusieurs qui ont entrepris d'interpreter Geber & les autres Auteurs, dont l'explication est beaucoup plus difficile à entendre que n'est pas le texte même. C'est pourquoi je te conseille de t'arrêter plutôt au texte , & de rapporter le tout à la possibilité de la Nature , recherchant en premier lieu ce que c'est que la Nature. Tous disent bien unanimément que c'est une chose commune, de vil prix , & facile à avoir ; & il est vrai : mais ils devoient ajouter à ceux qui la sçavent. Car quiconque la sçait, la connoîtra bien dans toutes sortes d'ordures : mais ceux qui l'ignorent, ne croyent pas même qu'elle soit dans l'or. Que si ceux qui ont écrit ces Livres si obscurs, lesquels sont néanmoins tres-vrais , n'eussent point sçû l'Art, & qu'il leur eût

fallu le chercher, je croi qu'ils y eussent eu plus de peine, que n'en ont pas aujourd'hui les Modernes. Je ne veux pas louer mes écrits, j'en laisse juger à celui qui les appliquera à la possibilité & au cours de la Nature. Que si par la lecture de mes œuvres, par mes conseils & mes exemples, il ne peut connoître l'opération de la Nature, & ses ministres les esprits vitaux qui restraint l'air, à grand'-peine le pourra-t-il par les œuvres de Lulle. Car il est très-difficile de croire que les esprits ayent tant de pouvoir dans le ventre du vent. J'ai été aussi contraint de passer cette Forest, & de la multiplier comme les autres ont fait ; mais en telle maniere, que les plantes que j'y anterai serviront de guide aux Inquisiteurs de cette science, qui veulent passer par cette Forest : car mes plantes sont comme des esprits corporels. Il n'en n'est pas de ce siècle comme des siècles passez, auxquels

on s'entr'aimoit avec tant d'affection, qu'un ami déclaroit mot à mot cette science à son ami. On ne l'acquiert aujourd'hui que par une sainte inspiration de Dieu. C'est pourquoi quiconque l'aime & le craint, la pourra posséder : qu'il ne desespere pas, s'il la cherche il l'a trouvera, parce qu'on la peut plutôt obtenir de la bonté de Dieu, que du sçavoir d'aucun homme : car sa miséricorde est infinie, & n'abandonne jamais ceux qui esperent en lui ; il ne fait point acception de personnes, & il ne rejette jamais un cœur contrit & humilié ; c'est lui qui a eu pitié de moi, qui suis la plus indigne de toutes les Creatures, & qui suis incapable de raconter sa puissance, sa bonté, & son effable miséricorde qu'il lui a plu me témoigner.

Que si je ne puis lui rendre graces plus particulieres, pour le moins je ne cesserai point de consacrer mes Ouvrages à sa gloire. Ayez donc

courage, AMI LECTEUR ; car si tu adores Dieu devotement, que tu l'invoques, & que tu mettes toute ton esperance en lui, il ne te dénierà pas la même grace qu'il m'a accordée ; il t'ouvrira la porte de la Nature, là où tu verras comme elle opere tres-simplement. Sçaches pour certain que la Nature est tres-simple, & qu'elle ne se delecte qu'en la simplicité : & croi-moi que tout ce qui est de plus noble en la Nature, est aussi le plus facile & le plus simple, car toute verité est simple. Dieu le Createur de toutes choses n'a rien mis de difficile en la Nature. Si donc tu veux imiter la Nature, je te conseille de demeurer en sa simple voye, & tu trouveras toute sorte de biens. Que si mes écrits & mes avertissements ne te plaisent pas, ayes recours à d'autres. Je n'écris pas de grands volumes, tant afin de ne te faire gueres dépenser à les acheter, qu'afin que tu les ayes plutôt lûs : car

P R E F A C E. 133

puis après tu auras du tems pour
consulter les autres Auteurs. Ne t'en-
nuie donc point de chercher, on ou-
vre à celui qui heurte ; joint que
voici le tems que plusieurs secrets
de la Nature seront découverts. Voici
le commencement d'une quatrième
Monarchie, qui régnera vers le Sep-
tentrion : le tems s'approche, la
Mere des Sciences viendra. On verra
bien des choses plus grandes & plus
excellentes qu'on n'a pas fait durant
les trois autres Monarchies passées ;
parce que Dieu (selon le présage des
Anciens) plantera cette quatrième
Monarchie par un Prince orné de
de toutes vertus, & qui peut-être
est déjà né. Car nous avons en ces
parties boreales un Prince tres-sage,
tres-belliqueux, que nul Monarque
n'a surmonté en victoires, & qui
surpasse tout autre en pieté & huma-
nité. Sans doute Dieu le Createur
permettra qu'on découvrira plus de
secrets de la Nature pendant le tems

de cette Monarchie Boreale, qu'il ne s'en est découvert pendant les trois autres Monarchies que les Princes étoient ou Payens, ou Tyrans. Mais tu dois entendre ces Monarchies au même sens des Philosophes, qui ne les content pas selon la puissance des Grands, mais selon les quatre points Cardinaux du monde. La premiere a été Orientale : la seconde Meridionale : la troisième qui régné encore aujourd'hui, est Occidentale : on attend la dernière de ces païs Septentrionaux. De toutes lesquelles choses nous parlerons en nôtre Traité de l'Harmonie. Dans cette Monarchie Septentrionale, attractive polaire, (comme dit le Psalmiste) la misericorde & la pieté se rencontreront, la paix & la Justice se baisseront ensemble ; la vérité sortira de la Terre, & la Justice regardera du Ciel: Il n'y aura qu'un troupeau, & un Pasteur : Et plusieurs seront sciences sans envie, c'est ce

P R E F A C E. 135

que j'attens avec desir. Quant à toi
(AMI LECTEUR) prie Dieu,
crains-le, & l'aime : puis lis dili-
gemment mes écrits, & tu décou-
vriras toute sorte de biens. Que si
par l'aide de Dieu, & par l'opera-
tion de la Nature, (que tu dois tou-
jours suivre) tu arrives au port de-
siré de cette Monarchie, tu verras
alors & connoîtras que je ne t'ai rien
dit qui ne soit bon & veritable.

Adieu.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus en ce Traité du Soufre.

CHAP. I.	<i>DE l'Origine des trois Principes.</i>	pag. 137
CHAP. II.	<i>De l'Element de la Terre.</i>	
	P. 139	
CHAP. III.	<i>De l'Element de l'Eau.</i>	
	P. 142	
CHAP. IV.	<i>De l'Element de l'Air.</i>	
	P. 156	
CHAP. V.	<i>De l'Element du Feu.</i>	
	P. 162	
CHAP. VI.	<i>Des trois Principes de toutes choses.</i>	P. 181
CHAP. VII.	<i>Du Soufre.</i>	P. 205
CHAP. VIII.	<i>Conclusion.</i>	P. 235

TRAITE



TRAITE' DU SOÛFRE, SECOND PRINCIPE. de la Nature.

CHAPITRE I.

De l'Origine des trois Principes.

LE Soûfre n'est pas le dernier entre les trois Principes, puisqu'il est une partie du métal, & même la principale partie de la Pierre des Philosophes. Plusieurs Sages ont traité du Soûfre, & nous en ont laissé beaucoup de choses par écrit, qui sont

M

tres-veritables ; & particulièrement Geber en son Livre 1. de la *Souveraine Perfection*, Chapitre 18. où il est parlé en ces termes : *Par le Dieu tres-haut, c'est le Soufre qui illumine tous les corps, parce que c'est la lumiere de la lumiere, & leur teinture.*

Mais parce que les Anciens ont reconnu le Soufre pour le plus noble principe, nous avons trouvé à propos avant que d'en traiter, de décrire l'origine de tous les trois Principes. Parmi le grand nombre de ceux qui en ont écrit, il y en a peu qui nous aient découverts d'où ils procédoient ; & il est difficile de juger de quelqu'un des Principes, non plus que de toute autre chose, si on en ignore l'origine & la génération : Car un aveugle ne peut juger des couleurs. Nous accomplirons en ce Traité ce que nos Ancêtres ont omis.

Suivant l'opinion des Anciens, il n'y a que deux Principes des choses naturelles, & notamment des métaux, sçavoir le Soufre & le Mercure. Les Modernes au contraire en ont admis trois ; le Sel, le Soufre & le Mercure, qui ont été produits des quatre Elemens. Nous commencerons à décrire l'origine des quatre Elemens, avant que de parler de la génération des Principes.

Que les Amateurs de cette Science sçachent donc qu'il y a quatre Elemens ; chacun desquels a dans son centre un autre Elément, dont il est élémenté. Ce sont les quatre piliers du monde, que Dieu par sa sagesse sépara du Chaos au tems de la Creation de l'Univers ; qui par leurs actions contraires maintiennent toute cette machine du monde en égalité & en proportion ; & qui enfin par la vertu des influences célestes produisent toutes les choses dedans & dessus la Terre, desquelles nous traiterons en leur lieu. Mais retournons à nôtre propos, nous parlerons de la Terre, qui est l'Elément le plus proche de nous.

CHAPITRE II.

De l'Element de la Terre.

LA Terre est un Element assez noble : En sa qualité & dignité, dans lequel reposent les trois autres, & principalement le Feu. C'est un Element tres-propre pour cacher & manifester toutes les choses qui lui sont confiées : Il est

M ij

grossier & poreux, pesant si on considère sa petitesse, mais léger eu égard à sa Nature : c'est aussi le centre du monde & des autres Elemens. Par son centre passe l'esieu du monde de l'un & l'autre Pôle. Il est poreux, dis-je, comme une éponge, laquelle de soi ne peut rien produire : mais il reçoit tout ce que les autres Elemens laissent couler & jettent dans lui ; il garde ce qu'il faut garder, & manifeste ce qu'il faut manifester. De soi-même, comme nous avons dit, il ne produit rien, mais il sert de réceptacle à tous les autres : Tout ce qui se produit demeure en lui ; tout se putrefie en lui par le moyen de la chaleur motive, & se multiplie aussi en lui par la vertu de la même chaleur, qui sépare le pur de l'impur : Ce qui est pesant, demeure caché en lui, & la chaleur centrale pousse ce qui est léger jusqu'à sa superficie. Il est la matrice & la nourrice de toutes les semences & de tous les mélanges : Il ne peut rien faire autre chose que conserver la semence & le composé jusqu'à parfaite maturité : Il est froid & sec ; mais l'eau tempere sa sécheresse. Extérieurement il est visible & fixe ; mais en son intérieur il est visible & volatil. Il est Vierge dès sa création ; c'est la tête

morte qui a resté de la distillation du monde, laquelle par la Volonté divine, après l'extraction de son humidité, doit être quelque jour calcinée ; en sorte que d'icelle il s'en puisse créer une nouvelle Terre cristalline.

Cet Element est divisé en deux parties, dont l'une est pure, & l'autre impure. La partie pure se sert de l'eau pour produire toutes choses, l'impure demeure dans son globe. Cet Element est aussi le domicile où tous les trésors sont cachez ; & dans son centre est le feu de Gehenne, qui conserve cette machine du monde en son être, & ce par l'expression de l'eau qu'il convertit en air. Ce feu est causé & allumé par le roulement du premier mobile, & par les influences des Etoiles ; & lorsqu'il s'efforce de pousser l'eau souterraine jusqu'à l'air, il rencontre la chaleur du Soleil céleste temperée par l'air, laquelle faisant attraction, lui aide premierement à faire venir jusqu'à l'air ce qu'il veut pousser hors de la Terre : puis lui sert encore à faire meurir ce que la Terre a conçu dans son centre. C'est pourquoi la Terre participe du Feu, qui est son intrinsèque, & elle ne se purifie que par le Feu : Et ainsi chaque Element

M. iij.

ne se purifie que par celui qui lui est intrinsèque. Or l'intrinsèque de la Terre, ou son centre, est une substance tres-pure mêlée avec le Feu, auquel centre rien ne peut demeurer : car il est comme un lieu vuide, dans lequel les autres Elemens jettent ce qu'ils produisent, comme nous l'avons montré en nôtre œuvre des douze Traitez. Mais c'est assez parler de la Terre, que nous avons dit être une éponge, & le réceptacle des autres Elemens : ce qui suffit pour nôtre dessein.

CHAPITRE III.

De l'Element de l'Eau.

L'Eau est un Element tres-pésant & plein de Hégme onctueux; c'est le plus digne en sa qualité. Extérieurement il est volatil, mais fixe en son intérieur; il est froid & humide; il est temperé par l'air; c'est le sperme du monde, dans lequel la semence de toutes choses se conserve : de sorte qu'il est le gardien de toute espèce de semence. Toutefois il faut sçavoir qu'autre chose est la semence, autre cho-

se est le sperme. La Terre est le réceptacle du sperme, l'Eau est la matrice de la semence. Tout ce que l'air jette dans l'Eau par le moyen du Feu, l'Eau le jette dans la Terre. Le sperme est toujours en assez grande abondance, & n'attend que la semence pour la porter dans sa matrice: ce qu'il fait par le mouvement de l'air, excité de l'imagination du Feu: Et quelquefois le sperme, pour n'avoir pas été assez digéré par la chaleur, manque de semence, & entre à la vérité dans la matrice; mais il en sort derechef sans produire aucun fruit. Ce que nous expliquerons quelque jour plus amplement dans notre Traité du troisième Principe du Sel.

Il arrive bien souvent en la Nature que le sperme entre dans la matrice avec une suffisante quantité de semence: mais la matrice étant mal disposée, & pleine de souffres ou de flegmes impurs, ne conçoit pas; ou si elle conçoit, ce n'est pas ce qui devoit être engendré. Dans cet Element aussi il n'y a rien, à proprement parler, qui ne s'y trouve en la manière qu'il a accoutumé d'être dans le sperme. Il se plaît fort dans son propre mouvement qui se fait par l'air; & à cause que

la superficie de son corps est volatile, il se mêle aisément à chaque chose. Il est (comme nous avons dit) le réceptacle de la semence universelle; & comme la Terre se résout & se purifie facilement en lui, de même l'air se congele en lui, & se conjoint avec lui dans sa profondeur. C'est le menstrué du monde, qui pénétrant l'air par la vertu de la chaleur, attire avec soi une vapeur chaude, laquelle est cause de la génération naturelle de toutes les choses, desquelles la Terre est comme la matrice impregnée; & quand la matrice a reçu une suffisante quantité de semence, quelle qu'elle soit il en vient ce qui en doit naître: Et la Nature opere sans intermission, jusqu'à ce qu'elle ait amené son ouvrage à une entière perfection: Et pour ce qui reste d'humide, qui est le sperme, il tombe à côté, & se putrefie par l'action de la chaleur sur la Terre: d'où plusieurs choses sont après engendrées, quelquefois diverses petites bêtes & de petits vers. Un Artiste qui auroit l'esprit subtil pourroit bien voir la diversité des miracles que la Nature opere dans cet Element, comme du sperme; mais il lui seroit nécessaire de prendre ce sperme, dans lequel il y a déjà une imaginée
semence

semence astrale d'un certain poids. Car la Nature par la premiere putrefaction fait & produit des choses pures ; mais par la seconde putrefaction elle en produit encore de plus pures, de plus dignes, & de plus nobles : comme nous en avons un exemple dans le bois vegetable, lorsque la Nature dans la premiere composition ne l'a fait que simple bois ; mais quand après une parfaite maturité il est corrompu, il se putrefie derechef, & par le moyen de cette putrefaction sont engendrez des vers & autres petites bêtes, qui ont la vie & la veuë tout ensemble. Car il est certain qu'un corps sensible, est toujours plus noble & plus parfait qu'un corps vegetable, parce qu'il faut une matiere plus subtile & plus pure pour faire les organes du corps qui ont sentiment. Mais retournons à nôtre propos.

Nous disons que l'Eau est le menstrué du monde, & qu'elle se divise en trois parties ; l'une simplement pure, l'autre plus pure, la troisième tres-pure. Les Cieux ont été faits de sa tres-pure substance : la plus pure s'est convertie en air : la simplement pure & la plus grossiere a demeuré dans sa sphere, où par la vo-

N

lonté de Dieu & par la coopération de la Nature, elle conserve toutes les choses subtiles. L'Eau ne fait qu'un globe avec la Terre, & elle a son centre au cœur de la Mer : elle a aussi un même aissieu polaire avec la Terre, de laquelle sortent les Fontaines & tous les cours des eaux, qui s'accroissent après en grands fleuves. Cette sortie d'eaux preserve la Terre de combustion, laquelle étant humectée & arrosée, pousse par ses pores la semence universelle, que le mouvement & la chaleur ont faite. C'est une chose assez connue, que toutes les Eaux retournent au cœur de la Mer ; mais peu de gens savent où elles vont puis après. Car il y en a quelques-uns qui croient que les Astres ont produit tous les Fleuves, les Eaux, & les sources qui regorgent dans la Mer ; & qui ne sachant pourquoi la Mer ne s'en enfle point, disent que ces Eaux se consomment dans le cœur de la Mer : ce qui est impossible en la Nature, comme nous l'avons montré en parlant des pluies. Il est bien vrai que les Astres causent, mais ils n'engendrent point, veu que rien ne s'engendre que par son semblable de même espèce. Puis donc que les Astres sont faits du feu &

de l'air, comment pourroient-ils engendrer les Eaux ? Que s'il étoit ainsi que quelques Etoiles engendrassent des Eaux, il s'ensuivroit nécessairement que d'autres produiroient la Terre ; & ainsi d'autres Etoiles produiroient d'autres Elements : car cette machine du monde est réglée d'une manière que tous les Elements y sont en équilibre, & ont une égale vertu, en telle sorte que l'un ne surpasse point l'autre de la moindre partie : car si cela étoit, la ruine de tout le monde s'ensuivroit infailliblement. Toutefois celui qui le voudra croire autrement, qu'il demeure en son opinion. Quant à nous, nous avons appris dans la Lumière de la Nature, que Dieu conserve la machine du monde par l'égalité qu'il a proportionnée dans les quatre Elements, & que l'un n'excède point l'autre en son operation : mais les Eaux par le mouvement de l'air, sont contenues sur les fondemens de la Terre, comme si elles étoient dans quelque tonneau, & par le même mouvement sont resserrées vers le Pôle Arctique, parce qu'il n'y a rien de vuide au monde. Et c'est pour cette raison que le feu de Gehenne est au centre de la Terre, où l'Archée de la Nature le gouverne.

N ij

Car au commencement de la Création du monde, Dieu tout-puissant sépara les quatre Elemens du Chaos : Il exalta premierement leur quinte-essence, & la fit monter plus haut que n'est le lieu de leur propre sphère. Après il éleva sur toutes les choses créées la plus pure substance du Feu, pour y placer sa sainte & sacrée Majesté ; laquelle substance il constitua & affermit dans ses propres bornes. Par la volonté de cette immense & divine Sagesse ce Feu fut allumé dans le centre du Chaos, lequel puis après fit distiller la très-pure partie de ces Eaux : Mais parce que ce Feu tres-pur occupe maintenant le Firmament, & environne le Trône du Dieu tres-haut, les Eaux ont été condensées sous ce Feu en un corps, qui est le Ciel. Et afin que ces Eaux fussent mieux soutenues, le Feu central a fait par sa vertu distiller un autre Feu plus grossier, qui n'étant pas si pur que le premier, n'a pû monter si haut que lui, & a demeuré sous les Eaux dans sa propre sphère : De sorte qu'il y a dans les Cieux des Eaux congelées, & renfermées entre deux feux. Mais ce Feu central n'a point cessé d'agir ; il a fait encore distiller plus avant d'autres Eaux

moins pures qu'il a convertit en air, lequel a aussi demeuré sous la sphère du Feu en sa propre sphère, & est environné de lui comme d'un tres-fort fondement. Et comme les Eaux des Cieux ne peuvent monter si haut, & passer par-dessus le Feu qui environne le Trône de Dieu : de même aussi le Feu, qu'on appelle Element, ne peut monter si haut, & passer par-dessus les Eaux Célestes, qui sont proprement les Cieux. L'Air aussi ne sçauroit monter si haut qu'est le Feu Elementaire, & passer par-dessus lui.

Pour ce qui est de l'Eau, elle a demeuré avec la Terre, & toutes deux jointes ensemble, ne font qu'un globe : car l'Eau ne sçauroit trouver de place en l'Air, excepté cette partie que le Feu central convertit en air pour la conservation journaliere de cette machine du monde. Car s'il y avoit quelque lieu vuide en l'Air, toutes les Eaux distilleroient, & se résoudroient en air pour le remplir : mais maintenant toute la sphère de l'Air est tellement pleine par le moyen des Eaux, lesquelles la continuelle chaleur centrale pousse jusqu'en l'Air, qu'il comprime le reste des Eaux, & les contraint de couler autour de la Terre, & se joint

N iij

dre avec elle pour faire le centre du monde. Cette operation se fait successivement de jour à autre ; & ainsi le monde se fortifie de jour en jour , & demeureroit naturellement incorruptible , si l'absoluë volonté du tres-haut Createur n'y répugnoit ; parce que ce Feu central , tant par le mouvement universel , que par l'influence des Astres , ne cessera jamais de s'allumer , & d'échauffer les Eaux ; & les Eaux ne cesseront jamais de se résoudre en air ; non plus que l'Air ne cessera jamais de comprimer le reste des Eaux , & de les contraindre de couler autour de la Terre, afin de les retenir dans leur centre, en telle sorte qu'elles ne puissent jamais s'en éloigner. C'est ainsi que la Sagesse souveraine a créé tout le monde , & qu'il le maintient ; & c'est ainsi à son exemple qu'il faut de nécessité que toutes les choses soient naturellement faites dans ce monde. Nous n'avons voulu éclaircir de la maniere que cette machine du monde a été créée, afin de te faire connoître que les quatre Elemens ont une naturelle sympathie avec les supérieurs , parce qu'ils sont tous sortis d'un même Chaos ; mais ils sont tous quatre gouvernez par les supérieurs com-

me les plus nobles, & c'est la cause pour laquelle en ce lieu sublunaire les Elemens inferieurs rendent une pareille obéissance aux superieurs. Mais sçachez que toutes ces choses ont été naturellement trouvées par les Philosophes, comme il fera dit en son lieu.

Retournons à nôtre propos du cours des Eaux, du flux & reflux de la Mer, & montrons comment elles passent par l'aissieu Pôleaire pour aller de l'un à l'autre Pôle. Il y a deux Pôles, l'un Arctique, qui est en la partie supérieure Septentrionale; l'autre Antarctique, qui est sous la Terre en la partie Meridionale. Le Pôle Arctique a une force magnetique d'attirer, & le Pôle Antarctique a une force aimantine de repousser: ce que la Nature nous a donné pour exemple dans l'Aymant. Le Pôle Arctique attire donc les Eaux par l'aissieu, lesquelles ayant entré, sortent derechef par l'aissieu du Pôle Antarctique. Et parce que l'Air qui les resserre, ne leur permet pas de couler avec inégalité, elles sont contraintes de retourner derechef au Pôle Arctique, qui est leur centre, & d'observer continuellement leur cours de cette maniere: Elles roulent sans cesse sur

N. iiii

l'aissieu du monde, du Pôle Arctique & l'Antarctique : Elles se répandent par les pores de la Terre ; & suivant la grandeur ou la petitesse de leur écoulement, il en naît de grandes ou de petites sources, qui après se ramassent ensemble, & s'accroissent en fleuves ; & retournent derechef d'où elles étoient sorties. Ce qui se fait incessamment par le mouvement universel.

Quelques - uns (comme nous avons dit) ignorans le mouvement universel & les opérations des Pôles, soutiennent que ces Eaux sont engendrées par les Astres, & qu'elles sont consumées dans le cœur de la Mer : Il est pourtant certain que les Astres ne produisent ni n'engendrent rien de matériel, mais qu'ils impriment seulement des vertus & des influences spirituelles, qui toutefois n'ajoutent pas de poids à la matiere. Sachez donc que les Eaux ne s'engendrent point des Astres, mais qu'elles sortent du centre de la Mer, & par les pores de la Terre se répandent par tout le monde. De ces fondemens naturels les Philosophes ont inventé divers instrumens, plusieurs conduits d'eaux & de fontaines, puisqu'on sçait tres-bien que les Eaux ne

peuvent pas monter naturellement plus haut que n'est le lieu d'où elles sont sorties ; & si cela n'étoit ainsi dans la Nature, l'Art ne le pourroit pas faire en aucune façon, parce que l'Art imite la Nature, & que l'Art ne peut pas faire ce qui n'est point dans la Nature. Car l'Eau (comme il a été dit) ne peut pas monter plus haut que n'est le lieu d'où elle est prise. Nous en avons un exemple en l'instrument par lequel on tire le Vin du tonneau. Sçachez donc pour conclusion, que les Astres n'engendrent point les Eaux ni les sources, mais qu'elles viennent toutes du centre de la Mer, auquel elles retournent derechef ; & ainsi continuent un mouvement perpétuel. Car si cela n'étoit, il ne s'engendreroit rien ni dedans ni dessus la Terre : au contraire, tout tomberoit en ruine. Quelqu'un objectera, les Eaux de la Mer sont salées, & celles des sources sont douces. Je réponds, que cela advient parce que l'Eau passant dans l'étendue de plusieurs lieux par les pores de la Terre, en des lieux étroits & pleins de sablon, s'adoucit & perd sa saleté : Et à cet exemple on a inventé les Cyternes. La Terre aussi en quelques endroits a des pores plus larges, par les-

quels l'Eau salée passe, d'où il advient des minieres de Sel & des fontaines salées, comme à Halle en Allemagne. En quelqu'autres lieux aussi elles sont resserrées par le chaud, de sorte que le Sel demeure parmi les sablons : mais l'Eau passe outre, & sort par d'autres pores, comme en Pologne, Wielichie & Bochnie. De même aussi quand les Eaux passent par des lieux chauds & sulfurez, elles s'échauffent, & de là viennent les bains : car aux entrailles de la Terre il se rencontre des lieux où la Nature distille une miniere sulfurée, de laquelle elle sépare l'Eau quand le Feu central l'a allumée. L'Eau donc coulant par ces lieux ardans, s'échauffe plus ou moins, selon qu'elle en passe près ou loin ; & ainsi s'élève à la superficie de la Terre, retenant une saveur de Soufre, comme un bouillon celle de la chair ou des herbes qu'on a fait bouillir dedans. La même chose arrive encore, lorsque l'Eau passant par des lieux minéraux, alumineux ou autres, en retient la saveur. Le Createur de ce grand Tout est donc ce distillateur, qui tient en sa main le distillatoire ; à l'exemple duquel les Philosophes ont inventé toutes leurs distillations. Ce que Dieu tout-puissant &

miséricordieux , sans doute a lui-même inspiré dans l'ame des hommes , lequel pourra (quand il lui plaira) éteindre le Feu centrique , ou rompre le vaisseau ; & alors le monde finira. Mais parce que son infinie bonté ne tend jamais qu'au mieux , il exaltera quelque jour sa tres-sainte Majesté ; il élèvera ce Feu tres-pur , qui est au Firmament , au dessus des Eaux Célestes , & donnera un degré plus fort au Feu central. Tellement que toutes les Eaux se résoudreont en air , & la Terre se calcinera : de maniere que le Feu après avoir consumé tout ce qui sera impur , subtiliera les Eaux qu'il aura circulées en l'air , & les rendra à la Terre purifiée : Et ainsi (s'il est permis de Philosopher en cette sorte) Dieu en fera un monde plus noble que certui-ci.

Que tous les Inquisiteurs de cette Science sçachent donc que la Terre & l'Eau ne font qu'un globe , & que jointes ensemble elles font tout , parce que ce sont les deux Elemens palpables , dans lesquels les deux autres sont cachez , & font leur opération. Le Feu empêche que l'Eau ne submerge ou ne fasse d'effondre la Terre : L'Air empêche le Feu de s'éteindre : & l'Eau empêche la Terre d'être brûlée.

Nous avons trouvé à propos de décrire toutes ces choses, afin de donner à connoître aux Studieux en quoi consistent les fondemens des Elemens, & comment les Philosophes ont observé leurs contraires actions, joignant le Feu avec la Terre, l'Air avec l'Eau : au lieu que quand ils ont voulu faire quelque chose de noble, ils ont fait cuire le Feu dans l'Eau, considerans qu'il y a du sang, dont l'un est plus pur que l'autre : de même que les larmes sont plus pures que n'est pas l'urine. Qu'il te suffise donc de ce que nous avons dit, que l'Element de l'Eau est le sperme & le menstreuë du monde, & le vrai receptacle de la semence.

CHAPITRE IV.

De l'Element de l'Air.

L'AIR est un Element entier, tresdigne en sa qualité : Extérieurement il est leger, volatil & invisible ; & en son intérieur il est pesant, visible & fixe. Il est chaud & humide ; c'est le feu qui le tempere. Il est plus noble que la Terre.

& l'Eau. Il est volatil, mais il se peut fixer ; & quand il est fixé, il rend tous les corps pénétrables. Les esprits vitaux des Animaux sont créez de la tres-pure substance ; la moins pure fut élevée en haut pour constituer la sphère de l'Air : La plus grossiere partie qui resta, a demeuré dans l'Eau, & se circule avec elle, comme le feu se circule avec la terre, parce qu'ils sont amis. C'est un tres-digne Element (comme nous avons dit) qui est le vrai lieu de la semence de toutes choses : & comme il y a une semence imaginée dans l'Homme, de même la Nature s'est formée une semence dans l'Air, laquelle après un mouvement circulaire, est jettée en son sperme, qui est l'Eau. Cét Element a une force tres-propre pour distribuer chaque espèce de semence à ses matrices convenables, par le moyen du sperme & menstruë du monde : Il contient aussi l'esprit vital de toute creature ; lequel esprit vit par tout, pénètre tout, & qui donne la semence aux autres Elemens, comme l'Homme le communique aux Femmes. C'est l'Air qui nourrit les autres Elemens ; c'est lui qui les imprégne ; c'est lui qui les conserve ; Et l'expérience journaliere nous

apprend, que non seulement les Minéraux, les Vegetaux & les Animaux, mais encore les autres Elemens vivent par le moyen de l'Air. Car nous voyons que toutes les Eaux se putrescent & deviennent bourbeuses, si elles ne reçoivent un nouvel air : Le Feu s'éteint aussi, s'il n'a de l'air. De là vient que les Alchymistes savent distribuer à l'Air leur Feu par degrez ; qu'ils mesurent l'Air par leurs registres ; & qu'ils font leur Feu plus grand ou plus petit, suivant le plus ou le moins d'air qu'ils lui donnent. Les pores de la Terre sont aussi conservez par l'Air : Et enfin toute la machine du monde se maintient par le moyen de l'Air.

L'Homme, comme aussi tous les autres Animaux, meurent s'ils sont privez de l'Air : & rien ne croîtroit au monde sans la force & la vertu de l'Air, lequel pénétre, altere & attire à soi le nutriment multiplicatif. En cet Element la semence est imaginée par la vertu du feu, & cette semence comprime le menstreuë du monde par cette force occulte : comme aux arbres & aux herbes la chaleur spirituelle fait sortir le sperme avec la semence par les pores de la Terre ; & à mesure qu'il sort, l'Air le comprime à

proportion, & le congele goutte à goutte : Et ainsi de jour en jour les arbres croissent & viennent fort grands, une goutte se congelant sur l'autre (comme nous l'avons montré en nôtre Livre des douze Traitez.) En cét Element toutes choses sont entieres par l'imagination du feu ; aussi est - il rempli d'une vertu divine : car l'esprit du Seigneur y est renfermé (qui avant la Création du monde étoit porté sur les Eaux, selon le témoignage de l'Ecriture-Sainte) *& a volé sur les plumes des vents.* S'il est donc ainsi (comme il est en effet) que l'esprit du Seigneur soit enclos dans l'Air, qui pourra douter que Dieu ne lui ait laissé quelque chose de sa divine Puissance ? Car ce Monarque a coûtume d'enrichir de paremens ses domiciles : aussi a-t-il donné pour ornement à cét Element l'esprit vital de toutes Creatures ; car dans lui est la semence de toutes les choses qui sont dispersées çà & là. Et comme nous avons dit ci-dessus, ce souverain Ouvrier dès la Création du monde a enclos dans l'Air une force magnetique, sans laquelle il ne pourroit pas attirer la moindre partie du nutriment : & ainsi la semence demeureroit en petite quantité,

sans pouvoir croître ni multiplier. Mais comme la Pierre d'aimant attire à soi le Fer, nonobstant sa dureté (à l'exemple du Pôle Arctique, qui attire à soi les Eaux, comme nous l'avons montré en traitant de l'Element de l'Eau) de même l'Air par son aimant vegetable qui est contenu dans la semence, attire à soi son aliment du menstreuë du monde, qui est l'Eau. Toutes ces choses se font par le moyen de l'Air, car il est le conducteur des Eaux, & sa force ou puissance magnetique que Dieu a enclose en lui, est cachée dans toute espèce de semence, pour attirer l'humide radical ; & cette vertu ou puissance qui se trouve en toute semence, est toujours la deux cens octantième partie de la semence, comme nous avons dit au troisième de nos douze Traitez.

Si donc quelqu'un veut bien planter les Arbres, qu'il regarde toujours que la pointe attractive soit tournée vers le Septentrion ; & ainsi jamais il ne perdra sa peine. Car comme le Pôle Arctique attire à soi les Eaux, de même le point vertical attire à soi la semence, & toute pointe attractive ressemble au Pôle. Nous en avons un exemple dans le bois,
dont

dont la pointe attractive tend toujours à son point vertical, lequel aussi ne manque pas de l'attirer. Car qu'on taille un bâton de bois, en sorte qu'il soit par tout égal en grosseur : si tu veux sçavoir quelle étoit sa partie supérieure avant qu'il fût coupé de son arbre, plonge-le dans une eau qui soit plus large que n'est la longueur de ce bois, & tu verras que la partie supérieure sortira toujours hors de l'eau, avant la partie inférieure : car la Nature ne peut errer en son office. Mais nous parlerons plus amplement de ces choses dans nôtre Harmonie, où nous traiterons de la force magnetique (quoi que celui-là peut facilement juger de nôtre Aymant, à qui la Nature des métaux est connue.) Quant à présent il nous suffira d'avoir dit que l'Air est un tres-digne Element, dans lequel est la semence & l'esprit vital, ou le domicile de l'ame de toute Créature.



CHAPITRE V.

De l'Element du Feu.

LE Feu est le plus pur & le plus digne Element de tous, plein d'une onctuosité corrosive. Il est pénétrant, digérant, corrodant & tres-adhérent. Extérieurement il est visible, mais invisible en son intérieur, & tres-fixe. Il est chaud & sec; c'est la Terre qui le tempere. Nous avons dit en traitant de l'Element de l'Eau, qu'en la création du monde la tres-pure substance du Feu a été premierement élevée en haut, pour environner le Trône de la divine Majesté, lorsque les Eaux, dont le Ciel a été composé, furent congelées: Que de la substance du Feu moins pure que cette premiere, les Anges ont été créés; & que les Luminaires & les Etoiles ont été créées de la substance du Feu moins pure que la seconde, mais mêlée avec la tres-pure substance de l'Air. La substance du Feu encore moins pure que la troisième, a été exaltée en sa sphere, pour

terminer & soutenir les Cieux : La plus impure & onctueuse partie , que nous appellons Feu de Gehenne , est restée au centre de la Terre , où le souverain Créateur par sa sagesse l'a renfermée pour continuer l'opération du mouvement. Tous ces Feux sont véritablement divifez ; mais ils ne laissent pas d'avoir une naturelle sympathie les uns avec les autres.

Cet Element est le plus tranquille de tous , & ressemble à un Chariot qui roule lorsqu'il est trainé , & demeure immobile si on ne le tire pas : Il est imperceptiblement dans toutes les choses du monde. Les facultez vitales & intellectuelles qui sont distribuées en la premiere infusion de la vie humaine , se rencontrent en lui , lesquelles nous appellons Ame raisonnable , qui distingue l'Homme des autres Animaux , & le rend semblable à Dieu. Cette Ame faite de la plus pure partie du Feu élémentaire , a été divinement infuse dans l'esprit vital ; pour laquelle l'Homme , après la création de toutes choses , a été créé comme un monde en particulier , ou comme un abrégé de ce grand Tout. Dieu le Créateur a mis son siège & sa majesté en cet

Q ij

Element du Feu , comme au plus pur & plus tranquille sujet qui soit gouverné par la seule immense & divine Sagesse : C'est pourquoi Dieu abhorre toute espèce d'impureté , & que rien d'immonde, de composé ou de souillé , ne peut approcher de lui. D'où il s'ensuit qu'aucun Homme naturellement ne peut voir ni approcher de Dieu : car le Feu tres-pur qui environne la Divinité , & qui est le propre siège de la majesté du Tres-Haut , a été élevé à un si haut degré de chaleur , qu'aucun œil ne le peut pénétrer , à cause que le Feu ne peut souffrir qu'aucune chose composée approche de lui ; car le Feu est la mort & la séparation de tous composez.

Nous avons dit que cet Element étoit un sujet tranquille : (aussi est-il vrai ,) autrement Dieu ne pourroit être à repos , (chose qui seroit tres-absurde de penser seulement) parce qu'il est tres-certain qu'il est dans une parfaite tranquillité , & même plus que l'esprit humain ne sçauroit s'imaginer. Que le Feu soit en repos, les cailloux nous en servent d'exemple, dans lesquels il y a un Feu qui ne paroît pas toutefois à nos yeux , & dont on ne peut ressentir la chaleur , jusqu'à ce qu'il

soit excité & allumé par quelque mouvement : De même aussi ce Feu tres-pur qui environne la tres-sainte Majesté du Créateur, n'a aucun mouvement s'il n'est excité par la propre volonté du Tres-Haut : car alors ce Feu va où il plaît au Seigneur le faire aller ; & quand il se meut, il se fait un mouvement terrible & tres-vehement. Proposez-vous pour exemple, lorsque quelque Monarque de ce monde est en son Siège majestueux, quel silence n'y a-t-il point autour de lui ? quel grand repos ? Et encore que quelqu'un de ses Courtisans vienne à se remuer, ce mouvement particulier néanmoins n'est que peu ou point considéré : Mais quand le Monarque commence à se mouvoir pour aller d'un lieu à l'autre, alors toute l'assemblée se remue universellement, de telle manière qu'on entend un grand bruit. Que ne doit-on point croire à plus forte raison du Monarque des Monarques, du Roi des Rois, & du Créateur de toutes choses, (à l'exemple duquel les Princes de ce monde sont établis sur la Terre) qui par son autorité donne le mouvement à tout ce qu'il a créé ? Quel mouvement ? Quel tremblement, lorsque toute l'Armée céleste qui

Q. iiij.

P'environne , se meut autour de lui ? Mais quelques mocqueurs demanderont peut-être : Comment, Monsieur le Philosophe, sçavez-vous cela, veu que les choses célestes sont cachées à l'entendement humain ? Nous leur répondrons , que toutes ces choses sont connuës aux Philosophes, & même que l'incompréhensible Sagesse de Dieu leur a inspiré que tout avoit été créé à l'exemple de la Nature, laquelle nous donne une fidèle représentation de tous ces secrets par ses opérations journalieres , d'autant qu'il ne se fait rien sur la Terre, qu'à l'imitation de la céleste Monarchie, comme il appert par les divers offices des Anges : De même aussi il ne naît & ne s'engendre rien sur la Terre que naturellement ; en telle sorte que toutes les inventions des Hommes , & même tous les artifices qui sont aujourd'hui, ou feront pratiquées à l'avenir, ne proviennent que des fondemens de la Nature.

Le Créateur Tout - puissant a bien voulu manifester à l'Homme toutes les choses naturelles ; & c'est la raison pour laquelle il nous a voulu montrer aussi les choses célestes qui ont été naturellement faites, afin que par ce moyen

L'Homme pût mieux connoître son absolue puissance & incompréhensible Sagesse : Ce que les Philosophes peuvent voir dans la lumière de Nature, comme dans un Miroir. C'est pourquoi s'ils ont eu cette science en grande estime, & qu'ils l'aient recherchée avec tant de soin, ce n'a pas été pour le desir de posséder l'or ni l'argent, mais ils s'y sont portez pour les deux motifs que nous avons avancez ; c'est-à-dire, pour avoir une ample connoissance non seulement de toutes choses naturelles, mais encore de la puissance de leur Créateur : Et si après être parvenus à leur fin désirée, ils n'ont parlé de cette science que par figures, & encore tres-peu, c'est qu'ils n'ont pas voulu éclaircir aux Ignorans les Mystères divins, qui nous conduisent à la parfaite connoissance des actions de la Nature.

Si donc tu te peux connoître toi-même, & que tu n'ayes l'entendement trop grossier, tu comprendras facilement comment tu es fait à la ressemblance du grand Monde, & même à l'image de ton Dieu. Tu as en ton corps l'anatomie de tout l'Univers : car tu as au plus haut lieu de ton corps la quinte-essence des

quatre Elemens, extraite des spermes confusément mêlez dans la matrice, & comme resserrée plus outre dans la peau. Au lieu du feu, tu as un tres-pur sang, dans lequel réside l'ame en forme d'un Roy, par le moyen de l'esprit vital. Au lieu de la terre, tu as le cœur, dans lequel est le feu central qui opère continuellement, & conserve en son être la machine de ce Microcosme ; la bouche te sert de Pôle Arctique, le ventre de Pôle Antarctique ; & ainsi des autres membres, qui ont tous une correspondance avec les corps célestes : de quoi nous traiterons quelque jour plus amplement dans nôtre Harmonie, au Chapitre de l'Astronomie, où nous avons décrit que l'Astronomie est un Art facile & naturel, comment les aspects des Planetes & des Etoiles causent des effets, & pourquoi par le moyen de ces aspects on pronostique des pluyes & autres accidens : ce qui seroit trop long à raconter en ce lieu. Et toutes ces choses liées & enchaînées ensemble, donnent naturellement une plus ample connoissance de la Divinité. Nous avons bien voulu faire remarquer ce que les Anciens ont observé, tant afin que le diligent Scrutateur

teur de ce secret comprît plus clairement l'incompréhensible puissance du Tres-Haut, que pour qu'il l'aimât & adorât aussi avec plus d'ardeur.

Que l'Inquisiteur de cette science sçache donc que l'ame de l'Homme tient en ce Microcosme le lieu de Dieu son Créateur, & lui sert comme de Roi, laquelle est placée en l'esprit vital dans un sang res-pur. Cette ame gouverne l'esprit, & l'esprit gouverne le corps. Quand l'ame a conçu quelque chose, l'esprit sçait quelle est cette conception, laquelle il fait entendre aux membres du corps, qui obéissans attendent avec ardeur les commandemens de l'ame, pour les mettre à exécution, & accomplir sa volonté. Car le corps de soi-même ne sçait rien; tout ce qu'il y a de force ou de mouvement dans le corps, c'est l'esprit qui le fait: S'il connoît les volontez de l'ame, il ne les exécute que par le moyen de l'esprit; en sorte que le corps n'est seulement à l'esprit que comme un instrument dans les mains d'un Artiste. Ce sont là les opérations que l'ame raisonnable, par laquelle l'Homme diffère des brutes, fait dans le corps; mais elle en fait de plus grandes & de plus nobles, lorsqu'elle en est séparée, parce qu'étant

P

hors du corps, elle est absolument indépendante & maîtresse de ses actions : Et c'est en cela que l'Homme diffère des autres bêtes, à cause qu'elles n'ont qu'un esprit, mais non pas une ame participante de la Divinité. De même aussi nôtre Seigneur & le Créateur de toutes choses, opère en ce monde ce qu'il sçait lui être nécessaire ; & parce que ses opérations s'étendent dans toutes les parties du monde, il faut croire qu'il est par tout : mais il est aussi hors du monde, parce que son immense Sagesse fait des opérations hors du monde, & forme des conceptions si hautes & si relevées, que tous les Hommes ensemble ne les sçauroient comprendre. Et ce sont là les secrets furnaturels de Dieu seul.

Comme nous en avons un exemple dans l'ame, laquelle étant séparée de son corps conçoit des choses tres-profondes & tres-hautes, & est en cela semblable à Dieu, lequel hors de son monde opère furnaturellement, quoi qu'à vrai dire les actions de l'ame hors de son corps, en comparaison de celles de Dieu hors du monde, ne soient que comme une chandelle allumée au respect de la lumière du Soleil en plein midi, parce que l'ame n'exécute qu'en

idée les choses qu'elle s'imagine ; mais Dieu donne un être réel à toutes les choses, au même moment qu'il les conçoit. Quand l'ame de l'Homme s'imagine d'être à Rome, ou ailleurs, elle y est en un clin d'œil, mais seulement par esprit : & Dieu qui est Tout-puissant, exécute essentiellement ce qu'il a conçu. Dieu n'est donc renfermé dans le monde, que comme l'ame est dans le corps ; il a son absolue puissance séparée du monde, comme l'ame de chaque corps a un absolu pouvoir séparé d'avec lui ; & par ce pouvoir absolu elle peut faire des choses si hautes, que le corps ne les sçauroit comprendre. Elle peut donc beaucoup sur nôtre corps, car autrement nôtre Philosophie seroit vaine. Apprends donc de ce qui a été dit ci-dessus à connoître Dieu, & tu sçauras la différence qu'il y a entre le Créateur & les Créatures : puis après de toi-même tu pourras concevoir des choses encore plus grandes & plus relevées, veu que nous t'avons ouvert la porte. Mais afin de ne pas grossir cét Ouvrage, retournons à nôtre propos.

Nous avons déjà dit que le Feu est un Element tres-tranquille, & qu'il est excité par un mouvement ; mais il n'y a que les

P ij

Hommes sages qui connoissent la manière de l'exciter. Il est nécessaire aux Philosophes de connoître toutes les générations & toutes les corruptions : mais bien qu'ils voyent à découvert la création du Ciel , & la composition & le mélange de toutes choses , & qu'ils sçachent tout , ils ne peuvent pas tout faire. Nous sçavons bien la composition de l'Homme en toutes ses qualitez , mais nous ne lui pouvons pas infuser une ame , car ce mystère appartient à Dieu seul , qui surpasse tout par ces infinis mystères surnaturels : Et comme ces choses sont hors la Nature , elles ne sont pas en sa disposition. La Nature ne peut pas opérer , qu'auparavant on ne lui fournisse une matière : Le Créateur lui donne la première matière , & les Philosophes lui donnent la seconde. Mais en l'œuvre Philosophique , la Nature doit exciter le feu que Dieu a enfermé dans le centre de chaque chose. L'excitation de ce feu se fait par la volonté de la Nature , & quelquefois aussi elle se fait par la volonté d'un subtil Artiste qui dispose la Nature : car naturellement le feu purifie toute espèce d'impureté. Tout corps composé se dissout par le feu. Et comme l'eau lave & purifie

toutes les choses imparfaites qui ne sont pas fixes, le feu aussi purifie toutes les choses fixes, & les mene à perfection : Comme l'eau conjoint, le corps dissout ; de même le feu sépare tous les corps conjoints ; & tout ce qui participe de sa nature & propriété, il le purge tres-bien, & l'augmente, non pas en quantité, mais en vertu.

Cet Element agit occultement par de merveilleux moyens, tant contre les autres Elements, que contre toutes autres choses. Car comme l'ame raisonnable a été faite de ce feu tres-pur, de même l'ame vegetable a été faite du Feu élémentaire que la Nature gouverne.

Cet Element agit sur le centre de chaque chose en cette manière : La Nature donne le mouvement ; ce mouvement excite l'air ; l'air excite le feu ; le feu sépare, purge, digere, colore, & fait meurir toute espèce de semence, laquelle étant meure, il pousse (par le moyen du sperme) dans des matrices, qui sont ou pures, ou impures, plus ou moins chaudes, sèches ou humides ; & selon la disposition du lieu ou de la matrice, plusieurs choses sont produites dans la Terre, comme nous avons écrit au Livre des

P iij

douze Traitez , où faisant mention des matrices , nous avons dit qu'autant de lieux , autant de matrices. Dieu le Créateur a fait & ordonné toutes les choses de ce monde ; en sorte que l'une est contraire à l'autre , mais d'une manière toutefois , que la mort de l'une est la vie de l'autre : Ce que l'un produit , l'autre le consume , & de ce sujet détruit il se produit naturellement quelque chose de plus noble ; de sorte que par ces continuelles destructions & régénérations , l'égalité des Elemens se conserve : Et c'est aussi de cette manière que la séparation des parties de tous les corps composez , particulièrement des vivans , cause leur mort naturelle. C'est pourquoi il faut naturellement que l'Homme meurt , parce qu'étant composé des quatre Elemens , il est sujet à la séparation , veu que les parties de tout corps composé se séparent naturellement l'une de l'autre. Mais cette séparation de l'humaine composition ne se devoit seulement faire qu'au jour du Jugement : Car l'Homme (selon l'Ecriture & les Theologiens) avoit été créé immortel dans le Paradis Terrestre. Toutefois aucun Philosophe jusqu'à present , n'a encore sçu rendre la raison suffisante

pour la preuve de cette immortalité, la connoissance de laquelle est convenable aux Inquisiteurs de cette Science, afin qu'ils puissent connoître comme ces choses se font naturellement, & peuvent être naturellement entendues. Il est tres-vrai, & personne ne doute, que tout composé ne soit sujet à corruption, & qu'il ne se puisse séparer (laquelle séparation au règne animal s'appelle mort :) mais de faire voir comment l'Homme, bien que composé des quatre Elemens, puisse naturellement être immortel, c'est une chose bien difficile à croire, & qui semble même surpasser les forces de la Nature. Toutefois Dieu a inspiré dès long-tems aux Hommes de bien & vrais Philosophes, comment cette immortalité pouvoit être naturellement en l'Homme, laquelle nous te ferons entendre en cette manière.

Dieu avoit créé le Paradis Terrestre des vrais Elemens, non élementez, mais tres-purs, temperez & conjoints ensemble en leur plus grande perfection : de manière que comme ils étoient incorruptibles, tout ce qui provenoit d'eux également & tres-parfaitement conjoints, devoit être immortel ; car cette égale &

P. iij

tres - parfaite conjonction ne peut pas souffrir de désunion & de séparation. L'Homme avoit été créé de ces Elemens incorruptibles conjoints ensemble par une juste égalité, en telle sorte qu'il ne pouvoit pas être corrompu ; c'est pourquoi il avoit été destiné pour l'immortalité, parce que Dieu sans doute n'avoit créé ce Paradis que pour la demeure des Hommes seulement. Nous en parlerons plus amplement dans nôtre Traité de l'Harmonie, où nous décrirons le lieu où il est situé. Mais après que l'Homme par son péché de désobéissance eut transgressé les commandemens de Dieu, il fut banni du Paradis Terrestre, & Dieu le renvoya dans ce monde corruptible & élémenté, qu'il avoit seulement créé pour les bêtes, dans lequel ne pouvant pas vivre sans nourriture, il fut contraint de se nourrir des Elemens élémentez corruptibles, qui infectèrent les purs Elemens dont il avoit été créé : Et ainsi il tomba peu à peu dans la corruption, jusqu'à ce qu'une qualité prédominant sur l'autre, tout l'entier composé ait été corrompu, qu'il ait été attaqué de plusieurs infirmités ; & qu'enfin la séparation & la mort s'en soit ensuivie. Et après les Enfans des premiers

Hommes ont été plus proche de la corruption & de la mort, parce qu'ils n'avoient pas été créez dans le Paradis Terrestre, & qu'ils avoient été engendrez dans ce monde composé des Elemens élementez corrompus, & d'une semence corruptible, parce que la semence produite des alimens corruptibles ne pouvoit pas être de longue durée & incorruptible. Et ainsi d'autant plus les Hommes se trouvent éloignez du tems de ce bannissement du Paradis Terrestre, d'autant plus ils approchent de la corruption & de la mort : D'où il s'ensuit que nôtre vie est plus courte que n'étoit celles des Anciens ; & elle viendra jusqu'à ce point, qu'on ne pourra plus procréer son semblable, à cause de sa brièveté.

Il y a toutefois des lieux qui ont l'air plus pur, & où les constellations sont si favorables, qu'elles empêchent que la Nature ne se corrompe si-tôt : & font aussi que les Hommes vivent plus naturellement ; mais les intemperez accourcissent leur vie par leur mauvais regime de vivre. L'expérience nous montre aussi que les enfans des peres valetudinaires ne font pas de longue vie. Mais si l'Homme fût demeuré dans le Paradis Terrestre,

lieu convenable à sa nature, où les Elemens incorruptibles sont tous vierges, il auroit été immortel dans toute l'Eternité. Car il est certain que le sujet qui provient de l'égale commixtion des Elemens purifiés, doit être incorrompu. Et telle doit être la Pierre Philosophale, dont la confection (selon les anciens Philosophes) a été comparée à la création de l'Homme. Mais les Philosophes modernes prenans toutes choses à la lettre, ne se proposent pour exemple que la corrompuë génération des choses de ce siècle, qui ne sont produites que des Elemens corruptibles, au lieu de prendre celles qui sont faites des Elemens incorruptibles.

Cette immortalité de l'Homme a été la principale cause que les Philosophes ont recherché cette Pierre ; car ils ont sçu qu'il avoit été créé des plus purs & parfaits Elemens : & méditant sur cette création qu'ils ont connuë pour naturelle, ils ont commencé à rechercher soigneusement, sçavoir s'il étoit possible d'avoir ces Elemens incorruptibles, ou s'il se pouvoit trouver quelque sujet dans lequel ils fussent joints & infus : auxquels Dieu inspira, que la composition de tels Elemens étoit dans l'Or ; car il est impossible

qu'elle soit dans les Animaux, veu qu'ils se nourrissent des Elemens corrompus : qu'elle soit dans les Vegetaux, cela ne se peut encore, parce qu'on remarque en eux l'inegalité des Elemens. Mais comme toute chose créée tend à sa multiplication, les Philosophes se sont proposez, d'éprouver cette possibilité de Nature dans le règne mineral : & l'ayant trouvée, ils ont découvert un nombre infini de secrets naturels, desquels ils ont fort peu parlé, parce qu'ils ont jugé qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul à les reveler.

De là tu peux connoître comment les Elemens corrompus tombent dans un sujet, & comme ils se séparent lorsque l'un surpasse l'autre : & parce qu'alors la putrefaction se fait par la premiere séparation, & que la séparation du pur d'avec l'impur se fait par la putrefaction ; s'il advient qu'il se fasse une nouvelle conjunction par la vertu du feu centrique, c'est alors que le sujet acquiert une plus noble forme que la premiere. Car en ce premier état le gros mêlé avec le subtil étant corrompu, il n'a pû être purifié ni amélioré que par la putrefaction ; & cela ne peut être fait que par la force des quatre Elemens qui se rencontrent en tous les corps.

composez. Car quand le composé doit se défunir, il se resout en eau ; & quand les Elemens sont ainsi confusément mêlez, le feu qui est en puissance dans chacun des autres Elemens, comme dans la Terre & dans l'Air, joignent ensemble leurs forces, & par leur mutuel concours surpassent le pouvoir de l'eau, laquelle ils digèrent, cuisent, & enfin congelent ; & par ce moyen la Nature aide à la Nature. Car si le feu central caché (qui étoit privé de vie) est le vainqueur, il agit sur ce qui est plus pur & plus proche de sa Nature, & se joint avec lui ; & c'est de cette manière qu'il surmonte son contraire, & sépare le pur de l'impur : d'où s'engendre une nouvelle forme, beaucoup plus noble que la première si elle est encore aidée. Quelquefois même par l'industrie d'un habile Artiste, il s'en fait une chose immortelle, principalement au règne mineral : De sorte que toutes choses se font, & sont amenées à un être parfait, par le seul feu bien & deuëment administré, si tu m'as entendu.

Tu as donc en ce Traité l'origine des Elemens, leur nature & leur opération, succinctement décrites : ce qui suffit en cet endroit pour nôtre intention. Car

autrement si nous voulions faire la description de chaque Element comme il est, il en naîtroit un grand volume, ce qui n'est pas nécessaire à nôtre sujet : mais nous remettons toutes ces choses à nôtre Traité de l'Harmonie, où Dieu aidant, si nous sommes encore en vie, nous expliquerons plus amplement les choses naturelles.

CHAPITRE VI.

Des trois Principes de toutes choses.

A Prés avoir décrit ces quatre Elemens, il faut parler des trois Principes des choses, & montrer comment ils ont été immédiatement produits des quatre Elemens. Ce qui s'est fait en cette manière.

Incontinent après que Dieu eut constitué la Nature pour régir toute la Monarchie du monde, elle commença à distribuer à chaque chose des places & des dignitez selon leurs mérites. Elle constitua premierement les quatre Elemens Princes du monde ; & afin que la volonté du Tres-haut (de laquelle dépend toute la

Nature) fût accomplie, elle ordonna que chacun de ces quatre Elemens agiroit incessamment sur l'autre. Le Feu commença donc d'agir contre l'Air, & de cette action fut produit le Soufre : L'Air pareillement commença à agir contre l'Eau, & cette action a produit le Mercure : L'Eau aussi commença à agir contre la Terre, & le Sel a été produit de cette action. Mais la Terre ne trouvant plus d'autre Element contre qui elle pût agir, ne pût aussi rien produire ; mais elle retint en son sein ce que les trois autres Elemens avoient produit. C'est la raison pour laquelle il n'y a que trois Principes, & que la Terre demeure la matrice & la nourrice des autres Elemens.

Il y eut (comme nous avons dit) trois Principes produits : ce que les anciens Philosophes n'ayans pas si exactement considéré, n'ont fait mention seulement que de deux actions des Elemens. Car qui pourra juger s'ils ne les avoient pas connus tous trois, & qu'ils nous ayent voulu industrieusement cacher l'un d'eux, puisqu'ils n'ont écrit que pour les Enfans de la Science, & qu'ils ont dit que le Soufre & le Mercure étoient la matière des Métaux, & même de la Pierre

des Philosophes, & que ces deux Principes nous suffisoient ?

Quiconque veut donc rechercher cette sainte Science, doit nécessairement savoir les accidens, & connoître l'accident même, afin qu'il apprenne à quel sujet ou à quel Element il se propose d'arriver, & afin qu'il procède par des milieux ou moyens convenables, s'il desire accomplir le nombre quaternaire. Car comme les quatre Elemens ont produit les trois Principes, de même en diminuant il faut que ces trois en produisent deux, savoir le mâle & la femelle, & que ces deux en produisent un qui soit incorruptible dans lequel ces quatre Elemens doivent être anatiques ; c'est-à-dire, également puissans, parfaitement digerez & purifiez : & ainsi le quadrangle répondra au quadrangle. Et c'est-là cette quinte-essence beaucoup nécessaire à tout Artiste, séparée des Elemens exemps de leur contrariété. Et de cette sorte tu trouveras en chaque composé Physique dans ces trois Principes un corps, un esprit, & une ame cachée : & si tu conjoints ensemble ces trois Principes, après les avoir séparé & bien purgé (comme nous avons dit) sans doute en imitant la Nature,

ils te donneront un fruit tres-pur. Car encore que l'ame soit prise d'un tres-nob'le lieu, elle ne sçauroit néanmoins arriver où elle tend, que par le moyen de son esprit, qui est le lieu & le domicile de l'ame; laquelle si tu veux faire rentrer en un lieu dû, il la faut premièrement laver de tout peché, & que le lieu soit aussi purifié, afin que l'ame puisse être glorifiée en icelui, & qu'elle ne s'en puisse plus jamais séparer.

Tu as donc maintenant l'origine des trois Principes, desquels en imitant la Nature, tu dois produire le Mercure des Philosophes & leur première matière, & rapporter à ton intention les Principes des choses naturelles, & particulièrement des Métaux. Car il est impossible que sans ces Principes tu meins quelque chose à perfection par le moyen de l'Art, puisque la Nature même ne peut rien faire ni produire sans eux. Ces trois Principes sont en toutes choses, & sans eux il ne se fait rien au monde, & jamais ne se fera rien naturellement.

Mais parce que nous avons écrit ci-dessus que les anciens Philosophes n'ont fait mention que de deux Principes seulement : afin que l'Inquisiteur de la
Science

Science ne se trompe pas, il faut qu'il sçache qu'encore qu'ils n'ayent parlé que du Soufre & du Mercure, néanmoins sans Sel ils n'eussent jamais pû arriver à la perfection de cét œuvre, puisque c'est lui qui est la clef & le Principe de cette divine Science; c'est lui qui ouvre les portes de la Justice; c'est lui qui a les clefs pour ouvrir les prisons dans lesquelles le Soufre est enfermé, comme je le déclarerai quelque jour plus amplement en écrivant du Sel, dans nôtre troisième Traité des Principes. Maintenant retournons à nôtre propos.

Ces trois Principes nous sont absolument nécessaires, parce qu'ils sont la matière prochaine: car il y a deux matières des Métaux, l'une plus proche, l'autre plus éloignée. La plus proche sont le Soufre & le Mercure: La plus éloignée sont les quatre Elemens, desquels il n'appartient qu'à Dieu seul de créer les choses. Laisse donc les Elemens, parce que tu ne feras rien d'iceux, & que tu n'en sçauois produire que ces trois Principes, veu que la Nature même n'en peut produire autre chose. Et si des quatre Elemens tu ne peux rien produire que les trois Principes, pourquoi t'amuses-tu à

Q

un si vain labeur, que de chercher ou vouloir faire ce que la Nature a déjà engendré ? Ne vaut-il pas mieux cheminer trois mille lieues que quatre ? Qu'il te fuffise donc d'avoir les trois Principes, dont la Nature produit toutes choses dans la Terre & sur la Terre, lesquels aussi tu trouveras entierement en toutes choses. De leur deuë séparation & conjonction la Nature produit dans le règne mineral les métaux & les pierres ; dans le règne vegetal, les arbres, les herbes, & autres choses ; & dans le règne animal, le corps, l'esprit & l'ame : ce qui quadre tres-bien avec l'œuvre des Philosophes. Le corps, c'est la terre ; l'esprit, c'est l'eau ; l'ame, c'est le feu, ou le soufre de l'Or. L'esprit augmente la quantité du corps, & le feu augmente la vertu. Mais parce que eu égard au poids, il y a plus d'esprit que de feu, l'esprit s'exalte, opprime le feu, & l'attire à soi : de maniere qu'un chacun de ces deux s'augmente en vertu, & la terre qui fait le milieu entr'eux, croît en poids.

Que tout Inquisiteur de l'Art détermine donc en son esprit, quel est celui des trois Principes qu'il cherche & qu'il le secoure, afin qu'il puisse vaincre son

contraire ; & puis après qu'il ajoûte son poids au poids de la Nature , afin que l'Art accomplisse le défaut de la Nature : & ainsi le Principe qu'il cherche surmontera son contraire. Nous avons dit au Chapitre de l'Element de la Terre , qu'elle n'est que le receptacle des autres Elements ; c'est-à-dire , le sujet dans lequel le feu & l'eau se combattent par l'intervention de l'air. Que si en ce combat l'eau surmonte le feu , elle produit des choses de peu de durée & corruptibles : mais que si le feu surmonte l'eau , il produit des choses perpetuelles & incorruptibles. Considere donc ce qui t'est nécessaire.

Sçache encore que le feu & l'eau sont en chaque chose ; mais ni le feu ni l'eau ne produisent rien , parce qu'ils ne font seulement qu : disputer & combattre ensemble , qui des deux aura plus de vitesse & de vertu : ce qu'ils ne sçauroient faire d'eux-mêmes , s'ils n'étoient excitez par une chaleur extrinsèque , que le mouvement des vertus célestes allume au centre de la Terre , sans laquelle chaleur le feu & l'eau ne feroient jamais rien , & chacun d'eux demeureroit toujours en son terme & en son poids : Mais après que

Qij

la Nature les a tous deux conjoints dans un sujet en une deuë & convenable proportion, alors elle les excite par une chaleur extrinsèque ; & ainsi le feu & l'eau commencent à combattre l'un contre l'autre, & chacun d'eux appelle son semblable à son secours, & en cette sorte ils montent & croissent jusqu'à ce que la terre ne puisse plus monter avec eux. Pendant qu'ils sont tous deux retenus dans la terre, ils se subtilisent : car la terre est le sujet dans lequel le feu & l'eau montent sans cesse, & produisent leur action par les pores de la terre que l'air leur a ouvert & préparé ; & de cette subtilisation du feu & de l'eau naissent des fleurs & des fruits, dans lesquels le feu & l'eau deviennent amis, comme on peut voir aux Arbres. Car plus l'eau & le feu sont subtilisez & purifiez en montant, ils produisent de plus excellens fruits : principalement si lorsque le feu & l'eau finissent leur opération, leurs forces unies ensemble sont également puissantes.

Ayant donc purifié les choses desquelles tu te veux servir, fais que le feu & l'eau deviennent amis (ce qu'ils feront facilement dans leur terre qui étoit montée avec eux :) alors tu acheveras ton ouvrage.

plûtôt que la Nature, si tu sçais bien conjoindre l'eau avec le feu selon le poids de la Nature, non pas comme ils ont été auparavant, mais comme la Nature le requiert, & comme il t'est nécessaire; parce que dans tous les composez la Nature met moins de feu que des trois autres Elemens. Il y a toujours moins de feu; mais la Nature, selon son pouvoir, ajoute un feu extrinsèque pour exciter l'interne, selon le plus ou le moins qu'il est de besoin à chaque chose, & cependant un plus long ou un plus petit espace de tems. Et selon cette opération, si le feu intrinsèque surmonte, ou est surmonté par les autres Elemens, il en arrive des choses parfaites ou imparfaites, soit és mineraux, ou és vegetaux. A la verité le feu extrinsèque n'entre pas essentiellement en la composition de la chose, mais seulement en vertu, parce que le feu intrinsèque materiel contient en soi tout ce qui lui est nécessaire, pourveu qu'il ait seulement de la nourriture; & le feu extrinsèque lui sert de nourriture, de même que le bois entretient le Feu élémentaire; & suivant le plus ou le moins qu'il a de nourriture, il croît & se multiplie.

Il se faut toutefois donner de garde

Q. iij

que le feu extrinsèque ne soit trop grand, parce qu'il suffoqueroit l'intrinsèque ; de même que si un homme mangeoit plus qu'il ne pourroit, il seroit bien-tôt suffoqué : une grande flâme devore un petit feu. Le feu extrinsèque doit être multiplicatif, nourrissant, & non pas devorant : car de cette maniere les choses viennent à leur perfection. La decoction donc est la perfection de toutes choses : & ainsi la Nature ajoûte la vertu au poids, & perfectionne son ouvrage. Mais à cause qu'il est difficile d'ajoûter quelque chose au composé, veu que cela demande un long travail, je te conseille d'ôter autant du superflu qu'il en est besoin, & que la Nature le requiert : mêle-le aux superfluités ôtées ; la Nature te montrera après ce que tu as cherché. Tu connoîtras même si la Nature a bien ou mal conjoints les Elemens, veu que tous les Elemens ne subsistent que par leur conjonction. Mais plusieurs Artistes sement de la paille pour du bled froment ; quelques-uns sement l'un & l'autre : plusieurs rejettent ce que les Philosophes aiment, & quelques-uns commencent & achevent en même tems : ce qui n'arrive que par leur inconstance. Ils professent un Art difficile, &

ils cherchent un travail facile. Ils rejettent les bonnes matieres , & sement les mauvaises. Et comme les bons Auteurs au commencement de leurs Livres cachent cette Science, de même les Artistes au commencement de leur travail rejettent la vraie matiere. Nous disons que cet Art n'est autre chose que les vertus des Elemens également mêlées ensemble, une égalité naturelle du chaud , du froid, du sec & de l'humide ; une conjonction du mâle & de la femelle , & que cette même femelle a engendré ce mâle ; c'est-à-dire , une conjonction du feu & de l'humide radical des Métaux : considérant que le Mercure des Philosophes a en soi son propre Soufre , qui est d'autant meilleur , que la Nature l'a plus ou moins cuit & dépuré. Tu pourras parfaire toutes ces choses du Mercure. Que si tu sçais ajoûter ton poids au poids de la Nature, en doublant le Mercure & triplant le Soufre, il deviendra dans peu de tems bon , & après meilleur , & enfin tres-bon , quoi qu'il n'y ait qu'un seul Soufre apparent, & deux Mercures d'une même racine , ni trop cruds , ni trop cuits , mais toutefois purgez & dissouts, si tu m'as entendu.

Il n'est pas nécessaire que je déclare par écrit la matiere du Mercure des Philosophes, ni la matiere de leur Soufre. Jamais homme n'a encore pû jusqu'à present, & ne pourra même à l'avenir la déclarer plus ouvertement & plus clairement que les anciens Philosophes l'ont décrite & nommée, s'il ne veut être anathème de l'Art : car elle est si communément nommée, qu'on n'en fait pas même d'état. C'est ce qui fait que les Inquisiteurs de cette Science s'adonnent plutôt à la recherche de quelques vaines subtilitez, que de demeurer en la simplicité de la Nature. Nous ne disons pas toutefois que le Mercure des Philosophes soit quelque chose commune, & qu'il soit clairement nommé par son propre nom ; mais qu'ils ont sensiblement désigné la matiere de laquelle les Philosophes extrayent leur Mercure & leur Soufre : parce que le Mercure des Philosophes ne se trouve point de soi sur la Terre, mais il se tire par artifice du Soufre & du Mercure conjoints ensemble ; il ne se montre point, car il est nud : néanmoins la Nature l'a merveilleusement enveloppé.

Pour conclure, nous disons en repétant que le Soufre & le Mercure (conjoints toutefois ensemble) sont la mi-
niere

niere de nôtre argent - vif, lequel a le pouvoir de diffoudre les Métaux, de les mortifier & de les vivifier. Il a reçu cette puissance du Soufre aigre qui est de même nature que lui.

Mais afin que tu puisses mieux comprendre, écoute quelle difference il y a entre nôtre argent-vif & celui du vulgaire. L'argent - vif vulgaire ne dissout point l'or ni l'argent, & ne se mêle point avec eux inséparablement : mais nôtre argent-vif dissout l'or & l'argent ; & si une fois il s'est mêlé avec eux, on ne les peut jamais séparer, non plus que de l'eau mêlée avec de l'eau. Le Mercure vulgaire a en soi un Soufre combustible mauvais, qui le noircit ; nôtre Mercure a un Soufre incombustible, fixe, bon, tres-blanc, & rouge. Le Mercure vulgaire est froid & humide ; le nôtre est chaud & humide. Le Mercure vulgaire noircit & rache les corps ; nôtre argent-vif les blanchit, jusqu'à les rendre clairs comme le crystal. Et précipitant le Mercure vulgaire, on le convertit en une poudre de couleur de citron, & en un mauvais Soufre ; au lieu que nôtre argent vif par le moyen de la chaleur se convertit en un Soufre tres-blanc, fixe & fusible. Le

R.

Mercuré vulgaire devient d'autant plus fusible, qu'il est cuit : mais plus on donne de coction à nôtre argent-vif, plus il s'épaissit & se coagule.

Toutes ces circonstances te peuvent donc faire connoître combien il y a de difference entre le Mercuré vulgaire, & l'argent-vif des Philosophes. Que si tu ne m'entends pas encore, tu attendras en vain : n'espère point que jamais homme vivant te découvre les choses plus clairement que je viens de faire. Mais parlons à présent des vertus de nôtre argent-vif : Il a une vertu & une force si efficace, que de soi il suffit assez, & pour toi, & pour lui ; c'est-à-dire, que tu n'as besoin que de lui seul, sans aucune addition de chose étrangere, veu que par sa seule décoction naturelle, il se dissout & se congele lui-même. Mais les Philosophes dans la concoction, pour accourcir le tems, y ajoutent son Soufre bien digeste & bien meur, & font ainsi leur opération.

Nous eussions bien pû citer les Philosophes qui confirment nôtre discours ; mais parce que nos écrits sont plus clairs que les leurs, ils n'ont pas besoin de leur approbation : car quiconque les entendra, nous entendra bien aussi. Si tu veux donc

Suivre nôtre avis, nous te conseillons (avant que de s'appliquer à cet Art) que tu apprennes premièrement à retenir ta langue. Après, que tu ayes à rechercher la Nature des Minieres, des Métaux & Vegetaux, parce que nôtre Mercure se trouve en tout sujet, & que le Mercure des Philosophes se peut extraire de toute chose, quoi qu'on le trouve plus prochainement en un sujet qu'en un autre.

Sçaches donc aussi pour certain que cette Science ne consiste pas dans le hazard, & dans une invention fortuite & casuelle, mais qu'elle est appuyée sur une réelle connoissance : & il n'y a que cette seule matiere au monde, par laquelle & de laquelle on prépare la Pierre des Philosophes. Elle est véritablement en toutes choses du monde ; mais la vie de l'homme ne seroit pas assez longue pour en faire l'extraction. Si toutefois tu y travailles sans la connoissance des choses naturelles, principalement au règne minéral, tu seras semblable à un aveugle qui chemine par habitude. Quiconque travaille de cette sorte, son labeur est tout-à-fait fortuit & casuel : Et même (comme il arrive souvent) encore que quelqu'un par hazard travaille sur la vraie

R ij

matiere de nôtre argent-vif, néanmoins il advient qu'il cesse d'opérer là où il devroit commencer ; car comme fortuitement il l'a trouvée, aussi la perd-il fortuitement, à cause qu'il n'a point de fondement sur lequel il puisse bien assurer son intention. C'est pourquoi cette Science est un pur don du Dieu Tres-haut, & ne peut être que difficilement connue, sinon par revelation divine, ou par la demonstration qu'un ami nous en fait. Car nous ne pouvons pas être tous des Gebers ni des Lulles : & encore que Lulle fût un esprit tres-subtil, néanmoins si Arnault ne lui eût donné la connoissance de l'Art, certes il auroit ressemblé aux autres qui la recherchent avec tant de difficulté : & Arnault même confesse l'avoir apprise d'un sien ami. Il est facile d'écrire à celui auquel la Nature dicte elle-même. Et comme on dit en commun proverbe : Il est fort aisé d'ajouter à ce qui a déjà été inventé. Tout Art & toute Science est facile aux maîtres ; mais aux disciples qui ne font que commencer, il n'en va pas de même : Et pour acquérir cette Science, il y faut un long-tems, plusieurs vaisseaux, de grandes dépenses, un travail journalier, avec

de grandes meditations : mais toutes choses sont aisées & legeres à celui qui les sçait.

Nous disons en concluant, que cette Science est un don de Dieu seul, & que celui qui en a la vraye connoissance, le doit incessamment prier, afin qu'il lui plaise benir cet Art de ses saintes graces; car sans la bénédiction Divine, il est tout-à-fait inutile : comme nous l'avons nous-mêmes expérimenté, lorsque pour cette Science nous avons soufferts de tres-grands dangers, & que nous en avons reçu plus d'infortune & d'incommodité, que d'utilité. Mais c'est l'ordinaire des Hommes, de devenir sages un peu trop tard. Les jugemens de Dieu sont plusieurs abîmes : toutefois dans toutes nos infortunes, nous avons toujours admiré la Providence divine : Car nôtre souverain Créateur nous a toujours donné une telle protection, qu'aucun de nos ennemis ne nous a jamais pû opprimer; nous avons toujours eu nôtre Ange Gardien qui nous a été envoyé de Dieu, pour conserver cette Arche dans laquelle il a plu à Dieu de renfermer un si grand trésor, & qu'il protège jusqu'à present. Nous avons ouï dire que nos ennemis

R. iij

sont tombez dans les lacs qu'ils avoient préparé : que ceux qui avoient attenté à nôtre vie, ont été privez de la leur : que ceux qui se sont emparez de nos biens, ont perdu leur bien propre : quelques-uns même d'entre-eux ont été chassés de leurs Royaumes. Nous sçavons que plusieurs de ceux qui ont détracté contre nôtre honneur, ont péri dans la honte & dans l'infamie, tant nous avons été asseurez sous la garde du Créateur de toutes choses, qui dès le berceau nous a toujours conservé sous l'ombre de ses aîles, & nous a inspiré un esprit d'intelligence des choses naturelles, auquel soit loüange & gloire par infinis siècles des siècles.

Nous avons reçu tant de bienfaits du Tres-haut nôtre Créateur, que tant s'en faut que nous les puissions écrire, que nous ne pouvons pas seulement les imaginer. A peine y a-t-il aucun des mortels à qui cette Bonté infinie ait accordé plus de graces, voire même autant qu'elle a fait à nous. Plût à Dieu en reconnaissance, que nous eussions assez de force, assez d'entendement, & assez d'éloquence pour lui rendre les graces que nous devons ; car nous confessons n'avoir pas tant mérité de nous-mêmes,

mais nous croyons que toute nôtre félicité est venue de ce que nous avons espéré, que nous espérons, & espérons toujours en lui. Car nous sçavons qu'il n'y a personne entre les mortels qui nous puisse aider, & que c'est de Dieu seul nôtre Créateur que nous devons espérer nôtre secours ; parce que c'est en vain que nous mettrions nôtre confiance en la personne des Princes, qui sont hommes mortels comme nous (selon le Psalmiste :) Ils ont tous reçu de Dieu l'esprit de vie, lequel étant ôté, le reste n'est plus que poussière : mais que c'est une chose très-assurée de mettre son espérance en Dieu nôtre Seigneur, duquel (comme d'une source de bonté) tous les biens procèdent avec abondance.

Toi donc qui desires arriver au but de cette sainte Science, mets tout ton espoir en Dieu ton Créateur, & le prie incessamment, & croi fermement qu'il ne t'abandonnera point : Car s'il connoît que ton cœur soit franc & sincère, & que tu ayes fondé toute ton espérance en lui, il te donnera un moyen très-facile, & te montrera la voye que tu dois tenir pour jouir du bonheur que tu desires si ardemment. *Le commencement de la sagesse*

R iij

est la crainte de Dieu : prie-le , & travaille néanmoins. Dieu à la verité donne l'entendement , mais il faut que tu en sçaches user : car comme le bon entendement & la bonne occasion sont des dons de Dieu , de même nous les perdons aussi pour la peine de nos péchez.

Mais pour retourner à nôtre propos : Nous disons que l'argent-vif est la premiere matiere de cét œuvre , & qu'effectivement il n'y a rien autre chose , puis-que tout ce qu'on y ajoûte a pris son origine de lui. Nous avons dit en quelque endroit , que toutes les choses du monde se font & sont engendrez des trois Principes : mais nous en purgeons quelques-uns de leurs accidens ; & étans bien purs, nous les conjoignons derechef. En ajoûtant ce que nous y devons ajoûter , nous accomplissons ce qui y manque ; & en imitant la Nature , nous cuisons jusqu'au dernier degré de perfection , ce que la Nature n'a pû parachever , à cause de quelque accident , & qu'elle a déjà fini où l'Art doit commencer. C'est pourquoi si tu veux imiter la Nature , imite-la dans les choses auxquelles elle opère , & ne te fâches point de ce que nos Ecrits semblent se contrarier en quelques endroits :

Il faut que cela soit ainsi, de crainte que l'Art ne soit trop divulgué. Mais pour toi, choisis les choses qui s'accordent avec la Nature, prends la rose, & laisse les épines. Si tu prétends faire quelque métal, prends un métal pour fondement matériel, parce que d'un chien il ne s'en engendre qu'un chien, & d'un métal il ne s'en engendre qu'un métal. Car sçaches pour certain, que si tu ne prends l'humide radical du métal parfaitement séparé, tu ne feras jamais rien : C'est en vain que tu laboure la terre, si tu n'as aucun grain de froment pour y semer : Il n'y a qu'une seule matière, un seul art, & une seule opération. Si donc tu veux produire un métal, tu le fermenteras par un métal : mais si tu veux produire un arbre, il faut que la semence d'un arbre de la même espèce que celui que tu veux produire, te serve de ferment ou de levain pour cette production.

Il n'y a (comme j'ai dit) qu'une seule opération, hors laquelle il n'y en a aucune autre qui soit vraie. Tous ceux-là donc se trompent, qui disent que hors cette unique voye & cette seule matière naturelle, il y a quelque particulier qui est vrai : car on ne peut pas avoir aucune branche, si

elle n'est ceüillie du tronc de l'arbre. C'est une chose impossible, & même une folle entreprise, de vouloir plutôt faire venir le rameau, que l'arbre d'où il doit sortir. Il est plus facile de faire la pierre, qu'à aucun petit & tres-simple particulier, qui soit utile, & qui soutienne les épreuves comme le naturel. Il y en a néanmoins plusieurs qui se vantent de pouvoir faire une Lune fixe ; mais ils feroient mieux s'ils fixoient le plomb ou l'estain, veu qu'à mon jugement c'est une même chose, parce que ces choses ne résistent point à l'examen du feu, pendant qu'ils sont en leur propre nature. La Lune en sa nature est assez fixe, & n'a pas besoin d'aucune fixation sophistique : mais comme il y a autant de têtes qu'il y a de sentimens, nous laissons à un chacun son opinion : que celui qui ne voudra pas suivre nôtre conseil, & imiter la Nature, demeure dans son erreur. A la verité on peut bien faire des particuliers, quand on a l'arbre, les rejetons duquel peuvent être antez à plusieurs autres arbres : tout ainsi qu'avec une eau, on peut faire cuire diverses sortes de viandes, selon la diversité desquelles le boüillon aura diverse faveur, & néanmoins ne sera fait que

d'une même eau & d'un même principe.

Nous concluons donc qu'il n'y a qu'une unique Nature, tant és métaux, qu'és autres choses ; mais son opération est diverse. Il y a aussi, selon Hermès, une matière universelle. *Ainsi d'une seule chose toutes choses ont pris leur origine.*

Il y a toutefois plusieurs Artistes qui travaillent chacun à leur fantaisie : Ils cherchent une nouvelle matière ; c'est pourquoi aussi ils trouvent un nouveau rien récemment inventé, parce qu'ils interprètent les Ecrits des Philosophes selon le sens littéral, & ne regardent pas la possibilité de la Nature. Mais ces sortes de gens sont compagnons de ceux dont nous avons parlé en nôtre Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste, lesquels retournerent en leurs maisons sans avoir rien conclu : Ils cherchent la fin de l'œuvre, non seulement sans aucun instrument moyen, mais encore sans aucun principe. Et cela vient de ce qu'ils s'efforcent de parvenir à cet Art, sans en avoir appris les véritables fondemens, ou par la meditation des ouvrages de la Nature, ou par la lecture des Livres des Philosophes, & qu'ils s'amusent aux Receptes sophistiques de quelques coureurs, (quoi qu'à

présent les Livres des Philosophes ont pû être alterez & corrompus en plusieurs endroits, par les envieux qui ont ajouté ou diminué, selon leur caprice & à leur fantaisie.) Et après comme ils ne réussissent pas, ils ont recours aux Sophistications, & font une infinité de vaines épreuves, en blanchissant, rubifiant, fixant la Lune, tirant l'ame de l'Or : ce que nous avons soutenu ne se pouvoir faire dans nôtre Preface des douze Traitez. Nous ne voulons pas nier, mais au contraire nous croyons, qu'il est absolument nécessaire d'extraire l'ame métallique, non pas pour l'employer aux opérations Sophistiques, mais à l'œuvre des Philosophes : laquelle ame ayant été extraite, & étant bien purgée, doit être derechef jointe à son corps, afin qu'il se fasse une véritable résurrection du corps glorifié. Nous ne nous sommes jamais proposé de pouvoir multiplier le Froment, sans un grain de Froment : mais sçaches aussi qu'il est tres faux que cette ame extraite puisse teindre quelqu'autre métal par un moyen Sophistique ; & tous ceux qui font gloire de ce travail, sont des faussaires & des menteurs. Mais nous parlerons plus amplement de ces

opérations dans nôtre troisiéme Traité du Sel, veu que ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur ce sujet.

CHAPITRE VII.

Du Soufre.

C'EST avec raison que les Philosophes ont attribué le premier degré d'honneur au Soufre, comme à celui qui est le plus digne des trois Principes, en la préparation duquel toute la Science est cachée. Il y a trois sortes de Soufres, qu'il faut choisir parmi toutes autres choses. Le premier est un Soufre teignant ou colorant : le second, un Soufre congelant le Mercure ; & le troisiéme, un Soufre essentiel qui amène à maturité, duquel à la vérité nous devons serieusement traiter. Mais parce que nous avons déjà fini l'un des Principes par un Dialogue, nous sommes encore obligez de terminer les autres en la même forme, pour ne sembler pas faire injure plutôt à l'un qu'à l'autre.

Le Soufre est le plus meur des trois

Principes , & le Mercure ne se sçauroit congeler que par le Soufre : De manière que toute nôtre opération en cét Art ne doit être autre que d'apprendre à tirer le Soufre du corps des Métaux , par le moyen duquel nôtre argent-vif se congèle en or & en argent dans les entrailles de la Terre. Dans cét œuvre ce Soufre nous sert de mâle ; c'est la raison pour laquelle il passe pour le plus noble , & le Mercure lui tient lieu de femelle. De la composition & de l'action de ces deux, font engendrez les Mercurés des Philosophes.

Nous avons décrit au Dialogue du Mercure avec l'Alchymiste , l'assemblée que firent les Alchymistes , pour consulter entr'eux de quelle manière & en quelle façon il falloit faire la Pierre des Philosophes. Nous avons aussi dit comme ils furent surpris d'un grand orage , qui les contraignit de se séparer sans avoir rien conclu ; & comme ils se disperferent presque par tout l'Univers. Car cette grande tempête & ce vent impetueux souffla si fortement à la tête de quelques-uns d'entr'eux , & les éloigna tellement les uns des autres , que depuis ce tems-là ils n'ont pû se rassembler : D'où il est arrivé

qu'un chacun d'eux s'imagine encore divers chimères, & veut faire la Pierre suivant son caprice & à sa fantaisie. Mais entre tous ceux de cette Congregation, laquelle étoit composée de toutes sortes de gens de diverses nations & de différentes conditions, il y eut encore un Alchymiste, duquel nous allons parler dans ce Traité.

C'étoit un bon Homme d'ailleurs, mais qui ne pouvoit rien-conclure. Il étoit du nombre de ceux qui se proposent de trouver fortuitement la Pierre Philosophale : Il étoit aussi compagnon de ce Philosophe qui avoit eu dispute avec Mercure. Celui-ci parloit de cette sorte : Si j'avois eu le bonheur de m'entretenir avec le Mercure, je l'aurois pressé en peu de paroles, & lui aurois tiré tous ses secrets les plus cachez. Mon camarade fut un grand fol (disoit-il) de n'avoir pas sçu procéder avec lui. Quant à moi, le Mercure ne m'a jamais plu, & ne croi pas même qu'il contienne rien de bon : mais j'approuve fort le Soufre, parce que dans nôtre assemblée nous en disputâmes tres-bien ; & je croi que si la tempête ne nous eût détourné & n'eût point rompu nôtre conversation,

nous eussions enfin conclu que c'étoit la premiere matiere , parce que je n'ai pas coûtume de concevoir de petites choses, & que ma tête n'est remplie que de profondes imaginations. Et il se confirma tellement dans cette opinion , qu'il prit résolution de travailler sur le Soufre. Il commença donc à le distiller, le sublimer, le calciner, le fixer, & en extraire l'huile par la campane : tantôt il le prit tout seul, tantôt il le mêla avec des crystaux, tantôt avec des coquilles d'œufs ; & en fit plusieurs autres épreuves : Et après avoir employé beaucoup de tems & de dépenses, sans avoir jamais pû rien trouver qui répondît à son attente, le pauvre misérable s'attrista fort, & passa plusieurs nuits sans dormir. Quelquefois il sortoit seul hors la Ville, afin de pouvoir plus commodément songer, & s'imaginer quelque matiere assurée pour faire réussir son travail. Un jour qu'il se promenoit, & qu'il étoit tellement enseveli dans ses profondes speculations, qu'il en étoit presque en extase, il arriva jusqu'à une certaine Forest tres-verte & tres-abondante en toutes choses, dans laquelle il y avoit des Minières minerales & métalliques, & une grande quantité d'oiseaux & animaux

maux de toutes sortes : les arbres , les herbes & les fruits y étoient en abondance : Il y avoit plusieurs aqueducs , car on ne pouvoit avoir de l'eau en ces lieux , si elle n'y étoit conduite de différens endroits , par l'adresse de plusieurs Artistes , au moyen de plusieurs instrumens & divers canaux. La meilleure , la principale & la plus claire , étoit celle qu'on tiroit des rayons de la Lune ; & cette excellente eau étoit réservée pour la Nymphé de cette Forest. On voyoit en ce même lieu des Moutons & des Taureaux qui païssoient. Il y avoit aussi deux jeunes Pasteurs , que l'Alchymiste interrogea en cette maniere : A qui appartient (dit-il) cette Forest ? C'est le Jardin & la Forest de nôtre Nymphé Venus , répondirent-ils. Ce lieu étoit fort agréable à l'Alchymiste ; il s'y promenoit çà & là ; mais il songeoit toujours à son Soufre. Enfin s'étant lassé à force de promenades , ce misérable s'assit sous un arbre , à côté du Canal : Là il commença à se lamenter amèrement , & à déplorer le tems , la peine , & les grandes dépenses qu'il avoit follement employées , sans aucun fruit (car il n'étoit pas méchant autrement , & il ne faisoit tort qu'à

S

soi-même.) Il parla de cette sorte : Que veux dire cela ? Tous les Philosophes disent que c'est une chose commune, vile & facile : & moi qui suis Homme docte, je ne puis comprendre quelle est cette misérable Pierre. Et se plaignant ainsi, il commença à injurier le Soufre, à cause qu'il lui avoit fait en vain dépenser tant de biens, consommer tant de tems, & employer tant de peine. Le Soufre étoit bien aussi en cette Forest, mais l'Alchymiste ne le sçavoit pas. Tandis qu'il se lamentoit, il entendit comme la voix d'un Vieillard, qui lui dit : Mon ami, pourquoi maudis-tu le Soufre ? L'Alchymiste regardant de toutes parts autour de lui, & ne voyant personne, il fut épouvanté. Cette Voix lui dit derechef : Mon ami, pourquoi t'attristes-tu ? L'Alchymiste reprenant son courage : Tout ainsi, Monsieur (dit-il) que celui qui a faim ne songe qu'au pain ; de même je n'ai autre pensée, qu'à la Pierre des Philosophes.

La Voix. Et pourquoi maudis-tu tant le Soufre ?

L'Alchymiste. Seigneur, j'ai crû que c'étoit la première matière de la Pierre Philosophale ; c'est la raison pour laquelle

J'ai travaillé sur lui pendant plusieurs années : j'y ai beaucoup dépensé, & je n'ai pû trouver cette Pierre.

La Voix. Mon ami, j'ai bien connu que le Soufre est le vrai & principal sujet de la Pierre des Philosophes : mais pour toi, je ne te connois point, & ne puis rien comprendre à ton travail ni à ton dessein. Tu as tort de maudire le Soufre, parce qu'étant emprisonné, il ne peut pas être favorable à toutes sortes de gens, veu qu'il est dans une prison tres-obscure les pieds liez, & qu'il ne sort que là où ses Gardes le veulent porter.

L'Alchymiste. Et pourquoi est-il emprisonné ?

La Voix. Parce qu'il vouloit obéir à tous les Alchymistes, & faire tout ce qu'ils vouloient contre la volonté de sa mere, qui lui avoit commandé de n'obéir seulement qu'à ceux qui la connoissoient : C'est pourquoi elle le fit mettre en prison, & commanda qu'on lui liât les pieds, & lui ordonna des Gardes, afin qu'il ne pût aller en aucune part sans leur sçû & leur volonté.

L'Alchymiste. O misérable ! c'est ce qui est cause qu'il n'a pû me secourir : vraiment sa mere lui fait grand tort. Mais

S ij

quand sortira-t-il de ces prisons ?

La Voix. Mon ami , le Soufre des Philosophes n'en peut sortir qu'avec un tres-long tems , & avec de tres-grands labeurs.

L'Alchymiste. Seigneur , qui sont ceux qui le gardent ?

La Voix. Mon ami , ses Gardes sont de même genre que lui , mais ce sont des Tyrans.

L'Alchymiste. Mais vous , qui êtes-vous ? & comment vous appelez-vous ?

LA VOIX. Je suis le Juge & le Geollier de ces prisons ; & mon nom est Saturne.

L'Alchymiste. Le Soufre est donc détenu en vos prisons ?

La Voix. Le Soufre est veritablement détenu dans mes prisons , mais il a d'autres Gardes.

L'Alchymiste. Et que fait-il dans les prisons ?

La Voix. Il fait tout ce que ses Gardes veulent.

L'Alchymiste. Mais que sçait-il faire ?

La Voix. C'est un artisan qui fait mille œuvres différentes ; c'est le cœur de toutes choses : il sçait améliorer les Métaux , corriger les Minieres ; il donne l'enten-

dement aux Animaux ; il sçait produire toutes sortes de fleurs aux herbes & aux arbres ; il domine sur toutes ces choses : C'est lui qui corrompt l'air, & qui puis après le purifie : C'est l'Auteur de toutes les odeurs du monde, & le Peintre de toutes les couleurs.

L'Alchymiste. De quelle matière fait-il les fleurs ?

La Voix. Ses Gardes lui fournissent les vases & la matière : le Soufre la digere ; & selon la diversité de la digestion qu'il en fait, & eu égard au poids, il en produit diverses fleurs, & plusieurs odeurs.

L'Alchymiste. Seigneur, est-il vieux ?

La Voix. Mon ami, sçache que le Soufre est la vertu de chaque chose : c'est le puisné, mais le plus vieux de tous, le plus fort, & le plus digne ; c'est un enfant obéissant.

L'Alchymiste. Seigneur, comment le connoît-on ?

La Voix. Par des manieres admirables ; mais il se fait connoître és Animaux par leur raison vitale, és Métaux par leur couleur, és Vegetaux par leur odeur : sans lui sa mere ne peut rien faire.

L'Alchymiste. Est-il seul héritier, ou s'il a des freres ?

La Voix. Mon ami, sa mere a seulement un fils de cette nature, les autres freres sont associez des méchans : Il a une sœur qu'il aime, & de laquelle il est aimé reciproquement; car elle lui est comme sa mere.

L'Alchymiste. Seigneur, est-il par tout, & en tous lieux d'une même forme ?

La Voix. Quant à sa Nature, elle est toujours une, & d'une même forme; mais il se diversifie dans les prisons: toutefois son cœur est toujours pur, mais ses habits sont maculez.

L'Alchymiste. Seigneur, a-t-il été quelquefois libre ?

La Voix. Oüi certes, il a été tres-libre, principalement du vivant de ces Hommes sages, qui avoient une grande amitié avec sa mere.

L'Alchymiste. Et qui ont été ceux-là ?

La Voix. Il y en a une infinité. Hermès qui étoit une même chose avec sa mere, a été de ce nombre. Après lui ont été plusieurs Rois, Princes, & beaucoup d'autres Sages, tels qu'étoient en ces tems-là Aristote, Avicenne, & autres, lesquels ont délivré le Soufre : car tous ceux-là ont sçu délier les liens qui te-

noient le Soufre garotté.

L'Alchymiste. Seigneur, que leur a-t-il donné pour l'avoir mis en liberté ?

La Voix. Il leur a donné trois Royaumes. Car quand quelqu'un le sçait diffoudre & délivrer de prison, il subjugué ses Gardes (qui maintenant le gouvernent en son Royaume,) il les lie, & les livre & assujettit à celui qui l'a délivré, & lui donne aussi leurs Royaumes en possession. Mais ce qui est de plus grand, c'est qu'en son Royaume il y a un Miroir, dans lequel on voit tout le monde : Qui-conque regarde en ce Miroir, il peut voir & apprendre les trois parties de la sçapience de tout le monde ; & de cette maniere il deviendra tres-sçavant en ces trois régnes, comme ont été Aristote, Avicenne, & plusieurs autres, lesquels, aussi-bien que leurs prédécesseurs, ont veu dans ce Miroir comment le monde a été créé. Par son moyen ils ont appris les influences des corps célestes sur les inférieurs, & de quelle façon la Nature compose les choses par le poids du feu : ils ont appris encore le mouvement du Soleil & de la Lune ; mais principalement ce mouvement universel, par lequel sa mere est gouvernée. C'est par lui qu'ils

ont connu les degrez de chaleur, de froid, d'humidité & de sécheresse, & les vertus des herbes de toute autre chose : A raison dequoi ils sont devenus très-bons Medecins. Et certainement un Medecin ne peut pas être habile & solide en son Art, s'il n'a appris, non pas des Livres de Galien ou d'Avicenne, mais de la fontaine de la Nature, à connoître la raison pour laquelle cette herbe est telle ou telle, pourquoi elle est chaude, ou sèche, ou humide en tel degré : & c'est de là que ces Anciens ont tiré leur connoissance. Ils ont diligemment considéré toutes ces choses, & les ont laissées par écrit à leurs successeurs, afin d'attirer les Hommes à de plus hautes méditations, & leur apprendre à délivrer le Soufre, & dissoudre ses liens. Mais les Hommes de ce siècle ont pris leurs Ecrits pour un fondement final, & ne veulent pas porter leur recherche plus outre ; ils se contentent de sçavoir dire qu'Aristote ou Galien l'ont ainsi écrit.

L'Alchymiste. Et que dites-vous, Seigneur ! peut-on connoître une herbe sans Herbar ?

La Voix. Les anciens Philosophes ont puisé toutes leurs Receptes de la fontaine

taine même de la Nature.

L'Alchymiste. Seigneur, comment cela ?

La Voix. Sçaches que toutes les choses qui sont dans la Terre & sur la Terre, sont engendrées & produites par les trois Principes, mais quelquefois par deux, auxquels toutefois le troisième est adhérent. Celui donc qui connoîtra les trois Principes & leurs poids, de même que la Nature les a conjoints, il pourra facilement connoître selon le plus ou le moins de leur coction, les degrez du feu dans chaque sujet, & s'il a été bien, ou mal, ou mediocrement cuit : Car ceux qui connoissent les trois Principes, connoissent aussi tous les Vegetaux.

L'Alchymiste. Et comment cela ?

La Voix. Par la veüe, par le goût, & par l'odorat ; car dans ces trois sens sont terminez les trois Principes des choses, & le degré de leur décoction.

L'Alchymiste. Seigneur, ils disent que le Soufre est une Medecine.

La Voix. Il est la Medecine & le Medecin lui-même, & il donne pour reconnaissance son sang, qui est une Medecine à celui qui le délivre de prison.

L'Alchymiste. Seigneur, combien peut

T

vivre celui qui possède cette Medecine universelle ?

La Voix. Jusqu'au terme de la mort : toutefois il en faut user sagement , car plusieurs Scavans sont morts avant le terme de leur vie , par l'usage de cette Medecine.

L'Alchymiste. Que dites-vous, Monseigneur ? est-ce un venin ?

La Voix. Ne sçavez-vous pas qu'une grande flâme de feu en consume une petite ? Plusieurs de ces Philosophes ayant appris cet Art , au moyen des enseignemens qui leur avoient été donnez par les autres , n'ont pas d'eux-mêmes recherché si profondément la vertu de cette Medecine ; ils ont crû que plus cette Medecine étoit puissante & subtile , elle étoit aussi plus propre pour donner la santé : Que si un grain de cette Medecine pénètre une grande quantité de métal , à plus forte raison s'insinuë-elle dans toutes les parties du corps humain.

L'Alchymiste. Seigneur, comment donc en doit-on user ?

La Voix. Plus elle est subtile , moins il en faut prendre , de crainte qu'elle n'éteigne la chaleur naturelle : Il en faut user si discrettement , qu'elle nourrisse & cor-

roboire nôtre chaleur, & non pas qu'elle la surmonte.

L'Alchymiste. Seigneur, je sçai bien faire cette Medecine.

La Voix. Tu es bienheureux, si tu la sçais faire; car le sang du Soufre est cette intrinsèque vertu & siccité qui convertit & congele l'argent-vif & tous les autres métaux en Or pur, & qui donne la santé au corps humain.

L'Alchymiste. Seigneur, je sçai faire l'huile de Soufre, qui se prépare avec des crystaux calcinez: j'en sçai encore sublimer une autre par la campane.

La Voix. Vrayement tu es aussi un des Philosophes de cette belle Assemblée: car tu interpretes très-bien mes paroles, de même (si je ne me trompe) que celles de tous les Philosophes.

L'Alchymiste. Seigneur, cette huile n'est-ce pas le sang du Soufre?

La Voix. O mon ami! il n'y a que ceux qui sçavent délivrer le Soufre de ses prisons, qui peuvent tirer le sang du Soufre.

L'Alchymiste. Seigneur, le Soufre peut-il quelque chose és Métaux?

La Voix. Je t'ai dit qu'il sçait tout faire; toutefois il a encore plus de pou-

T ij

voir sur les Métaux, que sur toute autre chose : mais à cause que ses Gardes sçavent qu'il en peut aisément sortir, ils le gardent étroitement en de très-fortes prisons, de maniere qu'il ne peut respirer ; car ils craignent qu'il n'arrive au Palais du Roy.

L'Alchymiste. Seigneur, le Soufre est-il de la sorte étroitement emprisonné dans tous les Métaux ?

La Voix. Il est emprisonné dans tous les Métaux, mais d'une différente maniere : il n'est pas si étroitement renfermé dans les uns que dans les autres.

L'Alchymiste. Seigneur, & pourquoi est-il retenu dans les Métaux avec tant de tyrannie ?

La Voix. Parce que s'il étoit parvenu à son Palais Royal, il ne craindrait plus ses Gardes : Car pour lors il pourroit regarder par les fenêtres avec liberté, & se faire voir à tous, parce qu'il seroit dans son propre règne, quoi qu'il n'y fût pas encore dans l'état le plus puissant, auquel il desire arriver.

L'Alchymiste. Seigneur, que mange-t-il ?

La Voix. Le vent est sa viande, lorsqu'il est libre ; il mange du vent cuit ;

& lorsqu'il est en prison , il est contraint d'en manger du crud.

L'Alchymiste. Seigneur , pourroit-on reconcilier l'inimitié qui est entre lui & ses Gardes ?

La Voix. Oüi, si quelqu'un étoit assez prudent pour cét effet.

L'Alchymiste. Pourquoi ne leur parle-t-il point d'accord ?

La Voix. Il ne le sçauroit faire de lui-même , car incontinent il entre en colère & en furie contr'eux.

L'Alchymiste. Que n'interpose-t-il donc un tiers pour moyenner une paix ?

La Voix. Celui qui pourroit faire cette paix entr'eux , seroit à la verité le plus heureux de tous les hommes , & digne d'une éternelle memoire : mais cela ne peut arriver que par le moyen d'un homme tres-sage , qui auroit intelligence avec la mere du Soufre , & traiteroit avec elle. Car s'ils étoient une fois amis , l'un n'empêcheroit point l'autre ; mais leurs forces étant unies ensemble , ils produiroient des choses immortelles. Certainement celui qui feroit cette reconciliation , seroit recommandable à toute la posterité , & son nom devoit être consacré à l'éternité.

T iij

L'Alchymiste. Seigneur, je terminerai bien les differends qu'ils ont entr'eux, & je délivrerai bien le Soufre hors de sa prison : car d'ailleurs, je suis homme tres-docte & tres-sage ; je suis encore bon praticien, principalement lorsqu'il est question de traiter quelque accord.

La Voix. Mon ami, je voi bien que tu es assez grand, & que tu as une grande tête : mais je ne sçai pas si tu pourras faire ce que tu dis.

L'Alchymiste. Seigneur, peut-être ignorez-vous le sçavoir des Alchymistes ; ils sont toujours victorieux en matière d'accommodemens ; & en verité je ne tiens pas la dernière place parmi eux, pourveu que les ennemis du Soufre veüillent m'entendre pour moyenner cette paix : assurez-vous que s'ils traitent, ils perdront leur cause. Seigneur, croyez-moi, les Alchymistes sçavent faire des accords. Le Soufre sera bien-tôt délivré de sa prison, si ses ennemis veulent seulement traiter avec moi.

La Voix. Votre esprit me plaît, & j'apprens que vous êtes Homme de réputation.

L'Alchymiste. Seigneur, dites-moi encore, si cela est le vrai Soufre des Philosophes.

La Voix. Vrayement ce que vous me montrez est bien du Soufre ; mais c'est à vous à sçavoir , si c'est le Soufre des Philosophes , car je vous en ai assez parlé.

L'Alchymiste. Seigneur , si je trouvois ses prisons , le pourrois-je faire sortir ?

La Voix. Si vous le sçavez , vous le pourrez facilement faire ; car il est plus aisé de le délivrer , que de le trouver.

L'Alchymiste. Seigneur , je vous prie , dites-moi encore , si je le trouvois en pourrois-je faire la Pierre des Philosophes ?

La Voix. O mon ami ! ce n'est pas à moi à le deviner ; mais pensez-y vous-même : Je vous dirai néanmoins que si vous connoissez sa mere , & que vous la suiviez , après avoir délivré le Soufre , incontinent la Pierre se fera.

L'Alchymiste. Seigneur , dans quel sujet se trouve ce Soufre ?

La Voix. Sçaches pour certain que ce Soufre est doué d'une grande vertu ; sa miniere sont toutes les choses du monde ; car il se trouve dans les Métaux , dans les herbes , les arbres , les animaux , les pierres , les minieres , &c.

T. iiij

L'Alchymiste. Et qui diable le pourra trouver, étant caché entre tant de choses & tant de divers sujets? Dites-moi, quelle est la matière de laquelle les Philosophes extrayent leur Soufre.

La Voix. Mon ami, vous en voulez trop sçavoir : toutefois pour vous contenter, sçachez que le Soufre est par tout, & en tout sujet. Il a néanmoins certains Palais où il a accoutumé de donner audience aux Philosophes : mais les Philosophes l'adorent, quand il nage dans sa propre mer, & qu'il joue avec Vulcan ; & ils s'approchent de lui, lorsqu'ils le voyent vêtu d'un tres-chetif habit, pour n'être point connu.

L'Alchymiste. Seigneur, ce n'est point à moi de le chercher en la mer, veu qu'il est caché ici plus prochainement.

La Voix. Je t'ai dit que ses Gardes l'ont mis en des prisons tres-obscurës, afin que tu ne le puisses voir ; car il est en un seul sujet : mais si tu ne l'as pas trouvé dans ta maison, à grand' peine le trouveras-tu dans les forêts : Néanmoins afin que tu ne perde pas l'espérance dans la recherche que tu en fais, je te jure saintement, qu'il est tres-parfait en l'or & en l'argent ; mais qu'il est tres-facile en l'argent-vif.

L'Alchymiste. Seigneur, je ferois bien de bon cœur la Pierre Philosophale.

La Voix. Voila un bon souhait, le Soufre voudroit bien aussi être délivré. Et ainsi Saturne s'en alla. L'Alchymiste déjà lassé fut surpris d'un profond sommeil, durant lequel cette vision lui apparut. Il vid en cette Forêt une Fontaine pleine d'eau, autour de laquelle le Sel & le Soufre se promenoient, contestant l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'enfin ils commencerent à se battre. Le Sel porta un coup incurable au Soufre, & au lieu de sang, il sortit de cette blessure une eau blanche comme du lait, laquelle s'accrut en un grand fleuve. On vid sortir pour lors de cette Forêt Diane Vierge tres-belle, qui commença à se laver dans ce fleuve. Un Prince qui étoit un homme tres-fort, & plus grand que tous ses Serviteurs, passant en cet endroit, la vid, & admira sa beauté : & à cause qu'elle étoit de même Nature que lui, il fut épris de son amour ; de même qu'elle en le voyant brûla reciproquement d'amour pour lui : c'est pourquoi tombant comme en défaillance, elle se noya. Ce que le Prince appercevant, il commanda à ses Serviteurs de l'aller secourir ; mais ils apprehenderent tous

d'approcher de ce fleuve. Ce Prince adressant ses paroles à eux, leur dit : Pourquoi ne secourez - vous pas cette Vierge Diane ? Ils lui répondirent : Seigneur, il est vrai que ce fleuve est petit, & comme desséché, mais il est tres-dangereux ; car une fois nous le voulûmes traverser à vôtre déçû, & à grand'peine pûmes-nous éviter la mort éternelle : nous savons encore que quelques - uns de nos prédécesseurs ont péri en cet endroit. Pour lors ce Prince ayant quitté son gros manteau, tout armé comme il étoit, se jeta dans le fleuve pour secourir la tres-belle Diane : Il lui tendit la main, qu'elle prit ; & se voulant sauver par ce moyen, elle attira le Prince avec elle, de maniere qu'ils se noyèrent tous deux.

Peu de tems après leurs ames sortirent du fleuve, voltigerent autour, & se réjouïrent, disans : *Cette submersion nous a été favorable, car sans elle nous n'eussions pû sortir de nos corps infects.* L'Alchymiste interrogea ces Ames, & leur demanda : Retournerez-vous encore quelque jour dans vos corps ? Les Ames lui répondirent : Oüi, mais non pas dans des corps si souilleés ; ce sera quand ils seront purifieés, & lorsque ce fleuve sera

desséché par la chaleur du Soleil, & que cette Province aussi aura été bien souvent examinée par l'air.

L'Alchymiste. Et que ferez-vous cependant ?

Les Ames. Nous ne cesserons de voltiger sur le fleuve, jusqu'à ce que ces nuages & tempêtes cessent. Cependant l'Alchymiste s'étant encore endormi, fit un agreable songe de son Soufre : il lui sembla voir arriver en ce lieu plusieurs autres Alchymistes, qui cherchoient aussi du Soufre ; & ayant trouvé en la Fontaine le cadavre ou corps mort du Soufre que le Sel avoit tué, ils le partagerent entr'eux : ce que nôtre Alchymiste voyant, il en prit aussi sa part ; & ainsi chacun retourna en sa maison. Ils commencerent dès lors à travailler sur ce Soufre, & n'ont point cessé jusqu'à present. Saturne vint à la rencontre de cét Alchymiste, & lui demanda : Et bien, mon ami, comment vont tes affaires ?

L'Alchymiste. O Seigneur ! j'ai vu une infinité de choses admirables, à peine ma femme les croira-elles : J'ai maintenant trouvé le Soufre : Je vous prie, Monseigneur, aidez-moi, & nous ferons cette Pierre.

Saturne. Mon ami, je t'aiderai tres-volontiers : prépare-moi donc l'argent-vif & le Soufre, & donne-moi un vaisseau de verre.

L'Alchymiste. Seigneur, n'ayez rien à démêler avec le Mercure, car c'est un pendent qui s'est moqué de mon compagnon, & de plusieurs autres qui ont travaillé sur lui.

Saturne. Sçaches que les Philosophes n'ont jamais rien fait sans l'argent-vif, au règne duquel le Soufre est déjà Roi : mi moi pareillement je ne sçauois rien faire sans lui.

L'Alchymiste. Seigneur, faisons la Pierre du Soufre seul.

Saturne. Je le veux bien, mon ami ; mais tu verras ce qui en arrivera. Ils prirent donc le Soufre que l'Alchymiste avoit trouvé, & firent tout suivant la volonté de l'Alchymiste : Ils commencerent à travailler sur ce Soufre, le traiterent en mille façons différentes, & le mirent en des admirables fourneaux, que l'Alchymiste avoit en grand nombre : Mais la fin de leurs labeurs n'ont été que de petites allumettes, souffrées, que les vieilles vendent publiquement pour allumer du feu. Ils recommencerent de nouveau à publi-

mer le Soufre, & à le calciner au gré de l'Alchymiste ; mais quelque chose qu'ils ayent fait, il leur est toujours arrivé à la fin de leur travail, comme auparavant : car tout ce que l'Alchymiste voulut faire de ce Soufre, ne se tourna encore qu'en allumettes. Il dit à Saturne : Seigneur, je voi bien que pour vouloir suivre ma fantaisie, nous ne ferons jamais rien qui vaille : c'est pourquoi je vous prie de travailler tout seul à vôtre volonté, & comme vous le sçavez. Alors Saturne lui dit : Regarde-moi donc faire, & apprens. Il prit deux argens-vifs de diverse substance, mais d'une même racine, que Saturne lava de son urine, & les appella les Soufres des Soufres : puis mêla le fixe avec le volatil ; & après en avoir fait une composition, il les mit en un vaisseau propre ; & de crainte que le Soufre ne s'enfuit, il lui donna un garde, puis après il le mit ainsi dans le bain d'un feu tres-lent, comme la matiere le requeroit, & acheva tres-bien son ouvrage. Ils firent donc la Pierre des Philosophes, parce que d'une bonne matiere, il en vient une bonne chose.

Je vous laisse à penser si nôtre Alchymiste fut bien aise, puisque (pour vous

achever) il prit la Pierre avec le verre ; & admirant la couleur qui étoit rouge comme du sang, ravi d'une extrême joye, il commença à sauter si fort, qu'en sautant, le vaisseau où la Pierre étoit tomba à terre, & se cassa ; & en même tems Saturne disparut. L'Alchymiste étant réveillé, ne trouva rien entre ses mains que les allumettes qu'il avoit faites de son Soufre, car la Pierre s'envola, & vole encore aujourd'hui ; à raison de quoi on l'appelle volatile : De maniere que le pauvre Alchymiste n'a appris par sa vision qu'à faire des allumettes souffrées ; & voulant acquérir la Pierre des Philosophes, il a si bien operé, qu'à la fin il y acquit une Pierre dans les reins, pour laquelle guérir il voulut devenir Medecin : Et après s'être désisté de rechercher la Pierre, il passa enfin sa vie comme tous les autres Chymistes ont accoutumé de faire, dont la plupart deviennent Medecins ou Smegmatistes ; c'est-à-dire, Savonniers. Et c'est ce qui arrive ordinairement à tous ceux qui entreprennent de travailler en cet Art sans aucun fondement, sur ce qu'ils en ont ouï dire, ou qu'ils en ont appris fortuitement par des Receptes qui leur en ont

été données, & par des raisonnemens dialectiques.

Il y en a quelqu'autres qui n'ayans pas réüissi dans leurs opérations, disent : *Nous sommes sages, & nous avons appris que chaque chose se multiplie par le moyen de sa semence : s'il y avoit quelque verité en cette Science, nous en fussions plutôt venus à bout que tous autres.* Et ainsi pour cacher leur honte, & pour ne point passer pour des gens indignes & opiniâtres comme ils sont, ils la blâment : Que s'ils n'ont pas atteint le but qu'ils s'étoient proposé, & qu'ils ont tant désiré, ce n'est pas que la Science ne soit véritable, mais c'est qu'ils ont (comme les autres) la cervelle trop mal timbrée, & le jugement trop foible, pour comprendre un si haut mystère. Cette Science n'est pas propre à ces sortes de gens, & elle leur fait toujours voir qu'ils ne sont qu'au commencement, lorsqu'ils croient être à la fin.

Quant à nous, nous confessons que cet Art n'est rien pour tout à l'égard de ceux qui en sont indignes, parce qu'ils n'en viendront jamais à bout : mais nous assurons aux Amateurs de la vertu, aux vrais Inquisiteurs, & à tous les Enfans

de la Science, que la transmutation métallique est une chose vraie & tres-vraie, comme nous l'avons fait voir par expérience à diverses personnes de haute & basse condition, & qui meritoient bien voir par effet la preuve de cette vérité. Ce n'est pas que nous ayons fait cette Medecine de nous-mêmes ; mais c'est un intime Ami qui nous l'a donnée : Elle est néanmoins tres - vraie. Nous avons suffisamment instruit les Inquisiteurs de cette Science pour en faire la recherche : Que si nos Ecrits ne leur plaisent pas , qu'ils aient recours à ceux des autres Auteurs, qu'ils trouveront moins solides : Que ce soit toutefois avec cette précaution ; qu'ils considerent si ce qu'ils liront, est possible à la Nature ou non , afin qu'ils n'entreprennent rien qui soit contre le pouvoir de la Nature : car s'ils pensent faire autre chose, ils s'y trouveront trompez. S'il étoit écrit dans les cayers des Philosophes, que le Feu ne brûle point, il n'y faudroit pas ajouter foi ; car c'est une chose qui est contre Nature : au contraire , si l'on trouvoit écrit que le Feu échauffe & qu'il dessèche, il le faut croire, parce que cela se fait naturellement, & la Nature s'accorde toujours bien avec

un

un bon jugement : Il n'y a rien de difficile dans la Nature, & toute vérité est simple. Qu'ils apprennent aussi à connoître quelles choses en la Nature ont plus de conformité, & plus de proximité ensemble : ce qu'ils pourront plus aisément apprendre par nos Ecrits, que par aucuns autres : pour le moins telle est nôtre croyance : car nous estimons en avoir assez dit, jusqu'à ce qu'il en vienne peut-être un autre après nous, qui écrive entierement la maniere de faire cette Pierre, comme s'il vouloit enseigner à faire un fromage avec la crème du lait : ce qui ne nous est pas permis de faire.

Mais afin que nous n'écrivions pas seulement pour ceux qui commencent, & que nous disions quelque chose en vôtre faveur, vous qui avez déjà essuyé tant de peines & de travaux : Avez-vous vu cette région, en laquelle le mari a épousé sa femme, & dont les nôces furent faites en la maison de la Nature ? Avez-vous entendu comme le vulgaire a aussi-bien vu ce Soufre que vous-mêmes, qui avez pris tant de soins à le chercher ? Si vous voulez donc que les vieilles femmes mêmes exercent vôtre Philosophie, montrez la dealbation de ces Soufres, & dites

V

ouvertement au commun peuple : Venez, & voyez, l'eau est déjà divisée, & le Soufre en est sorti ; il retournera blanc, & coagulera les eaux.

Brûlez donc le Soufre tiré du Soufre incombustible ; lavez-le, blanchissez-le, & le rubifiez, jusqu'à ce que le Soufre soit fait Mercure, & que le Mercure soit fait Soufre : puis après enrichissez-le avec l'ame de l'Or. Car si du Soufre, vous n'en tirez le Soufre par sublimation, & le Mercure du Mercure, vous n'avez pas encore trouvé cette eau qui est la quinte-essence distillée & créée du Soufre & du Mercure. Celui-là ne montera point, qui n'a pas descendu. Plusieurs perdent en la préparation ce qui est de plus remarquable en cet Art : car notre Mercure s'aiguise par le Soufre, autrement il ne nous serviroit de rien. Le Prince est misérable sans son peuple, aussi-bien que l'Alchimiste sans le Soufre & le Mercure. J'ai dit, si vous m'avez entendu.

L'Alchimiste étant de retour à son logis, déplorait la Pierre qu'il avoit perdue, & s'attristoit particulièrement de n'avoir pas demandé à Saturne quel étoit ce Sel qui lui avoit apparu dans son songe,

veu qu'il y a tant de sortes de Sels. Puis
il dit le reste à sa femme.

*Conclusion.*

TOUT Inquisiteur de cét Art doit
en premier lieu examiner d'un meue
& sain jugement la création des quatre
Elemens, leurs opérations, leurs vertus,
& leurs actions : car s'il ignore leur ori-
gine & leur Nature, il ne parviendra ja-
mais à la connoissance des Principes, &
ne connoitra point la vraye matière de la
Pierre : moins encore pourra-il arriver
à une bonne fin, parce que toute fin est
déterminée par son Principe. Quiconque
connoît bien ce qu'il commence, connoî-
tra bien aussi ce qu'il achevera. L'ori-
gine des Elemens est le Chaos duquel
Dieu, Auteur de toutes choses, a créé
& séparé les Elemens : ce qui n'appar-
tient qu'à lui seul. Des Elemens la Na-
ture a produit les Principes des choses :
ce qui n'appartient qu'à la Nature seule,
par le vouloir de Dieu. Des Principes la

V ij

Nature a puis après produit les Minieres, & toutes les autres choses. Et enfin de ces mêmes Principes l'Artiste en imitant la Nature, peut faire beaucoup de choses merveilleuses : Car de ces Principes, qui sont le Sel, le Soufre & le Mercure, la Nature produit les Minieres, les Métaux, & toutes sortes de choses ; & ce n'est pas simplement & immédiatement des Elemens qu'elle produit les Métaux, mais c'est par les Principes, qui lui servent de moyen & de milieu entrés les Elemens & les Métaux.

Si donc la Nature ne peut rien produire des quatre Elemens sans les trois Principes, beaucoup moins l'Art le pourra-il faire. Et ce n'est pas seulement en cet exemple qu'il faut garder une moyenne disposition, mais encore dans tous les procedez naturels. C'est pourquoi nous avons dans ce Traité assez amplement décrit la Nature des Elemens, leurs actions & leurs opérations, comme aussi l'origine des Principes ; & nous en avons parlé plus clairement qu'aucun des Philosophes qui nous ont précédé, afin que le bon Inquisiteur de cette Science puisse facilement considerer en quel degré la Pierre est distante des Métaux, & les Mé-

taux des Elemens : car il y a bien de la difference entre l'Or & l'Eau ; mais elle est moindre entre l'Eau & le Mercure. Elle est encore plus petite entre l'Or & le Mercure, parce que la maison de l'Or, c'est le Mercure ; & la maison du Mercure, c'est l'Eau. Mais le Soufre est celui qui coagule le Mercure : Que si la préparation de ce Soufre est tres-difficile, l'invention l'est encore davantage, puisque tout le secret de cet Art consiste au Soufre des Philosophes, qui est aussi contenu és entrailles du Mercure. Nous donnerons quelque jour dans nôtre troisième Principe du Sel la préparation de ce Soufre, sans laquelle il nous est inutile, parce que nous ne traitons pas en cet endroit de la pratique du Soufre, ni de la maniere de nous en servir, mais seulement de son origine & de sa vertu.

Toutefois nous n'avons pas composé ce Traité pour vouloir reprendre les anciens Philosophes, mais plutôt pour confirmer tout ce qu'ils ont dit, ajoutant seulement à leurs Ecrits ce qu'ils ont omis : parce que tous Philosophes qu'ils soient, ils sont hommes comme les autres, & qu'ils n'ont pas pû traiter de toutes les choses exactement, d'autant qu'un

seul homme ne peut pas suffisamment fournir à toutes sortes de choses. Quelques-uns aussi de ces grands Personnages ont été déçus par des miracles, en telle maniere qu'ils se sont écartez de la voye de la Nature, & n'ont pas bien jugé de ses effets : comme nous lisons en Albert le Grand, Philosophe tres-subtil, qui écrit que de son tems on trouva dans un sépulchre des grains d'Or entre les dents d'un homme mort. Il n'a pas bien pû rencontrer la raison certaine de ce miracle, puisqu'il a attribué cet effet à une force minerale qu'il croyoit être en l'homme, ayant fondé son opinion sur ce dire de Morienes : *Et cette matiere, ô Roy ! se tire de vôtre corps.* Mais c'est une grande erreur, & il n'en va pas ainsi que l'a pensé Albert le Grand : car Morienes a voulu entendre ces choses Philosophiquement, d'autant que la vertu minerale, de même que l'animale, demeure chacune dans son règne, suivant la distinction & la division que nous avons fait de toutes les choses en trois régnes dans nôtre petit Livre des douze Traitez, parce que chacun de ces régnes se conserve & se multiplie en soi-même, sans emprunter quelque chose

d'étranger, & qui soit pris d'un autre règne : Il est bien vrai qu'au règne animal il y a un Mercure qui sert comme de matière, & un Soufre qui tient lieu de forme ou de vertu ; mais ce sont matière & vertu animales, & non pas minerales.

S'il n'y avoit pas en l'homme un Soufre animal, c'est-à-dire, une vertu ou une force sulfurée, le sang qui est son Mercure, ne se coaguleroit pas, & ne se convertiroit pas en chair & en os : De même si dans le règne végétale il n'y avoit point de vertu de Soufre végétale, l'Eau ou le Mercure ne se convertiroit point en herbes & en arbres. Il faut entendre le même au règne mineral, dans lequel le Mercure mineral ne se coaguleroit jamais sans la vertu du Soufre mineral. A la vérité ces trois régnes, ni ces trois Soufres ne different point en vertu, puisque chaque Soufre a le pouvoir de coaguler son Mercure, & que chaque Mercure peut être coagulé par son Soufre : ce qui ne se peut faire par aucun autre Soufre, ni par aucun autre Mercure étranger, c'est-à-dire, qui ne soit pas de même règne.

Si on demande donc la raison pour laquelle quelques grains d'Or ont été trou-

vez ou produits dans les dents d'un homme mort, c'est que pendant sa vie par ordonnance du Medecin, il avoit avalé du Mercure ; ou bien il s'étoit servi du Mercure, ou par onction, ou par turbith, ou par quelque autre maniere que ce soit : Et la nature du vif-argent est de monter à la bouche de celui qui en use, & d'y faire des ulcères, par lesquels il s'évacue avec son flegme. Le malade donc étant mort tandis qu'on le traitoit, le Mercure ne trouvant point de sortie, lui demeura dans la bouche entre les dents ; & ce cadavre servit de vase naturel au Mercure : en telle sorte qu'ayant été enfermé par un long espace de tems, & ayant été purifié par le flegme corrosif du corps humain, au moyen de la chaleur naturelle de la putrefaction, il fut enfin congelé en Or par la vertu de son propre Soufre. Mais ces grains d'Or n'eussent jamais été produits dans ce cadavre, si avant sa mort il ne se fût servi du Mercure mineral.

Nous en avons un exemple tres-veritable en la Nature, laquelle dans les entrailles de la Terre produit du seul Mercure l'Or, l'Argent, & tous les autres Métaux, suivant la disposition du lieu ou de la matrice où le Mercure entre, parce qu'il

qu'il a en soi son propre Soufre qui le coagule & le convertit en Or, s'il n'est empêché par quelque accident, soit par le défaut de la chaleur, soit qu'il ne soit pas bien enfermé. Ce n'est donc pas la vertu du Soufre animal qui congele & convertit le Mercure animal en Or, elle ne peut seulement que convertir le Mercure animal en chair ou en os : Car si cette vertu se trouvoit dans l'Homme, cette conversion arriveroit dans tous les corps : ce qui n'est pas.

Tels & plusieurs autres semblables miracles & accidens qui arrivent, n'étans pas bien considerez par ceux qui en écrivent, font errer ceux qui les lisent. Mais le bon Inquisiteur de cette Science doit toujours rapporter toutes choses à la possibilité de la Nature : car si ce qu'il trouve par écrit ne s'accorde point avec la Nature, il faut qu'il le laisse.

Il suffit aux diligens Studieux de cet Art d'avoir appris en cet endroit l'origine de ces Principes : car lorsque le Principe est ignoré, la fin est toujours douteuse. Nous n'avons pas parlé dans ce Traité énigmatiquement à ceux qui recherchent cette Science, mais le plus clairement qu'il nous a été possible, &

X

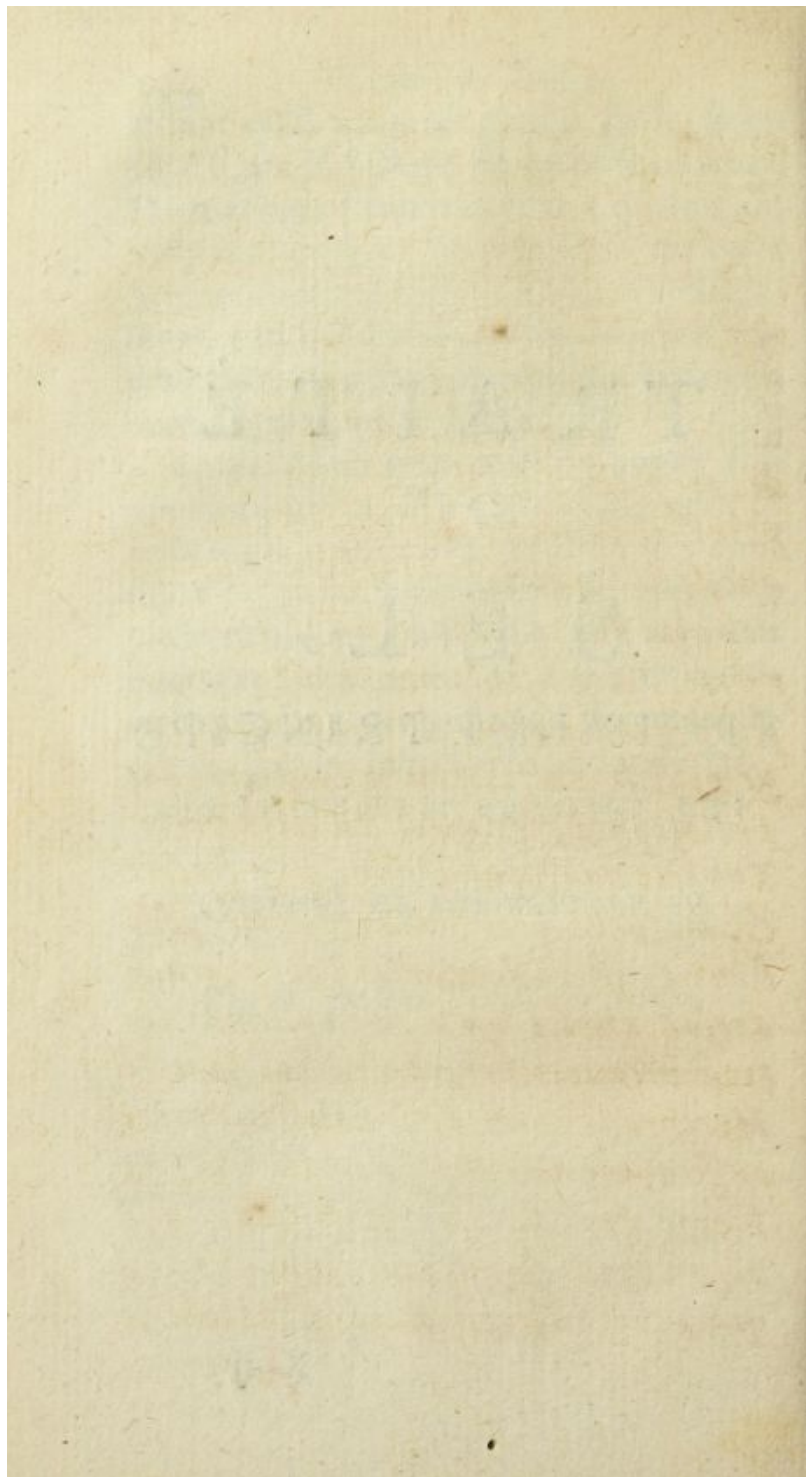
autant qu'il nous est permis de le faire.
Que si par la lecture de ce petit ouvrage
Dieu éclaire l'entendement à quelqu'un,
il sçaura combien les Héritiers de cette
Science sont redevables à leurs Prédéces-
seurs, puisqu'elle s'acquiert toujours par
des esprits de même trempe que ceux qui
l'ont auparavant possédée.

Après donc que nous en avons fait
une tres-claire démonstration, nous la
remettons dans le sein du Dieu tres-haut
nôtre Seigneur & Créateur ; & nous nous
recommandons, ensemble tous les bons
Lecteurs, à sa grace & à son immense
misericorde : Auquel soit louange &
gloire, par les infinis siècles des siècles.

Fin du présent Traité du Soufre.

TRAITÉ
DU
SEL,
TROISIÈME PRINCIPE
DES CHOSES MINÉRALES.
De nouveau mis en lumière.

x ij





AU LECTEUR.

A M I LECTEUR, Ne
 veuille point, je te prie,
 t'enquerir quel est l'Auteur
 de ce petit Traité, & ne cherche
 point à pénétrer la raison pour la-
 quelle il l'a écrit. Il n'est pas besoin
 non plus que tu sçaches qui je suis moi-
 même. Tiens seulement pour tres-as-
 seuré que l'Auteur de ce petit Ouvra-
 ge possède parfaitement la Pierre des
 Philosophes, & qu'il l'a déjà faite.
 Et parce que nous avions une sincère
 & mutuelle bienveillance l'un pour
 l'autre, je lui demandai pour marque
 de son amitié qu'il m'expliquât les
 trois premiers Principes, qui sont le
 Mercure, le Soufre & le Sel. Je le priai
 aussi de me dire s'il falloit chercher la
 Pierre des Philosophes en ceux que
 nous voyons & qui sont communs; ou
 que s'il y en avoit d'autres, il me le

X iij

déclarât en paroles tres-claires & d'un style simple & non embarrassé. Ce que m'ayant accordé, après avoir écrit ce que je pûs de ces petits Traitez à la dérobée, je me suis persuadé qu'en les faisant imprimer, bien que contre le plaisir de l'Auteur, qui est au tout hors d'ambition, les vrais Amateurs de la Philosophie m'en auroient obligation : Car je ne doute point que les ayant lû & bien exactement considéré, ils se donneront mieux garde des imposteurs, & feront moins de perte de tems, d'argent, d'honneur & de réputation. Prends donc (ami Lecteur) en bonne part l'intention que nous avons de te rendre service ; mets toute ton espérance en Dieu ; adores-le de tout ton cœur, & le reveres avec crainte : Gardes le silence avec soin ; aimes le prochain avec bienveillances ; & Dieu t'accordera toutes choses.

Le commencement de la Sagesse,
est de craindre Dieu.



TABLE

DES CHAPITRES

Contenus en ce Traité du Sel.

CHAP. I.	<i>DE la qualité & condition du Sel de la Nature.</i>	pag. 249
CHAP. II.	<i>Où est-ce qu'il faut chercher nôtre Sel.</i>	p. 253
CHAP. III.	<i>De la dissolution.</i>	p. 264
CHAP. IV.	<i>Comment nôtre Sel est divisé en quatre Elemens, selon l'intention des Philosophes.</i>	p. 271
CHAP. V.	<i>De la préparation de Diane plus blanche que la neige.</i>	p. 276
CHAP. VI.	<i>Du mariage du serviteur rouge avec la femme blanche.</i>	p. 290
CHAP. VII.	<i>Des degrez du feu.</i>	p. 294
CHAP. VIII.	<i>De la vertu admirable</i>	X iiij

ble de nôtre Pierre salée & aqueuse.

P. 297

Recaputilation.

Dialogue de la Vision & de l'Alchy-

P. 303

miste.

P. 312.





TRAITE'
DU SEL,
TROISIEME PRINCIPE
DES CHOSES MINERALES.

CHAPITRE I.

*De la qualité & condition du Sel
de la Nature.*



Le Sel est le troisiéme Principe de toutes choses, duquel les anciens Philosophes n'ont point parlé. Il nous a été pourtant expliqué & comme montré au doigt par I. Isaac Hollandois, Basile Valentin, & Theophi.

Paracelse : Ce n'est pas que parmi les Principes il y en ait quelqu'un qui soit premier, & quelqu'un qui soit dernier, puisqu'ils ont une même origine, & un commencement égal entre-eux : mais nous suivons l'ordre de nôtre Pere, qui a donné le premier rang au Mercure, le second au Soufre, & le troisième au Sel. C'est lui principalement qui est un troisième être, qui donne le commencement aux Minéraux, qui contient en soi les deux autres Principes, sçavoir le Mercure & le Soufre, & qui dans sa naissance n'a pour Mere que l'impression de Saturne, qui le restraint & le rend compact, de laquelle le corps de tous les Métaux est formé.

Il y a de trois sortes de Sels. Le premier est un Sel central, que l'esprit du monde engendre sans aucune discontinuation dans le centre des Elemens par les influences des Astres, & qui est gouverné par les rayons du Soleil & de la Lune en nôtre Mer Philosophique. Le second est un Sel spermatique, qui est le domicile de la semence invisible, & qui dans une douce chaleur naturelle, par le moyen de la putrefaction donne de soi la forme & la vertu vegetale, afin que

cette invisible semence tres-volatile , ne soit pas dissipée , & ne soit pas entièrement détruite par une excessive chaleur externe, ou par quelqu'autre contraire & violent accident : car si cela arrivoit, elle ne seroit plus capable de rien produire. Le troisième Sel est la dernière matiere de toutes choses , lequel se trouve en icelles , & qui reste encore après leur destruction.

Ce triple Sel a pris naissance dès le premier point de la Création , lorsque Dieu dit : *SOIT FAIT* ; & son existence fut faite du néant , d'autant que le premier Chaos du Monde n'étoit autre chose qu'une certaine crasse & salée obscurité , ou nuée de l'abîme , laquelle a été concentrée & créée des choses invisibles par la parole de Dieu , & est sortie par la force de sa voix , comme un être qui devoit servir de première matiere , & donner la vie à chaque chose , & qui est actuellement existant. Il n'est ni sec , ni humide , ni épais , ni délié , ni lumineux , ni ténébreux , ni chaud , ni froid , ni dur , ni mol ; mais c'est seulement un chaos mélangé , duquel puis après toutes choses ont été produites & séparées. Mais en cet endroit nous pas-

ferons ces choses sous silence, & nous traiterons seulement de nôtre Sel, qui est le troisiéme Principe des Minéraux, & qui est encore le commencement de nôtre œuvre Philosophique.

Que si le Lecteur desiré tirer du profit & de l'avancement de ce mien discours, & comprendre ma pensée, il faut avant route œuvre qu'il lise avec tres-grande attention les Ecrits des autres veritables Philosophes, & principalement ceux de Sendivogius dont nous avons fait mention ci-dessus, afin que de leur lecture il connoisse fondamentalement la génération & les premiers Principes des Métaux, qui procèdent tous d'une même racine. Car celui qui connoît exactement la génération des Métaux, n'ignore pas aussi leur melioration & leur transmutation : Et après avoir ainsi connu nôtre fontaine de Sel, on lui donnera ici le reste des instructions qui lui sont nécessaires, afin qu'ayant prié Dieu devotement, il puisse par sa sainte grace & benediction acquérir ce précieux Sel blanc comme neige ; qu'il puisse puiser l'eau vive du Paradis ; & qu'il puisse avec icelle préparer la Teinture Philosophique, qui est le plus grand trésor & le plus noble.

don que Dieu ait jamais donné en cette
vie aux sages Philosophes.

Discours traduits de Vers.

*Priez Dieu qu'il vous donne sa Sagesse, sa
clemence & sa grace,
Par le moyen desquelles on peut acquerir cét
Art.*

*N'appliquez point vôtres esprit à d'autres
choses,*

Qu'à cét Hylech des Philosophes.

*Dans la fontaine du Sel de nôtre Soleil &
Lune,*

*Vous y trouverez le trésor du fils du So-
leil.*

CHAPITRE II.

*Où est - ce qu'il faut chercher
nôtre Sel.*

COMME nôtre Azoth est la semence
de tous les Métaux, & qu'il a été
établi & composé par la Nature dans un
égal temperament & proportion des Ele-
mens, & dans une concordance des sept

Planettes ; c'est aussi en lui seulement que nous devons rechercher & que nous devons espérer de rencontrer une puissante vertu d'une force émerveillable, que nous ne saurions trouver en aucune autre chose du monde : car en toute l'université de la Nature, il n'y a qu'une seule chose par laquelle on découvre la vérité de nôtre Art, en laquelle il consiste entièrement, & sans laquelle il ne sauroit être. C'est une Pierre & non Pierre : Elle est appelée Pierre par ressemblance, premièrement parce que sa miniere est véritablement Pierre, au commencement qu'elle est tirée hors des cavernes de la Terre. C'est une matiere dure & sèche, qui se peut réduire en petites parties, & qui se peut broyer à la façon d'une Pierre. Secondement, parce qu'après la destruction de sa forme (qui n'est qu'un Soufre puant qu'il faut auparavant ôter) & après la division de ses parties qui avoient été composées & unies ensemble par la Nature, il est nécessaire de la réduire en une essence unique, & la digérer doucement selon Nature en une Pierre incombustible, résistante au feu, & fondante comme Cire.

Si vous sçavez donc ce que vous cher-

chez, vous connoissez aussi ce que c'est que nôtre Pierre. Il faut que vous ayez la semence d'un sujet de même nature que celui que vous voulez produire & engendrer. Le témoignage de tous les Philosophes & la raison même, nous démontrent sensiblement que cette Teinture métallique n'est autre chose que l'Or extrêmement digeste, c'est-à-dire, réduit & amené à son entière perfection : car si cette Teinture aurifique se tiroit de quelque autre chose que de la substance de l'Or, il s'ensuivroit nécessairement qu'elle devroit teindre toutes les autres choses, ainsi qu'elle a accoutumé de teindre les Métaux : ce qu'elle ne fait pas. Il n'y a que le Mercure métallique seulement, lequel par la vertu qu'il a de teindre & perfectionner, devient actuellement Or ou Argent, parce qu'il étoit auparavant Or ou Argent en puissance : ce qui se fait, lorsqu'on prend le seul & unique Mercure des Métaux, en forme de sperme crud & non encore meur, (lequel est appelé Hermaphrodite, à cause qu'il contient dans son propre ventre son mâle & sa femelle, c'est-à-dire, son agent & son patient ; & lequel étant digéré jusqu'à une blancheur pure & fixe, devient Argent,

& étant poussé jusqu'à la rougeur, se fait Or :) Car il n'y a seulement que ce qui est en lui d'homogene & de même nature, qui se meurit & se coagule par la coction : dont vous avez une marque finale tres-assurée lorsqu'il parvient à un suprême degré de rougeur, & que toute la masse résiste à la plus forte flâme du feu, sans qu'elle jette tant soit peu de fumée ou de vapeur, & qu'elle devienne d'un poids plus léger : Après cela, il la faut derechef dissoudre par un nouveau menstruë du Monde ; en sorte que cette portion tres-fixe s'écoulant par tout, soit receüe en son ventre, dans lequel ce Soufre fixe se réduit à une beaucoup plus facile fluidité & solubilité : Et le Soufre volatil pareillement, par le moyen d'une tres-grande chaleur magnetique du Soufre fixe, se meurit promptement, &c. Car une Nature Mercuriale ne veut pas quitter l'autre : mais alors l'on voit que cet Or rouge ou blanc de la maniere que nous avons dit ci-dessus, ou plutôt que l'Antimoine meur, fixe & parfait, vient à se congeler au froid, au lieu qu'il se liquifiera tres-aisément à la chaleur comme de la Cire, & qu'il deviendra tres-facile à résoudre dans quelque liqueur que ce soit

soit, & se répandra dans toutes les parties de ce sujet, en lui donnant couleur par tout, de même qu'un peu de Saffran colore beaucoup d'eau. Donc cette fixe liquabilité jettée sur les Métaux fondus, se réduisant en forme d'eau dans une tres-grande chaleur, pénétrera jusqu'à la moindre partie d'iceux ; & cette eau fixe retiendra tout ce qu'il y a de volatil, & le préservera de combustion. Mais une double chaleur de feu & de Soufre agira si fortement, que le Mercure imparfait ne pourra aucunement résister ; & presque dans l'espace d'une demie heure on entendra un certain bruit ou petillement, qui sera un signe évident que le Mercure a été surmonté, & qu'il a mis au dehors ce qu'il avoit dans son intérieur, & que tout est converti en un pur métal parfait.

Quiconque donc a jamais eu quelque teinture, ou Philosophique, ou particulière, il ne l'a pû tirer que de ce seul Principe : comme dit ce grand Philosophe natif de l'Alsace supérieure, nôtre Compatriote Allemand Basile Valentin, qui vivoit en ma Patrie il y a environ cinquante ans, dans son Livre intitulé : *Le Chariot Triomphal de l'Antimoine*, où

Y

traitant des diverses Teintures que l'on peut tirer de ce même Principe, il écrit :
» Que la Pierre de feu (faite d'Antimoine) ne teint pas universellement
» comme la Pierre des Philosophes, laquelle se prépare de l'essence du Soleil : moins encore que toutes les autres Pierres ; car la Nature ne lui a pas
» donné tant de vertu pour cet effet : mais elle teint seulement en particulier, savoir l'Etain, le Plomb & la Lune en Soleil. Il ne parle point du Fer ou du Cuivre, si ce n'est en tant qu'on
» peut tirer d'eux la Pierre d'Antimoine par séparation, & qu'une partie d'icelle n'en sçauroit transmuier plus de cinq parties, à cause qu'elle demeure fixe dans la Coupelle & dans l'Antimoine même, dans l'inquart, & dans toutes les autres épreuves : là où au contraire
» cette véritable & tres-ancienne Pierre des Philosophes peut produire des effets infinis. Semblablement dans son augmentation & multiplication, la Pierre de feu ne peut pas s'exalter plus
» outre : mais toutefois l'Or est de soi pur & fixe. Au reste, le Lecteur doit encore remarquer qu'on trouve des Pierres de différente espece, lesquelles

» teignent en particulier : car j'appelle
» Pierres toutes les Poudres fixes & tein-
» gentes : mais il y en a toujours quel-
» qu'une qui teint plus efficacement, &
» en plus haut degré que l'autre. La
» Pierre des Philosophes tient le premier
» rang entre toutes les autres. Seconde-
» ment, vient la teinture du Soleil & de
» la Lune au rouge & au blanc. Après,
» la teinture du Vitriol & de Venus, &
» la teinture de Mars, chacune desquel-
» les contient aussi en soi la teinture du
» Soleil, pourveu qu'elle soit aupara-
» vant amenée jusqu'à une fixation per-
» severante. Ensuite, la teinture de Ju-
» piter & de Saturne, qui servent à coa-
» guler le Mercure : Et enfin, la tein-
» ture du Mercure même. Voilà donc
» la difference & les diverses sortes de
» Pierres & de Teintures : Elles sont
» néanmoins toutes engendrées d'une
» même semence, d'une même mere, &
» d'une même source : d'où a été aussi
» produit le véritable œuvre universel,
» hors lequel on ne peut trouver d'autre
» teinture métallique ; je dis même en
» toutes choses que l'on puisse nommer.
» Pour les autres Pierres, quelles qu'elles
» soient, tant les nobles, que les non

Y ij

» nobles & viles, ne me touchent point ;
» & je ne prétends pas même en parler
» ni en écrire, parce qu'elles n'ont point
» d'autres vertus que pour la Medecine.
» Je ne ferai point mention non plus
» des Pierres animales & vegetales, parce
» qu'elles ne servent seulement que pour
» la préparation des Medicamens, &
» qu'elles ne sçauroient faire aucun œu-
» vre métallique, non pas même pour
» produire de soi la moindre qualité :
» De toutes lesquelles Pierres, tant mi-
» nerales, vegetales, qu'animales, la
» vertu & la puissance se trouvent accu-
» mulées ensemble dans la Pierre des
» Philosophes. Les Sels de toutes les
» choses n'ont aucune vertu de teindre,
» mais ce sont les clefs qui servent pour
» la préparation des Pierres, qui d'ail-
» leurs ne peuvent rien d'eux-mêmes :
» cela n'appartient qu'aux Sels des Mé-
» taux & des Mineraux. Je dis mainte-
» nant quelque chose : Si tu voulois bien
» entendre, je te donne à connoître la
» difference qu'il y a entre les Sels des
» Métaux, lesquels ne doivent pas être
» ômis ni rejettez pour ce qui regarde les
» Teintures ; car dans la composition
» nous ne sçaurions nous en passer, parce

» que dans eux on trouve ce grand Tré-
» for, d'où toute fixation tire son ori-
» gine, avec sa durée, & son véritable
» & unique fondement. Ici finissent les
termes de Basile Valentin.

Toute la vérité Philosophique consiste donc en la racine que nous avons dit; & quiconque connoît bien ce Principe, sçavoir que tout ce qui est en haut, se gouverne entierement comme ce qui est en bas : ainsi au contraire celui-là sçait aussi l'usage & l'opération de la clef Philosophique, laquelle par son amertume pontique calcine & réincruide toutes choses, quoi que par cette réincrudation des corps parfaits l'on trouveroit seulement ce même sperme, qu'on peut avoir déjà tout préparé par la Nature, sans qu'il soit besoin de réduire le corps compact, mais plutôt ce sperme, tout mol & non meur, tel que la Nature nous le donne, lequel pourra être mené à sa maturité.

Appliquez-vous donc entierement à ce primitif sujet métallique, à qui la Nature a véritablement donné une forme de métal : mais elle l'a laissé encore crud, non meur, imparfait & non achevé, dans la molle montagne duquel vous pourrez plus facilement fouir une fosse, & tirer

Y iij

d'icelle nôtre pure Eau pontique que la Fontaine environne , laquelle seule (à l'exclusion de toute autre Eau) est de sa Nature disposée pour se converir en pâte avec sa propre farine , & avec son ferment solaire ; & après , de se cuire en ambrosie. Et encore que nôtre Pierre se trouve de même genre dans tous les sept Métaux , selon le dire des Philosophes , qui assurent que les pauvres (sçavoir les cinq Métaux imparfaits) la possèdent aussi-bien que les riches (sçavoir les deux parfaits Métaux) toutefois la meilleure de toutes les Pierres se trouve dans la nouvelle demeure de Saturne , qui n'a jamais été touchée ; c'est-à-dire , de celui dont le fils se présente , non sans grand mystere , aux yeux de tout le monde jour & nuit , & duquel le monde se sert en le voyant , & que jamais les yeux ne peuvent attirer par aucune espece , afin qu'on voye , ou du moins qu'on croye , que ce grand Secret soit renfermé dans ce fils de Saturne , ainsi que tous les Philosophes l'affirment & le jurent ; & que c'est le Cabinet de leurs Secrets , & qu'il contient en soi l'esprit du Soleil renfermé dans ses intestins & dans ses propres entrailles.

Nous ne ſçaurions pour le preſent dé-
crire plus clairement nôtre œuf vitriolé,
pourveu que l'on connoiſſe quelqu'un
» des enfans de Saturne, ſçavoir : L'An-
» timoine triomphant : Le Biſmuth ou
» Eſtain de glace fondant à la chandelle :
» Le Cobaltum noirciſſant plus que le
» Plomb & le Fer : Le Plomb qui fait
» les épreuves : Le *Plombites* (matiere
» ainſi appellée) qui ſert aux Peintres :
» Le Zinck colorant, & qui paroît ad-
» mirable, en ce qu'il ſe montre diver-
» ſement preſque ſous la forme du Mer-
» cure : Une matiere métallique, qui
» ſe peut calciner & vitrioliſer par l'air,
» &c. Quoi que ce ſerain Vulcan inévi-
table, cuiſinier du genre humain, pro-
crée de noirs parens, ſçavoir du noir
cailloux & du noir Acier, puiſſe & ait la
vertu de préparer les Remedes les plus
excellens, de chacune des matieres ci-
deſſus mentionnées : mais nôtre Mercure
volatil eſt bien different de toutes ces
choſes.



Discours traduits de Vers.

*C'est une Pierre & non Pierre,
En laquelle tout l' Art consiste ;
La Nature l'a fait ainsi,
Mais elle ne l'a pas encore mené à perfection.*

*Vous ne la trouverez pas sur la terre, parce
qu'elle n'y prend point croissance :
Elle croît seulement és cavernes des Montagnes.*

*Tout cet Art dépend d'elle ;
Car celui qui a la vapeur de cette chose,
A la dorée splendeur du Lion rouge,
Le Mercure pur & clair ;
Et qui connoît le Soufre rouge qui est en lui,
Il a en son pouvoir tout le fondement.*

CHAPITRE III.

De la dissolution.

VEu que le tems s'approche, auquel
cette quatrième Monarchie viendra
pour régner vers le Septentrion, laquelle
fera

sera bien-tôt suivie de la calcination du Monde, il seroit à propos de commencer à découvrir clairement à tous en général la calcination ou solution Philosophique, (qui est la Princesse souveraine en cette Monarchie Chymique) & dont la connoissance étant acquise, il ne seroit pas difficile à l'avenir que plusieurs traitassent de l'Art de faire de l'Or, & d'obtenir en peu de tems tous les Trésors les plus cachez de la Nature. Ce qui seroit le seul & unique moyen capable de bannir de tous les coins du Monde cette faim insatiable que les Hommes ont pour l'Or, laquelle entraîne malheureusement le cœur de presque tous ceux qui habitent sur la Terre, & de jeter à bas (à la gloire de Dieu) la Statuë du Veau d'or, que les grands & petits de ce siècle adorent. Mais comme toutes ces choses, aussi-bien qu'une infinité d'autres secrets cachez, n'appartiennent qu'à un bon Artiste Elie, nous lui exposerons presentement ce que Paracelse a ci-devant dit : A sçavoir, que la troisième partie du Monde périra par le glaive, l'autre par la peste & la famine; en sorte qu'à peine en restera-il une troisième part. Que tous les ordres (c'est-à-dire

Z

de cette Bête à sept têtes) seroient détruits, & entierement ôtez du Monde. Et alors (dit-il) toutes ces choses retourneront en leur entier & premier lieu, & nous jouirons du siècle d'or : L'Homme recouvrera son sain entendement, & vivra conformément aux mœurs des Hommes, &c. Mais quoi que toutes ces choses soient au pouvoir de celui que Dieu a destiné pour ces merveilles, cependant nous laissons par écrit tout ce qui peut être utile à ceux qui recherchent cét Art ; & nous disons, suivant le sentiment de tous les Philosophes, que la vraie dissolution est la clef de tout cét Art : qu'il y a trois sortes de dissolutions ; la première est la dissolution du corps crud ; la seconde de la terre Philosophique ; & la troisième est celle qui se fait en la multiplication.

Mais d'autant que ce qui a déjà été calciné, se dissout plus aisément que ce qui ne l'a pas été, il faut nécessairement que la calcination & la destruction de l'impureté sulfurée & de la puanteur combustible, précèdent avant toutes choses : il faut aussi puis après séparer toutes les eaux ou menstres, desquelles on pourroit s'être servi, comme des aides en cét Art,

afin que rien d'étranger & d'autre nature n'y demeure ; & prendre cette précaution, que la trop grande chaleur externe ou autre accident dangereux ne fasse peut-être exhaler ou détruire la vertu intérieure générative & multiplicative de nôtre Pierre, comme nous en avertissent les Philosophes en la Turbe, difans : Prenez garde principalement en la purification de la Pierre, & ayez soin que la vertu active ne soit point brûlée ou suffoquée, parce qu'aucune semence ne peut croître ni multiplier, lorsque la force générative lui a été ôtée par quelque feu extérieur. Ayant donc le sperme ou la semence, vous pourrez alors par une douce coction parfaire heureusement vôtre œuvre : Car nous ceüillons premierement le sperme de nôtre magnésie ; étant tiré, nous le putrifions ; étant putrifié, nous le dissolvons ; étant dissout, nous le divisons en parties ; étant divisé, nous le purifions ; étant purifié, nous l'unissons ; & ainsi nous achevons nôtre œuvre.

C'est ce que nous enseigne en ces paroles l'Auteur du tres - ancien Duel, ou du Dialogue de la Pierre avec l'Or & le » Mercure vulgaires. Par le Dieu Tout- » puissant & sur le salut de mon ame, je

Z ij

» vous indique & vous découvre , ô
» Amateurs de cét Art tres - excellent ,
» par un pur mouvement de fidelité & de
» compassion de vôtre longue recherche ,
» que tout nôtre ouvrage ne se fait que
» d'une seule chose , & se perfectionne
» en soi - même , n'ayant besoin que
» de la dissolution & de la congelation :
» ce qui se doit faire sans addition d'au-
» cune chose étrangere. Car comme
» la glace dans un vase sec , mise sur
» le feu , se change en eau par la cha-
» leur : de même aussi nôtre Pierre n'a
» pas besoin d'autre chose que du secours
» de l'Artiste , qu'on obtient par le moyen
» de sa manuelle opération , & par l'a-
» ction du feu naturel. Car encore qu'elle
» fût éternellement cachée bien avant
» dans la terre , néanmoins elle ne s'y
» pourroit perfectionner en rien ; il
» la faut donc aider , non pas toutefois
» en telle sorte qu'il lui faille ajouter
» aucune chose étrange & contraire à sa
» nature , mais plutôt il la faut gou-
» verner à la même façon que Dieu nous
» fait naître des fruits de la Terre pour
» nous nourrir ; comme sont les bleds ,
» lesquels en après il faut battre & por-
» ter au moulin pour en pouvoir faire

» pain. Il en va ainsi en nôtre œuvre, Dieu
» nous a créé cet Airain, que nous pre-
» nons seulement : nous détruisons son
» corps crud & crasse, nous tirons le
» bon noyau qu'il a en son intérieur,
» nous rejettons le superflu, & nous pré-
» parons une médecine de ce qui n'étoit
» qu'un venin.

Vous pouvez donc connoître que vous ne sçauriez rien faire sans la dissolution : Car lorsque cette Pierre Saturnienne aura resserré l'Eau Mercurielle, & qu'elle l'aura congelée dans ses liens, il est nécessaire que par une petite chaleur elle se putrefie en soi-même, & se résolve en sa première humeur ; afin que son esprit invisible, incompréhensible & tingent, qui est le pur feu de l'Or, enclos & emprisonné dans le profond d'un Sel congelé, soit mis au dehors, & afin que son corps grossier soit semblablement subtilisé par la régénération, & qu'il soit conjoint & uni indivisiblement avec son esprit.



Discours traduits de Vers.

Resolvez donc vôtre pierre d'une maniere
convenable ,
Et non pas d'une façon sophistique ;
Mais plutôt suivant la pensée des Sa-
ges ,
Sans y ajouter aucun corrosif :
Car il ne se trouve aucune autre Eau
Qui puisse dissoudre nôtre Pierre ,
Excepté une petite Fontaine tres-pure &
tres-claire ,
Laquelle vient à couler d'elle-même ,
Et qui est cette humeur propre pour la dis-
soudre.
Mais elle est cachée presque à tout le Mon-
de.
Elle s'échauffe si fort par soi-même ,
Qu'elle est cause que nôtre Pierre en suë
des larmes :
Il ne lui faut qu'une lente chaleur exter-
ne ;
C'est dequoi vous devez vous souvenir prin-
cipalement.
Mais il faut encore que je vous découvre
une autre chose :
Que si vous ne voyez point de fumée noire
au dessus ,

*Et une blancheur au dessous,
Vôtre œuvre n'a pas été bien fait,
Et vous vous êtes trompé en la dissolution
de la Pierre.
Ce que vous connoîtrez d'abord par ce si-
gne.
Mais si vous procédez comme il faut,
Vous appercevrez une nuée obscure,
Laquelle sans retardement ira au fonds,
Lorsque l'esprit prendra la couleur blan-
che.*

CHAPITRE VI.

*Comment nôtre Sel est divisé en qua-
tre Elemens, selon l'intention des
Philosophes.*

PARCE que nôtre Pierre extérieu-
rement est humide & froide, & que
sa chaleur interne est une huile sèche, ou
un soufre & une teinture vive, avec la-
quelle on doit conjoindre & unir natu-
rellement la quinte-essence ; il faut néces-
sairement que vous sépariez l'une de l'au-
tre toutes ces qualitez contraires, & que
vous les mettiez d'accord ensemble ; ce

Z. iiij

que fera nôtre séparation, qui s'appelle dans l'Echelle Philosophique, la séparation ou dépuration de la vapeur aqueuse & liquide d'avec les noires feces, la volatilisation des parties rares, l'extraction des parties conjoignantes, la production des principes, la disjonction de l'homogénéité : Ce qui se doit faire en des bains propres & convenables, &c.

Mais il faut auparavant digérer les Elemens en leur propre fumier : car sans la putrefaction, l'esprit ne sçauroit se séparer du corps ; & c'est elle seule qui subtilise, & cause de la volatilité. Et quand vôtre matiere sera suffisamment digérée, en telle sorte qu'elle puisse être séparée, elle devient plus claire par cette séparation, & l'argent-vif devient en forme d'eau claire.

Divisez donc la Pierre & les quatre Elemens en deux parties distinctes, sçavoir en une partie qui soit volatile, & en une autre qui soit fixe. Ce qui est volatile est eau & air, & ce qui est fixe est terre & feu. De tous ces quatre Elemens la Terre & l'Eau seulement paroissent sensiblement devant nos yeux ; mais non pas le Feu ni l'Air. Et se sont là les deux substances Mercurielles, ou le double du

Mercure de Trevifan, auquel les Philo-
sophes dans la Turbe ont donné les noms
qui s'ensuivent.

- | | |
|---------------------------------|---------------------------------------|
| 1. Le Volatil. ——— | 1. Le Fixe. |
| 2. L'Argent - vif. ——— | 2. Le Soufre. |
| 3. Le Superieur. ——— | 3. L'inférieur. |
| 4. L'Eau. ——— | 4. La Terre. |
| 5. La femme. ——— | 5. L'homme. |
| 6. La Reyne. ——— | 6. Le Roy. |
| 7. La femme blanche. — | 7. Le serviteur
rouge. |
| 8. La Sœur. ——— | 8. Le frere. |
| 9. Beya. ——— | 9. Gabric. |
| 10. Le Soufre volatile. — | 10. Le Soufre
fixe. |
| 11. La Vaultour. ——— | 11. Le Crapaut. |
| 12. Le vif. ——— | 12. Le mort. |
| 13. L'Eau - de - vic. — | 13. Le noir plus
noir que le noir. |
| 14. Le froid humide. — | 14. Le chaud sec. |
| 15. L'ame ou l'esprit. — | 15. Le corps. |
| 16. La queue du dragon. — | 16. Le dragon dé-
vorant sa queue. |
| 17. Le Ciel. ——— | 17. La Terre. |
| 18. Sa Sueur. ——— | 18. Sa cendre. |
| 19. Le Vinaigre tres-
aigre. | 19. L'Airain ou le
Soufre. |

20. La fumée blanche.--20. La fumée
noire.

21. Les nuées noires.--21. Les corps d'où
ces nuées sortent, &c.

En la partie supérieure, spirituelle & volatile, réside la vie de la terre morte ; & en la partie inférieure, terrestre & fixe, est contenu le ferment qui nourrit & qui fige la pierre ; lesquelles deux parties sont d'une même racine, & l'une & l'autre se doivent conjoindre ensemble en forme d'eau.

Prenez donc la terre, & la calcinez dans le fumier de Cheval, tiède & humide, jusqu'à ce qu'elle devienne blanche, & qu'elle apparaisse grasse. C'est ce Soufre incombustible, qui par une plus grande digestion, peut être fait un Soufre rouge ; mais il faut qu'il soit blanc auparavant qu'il devienne rouge : Car il ne sçauroit passer de la noirceur à la rougeur, qu'en passant par la blancheur, qui est le milieu : Et lorsque la blancheur apparôit dans le vaisseau, sans doute que la rougeur y est cachée. C'est pourquoi il ne faut pas tirer vôtre matière, mais il la faut seulement cuire & digérer, jusqu'à ce qu'elle devienne rouge.

Discours traduits de Vers.

L'Or des Sages n'est nullement l'Or vul-
 gaire,
 Mais c'est une certaine eau claire & pu-
 re,
 Sur laquelle est porté l'esprit du Sei-
 gneur ;
 Et c'est de là que toute sorte d'être prend
 & reçoit la vie.
 C'est pourquoi nôtre Or est entierement ren-
 du spirituel :
 Par le moyen de l'esprit il passe par l'a-
 lembic ;
 Sa terre demeure noire ,
 Laquelle toutefois n'apparoissoit pas aupa-
 ravant ;
 Et maintenant elle se dissout soi-mê-
 me ,
 Et elle devient pareillement en eau épais-
 se ,
 Laquelle desire une plus noble vie ,
 Afin qu'elle puisse se rejoindre à soi-mê-
 me .
 Car à cause de la soif qu'elle a , elle se dis-
 sout & se dérompt ,
 Ce qui lui profite beaucoup :

Parce que si elle ne devenoit pas eau & huile,

Son esprit & son ame ne pourroient se conjoindre,

Ni se mêler avec elle, comme il advient alors :

En sorte que d'iceux n'est faite qu'une seule chose,

Laquelle s'élève en une entière perfection,

Dont les parties sont si fortement jointes ensemble,

Qu'elles ne peuvent plus être séparées.

CHAPITRE V.

De la préparation de Diane plus blanche que la neige.

CE n'est pas sans raison que les Philosophes appellent nôtre Sel, le lieu de Sapience : car il est tout plein de rares vertus & de merveilles divines : c'est de lui principalement que routes les couleurs du monde peuvent être tirées. Il est blanc, d'une blancheur de neige en son exté-

rieur ; mais il contient extérieurement une rougeur comme celle du sang. Il est encore rempli d'une saveur tres-douce, d'une vie vivifiante, & d'une teinture céleste, quoi que toutes ces choses ne soient pas dans les proprietez du Sel, parce que le Sel ne donne seulement qu'une acrimonie, & n'est que le lien de la coagulation ; mais sa chaleur interieure est pure, un pur feu essentiel, la lumiere de Nature, & une huile tres-belle & transparente, laquelle a une si grande douceur, qu'aucun sucre ni miel ne la peut égaler, lorsqu'il est entierement séparé & dépouillé de toutes ses autres proprietez.

Quant à l'esprit invisible qui demeure dans nôtre Sel, il est, à cause de la force de sa pénétration, semblable & égal au foudre, qui frappe fortement, & auquel rien ne peut résister. De toutes ces parties du Sel unies ensemble, & fixées en un être résistant contre le feu, il en résulte une teinture si puissante, qu'elle pénètre tout corps en un coin d'œil, à la façon d'un foudre tres-véhément, & qu'elle chasse incontinent tout ce qui est contraire à la vie.

Et c'est ainsi que les Métaux imparfaits sont teints ou transmuez en Soleil : car

dés le commencement ils sont Or en puissance, ayant tiré leur origine de l'unique essence du Soleil ; mais par l'ire & malediction de Dieu , ils ont été corrompus par sept diverses sortes de lépre & de maladies : Et s'ils n'avoient pas été Or auparavant, nôtre teinture ne les pourroit jamais réduire en Or ; de même façon que l'Homme ne devient pas Or, encore bien qu'il avale une prise de nôtre teinture, qui a le pouvoir de chasser du corps humain toutes les maladies.

On voit aussi par l'exacte anatomie des Métaux qu'ils participent en leur intérieur de l'Or, & que leur extérieur est entouré de mort & de malediction. Car premierement l'on observe en ces Métaux, qu'ils contiennent une matiere corruptible, dure & grossiere, d'une terre maudite ; sçavoir, une substance crasse, pierreuse, impure & terrestre, qu'ils apportent dès leur miniere. Secondement, une eau puante, & capable de donner la mort. En troisiéme lieu, une terre mortifiée qui se rencontre dans cette eau puante ; & enfin une qualité veneneuse, mortelle & furibonde. Mais quand les Métaux sont délivrez de toutes ces impuretez maudites, & de leur heterogeneité,

alors on y trouve *la noble essence de l'Or*; c'est-à-dire, nôtre Sel beni, tant loüé par les Philosophes, lesquels nous en parlent si souvent, & nous l'ont recommandé en ces termes. *Tirez le Sel des Métaux sans aucune corrosion ni violence, & ce Sel vous produira la Pierre blanche & la rouge.* Item, *tout le secret consiste au Sel, duquel se fait nôtre parfait Elixir.*

Maintenant il paroît assez combien il est difficile de trouver un moyen de faire & avoir ce Sel, puisque cette science jusqu'à ce jour n'a point encore été entièrement découverte à tous, & qu'à présent même il ne s'en trouve pas encore de mille un qui sçache, quel sentiment il doit avoir touchant le dire surprenant de tous les Philosophes, sur cette seule, unique & même matiere, qui n'est autre chose que de l'Or véritable & naturel, & toutefois tres-vil, qu'on jette par les chemins, & qu'on peut trouver en iceux. Il est de grand prix, & d'une valeur inestimable; & toutefois ce n'est que fiente: c'est un feu qui brûle plus fortement que tout autre feu; & néanmoins il est froid: c'est une eau qui lave tres-nettement; & néanmoins elle est sèche: c'est un marteau d'acier, qui frappe jusques sur les

atomes impalpables ; & toutefois il est comme de l'eau molle : c'est une flâme qui met tout en cendres ; & néanmoins elle est humide : c'est une neige qui est toute de neige , & néanmoins qui se peut cuire & entièrement s'épaissir : c'est un oyseau qui vole sur le sommet des montagnes ; & néanmoins c'est un poisson : c'est une Vierge qui n'a point été touchée , & toutefois qui enfante & abonde en lait : ce sont les rayons du Soleil & de la Lune , & le feu du Soufre ; & toutefois c'est une glace tres-froide : c'est un arbre brûlé , lequel toutefois fleurit lorsqu'on le brûle , & rapporte abondance de fruits : c'est une mere qui enfante ; & toutefois ce n'est qu'un homme ; & ainsi au contraire c'est un mâle , & néanmoins il fait office de femme : c'est un métal tres-pesant , & toutefois il est plume , ou comme de l'alun de plume : c'est aussi une plume que le vent emporte , & toutefois plus pesante que les Métaux : c'est aussi un venin plus mortel que le Basilic même , & toutefois qui chasse toutes sortes de maladies , &c.

Toutes ces contradictions & autres semblables , & qui sont toutefois les propres noms de nôtre Pierre , aveuglent tellement

tellement ceux qui ignorent comment cela se peut entendre, qu'il y en a une infinité qui dénieient absolument que cette chose soit véritable, quoi que d'ailleurs ils croient avoir tout l'esprit le mieux tourné du monde. Ils s'en rapportent plutôt à un seul Aristote, qu'à un nombre infini de fameux Auteurs, qui depuis plusieurs siècles ont confirmé toutes ces choses, & par les épreuves qu'ils en ont fait, & par les écrits qu'ils nous en ont laissés : jurans que toutes les paroles qu'ils ont avancées portoient vérité, ou qu'autrement ils vouloient en rendre compte au grand jour du Jugement. Mais quoi que tout cela ne serve de rien, ceux qui possèdent la Science sont toujours méprisés : ce qui ne se fait pas sans un juste jugement de Dieu, qui d'autant mieux il a mis ce don précieux dans quelque vaisseau, d'autant plus il permet qu'on le considère comme une folie, afin que ceux qui en sont indignes le méprisent & le rejettent plutôt à leur propre perte & à leur propre dommage. Mais les Fils de la Science gardent avec crainte ce dépôt secret de la Providence, considérans que les paraboles, tant de l'Ecriture-Sainte, que de tous les Sages, signi-

A a

fient bien autre chose que ne porte le sens littéral : C'est pourquoi suivant le commandement du Psalmiste, ils méditent jour & nuit sur leur matiere, & cherchent cette précieuse Pierre avec soin & avec peine, jusqu'à ce qu'ils la trouvent par leurs prieres & leur travail. Car si Dieu (comme on n'en peut douter) ne donne point à connoître cette admirable Pierre (quoi que terrestre seulement) à tous les Hommes de mauvaise volonté, à cause qu'elle est un petit crayon de cette sainte & céleste Pierre angulaire, quel sentiment devons-nous avoir de cette authentique & inestimable Pierre que tous les Anges & Archanges adorent ? Bien toutefois qu'il n'y ait aucun Homme qui ne se tienne assuré de l'acquiescer sans peine, pourveu qu'étant régénéré il fasse profession de la Foi, qu'il la publie de bouche, qu'il n'en conçoive aucun doute, & qu'il n'en forme point de contestation, il entrera dans la porte étroite du Paradis, avec tous les saints Personnages du vieil & du nouveau Testament.

Quant à nous, nous sçavons tres-certainement que toute la Theologie & la Philosophie sont vaines sans cette huile incombustible. Car tout ainsi que les cinq

Métaux imparfaits meurent dans l'examen du feu, s'ils ne sont teints & amenez à leur perfection par le moyen de cette huile incombustible, (que les Philosophes nomment leur Pierre) de même les cinq Vierges folles qui à l'avenuë de leur Roy & leur Epoux, n'auront point la véritable huile dans leurs lampes, périront indubitablement. Car le Roy
 » (comme il se voit en *Saint Mathieu*,
 » Chap. 25. 41. 42. 43.) rangera à sa
 » gauche ceux qui n'ont point l'huile
 » de charité & de miséricorde, & leur
 » dira : Eloignez-vous de moi, maudits
 » que vous êtes, allez au feu éternel, qui
 » est préparé au Diable & à ses Anges.
 » Car j'ai eu faim, & vous ne m'avez
 » point donné à manger : j'ai eu soif, &
 » vous ne m'avez point donné à boire :
 » j'étois étranger, & vous ne m'avez point
 » logé : j'étois nud, & vous ne m'avez
 » point couvert : j'étois malade & pri-
 » sonnier, & vous ne m'avez point visité.
 Au contraire, tout ainsi que ceux qui
 s'efforcent sans cesse à connoître les mer-
 veilleux secrets de Dieu, & demandent
 avec grand zèle au Pere des Lumieres
 qu'il les veuille illuminer, reçoivent en-
 fin l'esprit de la Sagesse divine, qui les

Aa ij

conduit en toute vérité, & les unit par leur vive foi avec ce Lion vainqueur de la tribu de Juda, lequel seul délie & ouvre le Livre de la régénération, scellé aux sept scéaux dans chacun des Fidèles. De sorte qu'en lui naît cet Agneau, qui dès le commencement fut sacrifié, qui seul est le Seigneur des Seigneurs, & qui attache le vieil Adam à la Croix de son humilité & de sa douceur, & rengendre un nouvel Homme par la semence du Verbe divin.

De même aussi voyons-nous une représentation fidèle de cette régénération en l'œuvre des Philosophes, dans lequel il y a ce seul Lion verd, qui ferme & ouvre les sept scéaux indissolubles des sept esprits métalliques, & qui tourmente les corps jusqu'à ce qu'il les ait entièrement perfectionnez, par le moyen d'une longue & ferme patience de l'Artiste. Car celui-là ressemble aussi à cet Agneau, auquel & non à d'autres, les sept scéaux de la Nature seront ouverts.

O Enfans de la Lumière ! qui êtes toujours victorieux par la vertu de l'Agneau divin, toutes les choses que Dieu a jamais créées, serviront pour votre bonheur temporel & éternel, comme nous en avons

une promesse de la propre bouche de Nôtre-Seigneur JESUS-CHRIST, par laquelle il a voulu marquer de suite ces seize sortes de Beatitudes, qu'il a réitérées; en S. Math: chap. 5. & en l'Apocal. chap. 2. & 21. dans ces termes.

1. { Bien-heureux sont les pauvres d'esprit; car le Royaume des Cieux est à eux.
A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de l'Arbre de vie, lequel est au Paradis de mon Dieu.

2. { Bien-heureux sont ceux qui meinent deuil: car ils seront consolés.
Celui qui vaincra, ne sera point offensé par la mort seconde.

3. { Bien-heureux sont les débonnaires: car ils habiteront la terre par droit d'heritage.
A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de la Manne qui est cachée, & lui donnerai un caillon blanc, & au caillon un nouveau nom écrit, que nul ne connoît, sinon celui qui le reçoit.

(Aa liij)

- Bien-heureux sont ceux qui ont faim
 & soif de justice : car ils seront saou-
 lez.
4. { Celui qui aura vaincu, & aura gardé
 mes œuvres jusqu'à la fin, je lui
 donnerai puissance sur les Nations :
 Et il les gouvernera avec une verge
 de fer, & seront brisées comme les
 vaisseaux du Potier. Comme j'ai aussi
 reçu de mon Pere. Et je lui don-
 nerai l'Etoile du matin.
5. { Bien-heureux sont les misericordieux :
 car miséricorde leur sera faite.
 Celui qui vaincra, sera ainsi vêtu de
 vêtements blancs : & je n'effacerai
 point son nom du Livre de vie : &
 je confesserai son nom devant mon
 Pere, & devant ses Anges.
6. { Bien-heureux sont ceux qui sont nets
 de cœur : car ils verront Dieu.
 Celui qui vaincra, je le ferai être une
 colonne au Temple de mon Dieu :
 & il ne sortira plus dehors : & j'é-
 crirai sur lui le nom de mon Dieu,
 & le nom de la Cité de mon Dieu,
 qui est la nouvelle Jerusalem, la.

quelle descend du Ciel de devers
mon Dieu ; & mon nouveau
nom.

Bien-heureux sont ceux qui procurent
la paix : car ils seront appellez En-
fans de Dieu.
7. } Celui qui vaincra, je le ferai seoir
avec moi en mon Trône : ainsi que
j'ai aussi vaincu, & suis assis avec
mon Pere à son Trône.

Bien-heureux sont ceux qui sont per-
secutez par justice : car le Royau-
me des Cieux est à eux.
8. } Celui qui sera vainqueur, obtiendra
toutes choses par un droit hereditai-
re ; & je serai son Dieu, & il sera
mon fils.

Reprenons donc, mes freres, par la
grace de Dieu nôtre misericordieux un
esprit laborieux, pour combattre un bon
combat : car celui qui n'aura pas deuë-
ment combattu, ne sera point couronné,
parce que Dieu ne nous accorde point
ses dons temporels qu'à force de sueur
& de travail, selon le témoignage uni-

versel de tous les Philosophes, & de Hermès même, qui assure que pour acquies cette benoîte Diane & cette Lunaire blanche comme lait, il a souffert plusieurs travaux d'esprit, de même que chacun peut conjecturer. Car comme nôtre Sel au commencement est un sujet terrestre, pesant, rude, impur, chaotique, gluant, visqueux, & un corps ayant la forme d'une eau nebuleuse, il est nécessaire qu'il soit dissout, qu'il soit séparé de son impureté, de tous ses accidens terrestres & aqueux, & de son ombre épaisse & grossière; & sur tout, qu'il soit extrêmement sublimé, afin que ce Sel crystallin des Métaux exempt de toutes feces, purgé de toute sa noirceur, de sa putrefaction & de sa lèpre, devienne tres-pur, & souverainement clarifié, blanc comme neige, fondant & fluant comme Cire.



Discours

Discours traduits de Vers.

Le Sel est la seule & unique clef,
 Sans Sel nôtre Art ne sçauroit aucunement
 subsister.
 Et quoy que ce Sel (afin que je vous en
 avertisse)
 N'ait point apparence de Sel au commen-
 cement ,
 Toutefois c'est veritablement un Sel , qui
 sans doute
 Est tout à fait noir & puant en son com-
 mencement ,
 Mais qui dans l'operation & par le tra-
 vail
 Aura la ressemblance de la presure du
 Sang :
 Puis après il deviendra tout à fait blanc
 & clair ,
 En se dissolvant & se fermentant soy-
 mesme.



CHAPITRE VI.

*Du mariage du serviteur rouge avec
la femme blanche.*

IL y en a plusieurs qui croient sçavoir la maniere de faire la Teinture des Philosophes : mais lors qu'ils sont aux épreuves avec nôtre serviteur rouge , à peine croiroit-on combien le nombre de ceux qui réussissent est tres-petit , & combien il s'en rencontre peu en tout le monde qui meritent le nom de veritables Philosophes. Car où est ce qu'on peut trouver un Livre qui donne une suffisante instruction sur ce sujet , puisque tous les Philosophes l'ont enveloppé dans le silence & qu'ils l'ont ainsi voulu cacher exprés , de même que nôtre bien aimé pere l'a dit en maniere de revelation aux Inquisiteurs de cet Art , auxquels il n'a presque rien laissé d'excellent que ce peu de paroles : *Une seule chose , mêlée avec une eau Philosophique.*

Et il ne faut point douter que cette chose n'ait donné beaucoup de peine à

quelques Philosophes , avant que de passer cette forest , pour commencer leur premiere operation , comme nous en avons un exemple considerable en l'Auteur de l'*Arche-ouverte*, communément appelé le disciple du grand & petit paysan (qui possède les manuscrits de défunt son venerable & digne précepteur , & qui a eu une parfaite connoissance de l'Art Philosophique il y a déjà trente ans) lequel nous a raconté ce qui arriva à son maître en ce point, c'est à dire en sa premiere operation , par laquelle il ne pût de prime abord, quelque moyen ou industrie qu'il apportât , faire en sorte que les Soufres se mélassent ensemble & fussent coit : parce que le Soleil nageoit toujours au dessus de la Lune. Ce qui luy donna un grand déplaisir & fut cause qu'il entreprit de nouveau plusieurs voyages fâcheux & difficiles , dans le dessein de s'éclaircir en ce point par quelqu'un qui seroit peut-être possesseur de la Pierre, comme il luy arriva selon son souhait , en telle sorte qu'il ne s'est encore trouvé personne qui ait surpassé son experience , car il connoissoit effectivement la plus prochaine & la plus abregée voye de cet œuvre , dautant qu'en l'es-

B b ij

pace de trente jours , il achevoit le secret de la Pierre , au lieu que les autres Philosophes sont obligez de tenir leur matiere en digestion premierement pendant sept mois , & après , pendant dix mois continus.

Ce que nous avons voulu faire remarquer à ceux qui s'imaginent & se croient être grands Philosophes , & qui n'ont jamais mis la main aux operations , afin qu'ils considerent en eux-mêmes si quelque chose leur manque ; car avant ce passage il arrive souventefois que les Artistes présomptueux sont contrainsts d'avoüer leur ignorance & leur temerité. Il s'en rencontre même quelques-uns parmi les plus grands Docteurs , & parmi les personnes de grand sçavoir , qui se persuadent que nôtre serviteur rouge digeste se doit extraire de l'or commun par le moyen d'une eau Mercuriale , laquelle erreur , le tres-sçavant Auteur *de l'ancien duel Chymique* a autrefois démontré , en un discours qu'il a composé , où il fait parler la Pierre de cette sorte :
» Quelques - uns se sont tellement écartez loin de moy , qu'encore qu'ils
» ayent sçeu extraire mon esprit tingent ,
» qu'ils ont mêlé avec les autres metaux

» & minéraux , après plusieurs travaux
 » je ne leur ay accordé que la jouïſſance
 » de quelque petite portion de ma vertu,
 » pour en améliorer les métaux qui me
 » ſont les plus prochains & les plus alliez;
 » mais ſi ces Philoſophes euſſent recher-
 » ché ma propre femme , & qu'ils m'euf-
 » ſent joint avec elle , j'aurois produit
 » mille fois davantage de teinture , &c.

Quant à ce qui regarde nôtre conjoin-
 ction , il ſe trouve deux différentes ma-
 nières de conjoindre , dont l'une eſt hu-
 mide , & l'autre ſèche. Le Soleil a trois
 parties de ſon eau , ſa femme en a neuf,
 ou le Soleil en a deux & ſa femme en a
 ſept. Et tout ainſi que la ſemence de
 l'homme eſt en une ſeule fois toute in-
 fuſe dans la matrice de la femme qui ſe
 ferme en un moment juſqu'à l'enfante-
 ment , de même dans nôtre œuvre nous
 conjoignons deux eaux , le Soufre de
 l'or , & l'ame & le corps de ſon Mercure;
 le Soleil & la Lune : le mary & la fem-
 me : deux ſemences : deux argens - vifs,
 & nous faiſons de ces deux nôtre Mer-
 cure vif , & de ce Mercure la Pierre des
 Philoſophes.

Discours traduits de Vers.

*Après que la terre est bien préparée,
Pour boire son humidité,
Alors prenez ensemble l'Esprit, l'ame &
la vie,
Et les donnez à la terre.
Car qu'est-ce que la terre sans semence ?
Et un corps sans ame ?
Vous remarquerez donc & vous obser-
verez
Que le Mercure est ramené à sa mere,
De laquelle il a pris son origine ;
Jetez-le donc sur icelle, & il vous sera
utile :
La semence diffondra la terre,
Et la terre coagulera la semence.*

CHAPITRE VII.

Des degrez du feu.

DAns la coction de nôtre Sel, la chaleur externe de la premiere operation s'appelle elixation, & elle se fait dans l'humidité; mais la tiedeur de la seconde operation, se paracheve dans la

secheresse , & elle est nommée assation. Les Philosophes nous ont designé ces deux feux en cette sorte : *Il faut cuire nôtre Pierre par elixation & assation.*

Nôtre benît ouvrage desire d'être réglé conformément aux quatre saisons de l'année : Et comme la premiere partie qui est l'Hyver, est froide & humide ; la seconde qui est le Printemps , est tiède & humide ; la troisième, qui est l'Esté, est chaude & sèche ; & la quatrième qui est l'Automne, est destinée pour cueillir les fruits ; De même le premier regime du feu doit être semblable à la chaleur d'une poule qui couve ses œufs, pour faire éclore ses poulets, ou comme la chaleur de l'estomac qui cuit & digere les viandes, qui nourrissent le corps ; ou comme la chaleur du Soleil lors qu'il est au signe du Belier, & cette tiédeur dure jusqu'à la noirceur, & même jusqu'à ce que la matiere devienne blanche. Que si vous ne gardez point ce regime, & que vôtre matiere soit trop échauffée, vous ne verrez point la désirée teste du corbeau ; mais vous verrez malheureusement une prompte & passagere rougeur semblable au pavot sauvage , ou bien une huile rousse furnageante , ou que vôtre ma-

B b iij

rière aura commencé de se sublimer; que si cela arrive, il faut nécessairement retirer votre composé, le dissoudre & l'imbiber de notre lait virginal, & commencer derechef votre digestion avec plus de précaution, jusqu'à ce que tel défaut n'apparoisse plus. Et quand vous verrez la blancheur, vous augmenterez le feu jusqu'à l'entier dessèchement de la Pierre, laquelle chaleur doit imiter celle du Soleil, lors qu'il passe du Taureau dans les Gemeaux; & après la dessication, il faut encore prudemment augmenter votre feu, jusqu'à la parfaite rougeur de votre matière, laquelle chaleur est semblable à celle du Soleil dans le signe du Lion.

Discours traduits de Vers.

*Prenez bien garde aux avertissemens que
je vous ay donné,
Pour le regime de votre feu doux,
Et ainsi vous pourrez esperer toute sorte
de prosperitez,
Et participer quelque jour à ce trésor;
Mais il faut que vous connoissiez auparavant,
Le feu vaporeux suivant la pensée des
Sages,*

*Parce que ce feu n'est pas Elementaire,
Ou materiel & autre semblable ;
Mais c'est plutôt une eau seche tirée du
Mercure :
Ce feu est surnaturel,
Essentiel, celeste & pur,
Dans lequel le Soleil & la Lune sont
conjointes.
Gouvernez ce feu par le regime d'un feu
exterieur,
Et conduisez vôtres ouvrage jusqu'à la
fin.*

CHAPITRE VIII.

*De la vertu admirable de nôtre Pierre
salée & aqueuse.*

CEluy qui aura reçu tant de graces
du pere des lumieres , que d'ob-
tenir en cette vie le don inestimable de la
pierre Philosophale , peut non seulement
être assuré qu'il possède un trésor de si
grand prix , que tout le monde ensemble,
& tous les Monarques mêmes qui l'ha-
bitent de toutes parts ne le sçauroient ja-
mais payer , mais encore il doit être per-

suadé qu'il a une marque tres-évidente de l'amour que Dieu luy porte , & de la promesse que la Sagesse divine (qui donne un tel don) a fait en sa faveur de luy accorder pour jamais une éternelle demeure avec elle , & une parfaite union d'un mariage celeste , laquelle nous souhaittons de tout nôtre cœur à tous les Chrétiens ; car c'est le centre de tous les trésors , suivant le témoignage de Salomon , *au 7. de la Sag.* où il dit ; J'ay
» préféré la Sagesse au Royaume & à la
» Principauté , & je n'ay point fait état
» de toutes les richesses en comparaison
» d'icelle. Je n'ay pas mis en paralelle
» avec elle aucune pierre précieuse ; car
» tout l'Or n'est qu'un sable vil à son
» égard , & l'Argent n'est que de la bouë.
» Je l'ay aimé par dessus la santé & la
» beauté du corps , & je l'ay choisi pour
» ma lumiere , les rayons de laquelle ne
» s'éteignent jamais. Sa possession m'a
» donné tous les biens imaginables , &
» j'ay trouvé qu'elle avoit dans sa main
» des richesses infinies , &c.

Quant à nôtre Pierre Philosophale, l'on y peut assez commodément remarquer toutes ces merveilles , premierement le sacré mystere de la tres-sainte Trinité,

l'œuvre de la création , de la redemption , de la régénération , & l'état futur de la félicité éternelle.

Secondement nôtre pierre chasse & guerit toutes fortes de maladies quelles qu'elles soient , & conserve un chacun en santé , jusqu'au dernier terme de sa vie , qui est lorsque l'esprit de l'homme venant à s'éteindre à la façon d'une chandelle, s'évanouit doucement, & passe dans la main de Dieu.

En troisième lieu elle teint & change tous les métaux en argent & en or , meilleurs que ceux que la Nature a coutume de produire : & par son moyen les pierres & tous les cristaux les plus vils peuvent être transformez en pierres précieuses. Mais parce que nôtre intention est de changer les métaux en or , il faut qu'ils soient auparavant fermentez avec de l'or tres-bon & tres-pur : car autrement les métaux imparfaits ne pourroient pas supporter sa trop grande & suprême subtilité , mais il arriveroit plutôt de la perte & du dommage dans la projection. Il faut aussi purifier les métaux imparfaits & impurs , si l'on en veut tirer du profit. Une dragme d'or suffit pour la fermentation au rouge , & une dragme

d'argent pour la fermentation au blanc.
Et il ne faut pas se mettre en peine d'acheter de l'or ou de l'argent pour faire cette fermentation, parce qu'avec une seule tres-petite partie l'on peut en après augmenter de plus en plus la teinture, en telle sorte qu'on pourroit charger des navires entiers du métal precieux qui proviendrait de cette confection. Car si cette medecine est multipliée, & qu'elle soit derechef dissoute & coagulée par l'eau de son Mercure blanc ou rouge, de laquelle elle a été préparée, alors cette vertu tingente augmentera à chaque fois de dix degrez de perfection, ce que l'on pourra recommencer autant de fois que l'on voudra.

„ *Le Rosaire* dit, Celuy qui aura une
„ fois parachevé cet Art, quand il devroit vivre mille milliers d'années, & chaque jour nourrir quatre mille hommes, neanmoins il n'auroit point d'indigence.

L'Autheur de l'*Aurore apparoissante*
„ dit, C'est elle qui est la fille des Sages,
„ & qui a en son pouvoir l'autorité,
„ l'honneur, la vertu & l'empire, qui a
„ sur sa teste la couronne fleurissante du
„ Royaume, environnée des rayons des

» sept brillantes Etoilles, & comme l'é-
 » pouse ornée par son mary, elle porte
 » écrit sur ses habits en lettres dorées
 » Grecques, Barbares & Latines; Je suis
 » l'unique fille des Sages, tout-à-fait in-
 » connuë aux fols. O heureuse science,
 » ô heureux sçavant & car quiconque la
 » connoît, il possède un trésor incom-
 » parable, parce qu'il est riche devant
 » Dieu & honoré de tous les hommes,
 » non pas par usure, par fraude, ni par
 » de mauvais commerces, ni par l'op-
 » pression des pauvres, comme les riches
 » de ce monde font gloire de s'enrichir,
 » mais par le moyen de son industrie &
 » par le travail de ses propres mains.

C'est pourquoy ce n'est pas sans raison
 que les Philosophes concluent qu'il faut
 expliquer les deux Enigmes suivantes de
 la Teinture blanche ou rouge, ou de
 leur Urim & Thumim.

Discours traduits de Vers.

LA LUNE.

*Icy est née une divine & Auguste Impe-
 ratrice,
 Les Maîtres d'un commun consentement*

la nomment leur fille.
 Elle se multiplie soy-même, & produit
 un grand nombre d'enfans
 Purs, Immortels, & sans tache.
 Cette Reyne a de la haine pour la mort &
 pour la pauvreté;
 Elle surpasse par son excellence l'or, l'ar-
 gent, & les pierres précieuses.
 Elle a plus de pouvoir que tous les reme-
 des quels qu'ils soient.
 Il n'y a rien en tout le monde qui luy
 puisse être comparé,
 A raison dequoy nous rendons Graces à
 Dieu, qui est és Cieux.

LE SOLEIL.

Icy est né un Empereur tout plein d'hon-
 neurs,
 Il n'en peut jamais naître un plus grand
 que luy,
 Ny par Art, ny par Nature,
 Entre toutes les choses créées.
 Les Philosophes l'appellent leur fils,
 Qui a le pouvoir & la force de produire
 divers effets.
 Il donne à l'homme tout ce qu'il desire
 de luy.
 Il luy octroye une santé perseverante,

*L'or, l'argent, les pierres precieuses,
La force, & une belle & sincere jeunesse.
Il détruit la colere, la tristesse, la pau-
vreté, & toutes les langueurs.
O trois fois heureux celui qui a obtenu
de Dieu une telle grace.*

RECAPITULATION.

Mon cher frere & fils Inquisiteur de
cét Art, reprenons dès le commencement
toutes les choses qui te sont principale-
ment necessaires, si tu desires que ta re-
cherche soit aidée & suivie d'un bon
sucez.

Premierement & avant toutes choses
tu dois fortement t'imprimer en la me-
moire, que sans la misericorde de Dieu
tu es tout-à-fait malheureux, & plus mi-
serable que le Diable même, au pou-
voir duquel sont tous les damnez, parce
que t'ayant donné une ame immortelle,
veüilles ou ne veüilles pas, tu dois vivre
toute une éternité, ou avec Dieu parmi
les Saints dans un bonheur inconcevable,
ou avec Sathan parmi les damnez dans
des tourmens qu'on ne peut exprimer.
C'est pourquoy adores Dieu de tout ton
cœur, afin qu'il veüille te sauver pour

toute l'éternité, employe toutes tes forces pour suivre les saints commandemens, qui sont la regle de ta vie, comme le Sauveur nous l'a enjoint par ces paroles : *Cherchez premierement le Royaume de Dieu & toutes les autres choses vous seront données.* Par ce moyen vous imitez les Sages nos prédécesseurs, & vous observerez la methode dont ils se sont servy pour se mettre en grace auprès de ce redoutable Seigneur (devant lequel Daniel le Prophete a veu un mille millions d'assistans & un grand nombre de myriades qui le servoient) De même que ce tres - Sage Salomon nous a fidelement indiqué le chemin qu'il a gardé pour obtenir la veritable Sagesse par le moyen de cette doctrine qui est la meilleure, & qu'il nous faut entierement imiter.

» J'ay été (dit-il) un enfant doüé de
» bonnes qualitez , & parce que j'avois
» receu une bonne éducation , je me
» trouvay avoir atteint l'âge d'adoles-
» cence dans une vie sans crime & sans
» reproche : mais après que j'eus recon-
» nu que j'avois encore de moindres dis-
» positions qu'aucun autre homme pour
» devenir vertueux, si Dieu ne m'accor-
» doit cette grace , (& que cela même
étoit

» étoit Sapience de sçavoir de qui étoit
 » ce don) je m'en allay au Seigneur , je
 » le priay , & luy dis de tout mon cœur :
 » O Dieu de mes Peres , & Seigneur de
 » miséricorde , qui avez fait toutes cho-
 » ses par vôtre parole , & qui par vôtre
 » Sagesse avez constitué l'homme pour
 » dominer sur toutes les créatures que
 » vous avez faites , pour disposer toute
 » la terre en justice , & pour juger en
 » équité de cœur : donnez-moy je vous
 » prie la Sagesse , qui environne sans
 » cesse le trône de vôtre divine Majesté,
 » & ne me rejetez point du nombre de
 » vos enfans : Car je suis vôtre servi-
 » teur , & le fils de vôtre servante , je
 » suis homme foible , & de petite durée ,
 » & encore trop incapable en intelli-
 » gence de jugement & des loix , &c.

En cette maniere tu pourras aussi plaire
 à Dieu , pourvû que ce soit là ton prin-
 cipal étude ; puis après , il te sera licite
 & même convenable que tu songes au
 moyen de t'entretenir honnêtement pen-
 dant cette vie , de sorte que tu vives non
 seulement sans être à charge à ton pro-
 chain , mais encore que tu aides aux pau-
 vres selon que l'occasion s'en présentera.
 Ce que l'Art des Philosophes donne tres-

C c

facilement à tous ceux auxquels Dieu permet que cette science, comme une de ses graces particulieres, soit connuë : Mais il n'a pas coûtume de le faire à moins qu'il n'y soit excité par de ferventes prieres & par la sainteté de vie de celui qui demande cette insigne faveur, & il ne veut pas mêmes accorder immédiatement la connoissance de cet Art à quelque personne que ce soit, mais toujours par des dispositions moyennes, sçavoir par les enseignemens & par le travail des mains, auxquels il donne entierement sa benediction, s'il en est invoqué de bon cœur, au lieu que quand on ne le prie pas, il en arrête l'effet, soit en mettant obstacle aux choses commencées, soit en permettant qu'elles finissent par un mauvais événement.

Au reste, pour acquérir cette science, il faut étudier, lire & méditer, afin que tu puisse connoître la voye de la Nature, que l'Art doit necessairement suivre. L'étude & la lecture consistent dans les bons & veritables Auteurs qui ont en effet expérimenté la verité de cette science, & l'ont communiqué à la posterité, & auxquels il y a de la certitude de croire dans leur Art; Car ils ont été hommes

de conscience & éloignez de tous mensonges, encore bien que pour plusieurs raisons ils ayent écrit obscurément. Pour toy tu dois rapporter ce qu'ils ont enveloppé dans l'obscurité avec les opérations de la Nature, & prendre garde de quelle semence elle se sert pour produire & engendrer chaque chose : par exemple, cét arbre cy, ou cét arbre là ne se fait pas de toute sorte de choses ; mais seulement d'une semence ou d'une racine qui soit de son même genre. Il en va de même de l'Art des Philosophes, lequel pareillement a une détermination certaine & assurée, car il ne teint rien en or ou en argent, que le genre Mercurial métallique, lequel il condense en une masse malléable & qui souffre le marteau, perseverante au feu, laquelle soit colorée d'une couleur tres-parfaite, & qui en communiquant sa teinture, nettoye & separe du metal toutes les choses qui ne sont pas de sa nature : il s'ensuit donc que la teinture pareillement est du genre Mercurial métallique destiné pour la perfection de l'or, & qu'il faut tirer son origine, sa racine & sa vertu seminaire du même sujet, duquel sont produits les corps métalliques vulgaires qui souffrent & qui s'éten-

C c ij

dent sous le marteau. Je te décris clairement en ce lieu la matiere de l'Art, laquelle si tu ne comprends pas encore, tu dois soigneusement t'appliquer à la lecture des Autheurs, jusqu'à ce qu'enfin toutes choses te soient devenuës familières.

Après avoir jetté un ferme & solide fondement sur la doctrine des veritables & legitimes possesseurs de la Pierre, il faut venir aux operations manuelles, & à une deuë preparation de la matiere qui requiert que toutes les feces & superfluités soient ôtées par nôtre sublimation, & qu'elle acquiert une essence crySTALLINE, salée, aqueuse, spiritueuse, oleagineuse, laquelle sans addition d'aucune chose heterogene & de differente nature, & sans aucune diminution & aucune perte de sa vertu seminale générative & multiplicative, doit être amenée jusqu'à un égal temperament d'humide & de sec, c'est à dire du volatil & du fixe, & suivant le procedé de la Nature, élever cette même essence par le moyen de nôtre Art, jusqu'à une entiere perfection, afin qu'elle devienne une Medecine tres-fixe, qui se puisse resoudre dans toute humeur comme aussi dans tout e chaleur aisée)

& qu'elle devienne potable , en sorte néanmoins qu'elle ne s'évapore pas , comme font ordinairement les remedes vulgaires , lesquels manquent toujours de cette principale vertu qu'elles doivent avoir pour remedier , parce que comme impuissans & imparfaits , ou ils sont élevez par la chaleur , ou ils ne le sont pas : que s'ils sont élevez , ce ne sont peut-être que certaines eaux subtiles distillées , c'est à dire des esprits , si legeres & si faciles à s'élever , que par la chaleur du corps , laquelle elles augmentent jusqu'à causer fremissement , elles sont aussi-tôt sublimées & portées en haut , montans à la teste & là cherchans une sortie (de même que l'esprit de vin à coûtume de faire en ceux qui sont yvres) & l'évaporation ne s'en pouvant faire à cause que le crane est fermé , elles s'efforcent de sortir impetueusement , de la même maniere qu'il a coûtume d'arriver en la distillation artificielle , lors quelquefois que les esprits ramassez & devenus puissans font rompre le vaisseau qui les contient. Que si les remedes vulgaires ne se peuvent élever , ce sont peut-être des sels qui sont privez de tout suc de vie à cause d'un feu tres-violent , & ne peuvent que

Cc iij

tres-peu remédier à une maladie languissante : car comme une lampe ardente se nourrit d'huile & de graisse , laquelle étant consummée s'éteint : de même aussi la meche qui entretient la vie , se sustent d'un baume de vie succulent & huileux , & se mouche par le moyen des plus excellens remedes , comme on fait communément une chandelle par une mouchette ; & parce que nôtre Medecine tres-assurément est composée du Soleil , & de ses rayons mêmes , l'on peut conjecturer combien elle a de vertu par dessus tous les autres medicamens , puisque le seul Soleil dans toute la Nature allume & conserve la vie ; car sans Soleil toutes choses geleroient & rien ne croîtroit en ce monde ; les rayons du Soleil font verdoyer & croître toutes choses : & le Soleil donne vie à tous les corps sublunaires , les fait pousser , vegeter , mouvoir , & multiplier , ce qui se fait par l'irradiation vivifiante du Soleil. Mais cette vertu solaire est mille fois plus forte , plus efficace , & plus salutaire dans son véritable fils , qui est le sujet des Philosophes , car là où il est engendré , il faut auparavant que les rayons du Soleil , de la Lune , des Etoilles & de toutes les ver-

tus de la Nature se soient accumulez en ce lieu magnetique par l'espace de plusieurs siecles, & qu'ils se soient comme renfermez ensemble dans un vase tres-clos & ferré, lesquels puis après étans empêchez de sortir, réprimez & rétrecez se changent en cét admirable sujet, & engendrent d'eux-mêmes l'or du vulgaire; ce qui marque assez combien son origine est remplie de vertu, puis qu'il triomphe entierement de toute la violence du feu quel que ce puisse être, en sorte qu'il ne se trouve rien dans tout le monde de plus parfait après nôtre sujet; & si l'on le trouvoit dans son dernier état de perfection, fait & composé par la Nature, qu'il fût fusible comme de la cire ou du beurre, & que sa rougeur, & sa diaphanéité & clarté parût au dehors, ce seroit là veritablement nôtre benoite Pierre: ce qui n'est pas. Neanmoins la prenant dès son premier principe, on la peut mener à la plus haute perfection qu'il y ait par le moyen de ce souverain Art Philosophique, fondamentalement expliqué dans les Livres des Anciens Sages.



DIALOGUE

QUI DE'COUVRE PLUS

*amplement la préparation de la
Pierre Philosophale.*

V Ous avez veu par les Traitez précédens que l'Assemblée des Alchymistes & Distillateurs qui disputoient fortement de la Pierre des Philosophes, fût interrompuë par un orage imprévû ; comme ils furent dispersez & divisez en plusieurs differentes Provinces sans avoir pris aucune détermination certaine, & comme chacun d'eux est demeuré sans conclusion. Ce qui a donné lieu à un nombre infiny de Sophistications & de procédez trompeurs & erronez, parce que cette malheureuse tempeste ayant empêché une finale décision de tous leurs différens, un chacun d'eux a resté dans l'opinion imaginaire qu'il s'étoit figuré, laquelle il a suivy après dans ses opérations. Une partie de ces docteurs Chymistes

misés qui avoient assisté à cette Assemblée , avoit lû les écrits des veritables Philosophes qui nous proposent tantôt que le Mercure , tantôt que le Soufre, tantôt que le Sel est la matiere de leur Pierre. Mais parce que ces Sophistificateurs ont mal entendu la pensée des anciens , & qu'ils ont crû que l'argent-vif, le Soufre & le Sel vulgaires étoient les choses qu'il falloit prendre pour la confection de la Pierre , & après avoir été dispersé en plusieurs endroits de la terre, ils en ont fait des épreuves de toutes les façons imaginables. Quelqu'un d'entre-eux a remarqué dans Geber cette maxime

» digne de consideration ; Les anciens
 » parlans du Sel ont conclu que c'étoit
 » le savon des Sages , la clef qui ferme &
 » ouvre , & qui ferme derechef & per-
 » sonne n'ouvre ; sans laquelle clef ils di-
 » sent qu'aucun homme dans ce monde
 » ne sçauroit parvenir à la perfection de
 » cet œuvre , c'est à dire s'il ne sçait cal-
 » ciner le Sel après l'avoir préparé , &
 » alors il s'appelle Sel fusible : De mê-
 me qu'il a lû en un autre Auteur que,
*Celui qui connoît le Sel & sa dissolu-
 tion , sçait le secret caché des anciens
 Sages.* Cét Alchymiste se persuada par

D d

ces paroles qu'il falloit travailler sur le Sel commun, dont il apprit à préparer un esprit subtil, avec lequel il dissolvoit l'or du vulgaire, & en tiroit sa couleur citrine, & sa teinture, laquelle il s'étudioit de joindre & unir aux métaux imparfaits, afin que par ce moyen ils se changeassent en or : mais tous ses travaux n'eurent aucun bon succez, quelque peine qu'il y pût prendre ; Ce qu'il devoit déjà sçavoir du même Geber lors qu'il dit, Que
» tous les corps imparfaits ne se peuvent
» aucunement perfectionner, par le mélange avec les corps que la Nature a rendu simplement parfaits, parce que
» dans le premier degré de leur perfection, ils ont seulement acquis une simple forme pour eux, par laquelle ils étoient perfectionnez par la Nature, & que comme morts ils n'ont aucune perfection superflüe qu'ils puissent communiquer aux autres, & ce pour deux raisons ; la premiere, à cause que par ce mélange d'imperfection, ils sont rendus imparfaits, vû qu'ils n'ont pas plus de perfection qu'ils en ont besoin pour eux-mêmes : & la derniere, à cause que par cette voye leurs principes ne peuvent pas se mêler intimement & en tou-

» tes les plus petites parties , dautant que
 » les corps ne se penetrent point l'un
 » l'autre , &c. Après cela , cette autre
 sentence de Hermès tomba dans la pen-
 sée de nôtre Artiste , sçavoir que *le Sel*
des metaux est la Pierre des Philosophes.
 Il concluoit donc en luy-même que le
 Sel du vulgaire ne devoit pas être la cho-
 se dont les Philosophes entendoient par-
 ler , mais qu'il la falloit extraire des me-
 taux. C'est pourquoy il se mit à calciner
 les metaux avec un feu violent , à les dis-
 soudre en des eaux fortes , les corroder,
 les détruire , preparer les Sels : il inven-
 toit pour son dessein plusieurs manieres
 de dissoudre les metaux , pour les faire
 fondre aisément , & telles autres infinies
 operations vaines & superflües : mais il
 ne pût jamais par tous ces moyens venir
 à la fin de son desir. Ce qui le faisoit en-
 core douter touchant les Sels & les ma-
 tieres dont nous avons parlé , en sorte
 qu'il ne cessoit de regarder dans les livres
 des uns & des autres Philosophes. Il
 feüilletoit toûjours esperant de rencon-
 trer quelque passage formel touchant la
 matiere , & il fit tant qu'il découvrit cét
 axiome. *Nôtre Pierre est Sel , & nôtre*
Sel est une terre , & cette terre est vierge,

D d ij

S'arrêtant à peser profondément ces paroles, il luy sembla tout à coup que son esprit étoit fort éclairé, & il commençoit à reconnoître que ses travaux précédens n'avoient point réussi selon son souhait, à cause que jusqu'à présent il avoit manqué de ce Sel virginal, & qu'on ne sçau-roit en aucune façon avoir ce Sel vierge sur la terre, ny sur sa superficie universelle, parce que tout le dessus de la terre est couvert d'herbes, de fleurs, & de plantes, dont les racines par leurs fibres attireroient & succeroient le Sel vierge, d'où elles prendroient leur croissance, & ainsi tout ce Sel seroit privé de sa virginité, & se trouveroit comme empreigné. Il s'étonnoit encore d'où provenoit sa première stupidité de ce qu'il n'avoit pu comprendre plutôt ces choses dans les Livres des Philosophes qui en parlent si clairement, comme dans *Moriennus* qui dit: Nôtre eau croît dans les montagnes & dans les vallées. Dans *Aristote*: Nôtre eau est sèche. Dans *Danthyn*: Nôtre eau se trouve dans les vieilles étables, les retraits, & les égoûts puans. Dans *Alphidius*: Nôtre pierre se rencontre en toutes les choses, qui sont au monde, & par tout, & elle se trouve jettée dans le che-

min, & Dieu ne l'a point mis à un haut prix pour l'acheter, afin que les pauvres aussi bien que les riches la puissent avoir. Et quoy ! (pensoit-il en soi-même) ce Sel n'est-il pas marqué manifestement en tous ces endroits ? Il est véritablement la pierre & l'eau seche, qui se peut trouver en toutes choses, & dans les cloaques mêmes ; d'autant que tous corps sont composez de luy, se nourrissent de luy, & s'augmentent par son moyen, & par leurs corruptions se resolvent en luy, & aussi parce qu'une grande quantité de ce Sel gras cause la fertilité. Ce que les plus ignorans laboureurs possèdent mieux que nous qui sommes doctes, lors que pour refaire les lieux qui sont steriles à cause de la secheresse, ils se servent d'un fumier pourry, & d'un Sel gras & enflé, considerans tres-bien qu'une terre maigre ne peut pas être fertile. La Nature a aussi découvert à quelques-uns, que la maigreur d'une terre sans humeur se pouvoit ameliorer semblablement par un Sel de cendres ; c'est pour cela qu'en quelques endroits les laboureurs prennent du cuir, qu'ils couppent en pieces, le brûlent & en jettent la cendre sur des terres maigres pour leur donner la fertilité.

D d iij

comme on fait en Denbighshire qui est une Province d'Angleterre ; Nous avons encore un ancien témoignage de cet usage dans Virgile. Ce que les Philosophes nous ont déclaré lors qu'ils ont écrit, que leur sujet étoit la force forte de toute force, & c'est à vray dire, le Sel de la terre qui se montre tel : Car où est - ce qu'on trouva jamais une force & une vertu plus épouvantable que dans le Sel de la terre, sçavoir le nitre, qui est un foudre à l'impetuosité duquel rien ne peut résister ?

Nôtre Alchymiste par cette considération & autres semblables croyoit déjà avoir atteint le but de la vérité, & se réjouissoit grandement en luy-même, de ce qu'entre un mille million d'autres luy seul étoit parvenu à une connoissance si haute & si relevée ; il faisoit déjà mépris des plus sçavans, voire même presque de tous les autres hommes, de ce qu'ils crouissoient toujours dans le borbier de l'ignorance, & qu'ils n'étoient pas encore monté comme luy jusqu'au faist de la plus fine Philosophie, & que là ils n'étoient pas devenus riches d'eux-mêmes, puis qu'il y avoit une infinité de trésors cachez dans le Sel vierge des Philosophes ; après, il se mettoit en l'esprit que pour acquérir

ce Sel de virginité, il fouilleroit jusques sous le fondement des racines, en un certain lieu de terre grasse, pour en extraire une terre vierge qui n'eût point encores été impregnée; établissant mal-à-propos cette maxime que, *pour obtenir l'eau vive de Sel nitre, il falloit fouir dans une fosse profondément jusqu'aux genoux,* laquelle rêverie il ne se contenta pas seulement de poursuivre par son labeur; mais encore il la rendit publique par un discours qu'il fit imprimer, dans lequel il soutenoit que c'étoit la véritable pensée de tous les Philosophes. Il s'achemtoit si fortement à cette opinion vaine & imaginaire, qu'il dépensoit tout son bien, de sorte qu'il se vid réduit en grande pauvreté & accablé de douleurs & d'ennuy, déplorant la perte irréparable de son argent, de son tems, & de ses peines. Ce dommage fut accompagné de soins fâcheux, d'angoisse, d'inquietude & de veilles, lesquelles augmentans de jour en jour, il se résolut enfin de retourner au lieu où il avoit été auparavant pour fouir profondément cette terre qu'il avoit crû être la terre Philosophique, & il continua de vomir ses injures & ses imprécations jusqu'à ce qu'il fut surpris du som-

D d iij

meil, dont il avoit été privé quelque jours par tant de chagrin & de tristesse; étant plongé dans ce profond sommeil, il vid paroître en songe une grande troupe d'hommes tous rayonnans de lumiere, l'un desquels s'approcha de luy, & le reprit de cette sorte. Mon amy, pourquoy est-ce que vous vomissez tant d'injures, de maledictions & d'exécutions contre les Philosophes qui reposent en Dieu? Cét Alchymiste tout étonné répondit en tremblant; Seigneur, j'ay lû en partie leurs Livres, où j'ay vû qu'on ne pouvoit imaginer de loüanges qu'ils ne donnaissent à leur Pierre, laquelle ils elevent jusqu'aux Cieux; Ce qui a excité en moy un extrême desir de mettre la main à l'œuvre, & j'ay operé en toutes choses selon leurs écrits & leurs préceptes, afin d'être participant à leur Pierre: mais je reconnois que leurs paroles m'ont trompé, vû que par ce moyen j'ay perdu tous mes biens.

La Vision. Vous leurs faites tort, & c'est injustement que vous les accusez d'imposture, car tous ceux que vous voyez icy sont gens bien-heureux; ils n'ont jamais écrit aucun mensonge, au contraire ils ne nous ont laissé que la pu-

re verité, quoy qu'en des paroles cachées & occultes, afin que de si grands mysteres ne fussent pas connus par les indignes, car autrement il en naîtroit de grands maux & desordres dans le monde; vous deviez interpreter leurs écrits non pas à la lettre, mais selon l'operation & la possibilité de la Nature; vous ne deviez pas entreprendre auparavant les operations manuelles, qu'après avoir posé un solide fondement par vos ferventes prieres à Dieu, par une assidue lecture, & par un étude infatigable; & vous deviez remarquer en quoy les Philosophes s'accordent tous, sçavoir en une seule chose, qui n'est autre que Sel, Soufre, & Mercure Philosophiques.

L'ALCHIMISTE. Comment sçauroit-on s'imaginer que le Sel, le Soufre, & le Mercure ne puissent être qu'une seule & même chose, puisque ce sont trois choses distinctes?

La Vis. C'est maintenant que vous faites voir que vous avez la cervelle dure, & que vous n'y entendez rien; les Philosophes n'ont seulement qu'une chose, qui contient corps, ame & esprit, ils la nomment Sel, Soufre & Mercure, lesquels trois se trouvent en une même substance,

& ce sujet est leur Sel.

L'ALCH. D'où est-ce qu'on peut avoir ce Sel ?

La Vis. Il se tire de l'obscur prison des métaux ; vous pouvez avec luy faire des operations admirables , & voir toute sorte de couleurs ; comme aussi transformer tous les vils métaux en or , mais il faut auparavant que ce sujet soit rendu fixe.

L'ALCH. Il y a déjà long-tems que je me romps l'esprit pour travailler à ces operations metalliques , sans y avoir jamais rien pû trouver de semblable.

La Vis. Vous avez toujours cherché dans les métaux qui sont morts , & qui n'ont pas en eux la vertu du Sel Philosophique : comme vous ne pouvez pas faire que le pain cuit vous serve de semence , non plus que vous ne sçauriez engendrer un poulet d'un œuf cuit ; mais si vous desirez faire une génération , il faut que vous vous serviez d'une semence pure , vive , & sans avoir été gâtée ; puisque les métaux du vulgaire sont morts , pourquoy donc cherchez-vous une matiere vivante parmy les morts ?

L'ALCH. L'or & l'argent ne peuvent-ils pas être vivifiés derechef par le moyen

de la dissolution ?

La Vis. L'or & l'argent des Philosophes sont la vie même, & n'ont point besoin d'être vivifiés ; on les peut même avoir pour rien ; mais l'or & l'argent vulgaires se vendent bien cherement, & ils sont morts, & demeurent toujours morts.

L'ALCH. Par quel moyen peut-on avoir cet or vif ?

La Vis. Par la dissolution.

L'ALCH. Comment se fait cette dissolution ?

La Vis. Elle se fait en soy-même & par soy-même, sans y ajouter aucune chose étrangère : car la dissolution du corps se fait en son propre sang.

L'ALCH. Tout le corps se change-t-il entièrement en eau ?

La Vis. A la vérité il se change tout, mais le vent porte aussi dans son ventre le fils fixe du Soleil, lequel est ce poisson sans os, qui nage dans notre mer Philosophique.

L'ALCH. Toutes les autres eaux n'ont-elles pas cette même propriété ?

La Vis. Cette eau Philosophique n'est pas une eau de nuées, ou de quelque fontaine commune ; mais c'est une

eau salée, une gomme blanche, & une eau permanente, laquelle étant conjointe à son corps, ne le quitte jamais, & quand elle a été digérée pendant l'espace de tems qui luy est nécessaire, on ne l'en peut plus separer; Cette eau est encore la substance réelle de la vie en la Nature, laquelle a été attirée par l'aymant de l'or, & qui se peut resoudre en une eau claire par l'industrie de l'Artiste: ce que nulle autre eau du monde ne sçauroit faire.

L'ALCH. Cette eau ne donne-elle point de fruits?

La Vis. Puisque cette eau est l'arbre metallique, on y peut anter un petit rejetton, ou un petit rameau Solaire, lequel s'il vient à croître, fait que par son odeur tous les métaux imparfaits luy deviennent semblables.

L'ALCH. Comment est-ce qu'on procede avec elle?

La Vis. Il faut la cuire par une continuelle digestion, laquelle se fait premierement dans l'humidité, puis après dans la secheresse.

L'ALCH. Est-ce toujours une même chose?

La Vis. En la premiere operation il faut separer le corps, l'ame & l'esprit, &

derechef les conjoindre ensemble : Que si le Soleil s'est uny à la Lune , pour lors l'ame de soy se separe de son corps , & ensuite retourne de soy à luy.

L'ALCH. Peut-on separer le corps, l'ame & l'esprit ?

La Vis. Ne vous mettez point en peine sinon de l'eau & de la terre feüillée; Vous ne verrez point l'esprit , car il nage toujours sur l'eau.

L'ALCH. Qu'entendez-vous par cette terre feüillée ?

La Vis. N'avez-vous point lû qu'il paroît en nôtre mer Philosophique une certaine petite Isle ? il faut mettre en poudre cette terre ; & puis elle deviendra comme une eau épaisse mêlée avec de l'huile , & c'est là nôtre terre feüillée, laquelle il vous faut unir par un juste poids avec son eau.

L'ALCH. Quel est ce juste poids ?

La Vis. Le poids de l'eau doit être pluriel, & celui de la terre feüillée blanche ou rouge doit être singulier.

L'ALCH. O Seigneur , vôtre discours dans ce commencement me semble trop obscur.

La Vis. Je ne me sers point d'autres termes , & d'autres noms que de ceux

que les Philosophes ont inventé, & qu'ils nous ont laissé par écrit. Et toute cette troupe de personnes bien-heureuses que vous voyez, ont été pendant leur vie de véritables Philosophes ? Une partie desquels étoient grands Princes, & l'autre des Roys, ou des Monarques puissans, qui n'ont point eu honte de mettre la main à l'œuvre, pour rechercher par leur travail & par leurs sueurs les secrets de la Nature, & dont ils nous ont écrit la vérité. Lisez donc diligemment leurs Livres, & ne les injuriez plus dorénavant : mais remarquez leurs tres-doctes traditions & maximes ; fuyez toutes Sophistiqueries & tous les Alchymistes trompeurs, & enfin vous jouirez du miroir caché de la Nature.

La Vision ayant achevé ce discours, s'évanoüit en un instant, l'Alchymiste s'éveillant aussi-tôt, lequel considérant en luy-même ce qui s'étoit passé, ne savoit ce qu'il en devoit juger ; mais parce que toutes les paroles de la Vision luy avoient resté dans la memoire, il s'en alla promptement dans sa chambre pour les mettre par écrit. Après il lût avec attention les Livres des Philosophes, il reconnut par leur lecture ses lourdes fautes pas-

Tées & ses premieres folies. Ayant ainsi
découvert le veritable fondement de plus
en plus, pour en conserver le souvenir il
le mit en Rithmes Allemandes, comme
il s'en suit.

Discours traduits de Vers.

*On trouve une chose en ce monde,
Qui est aussi par tout & en tout lieu,
Elle n'est ny terre, ny feu, ny air, ny
eau,
Toutefois elle ne manque d'aucune de ces
choses,
Neanmoins elle peut devenir feu,
Air, eau & terre,
Car elle contient toute la Nature
En foy, purement & sincerement;
Elle devient blanche & rouge, elle est
chaude & froide,
Elle est humide & seche, & se diversifie
de toutes les façons.
La troupe des Sages la seulement con-
nuë,
Et la nomment son Sel.
Elle est tirée de leur terre,
Et elle a fait perdre quantité de fols.
Car la terre commune ne vaut icy rien,
Ny le Sel vulgaire en aucune façon,*

Mais plutôt le Sel du monde,
Qui contient en soy toute la vie.
De luy se fait cette Medecine,
Qui vous garantira de toute maladie.
Si donc vous desirez l'Elixir des Philosophes,
Sans doute cette chose doit être metallique,
Comme la Nature l'a fait,
Et l'a reduit en forme metallique,
Qui s'appelle nôtre magnesie,
De laquelle nôtre Sel est extrait;
Quand vous aurez donc cette même chose,
Preparez la bien pour vôtre usage,
Et vous tirerez de ce Sel clair
Son cœur qui est tres-doux.
Faites-en aussi sortir son ame rouge,
Et son huile douce & excellente.
Et le sang du Soufre s'appelle,
Le souverain bien dans cet ouvrage.
Ces deux substances vous pourront engendrer
Le souverain trésor du Monde.
Maintenant, comment est-ce que vous
devez preparer ces deux substances
Par le moyen de vôtre Sel de terre,
Je n'ose pas l'écrire ouvertement,
Car Dieu veut que cela soit caché;
Et

Et il ne faut en aucune façon donner aux
pourceaux

Une viande faite de marguerites précieuses.

Toutefois apprenez de moy avec grande
fidélité,

Que rien d'étranger ne doit entrer en cette
œuvre ;

Comme la glace par la chaleur du feu
Se convertit en sa première eau ;

Il faut aussi que cette Pierre
Devienne eau en soy-même.

Elle n'a besoin que d'un bain doux &
modéré,

Dans lequel elle se dissout par soy,
Au moyen de la putrefaction.

Séparez-en l'eau,

Et réduisez la terre en une huile rouge ;

Qui est cette ame de couleur de pourpre.

Et quand vous aurez obtenu ces deux
substances,

Liez-les doucement ensemble ;

Et les mettez dans l'œuf des Philosophes
Clos hermétiquement.

Et vous les placerez sur un Athanor,

Que vous conduirez selon l'exigence
la coutume de tous les Sages,

En luy administrant un feu très-lent

Tel que la poule donne à ses œufs pour

Ee

faire éclore ses poussins ;
Pour lors l'eau par un grand effort
Attirera en soy tout le Soufre,
En sorte qu'il n'apparoitra plus rien de
luy,
Ce qui toutefois ne peut pas durer long-
temps.
Car par sa chaleur & sa siccité.
Il s'efforcera derechef de se rendre mani-
feste ,
Ce qu'au contraire la froide Lune tâ-
chera d'empêcher.
C'est icy que commence un grand combat
entre ces deux substances ,
Durant lequel l'une & l'autre montent
en haut où elles s'élèvent par un admi-
rable moyen.
Mais le vent les contraint de descendre
en bas ,
Elles ne laissent pas néanmoins de voler
derechef en haut ,
Et après qu'elles ont continué long - temps
ces mouvemens & circulations ,
Elles demeurent enfin stables au bas
Et s'y liquesfient alors avec certitude
Dans leur premier chaos tres-profonde-
ment.
Et puis toutes ces substances se noircif-
sent ,

Comme fait la suie dans la cheminée ;
Ce qui se nomme la teste du corbeau ,
Lequel n'est pas une petite marque de la
grace de Dieu.

Quand donc cela sera ainsi advenu ,
vous y verrez en bref

Des couleurs de toutes les manieres ,
La rouge , la jaune , la bleüe & les au-
tres ,

Lesquelles neanmoins disparoîtront bien-
tôt toutes.

Et vous verrez après de plus en plus

Que toutes choses deviendront vertes , com-
me feüilles & comme l'herbe.

Puis enfin la lumiere de la Lune se fais
voir ;

C'est pourquoy il faut alors augmenter la
chaleur ,

Et la laisser en ce degré ;

Et la matiere deviendra blanche comme
un homme chenu , dont le teint envieilly
ressemble à de la glace ,

Elle blanchira aussi presque comme de
l'argent.

Gouvernez vôtres feu avec beaucoup de
soin ,

Et ensuite vous verrez dans vôtres vais-
seau

Que vôtres matiere deviendra tout-à-fait

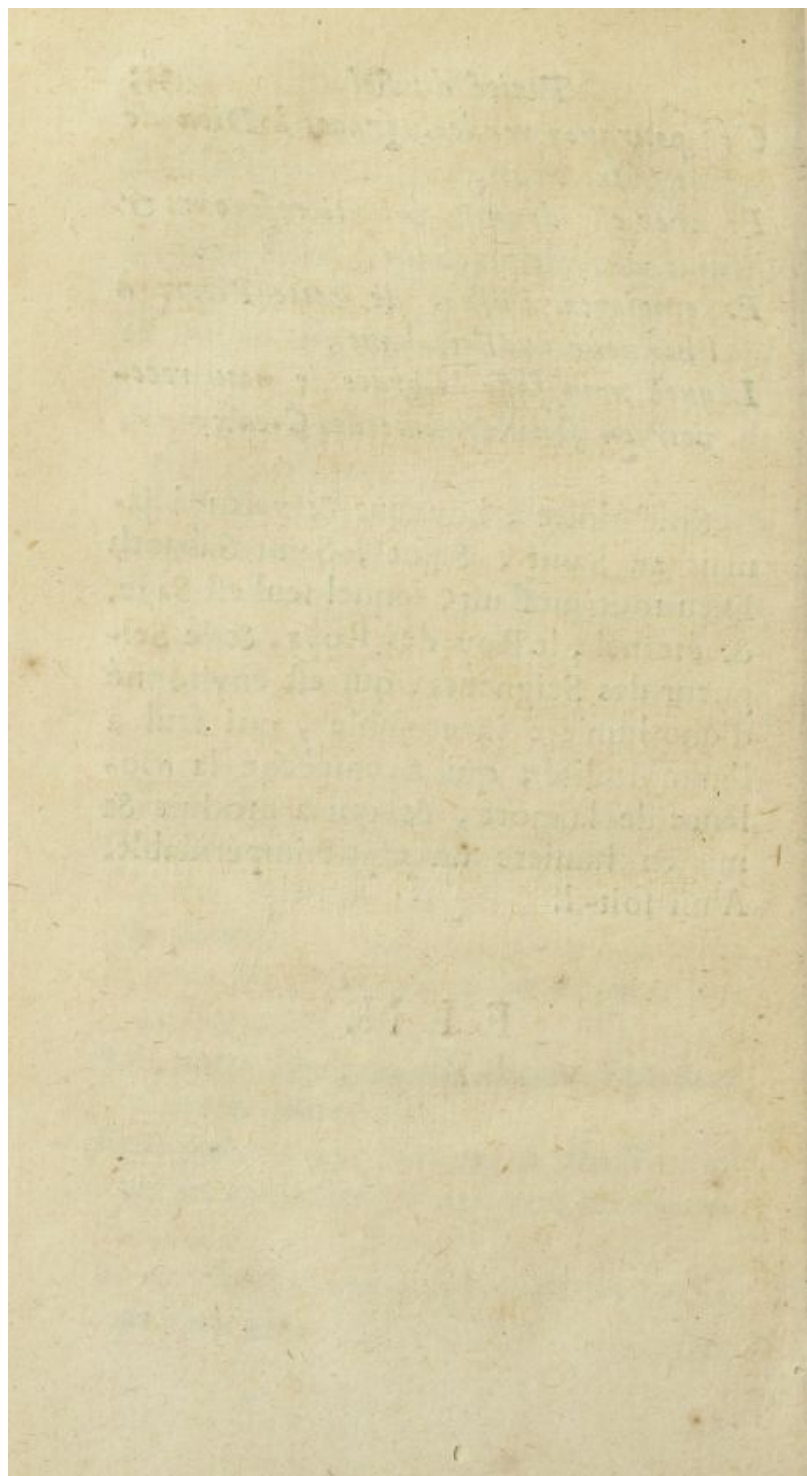
E e ij

blanche comme de la neige ;
Et alors vôtre Elixir est achevé pour l'œuvre au blanc ;
Lequel avec le temps deviendra rouge pareillement.
A raison dequoy augmentez vôtre feu derechef,
Et il deviendra jaune ou de couleur de citron par tout.
Mais à la parfin il deviendra rouge comme un rubis.
Alors rendez graces à Dieu nôtre Seigneur,
Car vous avez trouvé un si grand trésor.
Qu'il n'y a rien en tout le monde qu'on luy puisse comparer pour son excellence.
Cette Pierre rouge teint en or pur
L'étain, l'airain, le fer, l'argent, & le plomb,
Et tous les autres corps metalliques que ce soient.
Elle opere & produit encore beaucoup d'autres merveilles..
Vous pouvez par son moyen chasser toutes les maladies qui arrivent aux hommes,
Et les faire vivre jusqu'au terme prefix de leur vie.

*C'est pourquoy rendez graces à Dieu de
tout vôtrecœur,
Et avec elle donnez volontiers secours &
aide à vôtrec prochain
Et employez l'usage de cette Pierre à
l'honneur du Tres-haut,
Lequel nous fasse la grace de nous rece-
voir en son Royaume des Cieux.*

Soit gloire , honneur & vertu à ja-
mais au Saint , Saint , Saint Sabaoth
Dieu tout-puissant , lequel seul est Sage,
& éternel , le Roy des Roys , & le Sei-
gneur des Seigneurs , qui est environné
d'une lumiere inaccessible , qui seul a
l'immortalité , qui a empêché la vio-
lence de la mort , & qui a produit &
mis en lumiere un esprit impérissable.
Ainsi soit-il.

F I N.



TRAITEZ DU COSMOPOLITE

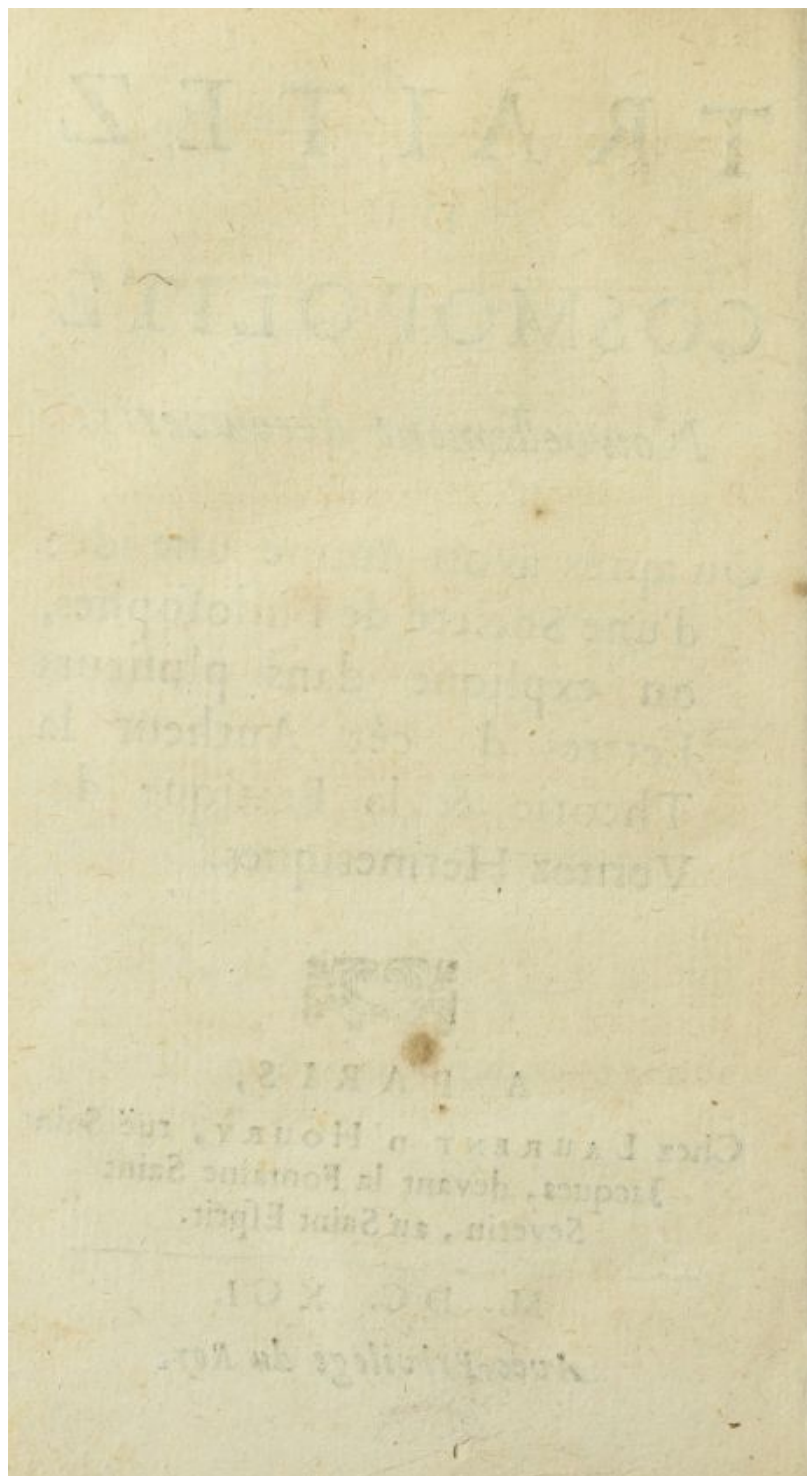
Nouvellement découverts.

Où après avoir donné une idée
d'une Société de Philosophes,
on explique dans plusieurs
Lettres de cet Auteur la
Theorie & la Pratique des
Veritez Hermetiques.



A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, rue Saint
Jacques, devant la Fontaine Saint
Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCI.
Avec Privilege du Roy.





I D E' E

D'une nouvelle Société de Philosophes.

P R E F A C E.



P R E' s avoir couru long-
tems les mers inconnuës
de la Philosophie des An-
ciens , nous voicy par la
misericorde de Dieu , heureuse-
ment arrivez au port. Mais puis-
que ce n'est pas sans une veuë par-
ticuliere de la Providence, que nous
avons évité les écüils d'une si pe-
rilleuse navigation , nous ne croïons
pas pouvoir mieux satisfaire à tout ce
que Dieu exige de nous , qu'en lui
consacrant les trésors infinis qu'il a
bien voulu mettre entre nos mains,

A ij

& les employant à sa gloire & au service du prochain. En effet, quand une fois on se voit en possession des plus grands biens qu'on peut souhaiter en terre, où doit-on porter ses desirs qu'au Ciel ? ce sont donc les sentimens que nous inspirent la raison & le soin de nôtre propre salut, la reconnoissance même ne nous y engage pas moins fortement : mais quand nous n'aurions ni l'un, ni l'autre de ces motifs, la charité seule suffiroit ; car enfin dans des tems aussi misérables que ceux où nous vivons, & où tout le monde Chrétien gemit, pour ainsi dire, sous l'esclavage de l'impiété, ne seroit-ce pas un crime, que de cacher & tenir renfermé un dépôt que nous n'avons reçu du Ciel, que pour le soulagement des pauvres & la consolation des misérables, dont tout le monde est rempli.

Animez de ces nobles desirs, loin de nous borner à une seule partie

de la Terre, nous résolûmes incontinent de la parcourir toute entière, afin qu'en tous lieux, & principalement dans la Chrétienté, les personnes affligées se ressentissent du bien-fait que la bonté divine, qui est la source de tout bien, nous avoit accordé, & que par tout chacun de nous pût travailler à réparer les Eglises abatuës, & rétablir les lieux saints desolez, en y faisant des fondations assurées.

Tels ont été d'abord nos projets; mais hélas, nous nous sommes bientôt apperçûs, que nous ne les pouvions pas exécuter, sans y trouver mille contradictions; & la malice des hommes a même été si loin, que pour mon particulier je me suis vû plus d'une fois en danger de ma propre vie, sans parler des malheurs qui menaçoient nôtre République, si je songeois à passer outre.

Contraints donc de suivre d'autres pensées & de chercher d'au-

tres moyens pour venir à bout de nos fins : & après une meure délibération , rien ne m'a paru de plus sûr que d'établir entre nous une certaine Societé de Philosophes, dont aucun à la verité ne fût connu en particulier , mais qui neanmoins ne general se rendît celebre, & se répandît ainsi en peu de tems par tous les Royaumes, afin qu'il n'y en eût point , où il ne se trouvât quelque'un des Associez qui y fût, pour ainsi dire , un sage & liberal dispensateur du précieux trésor de la Science Hermetique.

C'est dans cette veuë qu'après avoir demandé les lumieres du saint Esprit, j'ay crû premierement devoir coucher par écrit certains Statuts & Reglemens de cette nouvelle Cabale, qui continssent la maniere dont se devoient gouverner ceux qui y seroient aggregez. En second lieu , pour en venir au fait, j'ay moy-même choisi des person-

nes à mon gré qui en fussent comme les fondateurs : Enfin en faveur de ceux-là , aussi bien que de ceux qu'on peut esperer d'admettre dans la suite , j'ay composé quelques Traitez sur cette Science , où j'ay mis ce que ma propre experience m'en a appris , afin que par cette voye ceux de cette compagnie qui seroient dans les lieux les plus éloignez , pussent s'instruire.

En effet , s'ils veulent un peu les mediter , j'espere qu'ils y reconnoîtront aisément le point essentiel & ce qui fait comme le fondement de nôtre Philosophie secrete ; c'est à dire le sujet ou la matiere sur laquelle on doit travailler. C'est cette matiere que je souhaite que chacun des Patrons declare tout d'abord à ceux qu'il associera. Pour ce qui est du reste de la Theorie & de la Pratique on le leur doit laisser acquerir , par l'étude , par la lecture , & par les operations mêmes ; & ils

A iiij

en viendront aisément à bout, si ce n'est que Dieu, qui penetre le fond des cœurs, qui connoît les desseins, la malice, & jusques où vont les pensées des hommes, ne permette qu'il se répande dans leur esprit une certaine obscurité, qui comme un voile les empêche d'appercevoir ce qui est plus clair que le plain midy, leur cachant par là ce que peuvent les causes naturelles, ou du moins leur en suspendant la connoissance pour un tems, & jusqu'à ce qu'ils se soient convertis.

Or de ces Traitez que j'ay composé, j'ay souffert qu'on en ait imprimé quelques-uns. Quant aux autres qui expliquent un peu plus au long la doctrine des premiers Principes ; ou je n'ay pas voulu les donner au Public, ou si quelques-uns ont parû, je les ay supprimez aussitôt, estimant qu'il seroit plus convenable & plus utile d'en différer l'Edition en un autre tems.

P R E F A C E.

9

Cependant afin que ce retardement n'apportât point de prejudice à nôtre Societé naissante, j'ay jugé à propos de communiquer par lettres aux plus Anciens, ce que ces écrits contenoient de meilleur, le tout d'un style facile & épistolaire; & j'ay ordonné qu'on en fît aussitôt part aux autres Associez, selon les Statuts & Reglemens qui vont suivre.



STATUTS

Des Philosophes inconnus.

CHAPITRE I.

Division de toute la Compagnie.

Article I.

De quel país doivent être les Associez.

Cette Compagnie ne doit pas être bornée par une Contrée, une Nation, un Royaume, une Province, en un mot par un lieu particulier, mais elle doit se répandre par toute la terre habitable, & principalement par tout où JESUS-CHRIST est adoré, où regne sa Loy, où la vertu est connue, & où la raison est suivie; car un bien universel ne doit pas être enfermé dans un petit lieu réservé, au contraire il doit être porté par tout où il se rencontre des sujets propres à le recevoir.

Article II.

*En quels Corps particuliers on les peut
diviser.*

DE peur néanmoins qu'il n'arrive de la confusion d'une si vaste étendue de païs, nous avons trouvé bon de diviser toute la Compagnie en Colonies, les Colonies en Troupes, les Troupes en Assemblées, & que ces Corps particuliers soient tellement distribuez que chacun ait son lieu marqué, & sa Province déterminée. Par exemple, que chaque Colonie se renferme dans un Empire, & que là il n'y ait qu'un seul Chef; qu'une Troupe se borne dans une Province; & que les Assemblées ne s'étendent point plus loin que dans un canton de païs limité. Si donc il arrive qu'il se presente une personne pour être associé avec nous, qui ne soit pas d'un païs stable, & que l'on connoisse; qu'on l'oblige d'en choisir un, où il établisse son domicile, de peur qu'il ne se trouve à même tems dans deux Colonies, Troupes ou Assemblées.

Article III.

Le nombre des Associez.

AU reste pour ce qui est du nombre des Associez, dans chaque Colonie, Troupe ou Assemblée, il n'est ni facile ni utile de le prescrire, par les raisons qu'on verra ci-après. La Providence y pourvoira, puis qu'en effet c'est uniquement la gloire & le service de Dieu qu'on s'est proposé pour but dans toute cette Institution. Ce qu'on peut dire en general, c'est qu'il s'en faut rapporter là-dessus à la prudence de ceux qui associeront, lesquels selon le tems, le lieu & les necessitez presentes admettront plus ou moins de personnes dans leur Corps. Ils se souviendront seulement que la veritable Philosophie ne s'accorde gueres avec une multitude de personnes, & qu'ainsi il fera toujours plus sûr de se retrancher au petit nombre. Le plus ancien ou le premier de chaque Colonie, Troupe ou Assemblée, aura chez luy le Catalogue de tous les Associez, dans lequel seront les noms & le pais de ceux de son Corps, avec l'ordre de leur Reception, pour les raisons que nous dirons tantôt.

CHAPITRE II.

*Des qualitez de ceux qu'on doit
recevoir.*

Article I.

*De quelle Condition & Religion ils
doivent être.*

IL n'est nullement necessaire que ceux qu'on recevra dans cette Compagnie, soient tous d'une même Condition, Profession ou Religion. Ce qui sera requis en eux , c'est sur tout qu'ils reverent J. C. qu'ils aiment la vertu , & qu'ils aient l'esprit propre pour la Philosophie: il n'en faudra pas davantage, pourvû qu'ils soient doüez d'ailleurs des qualitez d'un honnête homme. Car n'ayant point d'autre fin que d'aider tous les pauvres de la Republique Chrétienne , & de donner du soulagement à tous les affligez du genre humain , en quelque lieu , & de quelque condition qu'ils soient : Les Associez d'une mediocre naissance , y pourront aussi bien réussir , que ceux qui seroient d'une qualité plus relevée. Ce seroit donc au détriment du Christianisme qu'on les

banniroit de nôtre Corps , vû principalement que ces sortes de personnes , sont d'ordinaire plus portez à pratiquer les Vertus morales , que ceux qui sont les plus constituez en dignité.

Pour ce qui est de ceux qui ne seroient pas de la Religion Romaine , il n'y a pas sujet de craindre qu'ils abusent dans la suite des trésors que la Philosophie leur aura mis entre les mains , & qu'ils s'en servent pour faire la guerre aux Catholiques , & renverser le saint Siege Apostolique. Car il n'est pas probable que Dieu permette qu'ils conduisent à une heureuse fin ce grand Ouvrage, dont nôtre Philosophie découvre les principes , s'ils n'ont auparavant purgé leur cœur de toutes sortes de mauvaises intentions : ils ne seront point éclairés sur les mysteres de la Pierre des Philosophes , s'ils ne cessent d'être aveugles dans les mysteres de la Foy. S'il s'en trouvoit pourtant qui sous un faux pretexte de zele & de Religion se declarassent contre le Christianisme , & sur tout contre la Religion Romaine , ou qu'on ne les admette point du tout , ou qu'on les congedie du Corps , après même qu'on les y auroit admis.

Article II.

On n'y admettra point de Religieux.

QUoy qu'il soit indifferent , comme je le viens de dire , de quelle condition soient les Associez ; je souhaite pourtant , qu'on n'en prenne jamais parmy les Religieux , ou gens engagez par des Vœux monastiques , sur tout de ces Ordres qu'on appelle Mendians , si ce n'est dans une extrême disette d'autres personnes propres à nôtre Institut. Que la même Loy soit pour les Esclaves , & toutes personnes qui sont comme consacrez aux services & aux volontez des Grands. Car la Philosophie demande des personnes libres , & qui soient maîtres d'eux-mêmes , qui puissent travailler quand il leur plaira , & qui sans aucun empêchement puissent employer leur tems & leurs biens , pour enrichir la Philosophie de leurs nouvelles découvertes.

Article III.

Rarement les Souverains.

OR entre les personnes libres les moins propres à cette sorte de

Vacation, ce sont les Roys, les Princes & autres Souverains. On doit juger le même de certaines petites gens que la naissance a mis à la vérité un peu au dessus du commun, mais que la fortune laisse dans un rang inférieur. Car ni les uns ni les autres ne nous sont gueres propres, à moins que certaines vertus distinguées qui brillent dans toute leur conduite, tant en public qu'en particulier, ne les sauvent de cette exception. La raison de cela, c'est qu'il ne se peut gueres faire que l'ambition ne soit la passion dominante de ces sortes d'Etats ; Or par tout où ce malheureux principe a lieu, l'on n'y agit plus par les motifs d'une pitié & d'une charité Chrétienne.

Il faut encore donner la même exclusion, à tous les miserables, & gens destituez de toutes sortes de biens ; mais pour une raison différente, c'est qu'il seroit à craindre que dans la suite des tems, la pauvreté & le manque de tout, ne les contraignist de rendre un secret qui dans toute la nature n'a rien qui le puisse valoir, que la possession même de l'ouvrage qu'il enseigne de faire.

Article

Article I V.

Qu'on regarde sur tout leurs mœurs.

EN general que personne de quelque état ou condition qu'il puisse être, ne prétende point entrer dans cette Compagnie, s'il n'est véritablement homme de bien : il feroit fort à souhaiter qu'il fît profession du Christianisme, & qu'il en pratiquât les vertus, qu'il eût une Foy scrupuleuse, une ferme esperance, une ardente charité; que ce fût un homme de bon commerce, honnête dans les conversations, égal dans l'adversité & dans la prospérité; enfin dans lequel il ne parût aucune mauvaise inclination, de peur que les personnes par lesquelles on prétendrait aider au salut des autres, ne servissent eux-mêmes à leur perte. Qu'on se garde par dessus toutes choses de gens adonnez au vin ou aux femmes, car Harpocrates luy-même garderoit-il sa liberté parmi les verres? & quand ce feroit Hermès, feroit-il sage au milieu des femmes? Or quel desordre! que ce qui doit faire la recompense de la plus haute vertu, devint le prix d'un infâme plaisir.

B

Article V.

Que ce soient gens qui ayent de la curiosité naturelle.

C E n'est pas assez que les mœurs soient irréprochables, il faut qu'on remarque en outre dans nos Prosélites un véritable desir de pénétrer dans les secrets de la Chymie, & une curiosité qui paroisse venir du fond de l'ame, de sçavoir non pas les fausses receptes des Charlatans, mais les admirables Operations de la science Hermetique, de peur qu'ils ne viennent peu à peu à mépriser un Art, dont ils ne peuvent pas tout à coup connoître l'excellence. Cecy après tout ne se doit pas entendre de telle maniere, que dès qu'un homme est curieux, & autant que le sont la plupart des Alchymistes, il soit aussi-tôt censé avoir ce qu'il faut pour être aggregé parmy nous, car jamais la curiosité ne fut plus vive que dans ceux qui ayant été prévenus de faux principes, donnent dans les Operations d'une Chymie Sophistique; d'ailleurs il n'en fut jamais de plus incapables & de plus indignes d'entrer dans le sanctuaire de nos veritez.

Article V I.

Le silence , condition essentielle.

POur conclusion qu'à toutes ces bonnes qualitez on joigne un silence incorruptible , & égal à celuy qu'Harpocrate sçavoit si bien garder. Car si un homme ne sçait se taire , & ne parler que quand il faut , jamais il n'aura le caractère d'un veritable & parfait Philosophe.

CHAPITRE III.

*De la maniere de recevoir ceux que
l'on associera.*

Article I.

L'origine des Patrons.

QUiconque une fois aura été admis au nombre de nos Elus , il pourra luy-même à son tour en recevoir d'autres , & alors il deviendra leur Patron. Qu'il garde dans le choix qu'il en doit faire les Regles précédentes , & qu'il ne fasse rien sans que le Patron par lequel il avoit été luy-même aggregé en soit averty , & sans qu'il y consente.

B ij

Article II.

La forme de la Reception.

S I donc quelqu'un attiré par la reputation que s'acquiera cette Compagnie, fouhaitoit d'y être admis, & si pour cet effet il s'attachoit à quelqu'un de ceux qu'il soupçonneroit en être, celui-cy commencera d'abord par observer diligemment les mœurs & l'esprit de son postulant, & le tiendra durant quelque tems en suspens sans l'asseurer de rien, jusqu'à ce qu'il ait eu des preuves suffisantes de sa capacité, si ce n'est que sa reputation fût si bien établie, qu'on n'eût aucun lieu de douter de sa vertu, & des autres qualitez qui luy sont requises.

En ce cas, l'Associé proposera la chose à celuy qui luy avoit à luy-même servy de Patron; il luy exposera nettement, sans déguisement & sans faveur, ce qu'il aura reconnu de bien & de mal dans celuy qui demande; mais en luy cachant à même tems sa personne, sa famille, & son nom propre, à moins que le postulant n'y consente, & que même il ne vienne à le demander instamment, instruit qu'il aura été de la défense expresse qu'on a sans cela

de le nommer dans la Société.

Car c'est une des constitutions des plus saintes de cette Compagnie, que tous ceux qui en seront, non seulement soient inconnus aux étrangers, mais qu'ils ne se connoissent pas même entr'eux, d'où leur est venu le Nom de *Philosophes inconnus*. En effet, s'ils en usent de la sorte, il arrivera que tous se préserveront plus facilement des embûches & des pièges, qu'on a coutume de dresser aux véritables Philosophes, & particulièrement à ceux qui auroient fait la Pierre, lesquels sans cette précaution, deviendroient peut-être par l'instinct du Demon en proie à leurs propres amis, & toute la Société courreroit risque de se voir ruinée en peu de tems. Mais au contraire en prenant ces mesures, quand il se trouveroit parmi elle quelque traître, ou quelqu'un qui sans qu'il y eût de sa faute, fût assez malheureux pour avoir été découvert : comme les autres, qui par prudence sont demeurez inconnus, ne pourront être déferrez ni accusez, ils ne pourront aussi avoir part au malheur de leur Associé, & continuëront sans crainte leurs études & leurs exercices. Que si après ces avis, quelqu'un est assez imprudent que de se

B iij

faire connoître, qu'il ne s'en prenne qu'à luy-même, s'il s'en trouve mal dans la suite.

Article III.

Devoirs des Patrons.

A Fin que l'ancien Patron, qui est sollicité par le Patron futur de donner son consentement pour l'immatriculation de son nouveau Profelite, ne le fasse pas à la legere; il doit auparavant faire plusieurs questions à l'Associé qui luy en parle, & même pour peu qu'il puisse douter de sa sincerité, l'obliger par serment de luy promettre de dire les choses comme elles sont. Qu'après cela on propose la chose à l'Assemblée, c'est à dire à ceux de ses Associez qui luy seront connus, & qu'on suive leur avis là-dessus.

Article IV.

Privilege des Chefs generaux.

LE Chef ou le plus ancien d'une Colonie, non d'une Troupe, ou d'une Assemblée, sera dispensé de la Loy susdite, aussi bien que de plusieurs autres choses de la même nature. Si cependant

il arrivoit que le nombre des Associez, venant à diminuer, on fût obligé de ne faire plus qu'une Troupe de toute la Colonie, alors ce Chef general perdra son privilege; en quoy l'on doit s'en rapporter à sa propre conscience. Après sa mort aussi personne ne luy succedera, jusqu'à ce que la multitude des Associez n'ait obligé de les diviser en plusieurs Troupes.

Article V.

De la Reception.

TOut cela fait, & le consentement donné suivant ladite forme, le nouveau Postulant sera reçu en la maniere que je vais dire.

Premierement, on demandera les lumieres du Saint Esprit, en faisant celebrer à cette intention une Messe solennelle; si le lieu & la religion de celui qu'on doit recevoir le permettent; si la chose ne se peut faire en ce tems, qu'on la differe en un autre, selon qu'en ordonnera celui qui reçoit.

Ensuite que celui qu'on va recevoir promette de garder inviolablement les Statuts susdits, & sur toutes choses qu'il

s'engage à un secret inviolable , de quelque maniere que les choses puissent tourner , & quelque événement , bon ou mauvais , qu'il en puisse arriver.

De plus , il promettra de conserver la fidelité , & qu'il aymera toujours tous ceux qu'il viendra à connoître de ses Associez , comme ses propres freres. Qu'enfin si jamais il se voit en possession de la Pierre , il s'engagera même par serment, si son Patron l'exige ainsi (surquoy comme dans toutes les autres Loix de la Reception il faudra avoir égard , à la qualité & au merite de ceux qu'on recevra) qu'il en usera , selon que le prescrivent les constitutions de la Compagnie.

Après cela , celui qui luy aura servy de Patron en recevant ses promesses , luy fera les siennes à son tour au nom de toute la Société & de ses Associez ; il l'assurera , de leur amitié , de leur fidelité , de leur protection , & qu'ils garderont en sa faveur tous les Statuts , comme il vient de promettre de les garder à leur égard. Ce qui étant finy , il luy dira tout bas à l'oreille , & en langage des Sages , le nom de la *Magnésie* , c'est-à-dire de la vraie & unique matiere , de laquelle se fait la Pierre des Philosophes.

Il fera néanmoins plus à propos de luy en donner auparavant quelque description énigmatique , afin de l'engager adroitement à la déchiffrer de luy-même; que s'il reconnoît qu'il desespere d'en venir à bout, il luy donnera courage , & luy aidant peu à peu , mais de telle manière néanmoins que ce soit de luy-même qu'il découvre le mystere.

Article V I.

Le Nom que doit prendre le nouvel Associé.

LE nouvel Associé prendra un nom Cabalistique, & si faire se peut, commodément tiré par Anagramme de son propre nom, ou des noms de quelqu'un des anciens Philosophes; il le declarera à son Patron, afin qu'il l'inscrive au plutôt dans le Catalogue ou Journal de la Société : ce qui sera fait par quelqu'un des Anciens, qui prendra soin de le faire sçavoir, tant au Général de chaque Colonie, qu'au particulier de chaque Troupe ou Assemblée.

Article VII.

Ce qu'il doit donner par écrit à son Patron.

Outre cela, si le Patron juge qu'il soit expedient, il exigera, pour engager plus étroitement le nouvel Associé, une Cedula écrite de sa main & souscrite de son nom Cabalistique, qui fera foy de la maniere dont les choses se sont passées, & du serment qu'il a fait; mais reciproquement le nouvel Associé pourra aussi obliger son Patron de lui donner son signe ou nom Cabalistique au bas d'un des Exemplaires de ces Statuts, par lequel il témoignera à tous ceux de la Compagnie, qu'il l'a associé dans leur nombre.

Article VIII.

Les Ecrits qu'il doit recevoir de luy.

Quand le tems le permettra, on donnera la liberté de transcrire les presens Statuts; aussi bien que la Table des signes & caracteres Cabalistiques qui servent à l'Art, avec son interpretation. Afin que quand par hazard il se rencon-

trera avec quelqu'un de la Compagnie, il puisse le connoître & en être reconnu, en se faisant des interrogations mutuelles sur ces caracteres. Enfin il pourra prendre aussi la Liste des noms Cabalistiques des Aggregez que son Patron luy communiquera, en luy cachant leurs noms propres, s'il les sçavoit.

Pour ce qui est de nos autres écrits particuliers que le Patron pourroit avoir chez lui, il sera encore obligé de les faire voir à son nouveau Confrere, ou tous à la fois, ou par parties, selon qu'il le jugera à propos; sans jamais cependant y mêler rien de faux, ou qui soit contraire à nôtre Doctrine; car un Philosophe peut bien dissimuler pour un tems, mais il ne luy est jamais permis de tromper. Le Patron ne sera point tenu de faire ces sortes de communications, ou plus vite, ou plus amplement qu'il ne voudra; davantage, il ne pourra rien communiquer, qu'il n'ait éprouvé celui qu'il vient de recevoir, & qu'il ne l'ait reconnu exact Observateur des Statuts, de peur que ce nouvel Aggregé ne vienne à se separer du Corps, & découvrir des mysteres qui doivent être particuliers; quant aux lumieres qu'un chacun

aura puisé d'ailleurs , il luy sera libre ou de les cacher , ou d'en faire part.

Article I X.

Les Devoirs du nouvel Associé.

IL ne reste plus rien presentement, sinon d'exhorter ce nouvel Associé, de s'appliquer avec soin, soit à la lecture de nos Livres & de ceux des autres Philosophes approuvez , ou seul en particulier, ou en compagnie de quelqu'un de ses Confreres ; soit à mettre luy-même la main à la pratique , sans laquelle toute la speculation est incertaine.

Qu'il se donne de garde sur tout de l'ennuy qui accompagne la longueur du travail , & que l'impatience d'avoir une chose qu'il attend depuis si long-tems ne le prenne point. Il doit se consoler sur ce que tous les Associez travaillent pour luy , comme luy-même doit aussi travailler pour eux , sans quoy il n'auroit point de part à leurs découvertes ; fondé sur ce que le repos & la science parfaite est la fin & la recompense du travail , comme la gloire l'est des combats quand le Ciel veut bien nous être propice ; & sur ce qu'enfin la paresse & la lâcheté ne sont suivies que d'ignorance & d'erreurs.

CHAPITRE IV.

*Statuts & Reglemens communs pour
tous les Confreres.*

Article I.

Anniversaire de la Reception.

Tous les Ans à jour pareil de sa Reception , chaque Associé qui sera Catholique Romain , offrira à Dieu le saint Sacrifice de la Messe en action de graces , & pour obtenir du Saint Esprit le don de Science & de Lumieres. Tout Chrétien en general , ou tout autre de quelque secte qu'il puisse être , fera la même chose à sa maniere ; que si on s'oublioit pourtant de le faire on ne doit pas en avoir de scrupule , car ce Reglement n'est que de conseil & non pas de precepte.

Article II.

Qu'on ne se mêle point de Sophistications.

QU'on s'abstienne de toutes operations Sophistiques sur les métaux, de quelques especes qu'elles puissent être.

C iij

Qu'on n'ait aucun commerce avec tous les Charlatans & donneurs de Receptes, car il n'y a rien de plus indigne d'un Philosophe Chrétien qui recherche la vérité, & qui veut aider ses freres, que de faire profession d'un Art qui ne va qu'à tromper.

Article III.

On peut travailler à la Chymie commune.

IL sera permis à ceux qui n'ont point encore l'expérience des choses qui se font par le feu, & qui ignorent par conséquent l'Art de distiller, de s'occuper à faire ces operations sur les Minéraux, les Vegetaux & les Animaux, & d'entreprendre même de purger les Métaux, puisque c'est une chose qui nous est quelquefois nécessaire : mais que jamais on ne se mêle de les allier les uns avec les autres, encore moins de se servir de cet alliage ; parce que c'est chose mauvaise, & que nous défendons principalement à nos Associez.

Article IV.

*On peut détromper ceux qui seroient
dans une mauvaise voye.*

ON pourra quelquefois aller dans les Laboratoires de la Chymie vulgaire , pourvû que ceux qui y travaillent, ne soient pas en mauvaise reputation. Comme aussi se trouver dans les Assemblées de ces mêmes gens , raisonner avec eux ; & si l'on juge qu'ils soient dans l'erreur , s'efforcer de la leur faire appercevoir , au moins par des argumens négatifs tirez de nos écrits ; & le tout , s'il se peut , par un pur esprit de charité , & avec modestie , afin qu'il ne se fasse plus de folles dépenses.

Mais en ces occasions qu'on se souviene de ne point trop parler ; car il suffit d'empêcher l'aveugle de tomber dans le precipice , & de le remettre dans le bon chemin ; On n'est pas obligé de luy servir de guide dans la suite : loin de cela , se feroit quelquefois mal faire , sur tout si l'on reconnoît que la lumiere de l'esprit luy manque , & qu'il ne fait pas de cas de la vertu.

Article V.

Donner envie d'entrer dans la Societé.

Que si entre ceux qui se mêlent de la Chymie, il se trouve quelque honneste homme, qui ait de la reputation, qui ayme la sagesse & la probité, & qui s'attache à la science Hermetique par curiosité & non par avarice; il n'y aura pas de danger de l'entretenir des choses qui se pratiquent dans nôtre Societé, & des mœurs de nos plus illustres Associez, afin que si quelqu'un étoit appelé du Ciel & destiné pour cét employ, il luy pût par telle occasion venir en pensée de se faire des nôtres, & remplir sa destinée.

Dans ces entretiens cependant on ne se declarera point Associé, jusqu'à ce qu'on ait reconnu dans cette personne les qualitez dont nous avons parlé, & qu'on ait pris avis & consentement de son Patron, car autrement ce seroit risquer de perdre le titre de Philosophe inconnu, ce qui est contre nos Statuts.



CHAPITRE V.

*Du Commerce que les Associez doivent
avoir entr'eux.*

Article I.

Se voir de tems en tems.

Ceux des Confreres qui se connoîtront, de quelque maniere que cela puisse être, & de quelque Colonie, Troupe ou Assemblée qu'ils soient, pourront se joindre ensemble pour conférer, quand & autant de fois qu'ils le trouveront à propos, dans certains jours & lieux assignez. Là on s'entretiendra des choses qui regardent la Société, on y parlera des lectures particulieres qu'on aura faites, de ses meditations & operations; afin d'apprendre les uns des autres, tant en cette matiere, qu'en toute autre science. Le tout, à condition que rien ne s'y passera contre la sobriété, & que vivant ensemble soit dans les Auberges, ou autres lieux où ils prendront leurs repas; ils y laisseront toujours une grande estime d'eux & de leur conduite. Or quoy que ces Assemblées puissent

être d'une grande utilité , on n'en impose cependant aucune obligation.

Article II.

S'entretenir par Lettres.

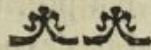
IL fera aussi permis d'avoir commerce par Lettres les uns avec les autres , à la maniere ordinaire ; pourvû que jamais on n'y mette par écrit le nom & la nature de la chose essentielle qui doit être cachée. Les Associez ne souscriront point ces Lettres autrement que par leurs noms Cabalistiques ; pour le dessus , il faudra y mettre le même , & ensuite ajouter une enveloppe , sur laquelle on écrira l'adresse , en se servant du nom propre de celui à qui on écrit. Si l'on craint que ces Lettres soient interceptées , on se servira de chiffres , ou de caractères hyeroglyphiques , ou de mots allegoriques.

Ce commerce de Lettres peut s'étendre jusqu'à ceux des Associez qui seroient dans les lieux les plus éloignez du monde , en se servant pour cela de leurs Patrons , jusqu'à ce qu'on ait reçu les éclaircissemens dont on peut avoir besoin , sur les difficultez qui naissent dans nos recherches Philosophiques.

Article III.

Maniere de s'entre-corriger.

SI l'on vient à remarquer que quel-
qu'un des Associez ne garde pas les
Regles que nous venons de prescrire, ou
que ses mœurs ne soient pas aussi irre-
prochables que nous les souhaitons; le
premier Associé, & sur tout son Patron,
l'avertira avec modestie & charité; &
celuy qui sera averty, sera obligé d'é-
couter ces avis de bonne grace & avec
beaucoup de docilité: s'il n'en use pas
ainsi, il ne faut pas tout d'un coup luy
interdire tout commerce avec les autres;
mais seulement on le dénoncera à tous
les Confreres qu'on connoitra de son
Assemblée, Troupe ou Colonie, afin
qu'à l'avenir on soit sur la reserve avec
luy, & qu'on n'ait pas la même ouver-
ture qu'auparavant. Il faut néanmoins
s'y conduire avec sagesse, de peur que
venant à s'appercevoir qu'on le veut ban-
nir, il ne nuise aux autres; mais que ja-
mais on ne luy fasse part de la Pierre.



CHAPITRE VI.

De l'usage de la Pierre.

Article I.

Celui qui l'aura faite en donnera avis.

SI quelqu'un des Confreres est assez heureux pour conduire l'œuvre à sa fin, d'abord il en donnera avis, non pas de la maniere que nous avons prescrit cy-dessus qu'on écriroit, mais par une Lettre sans jour & sans datte, & s'il se peut, écrite d'une main étrangere, qu'il adressera à tous les Chefs & Anciens des Colonies; afin que ceux qui ne pourront voir cét Associé fortuné, soient excitez par l'esperance d'un bonheur semblable, & animez par là à ne pas se dégoûter du travail qu'ils auront entrepris.

Il sera libre à celui qui possedera ce grand trésor de choisir parmy les Associez, tant connus qu'inconnus, ceux auxquels il voudra faire part de ce qu'il a découvert: autrement il se verroit obligé de le donner à tous, même à ceux auxquels la Societé n'a point encore d'obligation; en quoi il s'exposeroit, & mê-

me toute la Compagnie, à de tres-grands perils.

Article II.

Il en fera part à ceux qui viendront le trouver.

ON obligera sur tout cét heureux Associé par un decret qu'on gardera plus inviolablement que tous les autres, de faire part de ce qu'il aura trouvé d'abord à son propre Patron, à moins qu'il n'en soit indigne, ensuite à tous les autres Confreres, connus ou inconnus, qui le viendront trouver, pourvû qu'ils fassent connoître qu'ils ont gardé exactement tous les Reglemens; qu'ils ont travaillé sans relâche; qu'ils sont gens secrets, & incapables de faire jamais aucun mauvais usage de la grace qu'on leur accordera.

En effet, comme il seroit injuste, que chacun conspirât à l'utilité publique, si chaque particulier n'en marquoit en tems & lieu sa reconnoissance: Aussi seroit-il tout-à-fait déraisonnable de rendre participant d'un si grand bonheur, les traîtres, les lâches, & ceux qui craignent de mettre la main à l'œuvre.

Article III.

La maniere de le faire.

OR la maniere de communiquer ce secret, sera laissée entièrement à la disposition de celui qui le possède, de sorte qu'il luy sera libre ou de donner une petite portion de la Poudre qu'il aura faite, ou d'expliquer clairement son procédé, ou seulement d'aider par ses conseils ceux de ses compagnons, qu'il sçaura travailler à la faire. Le plus expédient sera de se servir de cette dernière methode, afin qu'autant qu'il se pourra, chacun ne soit redevable qu'à luy-même & à sa propre industrie d'un si grand trésor.

Pour ceux qui par une semblable voye s'en trouveroient enrichis, ils n'auront pas le pouvoir d'en user de la sorte à l'égard de leurs autres Confreres, non pas même de leur propre Patron, du moins s'ils n'en ont auparavant demandé la permission à celui de qui ils auront été instruits; car le secret, est la moindre reconnaissance qu'ils lui doivent. Et celui-cy même ne le permettra pas aisément, mais seulement à ceux qu'il en trouvera très-dignes.

Article IV. & dernier.

L'employ qui en doit être fait.

ENfin l'usage & l'employ d'un si précieux trésor doit être réglé de la manière qui suit.

Un tiers sera consacré à Dieu , c'est à dire sera employé à bâtir de nouvelles Eglises , & à reparer les anciennes , à y faire des Fondations , & à d'autres semblables Oeuvres pieuses , comme seroit par exemple la propagation de la Foy, pourvû qu'elle se fasse sans verser de sang humain ; car la vérité de la Religion Chrétienne , ne s'établit pas par les armes , mais par de bonnes raisons : JESUS-CHRIST n'a point envoyé ses Apôtres prêcher l'Evangile l'épée à la main , mais il a seulement voulu qu'ils fussent remplis du Saint Esprit , & qu'ils eussent le don des Langues pour se faire entendre de tous les Peuples.

Un autre tiers sera distribué aux pauvres , aux personnes opprimées , & aux affligées , de quelque manière qu'elles le soient.

Enfin la dernière partie restera au Possesseur , de laquelle il pourra faire ses li-

40 *Statuts des Philosophes inconnus.*
beralitez , en aider ses parens & ses amis;
& ce de maniere qu'il ne contribuë point
à nourrir leur ambition , mais seulement
autant qu'il est necessaire , pour qu'ils
glorifient Dieu , qu'ils servent la Patrie,
& qu'ils fassent en paix leur salut. Qu'il
se souviene que dans un soudain chan-
gement de fortune rarement on sçait
garder de la moderation ; & même que
jusques dans les Aumônes qu'on fait aux
pauvres , si on ne les fait que par vanité,
l'on peut trouver occasion de se perdre.

*FIN DES STATUTS
& Regles de la Société Cabalistique
des Philosophes inconnus.*



LETTRES

LETRES

DE

MICHEL SENDIVOGIUS, * *C'est-à-dire, Jean*

OU DE J. J. D. I. * *Joachim*

Communément appelé *Destinguel d'Ingrofont.*

COSMOPOLITE,

Sur la Theorie & la Pratique
de la Pierre Philosophale.

PREMIER TRAITE

*De l'Art général de changer les
Métaux les uns dans les autres.*

D



PREMIERE LETTRE.

A Monsieur T. **** nouvel
Associé dans la Compagnie des
Philosophes inconnus.

*Il le congratule de son Association,
lui envoie les Statuts, & lui
promet de l'aider dans l'étude
de cette Science.*



ONSIEUR,

Vos Lettres m'ont fait un fort grand
plaisir, aussi-bien que celles de Briscius

qui vous a servi de Patron, & qui depuis long-tems est nôtre Associé : car elles m'ont appris avec une joye que je ne puis exprimer, que vous avez été reçu dans nôtre Compagnie, laquelle j'ai grande envie depuis long-tems de voir établie en France.

Ce même Briscius m'a parlé de vos mœurs en termes si avantageux, & vôtre maniere d'écrire tout-à-fait polie soutient si bien tout ce qu'il me dit de vôtre esprit, que je ne puis que je n'espere un bon succès de tout ce qu'il a fait.

C'est dans cette veüe que je vous envoie volontiers les Statuts de nôtre Société en Latin, comme vous me les avez demandé ; & je vous prie d'observer vulgairement tout ce qu'ils contiennent, & de recommander à ceux qui vous suivront de faire la même chose.

Vous souhaitez que je vous donne de plus grandes lumieres sur la Chymie, que celles que vous avez reçues de vôtre Patron ; je le ferai, je vous le promets : mais sçachez pourrant qu'il est nécessaire que vous travailliez de vous-même, lisant, méditant & opérant sans cesse, pour ajoûter de vôtre propre chef tout ce qui manque à ce que l'on vous a appris.

D ij

Au reste, cela ne vous fera pas bien difficile, puisque vous avez la clef, & qu'il n'y a plus qu'à ouvrir la porte pour entrer dans le sanctuaire de nos veritez.

Mais afin que vous y ayez encore moins de peine, je vous ferai connoître d'abord les écueils contre lesquels vous pourrez faire naufrage, & je vous expliquerai les termes ambigus qui me pourroient tromper. Que si en lisant vous trouvez quelques difficultez, sur lesquelles vous me vouliez consulter, je vous promets que je ne vous cacherai ni ne vous dissimulerai aucun de nos Secrets ; & il ne vous manquera que cette sorte de science expérimentale, qui ne s'apprend qu'à l'œil & par la manipulation.

Car dans tous les Arts, & sur tout dans le nôtre, il y a certaines choses que des paroles ne peuvent bien expliquer, & où l'on a ordinairement plus besoin de voir une démonstration manuelle & une expérience confirmée, pour sçavoir ce dont on ne trouve que rarement une occasion commode, & qui puisse répondre aux souhaits des Philosophes.

Je vous prie de prendre en bonne part ces petits avertissemens, que

DU COSMOPOLITE. 45
prend la liberté de vous donner celui
qui est,

M O N S I E U R,

Vôtre tres-humble Serviteur,
MICHEL SENDIVOGLIUS.

*A Bruxelles, le 9^e
Février 1646.*

LETTRE II.

*Il enseigne quels sont les bons
Livres.*

C E n'est pas sans grande raison, mon
cher Monsieur, que parmi un si
grand nombre de Livres, tant des an-
ciens, que des modernes, vous deman-
dez le choix qu'il en faut faire. Car à la
vérité il y en a tres-peu de fidèles ; &
s'il y en a quelques-uns, ils sont obs-
curs, embarrassés, & pleins de contra-
dictions apparentes, quoi qu'en effet tous
disent la même chose, & n'enseignent
qu'une même vérité ; mais en termes

D iij

hieroglyphiques, cachez & mystérieux, selon la coutume de la Cabale. Car cet Art est tout Cabalistique ; & ce seroit un grand abus que de le traiter, en sorte qu'il pût être appris par les faux Philosophes & les Sophistes.

Vous pourrez donc dans le grand nombre des Livres qui se trouvent, vous attacher à ceux que je vas vous nommer, laissant tous les autres comme inutiles : puisque possédant une fois le petit Poisson nommé *Remora*, qui est tres-rare pour ne pas dire unique dans cette grande Mer, vous n'aurez plus besoin de pêcher, mais seulement de songer à la préparation, à l'assaisonnement, & à la cuisson de ce petit Poisson.

Les principaux Auteurs entre les Anciens, sont HERMÈS, dont tous les Ouvrages sont de tres-grande consequence pour l'intelligence de nôtre œuvre ; mais sur tout deux de ses Livres. Au premier, ses Commentateurs ont donné pour Titre : *Le passage de la Mer rouge* ; & ils ont appelé le second : *L'abord de la Terre promise*. Ces Livres sont tres-rares, & ne se trouvent peut-être nulle part dans l'Europe, qu'à Constantinople, chez certains nommez Martiens,

où je les ai lûs & transcrits d'un bout à l'autre pour le secours de ma memoire.

Parmi les Modernes, vous avez Paracelse, dont les Ecrits sont autant de lumieres. Mais si vous pouviez recouvrer son Codicile, qui est appelé, *Le Pseautier Chymique*, ou *Manuel de Paracelse*, vous auriez trouvé toute la doctrine de la Science Chymique, tous les mystères de la Physique démonstrative, & de la plus secrete Cabale.

Ce Livre n'est pas si rare que ceux dont je viens de parler ; car il se trouve dans la Bibliotheque du Vatican à Rome ; & je l'ai vu ailleurs en plusieurs endroits, chez les Cabalistes & Curieux de nôtre Art : il n'est cependant pas commun, & on ne le rencontre pas par tout. C'est pourquoi je l'ai copié aussi pour mon usage ; & je vous en enverrois un exemplaire, si ce n'est que je vous dirai dans la suite tout ce qu'il contient, & d'une méthode même plus claire que la sienne. Il ne faut pas aussi négliger le *Traité des Teintures* du même Auteur.

En troisième lieu, Raymond Lulle est un de ceux que vous devez le plus souvent avoir en main ; & entre tous ses Ouvrages, lisez sur tout son *Vade me-*

cum, & son Dialogue appelé *Lignum vita*, ou Arbre de vie, *son Testament*, & *son Codicile*, quoi que ces deux derniers Ouvrages de même que plusieurs autres de cet Auteur, aussi-bien que ceux de Geber & d'Arnaud de Villeneuve, soient remplis d'une infinité de fausses Receptes, & tous pleins de fixions inutiles, & d'erreurs sans nombre, dont moi-même j'aurois peine à tirer la vérité.

On a joint & ramassé ensemble quantité d'autres Auteurs anciens, dont une partie est assez bonne, mais dont la plus grande partie est trompeuse & ne vaut rien. Il y a encore une infinité d'autres Ouvrages sans nom & sans réputation, qui pourtant ont été traduits en d'autres Langues, & dont on ne peut bien juger, parce qu'on y a inseré mille fautes en les traduisant.

Entre les Ecrivains du moyen âge, le bon Zachaire, & Bernard Comte de la Marche-Trevifane, Roger Bacon, & un certain Anonyme, qui a fait un ramas des Sentences des Philosophes, & dont le Livre s'appelle *le Rosaire des Philosophes*, me paroissent contenir une bonne doctrine. Pour ceux de ces derniers tems,

DU COSMOPOLITE. 49

je n'en estime aucun de fidèle, sinon Jean Fabre, François de Nation, dans ses Livres de la dernière Edition, les premiers étant pleins de fautes. L'Auteur de la *Physique restituée*, a quelque chose de bon, mais mêlé de plusieurs faux préceptes, & de sentimens trompeurs.

Que si vous voulez avoir tout d'un coup une pleine & entière connoissance de la Chymie, *notre nouvelle Lumière Chymique, avec le Traité du Soufre, & le Dialogue du Mercure*, vous doivent suffire, puisqu'il n'y manque rien. Ayez donc ces Livres, lisez-les non pas une fois, mais cent. En certains endroits vous y trouverez quelques passages des Anciens mis comme hors d'œuvre, & d'autres qui paroissent contradictoires : Ce que j'ai fait à dessein ; car en d'autres Livres vous verrez le tout concilié. Servez-vous-en donc. Adieu. A Bruxelles, le 9^e Mars 1646.



L E T T R E I I I .

*Il lui promet de le satisfaire sur
ses doutes.*

M O N S I E U R ,

J'AY reçu le cahier que vous m'avez envoyé de Pagesien , comme vous le nommez , traitant de toutes les parties de l'Art. On m'a aussi rendu à même tems celui où sont vos difficultez sur cet Ouvrage , & celles que vous avez rencontrées dans la lecture de *notre nouvelle Lumiere Chymique*. J'ai lû l'un & l'autre avec attention. Le premier Traité, quoi qu'erronné dans les principes , ne laisse pas de marquer que l'Auteur a beaucoup de génie. Pour vos doutes , ils me font connoître la subtilité & la pénétration de vôtre esprit. Je ferai ce que vous souhaitez de moi là-dessus , & je vous écrirai dans les Lettres suivantes mon sentiment d'un style dogmatique , puisque vous le voulez ainsi. J'y mettrai

DU COSMOPOLITE. 51
des preuves familières de ce que j'avancerai ; je répondrai aux principales objections ; & quand il en sera besoin, je donnerai des exemples de tout, tirez de nos propres Ouvrages. Adieu. A Bruxelles, le 12^e Mars 1646.

LETTRE IV.

*Le Soufre & le Mercure sont les
Principes de la Pierre, mais
non pas les communs.*

MONSIEUR,

JE vous promettois dans ma dernière de vous dire mon sentiment sur la doctrine du Pagesien. Je vas donc dans celle-ci, & dans les suivantes que je vous écrirai le plus souvent qu'il me sera possible, examiner ce qu'elle a de bon & de mauvais. A la place de ses fausses maximes, j'en substituerai de bonnes ; & j'éclaircirai celles où il a laissé quelque obscurité.

Vous sçavez donc que ce Pagesius,
E ij

suivant la méthode des Anciens , a tres-bien divisé son Traité en deux Chapitres. Dans le premier il parle des productions naturelles , & sur tout de celles des Minéraux. Dans le second , il explique celles qui se font par Art , & particulièrement la pratique de la Pierre des Philosophes , par le moyen de laquelle on fait de l'Or & de l'Argent.

Tout ce que contient le premier Chapitre est assez bon ; mais son style est si resserré & si racourci , qu'il est assez difficile de prendre, en le lisant, une connoissance suffisante des principes naturels des choses , & sans qu'il reste bien des doutes.

Le second a une vérité ; c'est sur ce qui regarde les principes de la Pierre , du moins les généraux. Il dit que c'est, 1°. un Mercure, mais différent de celui qui est actuellement mineral ; & il veut qu'il n'ait point encore été déterminé à aucune des familles des mixtes inférieurs, c'est-à-dire, des Vegetaux, des Minéraux, ou des Animaux. 2°. Il joint à ce Mercure un Soufre qui n'est pas le commun, combustible & puant ; mais un autre qui ait une forme spécifique & déterminée, laquelle il puisse imprimer &

DU COSMOPOLITE. 53
communiquer audit Mercure par voye
de fermentation. Tout cela est bien.

Mais presque tout le reste ne vaut rien,
comme nous le verrons dans la suite.
Adieu. A Bruxelles, le dix-huitième
Mars 1646.

LETTRE V.

*Ce Mercure se tire d'une substance
chaude & humide.*

MONSIEUR,

L'ORDRE demande que nous examinions l'article premier du second Chapitre du Livre de Pagesien, dans lequel il s'applique à la recherche de la Fontaine Mercurielle. Il passe pour certain & pour indubitable chez tous les Philosophes, que le Mercure est le véritable & prochain principe de tous les Minéraux, mais principalement des Métaux : & que ce Mercure est une vapeur chaude & humide. C'est ce que nous enseignerons plus au long, quand nous aurons

E ij

fait avec nôtre Pagesien.

Il ne faut donc plus s'arrêter à chercher ce Mercure dans une Fontaine humide & froide, ou dans une Eau purement élémentaire (comme dit fort bien cet Auteur ;) mais il la faut tirer d'un corps & d'une substance humide & chaude, à cause de la domination de l'air congelé. Telle est nôtre matiere, comme vous ne l'ignorez pas à present : d'où il vous sera facile de juger de l'erreur dans laquelle est le Pagesien en ce point.

Mais pour ne lui pas ôter la gloire qui lui est dûë, il faut avoüer que je n'ai veu jusques à present personne qui ait approché de plus près du but, puisque cette substance qu'il indique, convient avec la vraye & naturelle substance qui contient le veritable Mercure, du moins dans les qualitez générales ; & qu'elle a presque tous les caracteres marquez par les Philosophes, par lesquels on connoît leur Mercure, & la source d'où il est tiré. En voilà assez sur le premier article. Adieu, le 23^e Mars 1646.



LETTRE VI.

Il se tire par la distillation.

MONSIEUR,

SUIVONS le Pagesien. Le second article de son premier Chapitre tâche d'établir l'extraction du Mercure, & sa préparation, qu'il fait plus mystérieuse qu'elle ne l'est en effet. Il se fonde sur l'autorité de Raymond Lulle qu'il n'a pas bien entendu, ou sur les préceptes de quelqu'autres Philosophes qu'il applique mal. Il prétend qu'il ne faut prendre que la dixième partie de la magnésie, qui est celle qui monte d'abord par la distillation, & qui seule doit être utile, comme étant seule la substance Mercurielle. Pour les neuf autres parties qui viennent ensuite en continuant la distillation, il les rejette comme inutiles. Il ajoute que cette dixième partie gardée, doit être enfin remise sur la terre restante après la distillation achevée, (laquelle

E iiiij

terre il appelle sottement le sel & le soufre du Mercure,) jusqu'à ce qu'enfin par plusieurs réitérées cohobations, inhumations, digestions & sublimations qu'il décrit, ces deux substances soient unies.

Mais il se trompe grossièrement. Car ce que les Auteurs nous disent de la dixième partie contenant l'Esprit, & des inhumations qu'il en faut faire dans sa propre terre, se doit rapporter à toute autre chose qu'à la préparation & extraction du Mercure, comme je ferai voir ailleurs.

Il ne faut point d'autres regles pour l'extraction & préparation du Mercure, que la simple distillation de la magnésie, par laquelle l'Esprit & l'huile sont élevez ensemble, jusqu'à ce que les résidues soient séchés, que la séparation de l'Esprit d'avec l'huile soit faite, & que la rectification de cet Esprit réitérée plusieurs fois, soit achevée. Mais je me réserve à parler de toutes ces choses plus au long dans la Pratique. Adieu. A Bruxelles, le 30^e Mars.



LETTRE VII.

Il explique en quoi consiste l'homogénéité que doit avoir le Dissolvant avec l'Or.

MONSIEUR,

S'ENSUIVENT le trois & quatrième article de l'écrit du Pagesien, l'un desquels assigne la minière, d'où se tire le Soufre Philosophique requis à l'œuvre. Il parle juste sur ce point ; car ce Soufre n'a point d'autre minière que l'Or & l'Argent. L'autre article enseigne l'art de tirer ce Soufre des entrailles, pour ainsi dire, des susdits Métaux. Et en cela, il est encore dans l'erreur.

En effet, il se sert pour cela d'un Dissolvant qui est hétérogène à l'Or, ou d'une autre nature que lui, & qui par conséquent ne peut rien faire sur lui que de violent. Ce Dissolvant est une huile tirée par défaillance du Mercure commun sublimé plusieurs fois avec le Sel armo-

niac ; & cela est contre l'intention de la Nature , qui veut que l'Or & l'Argent , pour qu'ils soient propres à l'œuvre , soient dissouts dans une eau douce & benigne , qui leur soit homogène par homogénéité de principe , (comme parle la Cabale) non pas par homogénéité de chose principiée , ou déjà déterminée , comme le pensent faussement quelques personnes , qui ne sont pas moins dans l'erreur que le Pagesien. C'est-à-dire , que ce Dissolvant doit être de même nature , que cette matière ou substance de laquelle immédiatement furent faits l'Or & l'Argent , avant qu'ils se fussent endurcis en Or ou Argent : (car il y a plusieurs degrez subordonnez dans la composition des Mixtes , comme on le verra dans la suite.) Et ainsi l'on ne doit pas croire qu'il soit nécessaire que le Dissolvant doive être de la même nature que l'Or & l'Argent , tels qu'ils sont actuellement.

Or il n'y a nulle substance dans la Nature qui puisse avoir une telle homogénéité de principe avec l'Or & l'Argent , que nôtre Mercure tiré de la magnésie que vous connoissez presentement , parce que c'est une vapeur chaude & humide

DU COSMOPOLITE. 59

qui n'est point encore déterminée sous une des trois espèces des Mixtes inférieurs, sçavoir des Minéraux, des Végétaux & des Animaux, & qui par conséquent est d'une composition plus simple d'un degré au moins, que n'est l'Or ou l'Argent, ou tout autre Mixte naturel.

Toute autre chose, & même le Mercure du vulgaire dont se sert le Pagesien, sont déjà réduits & spécifiés sous une de ces trois familles. Et ainsi quoi qu'il semble avoir beaucoup de qualitez symboliques avec l'Or & l'Argent, il leur est pourtant tout-à-fait héthérogène, parce qu'il a une nature & une différence spécifique, comme eux en ont une, mais qui n'est pas la même que la leur, en quoi consiste l'héthérogénéité.

C'est donc nôtre Mercure, & non le vulgaire, qui doit servir de Dissolvant à l'Or & à l'Argent, pour en tirer leur Soufre : Et c'est-là une des erreurs du Pagesien. Adieu. A Bruxelles, le deuxième d'Avril 1646.



L E T T R E V I I I .

*Il refute un certain procedé d'un
Philosophe.*

M O N S I E U R ,

LE cinquième article veut que pour la confection de l'œuf Philosophique, on prenne une once à peu près de Soufre d'Or ou d'Argent, avec une tres-petite quantité de son Mercure. Il prétend que ses esprits après plusieurs distillations & cohobations, dissolvent de telle maniere ledit Soufre, l'ouvrent & le digerent, qu'ils en font sortir toute l'humidité : ce qui est contre toutes sortes de raisons. Ainsi en prétendant faire le jaune mystérieux de l'œuf, il ne produit qu'un monstre. Car il soutient que pour faire ce jaune, il faut séparer plusieurs fois le Soufre d'Or ou d'Argent ; qu'il faut aussi ôter le blanc de cet œuf, qui est la chose fermentable ; c'est-à-dire, son Mercure, & son humidité naturelle nécessaire pour

DU COSMOPOLITE. 61
la génération. Et après tout cela, il
croit pouvoir faire éclore le Poulet Phi-
losophique, ou la Caille Cabalistique.

Il n'est pas nécessaire d'examiner ici la
fausseté de ces imaginations du Pagesien,
puisque le plus ignorant peut de lui-
même les appercevoir. Adieu. A Bru-
xelles, ce cinquième Avril 1646.

LETTRE IX.

*Que le Feu extérieur doit toujours
être égal.*

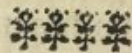
MONSIEUR,

Le sixième article de votre Auteur par-
le de la cuisson de l'œuf & du régime
du feu, dont il distingue quatre degrez,
lesquels il soutient fortement devoir tou-
jours aller en augmentant : mais en ve-
rité cela ne sent gueres son Philosophe,
s'il l'entend du feu actuel, comme ap-
paremment il le pense. C'est ce qui me
fait changer de sentiment à son égard :
car j'avois crû d'abord qu'il vous avoit

infinué des erreurs dans les premiers articles pour cacher la verité, & pour plus adroitement vous tromper. Mais presentement je vois bien & avec douleur, qu'il est entierement dans ces sentimens-là, & que c'est-là l'interprétation qu'il donne aux passages des Philosophes.

Tout Homme un peu habile & experimenté sçait que les quatre degrez du feu, dont parlent les Philosophes, se rapportent au feu virtuel ou central du levain même, qui devant dans la suite surmonter ceux qui lui sont superieurs en proportion & volume, & l'emporter pardeffus les qualitez naturelles du Mercure, doit faire cela peu à peu, & par quatre degrez de force differente qu'il acquiert successivement, & qui sont designez dans lui par les quatre principales couleurs.

Mais comme le feu actuel extérieur, ne fait qu'exciter l'autre, c'est pour cela qu'il doit être continuel, & d'un degre tres-lent & égal. Voilà encore des erreurs du Pagesien. Adieu. A Bruxelles, l'onzième Avril 1646.



LETTRE X.

Que la fin de l'Art, c'est de perfectionner la Nature.

MONSIEUR,

APRÈS avoir examiné l'œuvre du Pagezien, il ne reste plus qu'à vous mettre dans le bon chemin, & vous exposer tout le fonds de la Science Hermétique ; laquelle aussi - bien que vôtre Auteur, nous diviserons en deux parties. La première, traitera de la Nature. La seconde de l'Art. Le tout est conforme aux principes de la Cabale, lesquels d'abord furent inspirez par Dieu même à nos premiers Peres, & qui depuis sont venus jusqu'à nous, non point par écrit, mais par tradition. En effet, que peut-on se proposer de plus à propos dans cette Science, que de perfectionner la Nature, puisqu'après tout, c'est-là l'unique fin de l'Art ? Or est-il que l'Art ne peut la perfectionner qu'en l'imitant, ni l'imiter

qu'en connoissant ses manieres d'agir :
Donc il faut premierement montrer quel-
les sont les opérations de la Nature, &
ensuite de quelle maniere l'Art les peut
perfectionner. Le premier point a deux
membres, dont le premier sera employé
à parler de la premiere création de tou-
tes choses. Le second parlera des pro-
ductions naturelles qui se font tous les
jours. L'un & l'autre sont également
nécessaires à sçavoir à un Philosophe
qui s'applique à connoître la verité :
parce que de même que l'Art imite la
Nature, ainsi la Nature imite la création ;
avec cette seule difference, que la créa-
tion ne présuppose rien d'existant : la
Nature au contraire présuppose les prin-
cipes simples ; & l'Art suppose aussi les
siens, mais composez ; & pour parler
ainsi, déjà principiez.

Il résulte donc, pour finir cette Let-
tre, que la connoissance parfaite de l'Art
dépend de celle de la Nature, tant de
celle qui a réglé la premiere production
du Monde, que de celle qui fait encore
à present les diverses générations. Que
cela nous serve de préambule : d'ores-
en-avant nous allons entrer en matiere.
Adieu. A Bruxelles, le 15^e Avril 1646.

L E T T R E

L E T T R E X I.

Que la Création s'est faite par solution & coagulation, & que la Nature & l'Art la doivent imiter.

M O N S I E U R ,

IL est certain & reçu pour tres-veritable, non pas chez les Payens, mais chez les Chrétiens, qu'il est un premier Auteur qui a créé dans le tems & de rien ce Monde materiel : (car c'est de celui-là seul que je parle, & non pas de l'intellectuel qui en fut comme l'idée.) Ils ne tiennent pas cependant que tout ce que nous y voyons, soit sorti immédiatement de la main du Créateur ; mais ils veulent qu'il ait d'abord créé certaine matiere premiere, dont rien du tout ne lui fournit l'idée même ; & que de cette matiere par voye de séparation, ayent été tirez des corps simples, qui ayant ensuite été mêlez les uns avec les autres

F

par voye de composition, servirent à faire ce que nous voyons.

Il paroît par là que par un effet admirable de la Providence, la Création a servi dès le premier moment de modèle à la Nature & à l'Art, puisque dans toutes choses que l'une produit, & que l'autre veut perfectionner, il faut (comme il est arrivé alors) que l'opération commence par la solution, & qu'elle finisse par la coagulation.

Il paroît encore que dans la Création il y a eu une espèce de subordination : si bien que les Estres les plus simples ont servi de principes pour la composition des suivans, & ceux-ci des autres, sans que pourtant il soit nécessaire d'admettre dans ces composez diverses formes distinguées les unes des autres, qui puissent se séparer : Car la dernière forme qui constitue le Mixte, contient éminemment les premières formes des corps simples, qui ne peuvent la quitter.

Or de sçavoir combien de degrez il y a eu dans cette subordination de principes, c'est ce qui ne se peut pas dire aisément. L'Ecole n'en admet que trois, sçavoir la création de la Nature, la séparation des Elemens, & la composition

DU COSMOPOLITE. 67
des Mixtes. Mais la Cabale, qui a reçu ses lumières de Dieu même, & qui seule a bien compris le premier Chapitre de la Genèse, admet à la vérité trois degrez differens, qui répondent à ceux qu'établit l'Ecole : Sçavoir, 1°. la production d'une matière première que rien n'a précédé : 2°. La division de cette matière en Elemens ; & enfin, moyennant ces Elemens, la fabrique & composition des Mixtes. Mais outre cela, elle fait encore bien d'autres subdivisions, que nous allons expliquer par ordre. Adieu. A Bruxelles, le 21^e Avril 1646.

LETTRE XII.

A proprement parler, il n'y a qu'un seul premier Element.

MONSIEUR,

PREMIEREMENT donc, Dieu créa la matière de rien, non pas informe, comme le prétendent sottement les

F ij

faux Philosophes, mais sous la forme (pour m'exprimer ainsi) d'une Eau primitive, qui seule a été proprement le premier Element & le premier Principe.

C'est de là que plusieurs Philosophes, non sans raison, n'ont établi qu'un seul premier Element, auquel ils donnent les deux proprietez primitives, qui sont d'agir & de souffrir, auxquelles répondent trois Actes primitifs : A sçavoir, *l'Hyle*, ou le Corps ; *l'Archée*, ou l'Âme ; & *l'Azoth* médiateur entre l'un & l'autre : c'est cet Azoth ou Esprit Universel, qui leur tient comme la place d'un serviteur. Et enfin ils ont assigné à ce premier Element les quatre qualitez, comme les premiers instrumens de toute action & passion. C'est - là le premier degré fondamental de la Genese. Adieu. A Bruxelles, le vingt - huitième Avril 1646.



LETTRE XIII.

La distribution des quatre premieres qualitez.

MONSIEUR,

EN second lieu. Par une distillation mystérieuse Dieu sépara cette Eau primitive en quatre parties & régions, qu'on a appelé *les Elemens*, quoi qu'à proprement parler ils ne soient pas tant des Elemens, que des parties d'un Element. Mais cependant parce qu'ils different un peu du premier, on leur peut donner le nom d'Elemens faits par un Element. Or ces Elemens sont doüez chacun de leurs qualitez dans un degré fort intense, comme l'on parle.

A raison de ces qualitez, chaque Element a ses proprietéz. L'une des principales, c'est leur sympathie & leur antipathie. Car comme quelques-unes de leurs qualitez sont contraires, de là il arrive qu'ils sont dans un continuel

F ii

combat. Dans ce combat, ils perdent toujours quelques parties ; & quand de ces parties il s'en trouvent plusieurs ensemble qui ont une même qualité, ou du moins sympathisante, il se fait de cela un nouvel être comme par une seconde génération, & ce nouvel être participe à la Nature du Mixte & de l'Élément.

Le tout ainsi expliqué, l'on voit pourquoi ces Elemens sont appelez *Principes servans à la constitution des Corps*. On voit encore que nul Mixte ne peut être résout jusques dans ces Elemens, sinon par la toute-puissance de Dieu, parce que les dernières formes ne peuvent être comme ramenées dans la première : De même il ne se peut faire que tous les Elemens s'unissent immédiatement dans un seul Mixte, à cause de la repugnance de leurs qualitez, qui ont besoin d'un certain milieu pour s'unir.

Prenez garde que j'ai dit que tous les Elemens ne s'unissent pas ; car je sçai bien que quelques-uns s'unissent, sçavoir ceux dont les qualitez dominantes ne sont pas opposées, comme nous allons le voir en expliquant le second degré de la Création. Adieu. A Bruxelles, le 3^e May 1646.

L E T T R E X I V .

*La formation des Cieux de la quinte-
essence des Elemens.*

M O N S I E U R ,

EN troisiéme lieu. Dieu a tiré comme la quinte-essence de ces Elemens ; c'est-à-dire, que par une rectification mystérieuse, il en a séparé les parties les plus pures : Et c'est de ces choses qu'il a fait les Cieux & les Astres, non point par voye de composition ou de coagulation, ce qui marqueroit un mélange contraire à ce qui s'est fait, mais par voye de concretion & de condensation

Car les Cieux ont été faits des plus pures parties de l'Eau : quelques-uns des Astres, des plus pures parties de l'Air : les autres, de la partie la plus claire du Feu ; & les derniers enfin, des parties de la Terre les plus subtiles & les plus polies.

Cette hypothèse se démontre par la seule lumière naturelle. Car il n'y a point de Payſan ſi peu verſé dans la connoiſſance de la Nature, qui ne voye que la Lune eſt opaque ; qu'elle n'a point de lumière par elle-même ; qu'elle l'emprunte du Soleil ; & que par conſéquent cette Planette tient fort de la Terre, la Terre étant le ſeul des Elemens qui ſoit opaque.

Au contraire, on voit que le Soleil eſt lumineux ; & par conſéquent qu'il eſt d'une nature de feu, veu particulièrement que c'eſt lui qui communique la lumière & la chaleur aux autres corps. Car la lumière eſt une propriété qui ſort de ſon eſſence, & qui toujours l'accompagne, quoi qu'elle ne paroiſſe pas toujours, à cauſe de l'interpoſition des corps opaques. De là vient que pour exprimer le Feu, on ſe ſert quelquefois du mot de *Lumière* : comme au contraire, celui de *Feu* désigne à ſon tour la Lumière ; comme dans la Genèſe, où la création du Feu eſt exprimée par celle de la Lumière.

La même hypothèse ſe confirme encore par les corps faits de la quinteſſence de l'Air. Ce ſont de certaines
Eſtoiles

Estoiles pâles, & qui paroissent des corps transparens, recevant leur lumiere du Soleil, à peu près comme un verre qui en est pénétré, ou comme l'air même dont ils ont été faits.

Ajoutez à tout cela, que si l'on n'admet pas cette sorte de génération des corps célestes, on ne peut dire pourquoi un même Astre a tantôt des influences chaudes, & tantôt des froides, selon les approches & les aspects des Planettes, dont les qualitez sont différentes, ni comment ils peuvent produire dans les corps inferieurs tant de divers changemens. Mais dans cette opinion la chose est aisée, puisque les qualitez des Elements peuvent proceder aisément des Elements mêmes, & se faire sentir par tout où elles se trouvent.

Enfin vous pourrez voir plus de preuves encore de cette verité dans nôtre Harmonie, que nous avons mis entre les mains de Bréchiuss pour être imprimée, & où tout ceci est démontré bien amplement.

Mais une des choses qui merite plus nos réflexions, c'est ce qu'on remarque dans les Corps célestes : comme par exemple, que chacun d'eux se meut sans

G

cesse d'un mouvement égal, différent néanmoins de celui d'un autre Astre : afin que tous ensemble venans par là à faire comme différentes figures, & à se trouver en divers aspects, ils jettent sur les Corps d'ici-bas des influences, par lesquelles ils se trouvent concourir aux actions de la Nature, aux mouvemens, aux générations & corruptions, tant universelles, que particulieres : lesquelles enfin font la variété des Tems & des Saisons, les durées des choses, & plusieurs autres effets.

Et ici finit la solution ou séparation de la matiere. Parlons de la composition ou coagulation, laquelle (comme nous l'avons déjà insinué) suppose l'union de plusieurs parties diverses ; & ce sera là nôtre matiere prochaine. Adieu. De Bruxelles, le 9^e May 1646.



LETTRE XV.

*L'origine des trois Principes
Chymiques.*

MONSIEUR,

QUATRIÈMEMENT donc, Dieu de ces premiers Principes en fit des seconds, qu'on peut appeller *Principes principiez*, ou *Mixtes superieurs*, parce qu'ils tiennent comme le milieu entre les Elemens, & les derniers Mixtes.

Les seconds Principes sont, 1°. le Soufre, qui est une substance composée de feu & d'air mêlez & unis par l'extrémité de la chaleur, qui est une qualité commune à l'un & à l'autre. 2°. Le Mercure, qui est fait d'air & d'eau unis par l'humidité, (qualité qui se rencontre dans tous les deux.) 3°. Le Sel composé d'eau & de terre par un agent qui leur est commun, sçavoir la froideur. Or ces seconds Principes ont des propriétés qu'on peut diviser en communes

G ij

& en particulieres.

Les communes sont, qu'ils servent comme de milieu pour rassembler dans les Mixtes deux extrémités opposées : c'est-à-dire, que par leur moyen les Elements de qualitez antipathiques dominantes s'unissent dans un même Mixte de l'une des trois familles. Car quoi qu'il semble que cette union eût pû se faire, moyennant les qualitez symboliques ; cependant il étoit peu conforme à la maniere d'agir de la Nature, & aux loix que Dieu lui a imposées, que ces contraires se trouvassent ensemble dans les derniers Mixtes, sans s'être veus auparavant ailleurs, & avoir fait quelque alliance dans des Corps qui fussent moins composez.

Ajoutez que tant de divers temperamens, & des constitutions aussi différentes qu'on en voit dans les Mixtes, n'eussent pû se faire sans cette espèce de mediation, au moins elles n'eussent pû durer long-tems. Les proprietés particulieres seront expliquées dans la Lettre suivante. Adieu. A Bruxelles, le 15^e May 1646.

LETTRE XVI.

Leurs proprietéz particulieres.

MONSIEUR,

Ces proprietéz particulieres des susdits Principes sont differentes, & elles meritent bien que l'on y fasse attention.

Celles du Soufre sont d'être le siège de la chaleur naturelle, sa nourriture & son entretien : de recevoir immédiatement en soi les influences chaudes & sèches des Astres, & ensuite de les communiquer aux Corps dans lesquels il se trouve : de contenir les odeurs & la teinture de toutes choses, & de recevoir les actions qui en viennent dans le mélange des Mixtes.

Celles du Sel sont d'être dans les Corps la source de toute coagulation, & de disposition à se coaguler ; car c'est lui qui serre & ramasse ensemble en forme solide les autres Principes : d'ouvrir les choses les plus dures, lorsqu'il est ap-

G iij

piqué selon la quantité du Mercure, & qu'il vient à remuer les Sels dans lesquels consiste le lien des parties homogènes du Composé, en quoi il est aidé par l'action & la force qu'il reçoit des Sels étrangers : de contenir la saveur & le goût des choses qui en ont, de la leur communiquer, & de la recevoir de dehors.

En effet, quand une fois les parties de quelque Animal que ce soit, viennent à perdre leur Sel, elles perdent à même tems leur saveur : car c'est lui qui pique & qui est piqué dans tous les mouvemens de l'appétit. Une de ces propriétés encore, c'est de recevoir les influences chaudes & humides.

Celles du Mercure sont d'être le siège de l'humide radical, de l'entretenir & de le nourrir dans tout, de recevoir toutes les influences froides & humides, & de souffrir les impressions des Corps dans lesquels dominant ces qualitez : de les communiquer aux autres parties du Corps où il est, de résoudre le Sel ; & ainsi d'aider à la solution de tout ce qui est solide.

Voilà quelles sont les propriétés des seconds Principes, ou Principes princi-

DU COSMOPOLITE. 79
piez. Nous passerons dans la suite plus
loin. Adieu. A Bruxelles, le 21^e May
1646.

LETTRE XVII.

*Ce que c'est que le sperme de la
Nature, & le menstruë du Monde.*

MONSIEUR,

CINQUIÈME. De cestrois Prin-
cipes Dieu en a formé deux autres, qu'on
peut appeller encore *Principes principiez*,
ou *seconds Mixtes*, parce qu'ils se font
d'autres Principes. Ce sont, 1^o. le sper-
me de la Nature : 2^o. le menstruë du
Monde. Or comme ces deux Principes
subalternes retiennent les proprietez de
ceux dont ils sont faits, aussi en gardent-
ils le nom, sçavoir de Soufre & de Mer-
cure. Le sperme s'appelle le *Soufre*, &
le menstruë *Mercur*. Mais outre les sus-
dites proprietez, ils en ont encore ac-
quis de nouvelles par ce nouvel état.

Car le Soufre qui auparavant étoit

G iiij

échauffé, à cause de la chaleur naturelle qu'il contenoit, par le mélange qui se fait de lui avec le Sel, devient coagulatif & fixatif ; & c'est pour cela qu'il est appelé par les Philosophes, *le Soufre vif*. De même le Mercure, qui dans son origine est froid, ici (à cause de son union avec l'Air congelé, lequel lui est apporté par le Sel) devient chaud & humide, & beaucoup mieux digéré ; & c'est ce qui le fait nommer, *le Mercure vif*.

Les proprietez qui suivent la forme nouvelle de ces deux Mixtes, sont comme celles ci-essus, ou communes, ou particulieres. Les communes sont, qu'ils soient des Mixtes subalternes du second ou moyen ordre.

Les particulieres sont premierement du Soufre, de contenir en soi les semences, tant primitives, que celles de la seconde classe, dont je parlerai dans la suite : non pas qu'elles soient toutes dans lui confusément, mais distinctes & avec ordre, selon la nature & condition des lieux, dans lesquels comme dans les reins de la Nature & dans ses vaisseaux spermaticques, il a reçu sa dernière digestion, & sa détermination spécifique, avec la

DU COSMOPOLITE. 81
force de se multiplier; & c'est pour cela
qu'il est appelé *le Sperme de la Nature*.

C'est encore ce même Soufre vif qui
introduit les semences dans une matrice
proportionnée, & là les dispose pour
faire leurs offices pour la génération :
d'où vient qu'on lui attribue l'énergie de
la faculté masculine, comme s'il étoit
une racine qui attirât l'Esprit Mercuriel
du menstrué. Qualité qui lui a encore
fait donner le nom d'*Aimant*, d'*Acier*,
& autres semblables.

Secondement, les propriétés singulie-
res du Mercure, sont de contenir le Mer-
cure dont j'ai parlé ci-dessus, mais plus
cuit & digéré, & dans une disposition
prochaine à recevoir les actions des se-
mences & la fermentation, afin qu'il soit
changé & coagulé selon leur exigence ;
& enfin qu'il se convertisse avec les ali-
mens dans la substance de tout ce qui
prend nourriture, comme s'il en étoit
une naturelle lui-même. Voilà d'où lui
est venu le nom de *Menstrué du Monde*.
Adieu. A Bruxelles, le premier de Juin
1646.



LETTRE XVIII.

Ce que c'est que l'Esprit Universel.

MONSIEUR,

SIXIÈMEMENT. Ces deux derniers Principes ont servi à Dieu à en faire un dernier, qui retient aussi le nom de *Mercur*, quoi qu'il ait en soi les trois Principes susdits, qui sont conjoints avec lui physiquement & inséparablement. Mais parce que les marques du *Mercur* sont dans celui-ci celles qui dominant & qui apparoissent le plus aux sens, à sçavoir l'humidité aqueuse, & certaines parties subtiles de terre intimement jointes avec l'eau, cela est cause qu'on l'appelle plutôt *Mercur*, que *Sel* ou *Soufre*.

Néanmoins selon les divers degrez de digestion qu'il acquiert, il change de nom, de nature & de proprietez : Car par exemple, s'il passe jusqu'à la digestion du *Soufre* vif, il devient *Soufre* veritable ; & alors il en portera le nom.

DU COSMOPOLITE. 83

Mais tandis qu'il demeure dans l'état & dans le temperament du Mercure, il n'est point nommé autrement que Mercure. Voilà pourquoi le Mercure est appelé Hermaphrodite, & Prothée, parce qu'on dit de lui qu'il est mâle & femelle, & plusieurs autres choses semblables.

Ses propriétés sont premièrement, d'être le dernier des Principes principiez, ou de ceux qui se font d'autres Principes : d'où vient qu'il est la matiere prochaine, dans laquelle tant dans la première, que dans la dernière génération, se font & se multiplient tous les Mixtes, moyennant l'action des semences, tant universelles, que particulières; le tout par voye de fermentation, & selon la diversité des natures & des semences.

Secondement, de donner aux choses conquës & produites, nourriture & accroissement de sa propre substance même : d'où vient qu'il est appelé par les Philosophes, *la mere & la matrice des choses*. Il a encore divers noms, selon les fonctions différentes qu'il exerce, & selon qu'il est agent ou patient : mais le principal, & qui sera celui par lequel je le marquerai dans la suite, est celui

d'Esprit Universel ; parce que quoi qu'il ait corps & ame , cependant comme ce corps est tres-subtil , & presque tout spirituel , il mérite mieux d'être nommé Esprit que Corps : & parce que son ame ou sa partie active , ne paroît point aux sens , elle s'appelle plutôt Esprit qu'Ame.

Après tout ce que nous avons dit jusqu'ici , pour repasser un peu sur tant de veritez , il faut avouer que veritablement tous ces Principes principiez sont plus composez , que les Principes principians qui sont les Elemens ; mais ils ne laissent pas pourtant d'être mis entre les Corps simples , & cela avec justice. En effet , ils sont de condition pareille aux Elemens , en ce que nul Corps ne peut être résout en ces Principes principiez , non plus que dans les premiers Elemens , si auparavant il n'a comme dépouillé cette forme qui le faisoit être tel Mixte & en telle famille , & s'il n'a été réduit en cette même simplicité qu'il avoit avant sa coagulation.

Quoi que puissent dire au contraire les faux Chymistes , ils n'ont pour se détromper qu'à faire réflexion , que ce qu'ils soutiennent a quelque chose de contradictoire. Car ils assurent que les facul-

tez moyennes de leurs trois Principes, Sel, Soufre & Mercure, se trouvent après la résolution les mêmes en espèce qu'elles étoient dans les Corps dont ils ont été tirez, sans autre difference, sinon qu'ils croient qu'ils ont acquis un plus grand degré de force dans ceux-là que dans ceux-ci. Mais il est impossible que ces facultez soient les mêmes, si ces trois Principes ne retiennent la forme substantielle des Corps où ils étoient ; parce que ces facultez dont ils étoient alors participans, sont des accidens inséparables de ces Corps, lesquelles demeurant ainsi, prouvent évidemment que la forme substantielle de ces Corps est demeurée aussi. Car prenez garde, s'il vous plaît, que si lesdits Principes ne pouvoient être réduits à leur simplicité première, alors leur forme substantielle seroit réduite à rien, ou bien elle demurerait suspendue hors de son sujet : ce qui naturellement ne peut être. Elle n'est pas réduite à rien, puisque ses accidens subsistent selon eux : il faut donc que ces trois Elemens l'ayent encore. Et ainsi ces Principes ne sont pas réduits à la dernière simplicité.

Vous m'objecterez qu'une génération

ne se peut faire sans destruction de la forme ancienne, puisque la génération d'une chose est la destruction de l'autre dans les Mixtes : mais cela ne fait rien contre moi, parce que dans le même moment que la vieille forme souffre corruption, une nouvelle s'introduit, qui est en composition de même degré que le Mixte inférieur qui se produit, & non jamais plus simple ou moins composée. Le sujet de cette forme ancienne n'en est donc pas dépouillé, & l'on ne peut pas dire qu'il y ait eu un moment où ce Mixte soit déchû de son degré de composition, & qu'il soit retourné à une forme substantielle complete, plus simple que la première. Condition cependant qui seroit nécessaire pour établir cette annihilation de la vieille forme, que nous nions.

J'ai dit, à une forme complete, parce qu'il y a quelques formes substantielles incomplètes : comme par exemple, les âmes raisonnables, lesquelles séparées de leurs sujets & de leurs matières, perdent quelques degrés de leur composition.

Quoi que pourtant la séparation parfaite desdits Principes ne se fasse point, il ne faut pas nier qu'il n'y en ait quel-

DU COSMOPOLITE. 87
qu'une d'impropre & d'imparfaite. L'ex-
périence nous le montre tous les jours
dans les distillations, dans lesquelles des
substances répondantes ausdits Princi-
pes, sortent en même nombre qu'eux,
mais en ordre retrogradé. Davantage
même, il est nécessaire que cela arrive,
puisque autrement ce seroit en vain qu'on
chercheroit le Soufre de l'Or & de l'Ar-
gent, nécessaire pour faire la Pierre.
Adieu. A Bruxelles, ce 6^e Juin 1646.

LETTRE XIX.

*Origine des semences primitives,
pour la production des espèces.*

MONSIEUR,

EN septième & dernier lieu. De ce
Principe Dieu a fait immédiatement les
Mixtes des trois Familles, animale, ve-
getale & minerale, quelque infinité qu'il
puisse y avoir en chacune ; & le tout en
cette maniere.

Dudit Esprit Universel, ou d'une por-

tion d'icelui, cuite & digérée jusqu'à la tempérie du Soufre, il a fait en chaque Famille une quantité innombrable de petites semences, on de ferments de diverses espèces, qu'il a distribuez tant dans l'Air, que dans l'Eau & dans la Terre, à peu près selon que le Trésor inépuisable de sa Sagesse lui en a fourni les idées. J'appelle ces semences, *Semences primitives*. De quelques-unes d'icelles, (car il y en a plusieurs comme en reserve, & qui ne travaillent point,) unies encore avec ledit Esprit Universel, mais digéré seulement, & cuit jusqu'à la tempérie du Mercure, il a formé des individus, avec une diversité de sexe, masculin & féminin. Dans un de ces sexes, il a comme fait germer les semences secondes & particulieres, propres à multiplier son espèce : Et dans l'autre, il a mis le menstruë, ou *l'Hyle* particulier aussi, qui est comme le principe materiel & passif de son espèce. Car outre une infinité de proprieté dont il a enrichi chaque individu, il leur a sur tout donné celles de se multiplier, par l'entremise du mâle & de la femelle.

Mais afin que cela s'entende encore mieux, il faut sçavoir que Dieu a établi qu'il

DU COSMOPOLITE. 89
qu'il y eût deux manieres de multipli-
cation, l'une premiere & principale, &
l'autre comme par substitution. C'est
dequoi je parlerai dans la Lettre sui-
vante. Adieu. A Bruxelles, le neuvié-
me Juin 1646.

LETTRE XX.

*Multiplication des individus de
chaque espèce, par des secondes
semences.*

MONSIEUR,

LA multiplication primitive & prin-
cipale, est celle qui se fait par la force
& l'action des semences primitives, dont
j'ai ci-dessus parlé. La multiplication
seconde & subordonnée, & laquelle je
pretens ici marquer, est celle qui se fait
par la force & l'action des semences par-
ticulieres, procedantes immédiatement
de chaque individu. L'une & l'autre a
ses termes & ses fins où elle tend.

Le premier terme, c'est de multiplier

H

simplement la semence & le menstreuë : c'est-à-dire, que par la semence qui agit sur l'Esprit Universel, il est converti dans une autre semence pareille à celle qui convertit : Et par le menstreuë, dans un autre menstreuë de même nature que le premier.

Le second terme ou la seconde fin, c'est de multiplier l'espèce : c'est-à-dire, que par cette multiplication ce n'est plus dans la semence ou dans le menstreuë qu'est changé l'Esprit Universel, mais dans l'individu d'une espèce, selon l'exigence de la semence particulière ou primitive qui agit ; & par cette double action s'acheve la génération parfaite.

Outre cela, il y a encore un troisième terme de cette force multipliant, par lequel l'individu produit est perfectionné, nourri, augmenté, selon son état & sa nature : ce qui se fait non pas par l'action de la semence, mais par l'odeur ou la vertu active de la forme substantielle, qui agit encore sur le même Esprit Universel. Mais ce terme ne regarde pas la génération.

Ces trois termes ou ces trois modes de la multiplication, se font par mâle & femelle, mais de différente manière ; car

le premier & le troisième s'exercent dis-jonctivement, c'est-à-dire, sans qu'il y ait concours de deux distinguez qui agissent l'un sur l'autre : d'où vient qu'à proprement parler, on ne devoit pas dire que ce fût action de mâle & de femelle. En effet, les fonctions du mâle & de la femelle sont ou singulieres, ou communes. Les communes, sont de s'accoupler & se joindre. Les singulieres, sont du mâle, pour contenir en soi le sperme : de la femelle, pour contenir en soi le menstrué, pour recevoir le sperme & la semence du mâle ; & quand elle l'a reçu, pour lui former ledit menstrué, tant pour la conception de ce nouvel individu, que pour sa nutrition.

Maintenant pour revenir à nos deux sortes de multiplications : Elles conviennent toutes deux & leurs trois termes aussi, c'est-à-dire leurs fins, aux trois Familles des Mixtes inferieurs. Mais quoi qu'en pense la Philosophie vulgaire, il est pourtant vrai que ce n'est pas de la même maniere. Car la multiplication primitive est le propre des Mine-raux, & c'est par elle qu'ils se multiplient tous les jours dans la terre : Elle se trouve encore dans les Vegeraux, | puisque

H ij

c'est en cette sorte qu'il s'en produit plusieurs, mais moins & plus rarement que des Minéraux : sur tout, s'il s'agit de Vegetaux parfaits, & non de ceux qui ne sont que comme les excremens de ce genre d'Étres. Mais pour dans les Animaux, on ne l'y voit gueres, parce que les Animaux parfaits ne viennent que rarement, & presque jamais par cette voye de génération.

La seconde multiplication & subordonnée appartient proprement aux Animaux. Elle est aussi ordinaire dans les Vegetaux, mais pas tant que dans les Animaux ; & jamais sans le secours de l'Art, on ne la voit dans le genre Mineral.

De plus, il est à remarquer que ce n'est pas aux mêmes conditions & avec les mêmes circonstances, que ces deux sortes de multiplications s'exercent dans ces trois régnes ; il y a bien de la diversité, selon les différentes proprieté de chaque Famille. Ce sera le sujet de la Lettre suivante. Adieu. A Bruxelles, le 15^e Juin 1646.



LETTRE XXI.

*Difference de la génération, selon
les trois ordres d'Estres.*

MONSIEUR,

LA premiere difference est, en ce qui concerne le mâle & la femelle, qui dans lesdites Familles ne sont pas de la même maniere. Car dans la Famille Animale Dieu ayant donné aux Animaux parfaits la faculté de se mouvoir, par laquelle ils peuvent engendrer & exercer leurs autres fonctions, il a aussi voulu donner à chacune de leurs espèces un mâle & une femelle déterminée.

Or comme dans le genre Vegetal & dans le Mineral il n'y a point de faculté motrice, & que les individus de ces deux Familles ne peuvent pour cela se mouvoir ni se joindre ensemble, Dieu ne leur a donné qu'une femelle, qui se trouve par tout, & s'approprie également à toutes les deux. Cette femelle n'est sembla-

H iij

ble en espèce ni à l'une ni à l'autre de ces Familles ; mais elle convient avec elles en genre seulement, lequel est celui qui est immédiatement au dessus d'elles, sçavoir le genre de Mixte subalterne.

Cette femelle est donc nôtre Esprit Universel. C'est pourquoi autant qu'il y a de semences primitives en chaque région des Elemens, & autant qu'il se trouve d'individus dans ces deux Familles, autant y a-t-il de mâles : au lieu que pour tous il n'y a qu'une seule femelle.

La seconde difference consiste dans la diversité des fonctions de l'un & de l'autre sexe, laquelle est grande dans ces trois Familles, principalement en ce regarde la fonction commune de la copulation. Car les Animaux de leur propre mouvement, & par la seule impulsion de l'Archée, sans l'industrie de l'Art s'approchent l'un de l'autre, lorsque certain appetit naturel qui leur a été donné pour les exciter à cela, les y porte. De là vient qu'ils ont reçu de la Nature des instrumens propres pour se joindre & pour engendrer, lesquels sont distinguez dans le mâle & dans la femelle.

Quoi que les Vegetaux semblent faire en quelque façon la même chose, lorsqu'ils

DU COSMOPOLITE. 95

produisent des fruits meurs qui tombent dans la matrice de leur femelle, ils ont pourtant besoin, pour que cela se fasse seurement, du secours de l'Art.

Pour les Minéraux, il est vrai que quant à ce qui regarde la multiplication primitive, ils s'unissent sans le secours de l'Art : Mais dans la seconde multiplication, laquelle touche de plus près les Philosophes, la main de l'Artiste y est nécessaire, & son opération doit y intervenir. De là vient que ni les Vegetaux, ni les Minéraux, n'ont point d'instrumens destinés à la conjonction ni à la génération : l'Eau leur sert comme de matrice à la femelle, & la Terre leur tient lieu de son ventre.

Il y a encore quelque diversité dans les offices particuliers : mais parce que cette connoissance ne sert de rien à notre affaire, je l'obmets pour abreger le tems, & pour passer au reste à la première fois. Adieu. A Bruxelles, le 21^e Juin 1646.



L E T T R E XXII.

*Suite du sujet de la précédente.***M** O N S I E U R ,

LA troisième difference se prend du côté de l'Esprit Universel, & de la disposition ou préparation qu'il doit avoir lors de la multiplication. Pour la primitive & ses propres termes, il n'y a nulle difficulté : car on n'y requiert aucune autre disposition de l'Esprit Universel, que les degrez de digestion décrits ci-dessus ; parce que dans cette espèce de multiplication, il y a cela de commun aux trois Familles : Que si l'Esprit Universel est arrivé jusqu'à la temperie du Soufre, lorsqu'il se joint aux semences primitives il s'affimile à elles, & se change en semence : Que s'il n'est qu'au degre du Mercure, il sert alors à multiplier l'espèce ; c'est-à-dire, qu'il se fermente, & est changé dans un individu d'une espèce, selon l'exigence de la détermination

détermination de la semence primitive qui agit sur lui.

Mais si l'on regarde la seconde multiplication, son effet & ses termes, la préparation que doit y avoir l'Esprit Universel est bien différente dans les trois Familles : Car dans les Animaux, il en requiert une autre que les précédentes, pour que les trois termes susdits de cette multiplication s'accomplissent en eux. Cette préparation, c'est d'être digéré par l'Animal même dans ses entrailles. C'est pour cette raison que Dieu a ordonné que les Animaux respirassent. Par là l'Esprit Universel est attiré de l'air, où il est en abondance dans le corps dudit Animal. Y étant, il s'y digère ; il y prend l'odeur, la teinture, & la nature de la forme substantielle : & enfin une petite portion de cet Esprit, pour accomplir l'effet du premier terme de cette multiplication, se remuë avec la semence, & se change ensuite en semence même.

Pour l'effet du second terme, il se mêle dans les entrailles de la femelle avec l'humidité du menstreuë ; & à la fin, il se change en lui.

Enfin pour l'effet du troisiéme, il se mêle avec les alimens, il les dissout, il

est transmué par eux ; & le tout ensemble se trouve à la fin converti en chyle, en sang, & dans la substance de l'Animal.

Dans les Vegetaux, il demande une digestion vegetable pour l'effet de l'un & de l'autre terme. Elle se fait dans le cœur du Vegetal ; & à cette fin, Dieu a créé une magnésie dans toutes les Plantes, que le vulgaire appelle, *la moëlle de la Plante*. Cette magnésie attire de la terre le susdit Esprit, où il réside en abondance : car par la continuelle agitation des vents, il est poussé dans ses pores.

Dans les Minéraux, il ne faut à cet Esprit Universel autre préparation spécifique, que de le séparer de la magnésie, & le purger : car ainsi il devient propre à l'effet du premier terme ; mais par le second & le troisième, la digestion métallique lui suffit. Adieu. A Bruxelles, le 26^e Juin 1646.



LETTRE XXIII.

*Suite du sujet de la précédente
encore.*

MONSIEUR,

LA quatrième difference se prend de l'effet du troisième terme, qui n'est pas le même dans toutes les trois Familles. Car dans les Animaux & les Vegetaux, s'il se rapporte au premier acte, il augmente la quantité par extrapolation ; parce que ni la semence, ni le sang, ni autres choses semblables, qui sont plutôt des instrumens des actions vitales que des parties du vivant, ou tout au plus qui n'en sont que des parties étrangères, ne prennent pas accroissement comme celles du vivant même. S'il se rapporte au second acte, la quantité & la masse s'augmentent par intussusception ; & à même tems la qualité ou la vertu intérieure croît en intensification.

Mais dans les Minéraux, s'il se rap-

I ij

porte au premier terme, il augmente leur volume & leur quantité ; & cependant leur vertu intérieure croît encore en intensification : Que s'il se rapporte au second terme, loin d'augmenter la quantité, il la diminue ; & avec cela, il ne laisse pas de faire croître encore la vertu intérieure.

La cinquième différence se prend du côté de la fin de la formation, qui est fort diverse dans lesdites Familles. Car dans les Animaux & les Vegetaux pour l'effet de l'une & l'autre multiplication, le premier & le dernier terme ne reçoivent qu'une simple perfection d'assimilation, parce que le ferment acquiert toutes les qualitez, & les parties même de la forme fermentante, c'est-à-dire de la semence ou du menSTRUÛ. Le second terme ne finit pas dans la simple assimilation, parce que le ferment y acquiert certaine qualité, outre la forme du levain, c'est-à-dire de la semence : marque de cela, c'est que l'on ne peut pas dire, par exemple, que la semence de l'Homme soit l'Homme même.

Dans les Minéraux, l'un & l'autre terme aboutit à la simple assimilation, parce que le ferment ou la semence a actuellement toutes les qualitez formelles qu'il

imprime à la chose qui est fermentée. La raison est, que toutes les parties des substances homogènes, telles que sont presque tous les Minéraux, & particulièrement les Métaux, sont de la même nature que leur Tout : mais ils produisent cette forme dans les deux premiers termes de la multiplication différemment modifiée ; & cela par accident, à cause de la différente disposition du Mercure, lequel ils s'assimilent dans différens termes.

Nous avons parlé jusqu'ici de la première génération ; & par ce que nous en avons dit, vous pouvez sçavoir à présent ce que c'est que la Trinité Physique dans l'unité, & l'unité dans cette Trinité ; vous pouvez encore avoir remarqué la fécondité entre-deux, le Quadrangle dans le Triangle, le Centre dans la Circonférence, & la Circonférence dans le Centre ; la quadrature du Cercle, & le Cercle carré ; le nombre de Sept tirant son origine du Triangle & du Quarré, & une décade naissante du Triangle & du Septenaire, avec d'autres Emblèmes de la Cabale, que je n'ai que faire ni d'expliquer, ni d'appliquer ici. Passons à la seconde génération. Adieu. A Bruxelles, le 3^e Juin 1646. I iij

L E T T R E X X I V .

*Dans quel ordre les Principes dont
on a montré jusqu'ici l'origine ,
sont mis en action pour faire les
secondes générations.*

M O N S I E U R ,

T O U T E S choses ayant été ainsi créées,
& chacune doiée de ses proprietéz ,
disposées & situées en ordre & dans un
lieu propre, Dieu leur imposa une Loi,
que l'on appelle d'un nom barbare , *la
Nature naturante.*

Cette Loi fut : Que ces choses ne de-
meurassent pas oisives ni inutiles ; mais
qu'elles fussent en action continuelle,
selon que l'exigeoit leur forme, & qu'elles
souffrissent (quand l'occasion s'en pre-
sente) les impressions des causes étran-
geres. Par là les Corps superieurs agis-
sent sur ceux qui tiennent le milieu :
ceux-ci sur les inferieurs, c'est-à-dire ,
sur les Mixtes des trois Familles ; & en-

fin les derniers sur les espèces qui se trouvent en chaque Famille. Il n'y a pas jusqu'aux individus de ces Familles qui n'ayent action les uns contre les autres, chacun à sa maniere ; & tout cela se fait de la sorte, afin que parmi les Mixtes il parût toujours de nouvelles productions jusqu'à la fin des siècles, afin que les choses produites se multipliaffent, & afin que celles qui déperiroient fussent réparées.

Tel a été l'ordre de la Providence, de peur que le Monde ne vint à finir avant son moment marqué par la corruption successive de toutes choses.

Outre cette Loi universelle, il en a encore été établi une autre dans chaque espèce pour sa conservation & sa multiplication. Nous l'appellons avec l'Ecole, *la Nature naturée*. Par son aide la correspondance n'est pas seulement entretenue entre les causes supérieures & les subalternes ; mais cette Nature y contribue encore autant qu'elle le peut, selon ses forces. Celui qui la gouverne, qui est l'*Archée*, s'accommodant à l'exigence des causes universelles, qui sont le Ciel & les Astres, fait que les Elemens produisent & multiplient chaque jour le

I. iij

Soufre & le Mercure : ceux-ci le sperme & le menstreuë du Monde : ceux-là l'Esprit Universel, par le moyen duquel les semences & les menstreuës de chaque Famille, aussi-bien que leurs individus, sont multipliez : ce qui enfin augmente & multiplie l'espèce, mais à la reserve des Mineraux, où cela ne se peut faire sans le secours de l'Art. Voilà une brève exposition de la seconde génération. Adieu. A Bruxelles, le troisieme Juillet 1646.

L E T T R E X X V.

*Comment l'Art peut perfectionner
la Nature.*

M O N S I E U R,

A V A N T que de parler des regles de l'Art & de ses préceptes, il faut montrer en peu de mots ce qu'il peut faire & ce qu'il prétend, selon les Principes expliquez jusqu'ici. La fin donc de l'Art en général & son unique but, c'est de per-

fectionner la Nature & les productions naturelles ; & il le fait en deux manieres.

Premierement, en aidant la Nature, ou faisant qu'elle conduise jusqu'à leur perfection entiere les choses qu'elle produit, par quelque espèce de production que ce soit. L'Art lui sert d'aide en ce point, en faisant que la chose se fasse comme si l'action de la Nature n'étoit point du tout empêchée ni troublée par rien. Exemple, faute d'une Poule pour couvrir un œuf, le Poulet ne naîtroit pas en certains tems & en certains lieux : L'Art y supplée par une chaleur artificielle, qui fait la même chose que feroit la Poule. Il y a plusieurs autres exemples de cette sorte, où la Nature venant à défaillir, l'Art survient, qui souvent même hâte ses productions, & fait qu'elles paroissent plutôt qu'elles n'auroient fait, si la Nature seule s'en étoit mêlée. Mais ces ingenieuses opérations de l'Art ne regardent pas quelques ouvrages sur les Métaux, parce qu'elles ont moins de lieu dans le Règne Mineral, que dans les deux autres Familles.

Secondement, en ajoutant à ce que peut faire la Nature ; c'est-à-dire, que l'Art prend l'ouvrage de la Nature, où

la Nature le laisse, & qu'il l'éleve à une bien plus haute perfection qu'il n'eût pû être porté par la Nature même : ce qui se fait derechef en deux manieres.

La premiere, sans changer l'espèce, mais seulement en augmentant la force intérieure de la chose. Car outre le degré de perfection destiné à chaque Estre, Dieu en a encore laissé de possibles une infinité d'autres, sur tout dans le genre Vegetal & Mineral ; & cependant jamais la Nature n'y pourra arriver sans le secours de l'Art, ainsi qu'il a été montré ci-dessus. Cette verité se concevra mieux par un exemple. Le pain est bien meilleur quand on y a ajoûté du levain pour le fermenter, & pour aider à ce que pouvoit la Nature : ou bien, une vigne qui a crû dans un méchant lieu & sterile, ne portera pas de bons raisins : mais il n'en sera pas de même si on la transplante, & qu'on l'expose à un bon sol ; car pour lors par quelque chose qu'elle reçoit au dedans d'elle, sa force croît avec la bonté de son fruit.

Or cette maniere de perfectionner la Nature convient sur tout aux Mineraux, & c'est le premier terme de la multiplication minerale dont je parlois tantôt :

car il s'exécute par la multiplication de la semence, & jamais autrement.

Au reste, il faut bien se donner de garde de prendre l'augmentation de la vertu spécifique pour la réunion d'une vertu éparse, & répandue en plusieurs sujets. Car, par exemple, l'Esprit de Vin (& il en faut juger de même des autres choses) se trouvant par la distillation dégagé de beaucoup de parties de Tarte & d'Eau, semble être devenu plus puissant, & avoir acquis une force toute nouvelle, quoi que pourtant la distillation n'ait point fait croître sa vertu ; mais elle a seulement fait que ses parties, qui étoient fort séparées les unes des autres, sont plus unies ensemble, & plus comprimées, ~~parce qu'on a ôté les parties~~ hetherogènes & excrémentales qui n'étoient pas de la substance du Vin, mais qui étoient localement confonduës avec lui. J'avouë bien que par là cet Esprit de Vin produit des effets qui surpassent le terme de sa force ordinaire ; mais je soutiens qu'il n'a point acquis un degré de vertu au dessus de son espèce : comme si l'on prétendoit que la vertu de cela pût faire quelque chose au dessus de ses forces naturelles, & multiplier son espèce.

Mais plutôt c'est faute de faire attention à ceci, que la plupart des Philosophes tombent dans l'erreur ; car par mille opérations, ils donnent l'estrapade aux Métaux & aux Minéraux, desquels en ce point il faut en juger de même que du Vin : Ces abusez croient par là exalter leur vertu, leur faire produire des effets surnaturels, & multiplier leur espèce ; mais jamais ils n'en viendront à bout.

Après tout, je ne nie pas que cette opération soit utile ; je veux bien même qu'elle soit nécessaire pour l'œuvre des Philosophes, mais seulement comme un moyen pour arriver à la fin qu'on se propose, puisque ce n'est pas là où se doit terminer l'industrie de l'Artiste. L'altération accidentelle des qualités sensibles, ne doit pas aussi être prise pour cette augmentation de vertu dont je parle ici, parce que l'addition de choses hétérogènes change seulement la face, & non l'intérieur de la forme substantielle, son activité ou son état : en quoi se trompent fort encore tous les faux Philosophes.

La seconde manière par laquelle l'Art ajoute à la Nature, c'est en changeant une espèce basse en une supérieure : ce qui se fait en deux façons.

Premierement , par le moyen d'un Agent universel ; c'est-à-dire , de quelque Mineral multiplié , selon le premier terme de multiplication ci-dessus expliqué. Car par là cet Agent a acquis tant de force , qu'il peut convertir en sa propre substance plusieurs espèces , & même toutes celles qui lui sont subalternes. Outre cette multiplication en qualité , il a encore la force de multiplier en quantité , puisqu'une tres-petite partie de lui-même va changer en un moment de tems , une grosse masse d'un autre Corps de même espèce que lui. Cét effet n'appartient qu'à la seule Pierre des Philosophes ; & c'est jusqu'où peut aller la multiplication minerale.

Secondement , par le moyen d'un Agent particulier , dont l'activité ne s'étend que sur une ou deux espèces de celles qui lui sont subordonnées , en les changeant en quelque chose de meilleur qu'elles n'étoient. Mais nous parlerons plus au long dans la suite de cet effet de la simple transmutation.

De tout ce qui a été dit jusques ici , on peut tirer la division de la Chrysopée , ou de l'Art de faire de l'Or , qui a deux parties , sçavoir la Chrysopée universelle , & la particuliere.

L'universelle s'applique à préparer cet Agent universel, ou à multiplier la semence de l'Or & de l'Argent ; & ensuite à s'en servir. La particulière ne tend qu'à préparer des Agents particuliers, & les faire tenir à ce à quoi ils sont propres. Nous suivrons dans la suite cette division. Adieu. A Bruxelles, le dixième Juillet 1646.

L E T T R E X X V I.

Définition de la Chrysopée.

MONSIEUR,

L'OBJET de la Chrysopée est cet Agent universel que nous avons dit ci-dessus, qu'il faut préparer. Mais avant que d'y penser, il faut s'appliquer à connoître son essence. Voici sa définition.

L'Agent universel est celui dont se sert le Philosophe pour la transmutation générale des Métaux en Or & en Argent. Il doit être multiplié, non pas selon sa qualité, mais selon sa semence, & par la

DU COSMOPOLITE. III

vertu intérieure & l'activité de sa forme substantielle, élevé à une grande force. La Nature en est la base ; l'Art y vient au secours : Une tres-petite partie de cet Agent, à cause de l'abondance de sa teinture, communique à une grande quantité de quelque métal que ce soit la forme substantielle d'Or ou d'Argent, & se la rend semblable par une action tres-prompte.

Cette définition est reguliere : car elle contient premierement le genre prochain, sçavoir la matiere qui est l'Or ou l'Argent ; & en second lieu, les prochaines differences, qui sont 1^o. la multiplication de la semence & de la vertu, & non de la quantité, par laquelle cet Or & cet Argent sont distinguez, soit de l'Or & de l'Argent naturel, ou tel qu'il est dans sa constitution minerale, soit de toutes autres sortes de choses animales, vegetales ou minerales, multipliées en quantité : 2^o. la force de changer une tres-grande quantité de métal en sa substance ; en quoi il est different des Agents particuliers, qui n'ont la force de changer que peu d'espèces, & peu de parties de chacune.

Que le Soleil & la Lune soient le genre

de la Pierre ou de l'Agent universel, cela paroît, parce que cet Agent doit changer les Métaux imparfaits en Or ou en Argent. Car pour faire cela, il faut qu'il ait en lui la véritable forme de l'Or ou de l'Argent; & qu'ainsi il soit véritablement Or & Argent, rien ne donnant ce qu'il n'a pas.

On n'a que faire de m'objecter, que selon la doctrine du premier Chapitre, la Pierre est la semence de l'Or & de l'Argent; & par conséquent qu'elle n'est pas la substance propre de l'Or ou de l'Argent. Car j'ai déjà répondu par avance à cette difficulté, en disant que toutes les parties des Corps homogènes, ont la même Nature que leur Tout: Par là la semence de l'Or est Or formellement; comme le Vitriol que l'on tire de tous les autres Métaux, & qui en est le sperme, ne diffère qu'accidentellement des Métaux mêmes; c'est-à-dire, parce qu'il est dépouillé de quelques qualitez qui ne leur sont pas essentielles, telles que feroient de se fondre & de s'étendre sous le marteau: & au contraire, parce qu'il a accru dans l'intension des qualitez essentielles, & particulièrement de son activité.

Remarquez

Remarquez que j'ai dit avec disjonction que la Pierre est Or ou Argent, parce qu'il y a de deux sortes de Pierre ; l'une pour le rouge, qui est l'Or ; l'autre pour le blanc, qui est l'Argent, quoi que (comme nous le montrerons ailleurs) on puisse faire de l'Argent par l'agent préparé pour faire de l'Or. Si donc l'Artiste a en vue de faire de l'Or, le sujet de son opération doit être de l'Or, afin que sa Pierre ait la force de produire la forme de l'Or ; & s'il n'a en vue que l'Argent, il doit choisir la Lune, afin que sa Pierre devienne capable de produire la forme d'Argent : selon l'axiome, rien ne donne ce qu'il n'a pas.

Vous me direz, qu'il est certaines causes qui produisent des effets qui ne leur sont pas semblables ; & qu'ainsi l'Or n'est pas nécessaire pour faire l'Or, ni l'Argent pour faire l'Argent. Je réponds, que cela n'a lieu que dans les causes universelles & équivoques, qui sont destinées pour differens effets : tels sont le Ciel & les Astres. Mais il n'en va de même des causes univoques & singulières, qui agissent par la force d'une semence spécifiée, comme il se trouve dans notre œuvre.

K

Or que cette Pierre doive être l'Or & l'Argent, non simplement tels qu'ils se trouvent dans la Nature, mais multipliez selon la vertu intérieure de la forme de leur semence, c'est ce qui s'infere de ce qu'elle ne pourroit se rendre semblable les autres Métaux imparfaits, quand leur quantité surpasseroit la sienne, si en vertu au moins elle ne surpassoit toute leur résistance : Car toute assimilation & transmutation, au sentiment même d'Aristote, se fait selon la proportion de la plus grande inégalité. Or l'Argent & l'Or simples ne possèdent pas assez cette proportion à l'égard des autres Métaux imparfaits, parce que la résistance de quelques-uns, & même de la plupart, surpasse de beaucoup l'activité de l'Or ou de l'Argent.

Que si vous m'objectez que l'Or & l'Argent, & sur tout l'Or, peut du moins changer quelques Métaux inférieurs, parce que son activité surpasse leur résistance, comme on ne le peut nier. Je réponds en distinguant : S'il s'agit d'une transmutation particulière, je l'accorde, & il n'y a point d'inconvenient de l'admettre, puisque ce n'est rien autre chose que la conversion de l'aliment en

la substance de la chose alimentée, dans les Familles des Vegetaux ou Animaux.

En cela les Mineraux aussi ne sont pas de pire condition : Il s'y fait une véritable transmutation, mais particulière ; & elle ne se fait point par génération, & par la force de la semence, ni ne se fait point non plus sur une grande quantité de matière.

Que si donc il s'agit d'une transmutation générale, je nie absolument ce que l'on prétend : La raison est, que cette sorte de transmutation exige absolument trois choses.

Premièrement, d'avoir la force d'agir sur tous les Métaux, quoi que si vous voulez, elle ne puisse changer une aussi grande quantité des uns que des autres.

Secondement, qu'une tres-petite quantité de l'agent agisse sur une masse immense d'un autre métal.

Troisièmement, de faire cette conversion en tres-peu d'heures ; & cela par la simple application ou projection.

Or ces trois choses, & sur tout la disproportion en quantité, dépriment & abaissent la proportion de la supériorité, ou la force que l'Or simple peut avoir en qualité pardessus les autres Métaux ;

K ij

& au contraire, augmentent la résistance de tout autre métal : Car l'excès en quantité a cet effet, quoi que la quantité ne soit pas active, d'augmenter ou de diminuer l'activité, ou la résistance des choses passives ou actives d'autant de degrez qu'elle en a de plus, ou d'autant qu'il lui en manque ; & elle fait cela non pas intérieurement, par intensification ou remission de qualitez, mais extérieurement, en s'opposant par un plus grand nombre de parties : quoi que d'ailleurs, si les choses étoient égales en poids, nombre & mesure, l'activité ou la résistance de l'un, pût surpasser l'activité ou la résistance de l'autre.

En effet, personne ne dira jamais qu'une once de Fer, par exemple, échauffé jusqu'au huitième degre, puisse échauffer aussi-tôt & aussi fort cent onces d'eau, quoi qu'elle n'ait que six degrez de froid, qu'elle en échauffera dix : ou qu'au contraire, ces dix ayent autant de force pour résister à ces cent de Fer, qu'en auroient cent ou mille. Adieu.
A Bruxelles, le seizième Juillet 1646.



L E T T R E X X V I I .

*Causes efficientes de la Pierre.***M**ONSIEUR,

APRÈS avoir expliqué l'essence de la Pierre, il faut en peu de mots en expliquer les causes, parce que quoi que les termes de la définition susdite semblent faciles à être expliqués, il y reste pourtant quelque chose d'obscur qui a besoin d'éclaircissement : Et d'autant que tout ouvrage suppose un ouvrier, nous traiterons d'abord de la cause efficiente.

Il faut donc sçavoir qu'il y en a de deux sortes, l'une principale, & l'autre qui ne sert que d'aide, & s'appelle *ministre*. La principale, c'est la Nature même, sans laquelle rien ne se produit qui ait des propriétés naturelles : car les machines artificielles ne sont pas des productions de la Nature. La cause servante c'est l'Art, qui ne produit pas tant qu'elle aide la Nature à produire, mais

K ij

en sorte qu'elle la fait aller au delà des termes de son pouvoir ordinaire, comme on a dit ci-dessus. La suivante Lettre vous apprendra de quelle maniere cela se fait. Adieu.

L E T T R E XXVIII.

Cause finale & exemplaire.

MONSIEUR,

LA cause finale tient le second rang. C'est par elle que tout agent agit pour une fin. Ainsi comme il ne peut agir pour cette fin qu'il ne la connoisse, laissant donc l'Art pour une autre Lettre, nous parlerons ici de la cause finale.

Il y a de deux sortes de fins, l'une prochaine, & l'autre éloignée. La prochaine, c'est le premier terme susdit de la multiplication minérale, sçavoir la préparation de l'agent universel transmutatif, ou la multiplication de la semence de l'Or & de l'Argent. La fin

éloignée, c'est la transmutation même, où se rapporte ladite multiplication.

La cause exemplaire suit après, parce que l'Art n'ayant point de manière d'agir déterminée, il faut que dans ses opérations il suive la Nature; & c'est ce qu'il fait en voulant venir à bout de la multiplication susdite.

Il faut donc bien prendre garde à ce que nous avons dit dans la première Partie, sur la manière dont travaille la Nature, qui ne fait autre chose que de dissoudre & de coaguler. Or cette dissolution se fait non point par l'entremise du feu actuel & violent, parce qu'il détruit plutôt qu'il ne dissout, mais par l'action du Sel de la Nature; c'est-à-dire, par le moyen de notre Mercure vif, qui aidé du Sel qui est mêlé avec lui, pénètre les Sels des autres Corps; & en rompant leur union, écarte ainsi les parties de ces Corps.

Cela fait, ce Mercure à son tour reçoit l'action d'un autre agent; c'est du Soufre ou de la semence qui se rencontre dans ce Corps qui a été dissout. Ce Soufre n'est pas le commun, ou de même nature avec lui; mais c'est un Corps animé, non du feu commun & éle-

mentaire, mais du feu central, qui réside dans l'intérieur même de ce Soufre. Ce Soufre est celui qui a la force de coaguler ledit Mercure ; & il faut qu'il soit pour cela un peu excité par les feux extérieurs du Soleil & des Astres, ou même par le feu élémentaire. Adieu, ce 27^e Juillet 1646.

L E T T R E XXIX.

De la matière de la Pierre.

M O N S I E U R ,

LA cause matérielle se présente après l'exemplaire. En effet, quand une fois l'Artiste s'est formé l'idée de son ouvrage, & qu'il a la méthode qui le règle, il choisit la matière sur laquelle il veut travailler.

J'ai déjà assez prouvé que l'Or & l'Argent étoient la matière de la Pierre, & j'ai montré qu'ils étoient le genre de sa définition, & le sujet qui en devoit recevoir la forme : mais je n'ai pas assez expliqué

expliqué si ces Métaux sont matière totale ou partielle seulement de cet ouvrage.

Je soutiens donc ici qu'ils n'en sont pas la matière entière, mais seulement en partie : La raison, c'est que (comme j'ai dit ci-dessus) la composition de la Pierre est le premier terme de la multiplication minérale, qui a pour fin l'assimilation de quelque substance avec la semence de l'Or & de l'Argent : donc il faut assigner, outre l'Or & l'Argent, quelque matière particulière de la Pierre. Or cette chose n'est & ne peut être autre que nôtre Esprit universel, tiré de nôtre magnésie, parce que la matière de laquelle se peut engendrer & multiplier l'Or ou sa substance, doit nécessairement lui être homogène, une chose ne pouvant être produite par une autre chose de différente nature qu'elle est : par exemple, d'un Homme & d'un Chien, d'une plante & d'une pierre, il ne s'en fait ni l'un ni l'autre ; & ainsi des autres.

Que si l'on m'objecte que nous avons admis ailleurs quelque transmutation particulière, à sçavoir de l'aliment de quelque Animal que ce soit en la substan-

L

ce d'un autre Animal différent, ou vegetal ; & si l'on veut conclure de là qu'il se peut faire la même chose dans les Minéraux : A cela on répond, que cette transmutation n'est pas une génération ou multiplication exacte, parce qu'elle ne se fait pas par la vertu & action de la semence, mais par le troisième terme, ou par le complément de la multiplication de la chose engendrée, comme je l'ai expliqué ci-dessus : En un mot, parce que cela se fait par l'odeur de la forme substantielle, tant dans les Minéraux, que dans les Vegetaux & les Animaux.

Mais vous me direz en insistant de nouveau, qu'il se fait des productions d'Animaux de différentes espèces, comme quand d'un Cheval & d'un Asne il naît un Mulet : A quoi je répondrai, qu'il n'en va pas ici de même, parce que ces sortes de productions, loin de tendre à quelque chose de plus parfait, dégènerent, & jamais ce qui est engendré n'est aussi parfait que ce qui engendre ; & ainsi l'espèce ne reçoit pas par là une multiplication, ni un nouveau degré de perfection.

Vous insisterez encore peut-être, &

direz, que supposé que cette matière seconde doive être homogène avec l'Or ou l'Argent, il ne s'ensuit pas pour cela que nôtre Mercure doive être pris pour cette seconde matière, parce qu'il y a beaucoup d'autres choses qui ont égalité de nature, & sont plus homogènes que ledit Mercure : tels que sont, par exemple, l'Or & l'Argent même, rien ne leur ressemblant mieux que l'Or & l'Argent, ou leurs principes & parties.

Mais la solution est aisée & facile à trouver, par ce qui a été dit en examinant l'ouvrage du Pagesien. Car on en conclura qu'il y a deux sortes d'homogénéitez ; l'une de principe, par laquelle une chose a la même nature que la matière, de laquelle elle a été prochainement faite, & même ayant aptitude pour recevoir quelque jour la même forme : Ainsi la semence du Chien est-elle homogène avec le Chien même, parce qu'elle a la même nature avec la semence de laquelle le Chien est fait, & même l'aptitude à recevoir un jour la forme d'un Chien. C'est-là l'espèce d'homogénéité qui doit être dans nôtre seconde matière avec l'Or & l'Argent, & on ne la trouve nulle part que dans nôtre Mercure.

L ij

L'autre maniere d'homogénéité est l'homogénéité d'un principié, par laquelle quelque chose convient avec une autre, selon la forme & toutes les conditions de sa nature : Ainsi l'Or est homogène à l'Or ; & cette homogénéité n'est pas requise à la seconde matière de la Pierre, au contraire elle est opposée à sa composition, parce que le levain ou ferment auroient la même forme, & au même degré, sans aucune distinction en ce point : ce qui cependant ne peut pas être ; car la chose qui doit être fermentée, doit recevoir quelque chose qu'elle n'avoit pas.

Vous me presserez, & me direz que cela est vrai de l'Or pris totalement & dans l'intégrité de sa substance, & non pas de ses principes séparés.

Mais je réponds, que le tout & les parties, ou les principes séparés, & la chose principiée un peu détruite, sont en ce point de même nature. La raison de cela, c'est que lesdits principes ne peuvent pas être tellement séparés, qu'ils reçoivent leur première simplicité, & perdent entièrement la forme du principié, ou celles qu'ils avoient unies ensemble : Et partant le même incon-

venient revient toujours.

Et quand même ils pourroient recevoir cette première simplicité, cela ne feroit rien contre moi, parce qu'en ce cas ils acquierroient l'homogénéité de principes que nous demandons. De plus, ces principes séparés de quelque manière que ce soit, devroient être de nouveau réduits dans leurs premiers Corps, & dans le même individu, ou du moins de la même espèce : ce qui naturellement est impossible, puisque par là il se feroit un retour de la privation à l'habitude. Et personne ne dira jamais que les parties d'une substance, ayant été une fois séparées, se puissent tellement réunir, qu'elles fassent la même substance numérique ; excepté dans l'Homme, la forme duquel n'est pas du genre des formes matérielles. Adieu.
Ce trentième Juillet 1646.



L E T T R E X X X.

*La cause instrumentale.***M**ONSIEUR,

ENFIN la dernière des causes, c'est l'instrumentale ; car la cause formelle a été assez expliquée dans la définition, & dans son application. La cause instrumentale est double, aussi-bien que l'efficiente ; car il y a les instrumens de la Nature & ceux de l'Art.

Les instrumens de la Nature sont encore de deux sortes. Le premier, c'est l'Eau qui sert à la solution ; & cette Eau n'est pas l'Eau élémentale, mais le même Mercure en espèce, qui a été assigné pour matière partielle de la Pierre. Il y a seulement cette différence, que lorsqu'il est dissolvant, il doit avoir été lavé de toute onctuosité, & dépouillé de la terrestrité, qui émoussent la pointe du Sel volatile, dans lequel réside la force de dissoudre ; & cela se fait par plusieurs

rectifications : après lesquelles ce Sel entrant dans les pores de l'Or, va se mêler avec le Sel ou le Vitriol de l'Or ; & à l'aide de l'humidité qui est unie à ce dissolvant, (humidité homogène à l'Or & à l'Argent) il écarte & résout les parties de ces Métaux, à peu près comme l'eau fond la glace. Mais quand ce Mercure est pris pour une des matières de la Pierre, il n'a pas besoin de tant de rectifications.

Le second instrument naturel, c'est le Feu. Il y en a de deux sortes : 1°. Le central, qui n'est autre que la chaleur primitive, qui meut & excite la force des ferments, qui digere & coagule le Mercure ; & ce Feu central reçoit quatre degrez de chaleur, selon que son activité vient à surmonter les autres qualitez. Ces quatre degrez sont marquez par les quatre couleurs principales, sçavoir le noir, le verd, le blanc & le rouge.

2°. Le Feu actuel & élémentaire, qui excite le central, & qui dans la préparation demande d'être employé avec différens degrez ; mais qui dans le régime de la coagulation n'en veut qu'un seul. Car ce que quelques Auteurs disent des quatre degrez du Feu, doit s'entendre du Feu central.

L iij

Or ces instrumens sont appelez *les instrumens naturels*, d'autant que l'Art ne s'en sert pas proprement ; mais il y met seulement les disposition nécessaires, à ce que la Nature s'en serve. Parlons des instrumens artificiels. Adieu. A Bruxelles, le second d'Aoust 1646.

L E T T R E X X X I .

Suite de la même matière.

M O N S I E U R ,

Les instrumens de l'Art sont les Vases, le Fourneau, & autres de cette nature, &c. qui se divisent en deux ordres. Entre lesquels ceux du premier ordre servent à la préparation ; & il y en a de deux sortes.

Ceux de la première classe sont utiles à la préparation du Dissolvant, & sont de trois manières. Les premiers sont les vaisseaux, à sçavoir la Cornue, dans laquelle on doit distiller nôtre magnésie pour en tirer l'Argent-vif, & son Reci-

pient qui doit lui être adapté. Ces deux vaisseaux servent aux rectifications.

Les seconds c'est le Fourneau à distiller, dans lequel on se sert du feu de cendres ou de sable.

Les troisièmes sont les matières qui aident à la distillation, comme le Cotton ou la Pierre de Ponce, pour empêcher que la magnésie qui flotte, ne s'élève.

Les instrumens de la seconde classe sont ceux qui sont nécessaires pour calciner & préparer l'Or & l'Argent. Il y en a aussi de trois sortes. Les premiers sont les Vaisseaux & les Creusets; des Phioles à long col, ou Matras, & des Coupelles pour purifier.

Les seconds sont le Fourneau à calciner, ou de feu ouvert.

Les troisièmes sont les matières, qui aident l'atténuation ou calcination de l'Or ou de l'Argent avec le feu actuel. Tels sont les Eaux-fortes, le Mercure commun, l'Antimoine: car il n'importe point duquel se serve l'Artiste, pourveu qu'il fasse une parfaite atténuation, & que les chaux soient dépouillées de toute l'impression des Corrosifs, par diverses lotions & reverberations.

Ces calcinations & ces lotions sont tout-à-fait nécessaires : car autrement nôtre Mercure vif ne pourroit ouvrir les prisons dans lesquelles est enfermé le Sel ou le Vitriol , ou la semence de l'Or & de l'Argent. Adieu. A Bruxelles, ce huitième d'Aoust 1646.

L E T T R E X X X I I .

Suite de la même matière.

M O N S I E U R ,

Les instrumens du second & principal ordre, sont ceux qui font la coction & la coagulation de la Pierre. Il y en a de trois sortes.

Le premier, c'est un certain Vase qui a la figure d'un œuf, dans lequel on doit renfermer l'une & l'autre matière de la Pierre, sçavoir le Mercure vif, & le Vitriol de l'Or ou de l'Argent, en proportion requise, que je décrirai ci-après.

Il faut observer que la concavité de cet œuf ne doit être remplie que jusqu'à

DU COSMOPOLITE. 131
une troisième partie, & qu'il faut sceller hermetiquement l'orifice.

Le second, c'est le Cendrier dans lequel l'œuf Philosophique est enseveli, & entouré de cendres fines, au moins de la largeur d'un travers de doigt, avec son trépied en l'air.

Le troisième, c'est le Fourneau ou Athanor, avec toutes ses ustenciles : car il n'importe quel soit ce Fourneau, pourveu qu'on y puisse entretenir une chaleur continuelle, tres-lente, égale, & qui entoure de toutes parts également l'œuf. Adieu. A Bruxelles, le 13^e d'Aoust 1646.

LETTRE XXXIII.

*Dénombrement des parties de la
Pratique.*

MONSIEUR,

Après avoir expliqué les Causes, fait leur application, & la méthode de s'en servir. Ce qui comprend deux par-

ries : L'une, consiste dans le dénombrement & l'explication des Opérations : L'autre, dans la pratique même.

Mais quoi qu'on puisse recueillir des deux précédentes Lettres toutes les Opérations ; cependant parce qu'il y manque quelques circonstances, j'en vas parler plus à fond.

Il y en a deux principales, comme il paroît par l'article sur la forme exemplaire ; à sçavoir, la solution & la coagulation. Celles-ci en admettent d'autres moyennes ; c'est à-dire, des préparations, qui leur sont subordonnées comme des moyens à leur fin : Et on les peut réduire à deux cathégories.

Les premières, sont celles qu'on prescrit pour faire la solution, qui sont trois. 1°. La préparation du Dissolvant, ou de nôtre Magnésie, qui consiste dans sa distillation & rectification. Je ne dis seulement que *distillation & rectification*, parce que cette séparation des Principes principiez, Soufre, Sel & Mercure, qu'admettent certains Empyriques, & ensuite leur réunion, est inutile & pernicieuse. En effet, pour la solution de l'Or & de l'Argent, le seul Sel volatil (quant à sa partie Mercurielle)

est nécessaire. Que si le Sel fixe y étoit, aussi-bien que le Soufre de la Magnésie, il nuirait à la solution, à cause de l'onctuosité de l'un, & de la fixation de l'autre.

2°. La purgation & calcination de l'Or & l'Argent, dont je vous ai parlé ci-dessus, comme des instrumens propres à cela. Cette préparation est nécessaire, afin que le Corps de l'Or étant par ce moyen réduit en petites parties, soit plus aisément pénétré par l'eau ; & aussi afin que son Vitriol laisse plus aisément aller hors de lui sa semence.

3°. L'application du Dissolvant sur l'Or & l'Argent préparés, & leur union ensemble répétée par dix fois, afin que par onze degrez on puisse avoir onze grains de semence d'Or ou d'Argent.

Les préparations de la seconde catégorie, sont celles qui disposent la coction & la coagulation. Il y en a deux.

La première desquelles demande beaucoup d'industrie, soit par la composition de l'œuf Philosophique, en proportion decuple, ou dix de la Liqueur Mercuriale qui tient lieu du blanc de l'œuf, pour un de l'Or qui tient la place du jaune. Cela, dis-je, est requis,

si vôtre œuvre est pour l'Or : mais si c'est pour l'Argent, il en faut quatre de Mercure, & une de semence d'Argent. Cette proportion est nécessaire ; car en elle consiste le poids, le nombre & la mesure de la Nature, soit enfin pour placer l'œuf dans le fourneau, & pour bien disposer le feu actuel.

La seconde condition, sont les choses qui se font naturellement dans l'œuf, disposé comme nous l'avons marqué ci-dessus, sans la main de l'Artiste : sçavoir, la corruption physique, le mélange, la confusion, l'incération, l'imbibition, & plusieurs autres décrites par les Auteurs, qui sont d'ordinaire mal entendues par les Apprentifs, qui croient qu'elles signifient quelques Opérations de l'Artiste.

Enfin la dernière de toutes, c'est la fixation ; & toutes ensemble achevent la Pierre en dix mois ou environ. Il faut presentement parler de la multiplication. Adieu. A Bruxelles, le 20^e d'Aoust 1646.



LETTRE XXXIV.

*Multiplication en qualité.***M**ONSIEUR,

LA Pierre étant faite , il ne nous reste plus que sa multiplication. Elle se fait presque de la même manière & par les mêmes opérations que la Pierre, excepté qu'au lieu d'Or ou d'Argent dissout, vous mettrez autant de la Pierre parfaite que vous aviez mis dudit Or ou Argent pour la faire. Pour le Mercure, il ne doit pas être autre que le susdit : mais pour sa quantité, on la prend en deux manières dans la multiplication.

Premièrement, on peut en prendre dix parties, & une partie de la Pierre faite ; & alors la cuisson en est faite en dix fois moins de tems, qu'elle n'avoit été la première fois, sçavoir en trente ou quarante jours. Et si après cette première multiplication on en veut une seconde, en gardant la même proportion

de matière, elle s'achevera cette seconde fois en dix fois moins de tems, ſçavoir en trois ou quatre jours : Et c'eſt par là que s'entend ce mot, *que l'ouvrage n'eſt que de trois à quatre jours.*

Secondement, la quantité du Mercure eſt augmentée en proportion decuple : C'eſt-à-dire, que n'ayant mis d'abord dans la premiere compoſition de la Pierre, ou dans ſa premiere multiplication, que dix parties de Mercure ; ſelon cette ſeconde maniere de multiplier, on en met d'abord cent : & ſi l'on recommence la multiplication, on en mettra mil ; & ainſi de ſuite. Mais en ce cas la perfection de l'ouvrage de la multiplication, demande autant de tems que la premiere compoſition.

Or de quelqu'une de ces deux manieres qu'on veuille ſe ſervir pour la multiplication de la Pierre, on augmente non ſeulement la maſſe & le volume de la matière, mais encore ſa vertu ; & cela en proportion decuple.

Ainſi chaque partie de la Pierre ne ſurpaſſant après la premiere multiplication, que de dix fois chaque partie de la ſemence de l'Or ou de l'Argent ; après la ſeconde multiplication, elle les ſurpaſſera

passera en activité de cent fois , à la troisième de mille ; & ainsi de suite.

La raison de cela, c'est que lorsque la Nature agit dans le même sujet pour la production d'une même substance, elle ajoute dix degrez de perfection à chaque production, outre les degrez précédens, soit qu'elle produise une nouvelle espèce, soit qu'elle perfectionne celle qui est déjà produite. Ce que nous pourrions prouver par beaucoup d'exemples naturels. Mais vous-même en y faisant réflexion, vous les pourrez découvrir. Reste à parler de l'usage. Adieu. A Bruxelles, le vingt-cinquième d'Aoust 1646.

LETTRE XXXV.

Multiplication en quantité.

MONSIEUR,

Voici à présent quel est l'usage de cette Pierre. Il faut la dégrader ou l'abaisser de vertu : ce qui se fait par

M.

plusieurs imbibitions qu'il en faut faire avec ledit Mercure, ou le commun, jusqu'à ce qu'elle ait atteint un juste temperament, & une proportion de force requise, soit qu'on l'employe pour la Medecine dans les Animaux, soit qu'on s'en serve dans la métallique. Ce qui est sur tout nécessaire, si la Pierre a été déjà multipliée en qualité ; car alors elle se multipliera en quantité : autrement il arriveroit que par sa trop grande chaleur & sécheresse, elle opprimerait la chaleur naturelle des Animaux, & dessécheroit leur humide radical ; au lieu de leur être utile. De même elle convertiroit les Métaux inférieurs en poudre, qui lui seroit semblable, informe, & non fusible, au lieu de les changer en or & argent.

Ainsi donc si vous voulez vous en servir dans les maladies des Animaux, dilayez un grain de la Pierre simple dans cent grains du Mercure duquel elle a été faite, & dans quelque autre Liqueur spécifique pour le mal dont on est atteint ; & donnez à boire de cette Liqueur au Malade, réglant la quantité sur ses forces & sur son temperament.

Que si la Pierre a été multipliée une fois, il faut mêler le susdit grain avec

DU COSMOPOLITE. 139
mille grains de la Liqueur : si elle a été
multipliée deux fois , avec dix mille ,
&c.

Pour la transmutation des Métaux :
prenez une partie de la Pierre toute simple & sans multiplication , dix parties de
notre Mercure vif , & qui n'est pas le
vulgaire : ou bien si la Pierre a été
multipliée , prenez-en une partie , & cent
dudit Mercure : si elle a été multipliée
deux fois , qu'il y ait sur un grain de la
Pierre mille grains de Mercure : Faites
dessécher le tout ensemble sur un feu
doux au commencement , & ensuite plus
fort , afin que toute la matière reçoive la
consistance de la Pierre ; & repetez ces
imbibitions & dessiccations autant de
fois , & jusqu'à ce qu'une partie de ce
que vous aurez fait , convertisse en Or
parfait mille parties de Mercure commun , vingt de Plomb , trente d'Etain ,
cinquante de Cuivre , & cent d'Argent.
Ce qui arrive , si vous avez pris de la
Pierre au rouge : mais si c'est de la Pierre
au blanc , il faut qu'elle agisse sur la moitié
desdits Métaux , ou environ.

Que si vous n'avez pas assez de notre
Mercure , vous potirrez avec le Mercure
commun dégrader la Pierre , comme il

M ij.

suit. Projetez une partie de vôtre Pierre simple ou multipliée sur dix parties de vif Argent commun un peu échauffé; il s'en fera une poussiere qui sera de même nature que la Pierre même, un peu cependant de moindre vertu : Ensuite mettez toute cette poussiere sur cent parties de Mercure commun, il se fera encore une poudre de même nature qu'auparavant; & il la faut projetter toute entiere sur mille parties de ce même Mercure : Et si cette poudre vous paroît encore humide, faites-la sécher au feu. Il vous restera enfin une poudre de projection, qui aura lieu sur les susdits Métaux, en gardant les proportions marquées.

Voilà ce qui appartient à la Theorie & à la Pratique de l'Art général de transformer tous les Métaux en Or & en Argent : il est tems presentement de parler de la Chrysopée particuliere. Adieu, ce vingtième Septembre 1646.





SECONDE TRAITE'

*Des Secrets particuliers de changer
les Métaux en Or.*

LETTRE XXXVI.

Fondement des Particuliers.

MONSIEUR,

LA Chrysopée particulière a pour fin, comme je l'ai déjà infinué, de changer un Métal particulier imparfait, dans un parfait ; c'est-à-dire, dans l'Or ou l'Argent : de le changer, dis-je, ou tout entier, ou en partie. Et c'est de là que je vas prendre occasion de diviser ce Traité en deux sections. La première, parlera de la transmutation du Métal tout entier. La seconde, de la transmutation

M iij

d'une partie de ce Métal.

Or la transmutation d'un Métal tout entier se fait en deux manieres. La premiere, en proportion d'une tres-grande inégalité de l'Argent transmutatif ; c'est-à-dire, en sorte qu'une seule partie de cet agent change en Or ou Argent, selon son levain, plusieurs parties du Métal imparfait. Car il y a dans cet œuvre un ferment spécifique, comme dans la composition de la Pierre, lequel il faut nécessairement mettre en usage, & qui agit de la même maniere : ce ferment, c'est l'Or ou l'Argent dissout dans nôtre Mercure : mais la chose dans laquelle on met ce levain, est differente. Car dans le grand œuvre on fait la fermentation dans nôtre Mercure même, parce que l'on n'a pas pour but de faire immédiatement du Métal, mais une semence de Métal. Mais ici la matière qu'on fermente c'est un Métal, parce qu'on se propose de faire un Métal en particulier.

Vous demanderez quel Métal on peut prendre pour cela. A quoi je réponds, qu'il n'importe, parce que celui dont on se servira sympathise en ses principales qualitez avec le ferment : mais il faut

remarquer qu'on ne pourra pas prendre de tout le même poids, parce que leur cuisson & leur perfection n'est pas égale; & que même la force & la vertu des ferments ne se ressemblent pas toujours. Il faut donc, selon la nature du ferment & de la chose qu'on fermente, proportionner différemment les doses; & c'est sur quoi je ne puis donner de règles, parce que possédant la Pierre générale, & un trésor infiniment plus grand, je ne me suis gueres appliqué à ces bagatelles.

La manière de préparer le Métal qu'on veut fermenter, c'est de le réduire dans son Vitriol, comme l'on a fait le ferment même, & par un pareil agent, à sçavoir nôtre Mercure: le tout afin que comme l'agent après sa solution agit plus efficacement, ainsi le patient dissout reçoive mieux & plus facilement son action.

Le régime du feu n'est pas comme dans le grand œuvre, puisqu'il ne doit pas avoir toujours le même degré, mais se changer selon l'apparition des couleurs. La raison, c'est qu'il n'y a point ici à craindre, comme en faisant la Pierre, que tout vienne à se brûler par

une trop subite dessiccation.

La seconde espèce de transmutation d'un Métal tout entier, est celle qui se fait en proportion d'une plus petite inégalité de l'agent transmutatif, par rapport à celui qui est transmué ; c'est-à-dire, qu'un poids, par exemple, de l'agent n'ait la force que de convertir un poids égal de Métal. Et cette sorte de transmutation tombe plutôt sur le Mercure commun, ou sur quelqu'autre, que sur les Métaux solides : aussi n'y est-il pas requis de travailler à dissoudre ce qu'on veut fermenter, comme dans l'espèce de transmutation différente. Mais je ne dis pas le même de la préparation du ferment, qu'il faut avoir toujours dissout, comme je l'ai dit, afin que l'activité de sa forme substantielle qui étoit comme liée, étant dégagée par là de ses embarras, agisse plus efficacement. Si donc vous ne faites pas cela, vous ne viendrez presque jamais à bout d'une véritable transmutation. Voilà ce qui regarde la transmutation d'un Métal tout entier.

La transmutation d'un Métal en partie, n'est pas à proprement parler une transmutation, parce qu'elle ne change
rien.

DU COSMOPOLITE. 145
rien substantiellement. Il y en a deux
espèces.

L'une se fait en tirant un Métal parfait d'un imparfait : par exemple , l'Or de l'Argent , du Fer & du Cuivre : l'Argent , de l'Etain & du Plomb. Car dans les trois premiers Métaux , il y a beaucoup de véritable Or préparé par la Nature ; & dans les deux autres , beaucoup d'Argent. En effet , dans les Mines de chaque Métal , il s'y rencontre beaucoup de ferments des autres Métaux : comme dans celles d'Argent , de Fer & de Cuivre , il y a des ferments d'Or ; & dans celles d'Etain & de Plomb , il y a des ferments d'Argent. Et ces ferments venans à rencontrer le Mercure , le déterminent , selon leur nature , à devenir Or ou Argent. Mais parce que dans ces mêmes Mines , il y a une plus grande quantité de ferments du métal imparfait mêlez avec les ferments du parfait , & que la Nature n'a pû séparer ces ferments parfaits ; il est arrivé de là qu'il s'est fait plus de ce métal imparfait dans cette Mine ; & que le parfait se trouvant mêlé avec lui , le secours de l'Art est nécessaire pour l'en séparer.

Pour ce qui est de la methode de faire
N

cette extraction, je ne m'en souviens pas presentement, quoi que je l'aye souvent éprouvée plusieurs fois. Il me suffira de dire là-dessus que la chose se fait par l'aide des Agents repercutifs, comme sont le Tartre, la Chaux vive, le Bol d'Armenie, & autres semblables, aussi bien qu'avec les Sels mordans, parce que ces Sels rongent la partie volatile du métal, abaissent la partie fixe : de sorte que ces parties fixes unies alors, ne cedent plus aux eaux de départ, ou à la coupelle, comme elles étoient obligées de faire, lorsqu'elles étoient répandues dans une plus grande quantité du métal volatil. Il s'ensuit de là qu'il y a dans ces opérations de la réahré, mais tres-peu de profit, si on compare ce qui en revient avec la dépense qu'on a faite.

Mais il est à remarquer qu'un métal parfait tiré de cette sorte, porte avec lui sa teinture naturelle, ou son ferment qui est actif. L'Or, par exemple, produiroit l'Or ; l'Argent produiroit l'Argent, parce que la teinture fixe est une condition, ou une propriété inseparable du métal fixe.

L'autre transmutation d'un métal en partie, se fait par la condensation ou fi-

xation (comme on dit) des Métaux , laquelle proprement n'est qu'une sophistication , quoi qu'il puisse arriver que ces Métaux durent à quelques épreuves. Il y a deux façons à la faire.

Premierement , par voye d'obstruction , laquelle se fait par des sels , par des excremens métalliques , par des mineraux ; le tout en cementant.

Et il ne faut pas s'arrêter à ce que l'on objecte communément , que les esprits des Métaux volatiles ne peuvent fixer , en donnant ce qu'ils n'ont pas , parce que ces matières métalliques jettent leurs esprits d'abord dans les pores du Métal qu'on veut fixer ou condenser par ces sels cementez & aidez de quelques degrez de feu ; & enfin à l'aide de ces mêmes sels , dont le propre effet est de vitrifier ou de disposer à vitrification les Métaux calcinez : tels que sont les excremens métalliques , lesquels se trouvent vitrifiez après la cementation ; & par là les Métaux eux-mêmes sont rendus friables : ce qui est une marque infailible de leur vitrification. Après quoi il ne faut pas s'étonner s'ils soutiennent les Eaux-fortes.

Secondement , par exsiccation , qui est

N ij

de deux sortes. La premiere, se fait par une espèce d'amalgame de l'Antimoine ou du Mercure commun, avec un métal. On brûle ensuite l'amalgame : puis l'humidité & la crudité du métal se mêlant avec celle du Mercure & de l'Antimoine, s'envole avec lui au premier feu. Et ainsi le métal peut ensuite souffrir un grand feu.

La seconde, se fait par corrosion ; & l'on y emploie des Sels corrosifs, ou des Métaux fixes, comme le Fer, & quelques Minéraux arides. Mais les Métaux condensez & retraits par cette voye, n'ont point d'ordinaire de teinture, par la raison que j'ai apportée ci-dessus, parce qu'une teinture fixe métallique étant une propriété d'un métal fixe, elle ne se trouve pas naturellement avec un métal qui n'est pas fixe : On ne peut donc la donner artificiellement, sur tout pour le rouge, si l'on n'ajoute de véritable Or à ces Métaux condensez ; & si après les avoir mêlez, on n'y ajoute encore par fusion une grande quantité de Métaux rouges, qu'on fasse ensuite sortir par érosion. Si on le fait pourtant, peut-être trouvera-t-on quelque chose, parce que (comme je l'ai déjà dit) il y a dans ces

DU COSMOPOLITE. 149

Métaux des parties de véritable Or, qui se joignent avec celui qu'on a mis ; & la teinture par là se trouvera augmentée par l'addition des parties teintes, quoi que cependant elle sera toujours tres-foible. Par le blanc, il n'y a point de bonne teinture. Adieu. A Bruxelles, le 6^e Octobre 1646.

LETTRE XXXVII.

Manieres d'éprouver les Métaux.

MONSIEUR,

DANS ma dernière Lettre j'ai expliqué avec autant de clarté que de brièveté, tout ce qui regarde les particuliers. Il ne manque plus à la Science métallique, qu'un petit abrégé sur la maniere d'éprouver les Métaux, & ensuite une autre matière qui terminera toutes nos Lettres. Je commence par le premier.

Il faut donc sçavoir qu'il n'y a que deux Métaux fixes, qui sont l'Or & l'Argent : que leur fixité même eff

N iij

te, & qu'elle a plusieurs degrez. Mais pour que ces Métaux soient au souverain degré de perfection, il leur faut trois qualitez, le poids, la teinture & la fixation. Il y a deux manieres d'examiner ces trois choses ; les unes communes, pour l'Or & l'Argent ; les autres particulieres, pour l'un d'eux.

Les examens communs sont l'œil, l'ignition, ou de le faire rougir, l'extension le burin, la fusion, le ciment.

L'œil connoît à quel titre est la teinture sur la Pierre-de-Touche. L'ignition n'est pas moins seure : car si en mettant la matiere au feu, il reste une tache noire sur la surface, c'est signe qu'il y a de l'alliage.

Le burin montre le même, si lorsqu'on le passe dessus le métal on le trouve trop dur, & que le fer n'y morde pas aisément : car alors il y a du mélange de quelqu'autre matiere.

Si la fusion est trop facile, c'est signe qu'il y a beaucoup d'autre métal imparfait : car de là s'est fait une espece de soudure. Si au contraire elle est plus difficile que ne le requiert la nature du métal qu'on examine, cela signifie un assemblage de Mineraux vitrifiez. Si la

teinture & la substance se diminuent, c'est une marque d'un œuvre sophistiqué.

L'extension sert encore à en juger. Si elle ne se peut faire, ou si en la faisant il se trouve quelque fente ou crevasse dans le métal, cela marque l'addition de quelque chose d'hétérogène, à sçavoir de Sels & de Minéraux friables, comme de l'Etain.

Enfin la coupelle, si elle affoiblit le poids ou la teinture, c'est encore signe d'alteration, & d'alliage avec d'autres Métaux.

Les examens particuliers sur l'Or sont la Cementation Royale, la separation par les Eaux corrosives, l'épreuve par l'Antimoine, la solution par l'Eau regale, & la réduction en Corps après la solution.

Par la Cementation Royale on connoît s'il y a du verre, si après la Cementation plusieurs fois réitérée, il se trouve une notable diminution de la substance.

Par separation & par inquant, le défaut s'apperoit, si la partie qui doit être fixe, se dissout avec l'Argent; ou quand même elle ne se dissoudroit pas, s'il s'en

N iiij

separe quelque chose en maniere d'Or ; ou si une couleur grise reste sur la partie d'Or ; ou qu'enfin tout ce qui n'est point dissout, soit gris & non noir, & que par ignition il ne prenne point la couleur jaune, qui est celle d'Or ; ou si les chaux réduites en Corps, ne peuvent souffrir sur la Pierre-de-Touche les Eaux corrosives.

Par purgation d'Antimoine, si après que tout l'Antimoine s'est exhalé à force de feu, il s'est fait perte ou diminution de substance ou de teinture.

Par solution, si elle est trop difficile. Car c'est chose merveilleuse que l'Eau-forte, qui dissout l'Argent & non l'Or : quand on l'a faite Eau-regale, elle dissout alors l'Or & non l'Argent. Si donc l'Eau-regale a peine à venir à bout de dissoudre l'Or, c'est marque qu'il y a mixtion d'Argent qui n'a pas été converti en Or, ou du moins c'est signe de Corps vitrifié. Enfin si les Eaux ne sont pas jaunes après la dissolution, c'est un méchant indice.

Par réduction de la chaux d'Or en Corps : car si elle ne s'y peut réduire, ou qu'une grande partie se vitrifie, c'est marque qu'il y a beaucoup de Sels & de

DU COSMOPOLITE. 453

Minéraux hetherogenes qui se sont conservés : dites le même, si la teinture souffre quelque déchet en cette opération. Voilà par où l'on peut éprouver l'Or.

Pour l'Argent, voici quelles sont les épreuves. Après la coupelle, il y a l'aspect de la chaux, après qu'il a été dissout par l'Eau-forte ; la séparation de cette chaux par des lames de Cuivre ; & enfin la réduction de cette chaux en Corps.

Par solution, on connoît qu'il y a des matieres vitrifiées, si après la dissolution l'Eau ne prend pas la couleur céleste ; ou bien qu'il y a mélange d'autres Métaux, si la solution s'en fait trop aisément.

Par séparation de la chaux, & son extraction de l'Eau-forte, en y mettant des lames de Cuivre. Car si les parties dissoutes s'attachent à ces lames, il y a de la sophistication, parce que l'Argent véritable ne le fait pas.

Or toutes ces épreuves & tous ces examens, c'est-à-dire, la résolution en chaux, la séparation & la réduction, tant de l'Or, que de l'Argent, sont particulièrement nécessaires à sçavoir ; & cependant igno-

rez par la plûpart des Examineurs, & ne sont point en usage. Disons un mot de l'ordre qu'on y doit garder.

L'ordre des examens est de trois sortes, à sçavoir le direct, le retrograde, & l'oblique.

Le direct suit exactement l'arrangement des opérations que nous avons gardé, en faisant ci-dessus le Catalogue des épreuves, tant dans les examens communs, que dans les particuliers. Et si le métal les endure toutes, sans doute il fera bon, & rien n'y manquera. Que s'il n'en souffre pas quelques-unes, ce sera ou des premières épreuves, ou de celles du milieu, ou des dernières.

Si le métal refuse quelques-unes de ses premières épreuves, ou de celles du milieu, que j'ai nommé *communes*; c'est une marque infailible de sophistication. S'il s'affoiblit dans les dernières, il ne laissera pas pour cela d'avoir quelque fixation, & autant qu'il en faut pour les ouvrages d'O févrierie.

Je dis ces choses, supposé néanmoins qu'on ne se soit pas contenté d'avoir fait une fois ces épreuves, mais qu'on les ait répétées trois ou quatre fois, & dans le même ordre : parce que (comme je l'ai

déjà marqué) les Corps vitrifiez mêlez dans les Métaux, les peuvent défendre dans les premiers examens : mais si on les réitere, à la fin ils s'en vont, & laissent le métal pur tel qu'il est. Que s'ils ne s'exhalent pas, alors ce métal sera suffisamment fixé pour plusieurs ouvrages. Mais après tout, cette fixation ne sera ni naturelle, ni parfaite : d'où vient que ces Métaux ne vaudront rien pour la Medecine, n'ayans pas la veritable essence d'Or ou d'Argent.

L'ordre retrograde va plus viste que celui-ci. Il commence par les dernieres épreuves, sçavoir par la dissolution, la separation des chaux, & leur réduction en Corps : & si cela se fait bien, on n'a que faire de passer outre. Quand ces examens réussissent, il faut assurément que le métal soit réel, parce qu'ils marquent qu'il en a les proprietez essentielles : mais s'ils ne réussissent pas, il faut continuer les épreuves en remontant, selon le Catalogue allegué ci-dessus, & si quelqu'une manque, c'est un méchant signe. Si toutes sont heureusement terminées, il y a assez de fixation, du moins pour en fabriquer les choses ordinaires : sur tout si après avoir épuisé cet ordre

retrograde, on reprend le direct, & qu'il réussisse.

L'ordre oblique commence par les épreuves mises dans mon Catalogue au milieu : & il procede, ou bien en descendant jusqu'aux dernières, ou bien en remontant aux premières. Si après les avoir enduré toutes & plus d'une fois, rien ne se dément, tout va bien : mais si la chose ne réussit qu'à demi, sur tout en retrogradant, il ne faut pas trop s'assurer sur ces examens ; car plusieurs sophistications endurent toutes les épreuves, quand on ne les fait pas d'ordre : ce qui ne seroit pas, si on y procedoit directement. Adieu. A Bruxelles, le 12^e Octobre 1646.

L E T T R E X X X V I I I .

*Précautions qu'il faut observer en
purifiant l'Or.*

M O N S I E U R ,

J E viens de vous expliquer toutes les

manieres d'examiner les Métaux ; mais j'y vais cependant encore ajouter quelque chose, de peur que vous ne vous y trompiez, & que vous ne rejettiez de l'Or qui sera bon, lorsque vous verrez quelquefois qu'en passant par l'Antimoine, il perd un peu de son poids.

Vous sçavez donc que le meilleur Or examiné par l'Antimoine, se diminuë un peu : mais cela ne vient pas de ce qu'il se volatilise avec le Mercure d'Antimoine, mais plutôt parce qu'il s'en mêle toujours tant soit peu avec les feces de ce Mineral, & qu'il n'est pas si facile de l'en separer.

En effet, si l'on s'y prend par le feu, il faut sublimer à force de soufflets tout l'Antimoine, & le faire passer par divers creusets : ce qui n'est pas fort aisé. Mais si lorsque d'abord vous broyez vôtre Antimoine à dessein d'en purger l'Or, vous y joignez la huitième partie de Tartre crud, & que vous le mêliez bien avec vôtre Antimoine, il n'y aura aucun déchet dans l'Or & l'opération même en deviendra beaucoup plus aisée : Car le Tartre precipite toute la substance de l'Or ; de sorte qu'il n'en demeure pas la moindre petite partie dans l'Antimoine.

Or quant à ce qui regarde la manipulation , ou la methode particuliere de faire ces examens sur l'Or , vous la trouverez dans tous les Livres ; & si quelque chose y manque . les Orfèvres vous l'apprendront. En effet , la connoissance de ces choses dépend plus d'une longue habitude , que de beaucoup de préceptes : outre que la gravité Philosophique ne permet pas de descendre à ces sortes de détails , & que même la brièveté de mes Lettres ne me donne pas aussi le loisir de le faire.

Voilà donc un abrégé fidele & exact que nous vous avons promis de toute la Science Hermetique , à l'aide duquel , quand il vous plaira , vous pourrez avec succès mettre la main à l'œuvre.

Mais si en travaillant , selon nos instructions , tout ne réussit pas d'abord ; ne vous désistez pas de votre entreprise , & ne dites pas que la Science est fausse : mais ayez recours à la Theorie ; relisez les Lettres qui expliquent toute la Genese ; & tâchez par elles d'entendre tout ce que vous n'entendez pas dans la Pratique , ayant toujours dans l'esprit cette vérité que souvent je vous ai repetée , sçavoir que l'Art en perfectionnant la

Nature, doit l'imiter ; & que la Nature elle-même a pour modele la Creation : Et qu'ainsi il y a autant d'actions dans l'un que dans l'autre, à la réserve de quelques-unes, dont j'ai fait mention au même endroit.

Que si vous n'entendez pas toute la suite de ces actions, lisez le Texte même de Moïse, & la maniere dont il explique la Creation du Monde ; relisez-la, & meditez dessus : enfin appliquez-vous tous les jours de la premiere semaine à nôtre œuvre. Car vous y trouverez nôtre Pratique entierement décrite, le Saint Esprit ayant ainsi tout dicté en nombre, ordre & maniere, conformes au nombre, ordre & maniere de nos operations, & comme par un miracle rien n'y ayant été obmis, rien ne s'y trouvant de transposé ou de confondu. J'ai bien voulu vous confier ce secret, & vous donner ce conseil, qui est le meilleur qu'on vous puisse donner sur ce sujet. Adieu. A Bruxelles, ce dix-huitième Octobre 1646.



L E T T R E X X X I X.

*Qu'il faut appliquer les Sentences
des Philosophes à toute cette do-
ctrine.*

M O N S I E U R,

J' A V O I S dessein de m'arrêter un peu à vous expliquer les Philosophes, sur ce qui regarde la pratique de la Pierre, & d'appliquer tout ce qu'ils disent à nôtre procédé, afin qu'étant pénétré déjà de nos Principes par la lecture de nos Lettres, vous eussiez le plaisir d'en voir la conformité avec tous les bons Auteurs, en les lisant vous-même. Car je m'assure qu'ils ne different de nous que dans les mots, & dans la maniere de s'exprimer.

Mais parce que vous me marquez être occupé par beaucoup d'affaires, tant publiques, que particulieres, & que cette Etude demande un esprit dégagé de tout embarras ; je me contenterai de
vous

vous prescrire certaines regles courtes, & en petit nombre, qui vous serviront pour entendre tous les Livres, & même le nôtre de *la nouvelle Lumiere Chymique*. Mais il faut auparavant vous donner un petit avis, sans lequel l'interpretation des Allegories ne vous paroîtroit pas veritable, quoi qu'elle le fût en effet.

Il faut donc remarquer en premier lieu, que tous les Auteurs fideles, quoi qu'ils aient vécu dans des siècles fort éloignez les uns des autres, ont pourtant tous conspiré en ce point, qui a été d'insinuer à ceux qui lisoient leurs ouvrages, que la parfaite connoissance de la Science Chymique dont ils apprenoient la methode à la posterité, ne se pouvoit obtenir sans le secours du Ciel, & qu'il la falloit demander à Dieu par d'ardentes prieres. Car sans une grace particuliere on ne la peut posseder : Et quand on l'auroit même acquise, on ne l'exercera jamais avec succès, quelque adroit & habile que l'on soit, si Dieu ne nous aide.

Voilà ce que les Philosophes ont eu en but de faire connoître. Et ainsi pour ne faire point tomber en des mains avares, ou à des personnes capables d'en

O

mal user la connoissance d'un si bel Art, ils ont pris la resolution de le cacher en mille manieres, par des Enigmes & des Allegories ; afin que ceux pour qui il n'étoit pas destiné, en fussent détournés par la difficulté d'y arriver.

Dans cette veüe les premiers Auteurs, en laissant quelque chose à la posterité, en ont passé beaucoup d'autres sous silence. Ceux qui sont venus après, ont suppléé ce qui manquoit : mais exprés, ils n'ont pas mis ce qui avoit déjà été expliqué par les autres. Loin de donner cette clarté à la matiere, ils ont imaginé des fables ; ont fait des emblèmes : en un mot, ils ont tendu mille pièges. Mais comme ils n'avoient tous qu'un même but & une même fin en se cachant & déguisant de la sorte ; aussi les moyens generaux qu'ils ont employé, ont été un formes, & se rapportent à trois chefs, dont je parlerai dans la suite. Adieu. A Bruxelles, le 24^e Octobre 1646.



L E T T R E X L.

Avis generaux sur la maniere avec laquelle les Philosophes ont déguisé leur Science.

M O N S I E U R ,

L A premiere maniere par laquelle les Philosophes se sont déguisez, ç'a été non seulement de diviser une même chose en plusieurs lieux de leurs Ecrits, mais même de les remplir d'oppositions apparentes, pour ne pas dire de formelles contradictions : de sorte qu'un endroit nie ce que l'autre affirme. Ce n'est pas qu'ils n'ayent laissé entrevoir le secret de les concilier, & avec eux-mêmes, & avec les autres : mais c'est chose néanmoins si difficile à appercevoir, qu'on diroit qu'une mer entiere de confusion & d'obscurité nous la couvre.

La seconde, souvent dans un même lieu ils expriment une ou plusieurs choses : ou s'ils les distinguent en differens en-

O ij

droits, ils les confondent par des termes signifians le même : principalement quand ils traitent de la preparation du Mercure ou du Magistere, ou de sa fermentation, ou de sa détermination spécifique pour la Nature métallique. Car quoi que les choses different entierement, ils les font pourtant si semblables que des propositions unies, & qui semblent dans cette union faire un bon sens, doivent neanmoins être entendues séparément, & ne signifient rien de vrai que lorsqu'ils les joignent ou par l'affinité des matieres, ou par l'analogie, & autres rapports de nom & de signification.

La troisième, c'est en affectant de renverser & transposer l'ordre, sur tout quand ils parlent de leur sujet & de sa preparation. Car ce qu'on traiteroit par un ordre suivi, quoi qu'avec obscurité, seroit pourtant à la fin développé par des Esprits subtils, quand même les plus grossiers n'y comprendroient rien : Ce qui leur a fait juger à propos de commencer quelquefois par la fin, autrefois par le milieu, & d'autrefois renversant tout à dessein.

Ces trois choses ont été observées tres-exactement par les Auteurs, & par

nous-mêmes dans nôtre nouvelle Lumiere Chymique, & dans les Traitez qui y sont joints ; à sçavoir, dans les Dialogues du Soufre & du Mercure. Mais je n'en ai pas usé de même dans ces Lettres, dans lesquelles quoi que touchant la preparation du Mercure j'aye mis en racourci quelques operations sous des termes generiques, de peur que ces Lettres ne vinssent à être interceptées, je les avois pourtant décrites assez amplement dans nos Lettres sur la Theorie : & d'ailleurs, je n'ai rien obmis ni transposé.

C'est pourquoi si vous voulez comprendre entierement ma pensée & celle des Auteurs, développer sans erreur les lieux obscurs, éviter les écueils, concilier les passages qui semblent se contredire, & enfin distinguer les choses confuses ; il est necessaire que vous vous mettiez fortement dans l'esprit les choses susdites. Concevez de plus cette verité, qu'on n'a pas encore enseignée nettement & sans voile, qu'il y a deux parties generales de la Pierre : La premiere, c'est l'exaltation du Mercure des Philosophes ; & la seconde, sa fermentation minerale, ou sa specification.

O iij

Cette distinction est la clef du temple de la Sagesse Chymique, & des mysteres de l'Art. Enfin il faut se souvenir de comparer un lieu avec un autre, les sujets avec les sujets, les sentences avec les sentences ; & d'en conclure ce que l'on pourra. Adieu. A Bruxelles, le 30^e Octobre 1646.

L E T T R E X L I.

*Diversité de sentimens des Auteurs
touchant la matiere de la Pierre.*

M O N S I E U R,

A P R È S l'avertissement general touchant la lecture & l'intelligence des Auteurs, il en faut venir au particulier : non que je pretende ici parcourir tous les lieux, & concilier toutes les oppositions qui se trouvent dans la seconde partie, sur tout de la Chrysopée particuliere, sur laquelle vous me questionnez. Mais au moins j'en épuiserai quelques-uns, & ceux auxquels, tant dans

nos Ecrits, que dans ceux des autres, le reste se rapporte.

Toutes les contradictions apparentes de nos Ecrits & des Auteurs, se rapportent ou bien aux choses signifiées par les termes, ou aux termes signifians les choses.

Ce qui concerne les choses, se réduit à deux chefs, à la nature, & à la manière d'agir. Le premier se peut subdiviser en deux articles, selon les deux difficultez qui s'y rencontrent : l'un, demande combien il entre de matiere dans la Pierre : l'autre, quelle est la matiere qui y entre.

Quant au premier article, les uns disent que cette matiere n'est qu'une unique chose : ou bien s'il y en a plusieurs, qu'elles ne sont que comme les parties d'un même suppost, d'un même mixte, étant que mixte ; & que ces parties sont trois, le Sel, le Soufre & le Mercure, qui tous trois ne font qu'un Tout physique, en quelque Corps qu'on les considere.

Le fondement de cette assertion, est ce que nous avons dit quelque part dans nos Ouvrages, après plusieurs Maîtres, qu'une seule chose suffit pour accomplir

le Magistère ; & que cependant pour abréger , on en peut employer deux d'une même racine. Laquelle manière d'abréger les Modernes prétendent être une nouvelle invention , qui passe l'expérience des Anciens , & qui n'est pas nécessaire pour la confection de la Pierre.

Les autres au contraire veulent des choses diverses , & des matières partielles , que les Philosophes Naturalistes désignent sous le nom & description de *Soufre vif* , & de *Mercur vif* ; & autres noms encore , comme de *Soleil vif* , de *Lune vive* , de *mâle* & de *femelle* , de *Gabricius* & de *Beya* , qui signifient quelque diversité de nature & différence de propriétés , & à même tems distinction de supposés : & par conséquent pluralité de choses , qui s'arrête cependant dans le nombre binaire , quoi que quelques-uns des plus nouveaux ajoutent un troisième , qui est le *Sel*.

Enfin d'autres ne se contentent pas de deux choses , mais ils admettent tous les sept Métaux : parce que , disent-ils , la Pierre est un genre universel. Or une nature universelle est telle , qu'elle doit renfermer en soi toutes les espèces qui lui sont soumises.

Nous

DU COSMOPOLITE. 169

Nous avons parû être de ce sentiment dans nôtre *nouvelle Lumiere Chymique*, en parlant de l'Harmonie des sept Planettes & des Métaux. Et à cette opinion s'en peut joindre une autre qui lui est assez semblable, qui demande trois Substances, de diverse forme substantielle & de differente famille des Mixtes, pour la même raison que celle qu'on apporte pour les sept Métaux. Ajoutez que la Pierre convient également aux trois familles des Mixtes inferieurs, tant en leurs especes, qu'en leurs individus, & qu'elle s'y joint avec une espece d'amitié, comme leur étant utile, pour leur production, conservation & reparation: ce qui ne semble se pouvoir faire, si la Pierre n'est faite de ces trois natures. Ce sont là les objections touchant la matiere de la Pierre, qui faisoit le premier Chapitre. La Lettre suivante en donnera l'éclaircissement. Adieu. A Bruxelles, le sixième Novembre 1646.



P

L E T T R E X L I I .

En quel sens les Philosophes ont dit , que leur matiere n'étoit composée que d'une chose , & qu'elle l'étoit aussi de plusieurs.

M O N S I E U R ,

L'UNE & l'autre opinion rapportée dans la Lettre précédente , est véritable , chacune à sa manière , & si on les entend avec distinction.

La première est vraie , si nous la rapportons à la production primitive ; c'est-à-dire , à la fermentation de nôtre Mercure vif , & sa conversion en semence de nature primitive , par l'action de la semence primitive même , selon les manières que nous avons amplement déduites ailleurs : Laquelle production se peut faire non seulement dans les entrailles de la Terre , mais aussi dans un Vase artificiel ; & il n'y est pas besoin

d'autre chose, que de l'Esprit Universel susdit, ou nôtre Mercure vif.

Car il n'est pas possible que ce Mercure par tant d'ascensions & de descensions, par lesquelles il est meu & agité par l'Archée, depuis les choses plus basses jusqu'aux superieures, & depuis les superieures jusqu'aux inferieures, comme par autant de distillations, rectifications & sublimations, ne se soit préparé, & ne soit devenu assez puissant pour tirer par la vertu magnetique du fonds des semences primitives, celles d'Or ou d'Argent, avec lesquelles ensuite il peut s'assimiler, & devenir métallique.

En effet, cette Pierre métallique n'est rien autre chose que la semence de l'Or ou de l'Argent, dans l'espece desquels elle a été réduite par cette assimilation : mais cela n'arrive qu'en un tres-long tems, tant à cause de la foiblesse de l'action de l'Archée, qui est le premier moteur de tout, qu'à cause de celle de la faculté fermentative qu'ont les semences primitives. Voilà donc un premier sens dans lequel la premiere opinion se trouve vraie.

Que si on la rapporte à cette production qui est l'ouvrage de l'Art, & qui

se fait par la vertu des semences particulieres , (production au reste beaucoup plus prompte & efficace que la precedente) en ce cas elle sera fausse , parce que les semences de l'Or ou de l'Argent se doivent prendre de l'Or ou de l'Argent , & il les faut imprimer dans le susdit Mercure , comme je ne l'ai déjà que trop prouvé. Or cela supposé , il faut pour faire l'œuvre deux substances , sçavoir le sperme ou le Vitriol de l'Or , qui contient les semences particulieres de ce métal ; & de plus , nôtre Esprit Universel , qui doit être assimilé & converti en semence particuliere d'Or ou d'Argent pour la composition de la Pierre métallique , ou pour être spécifié dans l'ordre métallique , selon la fin & le terme premier de la multiplication expliqué ailleurs.

Ces deux substances n'ont qu'une même racine : ce qui ne se doit pas entendre , en disant que c'est qu'elles n'ont que le rapport de substances incomplètes à un Tout Physique , dont elles sont parties , comme l'expliquent sottement ceux qui pour avoir une pluralité de choses , ont recours à la distinction & separation du Mercure , du Sel , & du

Soufre dans un seul Corps & une substance complete ; par exemple , dans l'Or ou l'Argent. Car ce rapport ne marqueroit que l'état d'un Corps tronqué & divisé , & non pas l'identité de deux diverses choses. Mais on doit faire entendre comme cela est , en disant que nos deux substances sont bien à la vérité substances complètes , distinctes , & indépendantes l'une de l'autre ; mais pourtant qu'elles conviennent en l'homogénéité de Principe expliqué ci-dessus : laquelle homogénéité compose avec elle unité d'origine & de racine , mais non pas unité ou identité de racine ou de tronc.

Et c'est ici une distinction à laquelle on doit bien prendre garde ; car ces deux unités ou identités sont entièrement différentes , comme on le voit dans l'Arbre & dans son fruit , & dans l'écorce du tronc de cet Arbre & la moëlle de ce tronc. Dans ces deux exemples il y a identité d'origine , mais non pas ressemblance d'identité : Car les deux premiers ont un être complet , distingué & différent ; cependant le tronc de cet Arbre & son fruit n'ont qu'une même racine , ou qu'un même Principe , tant actif , que

passif, qui est la semence capable de produire telle espere. Au contraire les deux seconds, sçavoir l'écorce & la moëlle de ce même tronc, quoi qu'ils ayent un être distingué, il n'est pas cependant complet, mais incomplet, parce qu'ils sont les parties d'un être qui ne paroît qu'un Tout, & qui n'a qu'une subsistance, à sçavoir du tronc. Tout ceci est un peu obscur, donnons-y quelque éclaircissement.

La premiere sentence donc se peut entendre de la premiere partie de la Pierre, ou du Magistere; ou bien de la seconde partie, ou de la specification. Si elle s'entend du Magistere, elle est fausse, parce que dans cette premiere partie de la Pierre, il n'est requis autre chose que nôtre Esprit Universel. Et effet, le Magistere n'est rien qu'une juste cuisson de la substance dudit Esprit Universel, selon trois differens degrez de temperie, la mercuriale, la sulfurée, & la saline. Et dans ce sel, se termine l'exaltation du Mercure universel à son souverain degté: Elle est l'accomplissement du Magistere, à l'imitation de la cuisson du même Mercure, avant que dans le fonds de la Terre il eût été déterminé à l'espece métalli-

que, par exemple, par les semences primitives.

Mais si cette première sentence s'entend de la seconde partie de la Pierre, ou de la détermination spécifique dudit Magistère à la Nature, par exemple, du Soleil ou de la Lune ; alors il faut subdistinguer. Car ou bien il sera question de celle qui demande un très-long espace de tems, & qui n'arrive même que rarement, sans aucun secours ni union de matière extérieure, mais par la seule énergie des semences primitives, & en petite quantité, lesquelles ledit Esprit Universel renferme en soi : ce qui fait la Nature hermaphrodite. Dans cette spécification ces semences font la fonction du mâle, & l'Esprit Universel fait celle de la femelle.

Ou bien il sera question de cette spécification qui se fait par l'union intrinsèque & l'adjonction des semences, soit primitives dans les entrailles de la Terre, soit particulières dans le Vase de l'Artiste. Dans l'un & l'autre sens l'opinion susdite est fautive : car la semence qui détermine à une espèce, & la matière qui est déterminée à cette espèce, sont deux choses distinguées réellement. Je dis plus

P iiij

même, elles sont deux substances complètes & homogènes, mais d'une homogénéité de Principe principiant ; & par conséquent d'une seule racine. Ce qui est la même chose chez les véritables Philosophes.

Mais direz-vous en vous-même, tous les Mixtes, quelque diversité d'espèce & de nature qu'ils aient entr'eux, ont cette homogénéité de Principe, parce que la matière qui sert de sujet à leur forme, est (selon la doctrine précédente) homogène avec ledit Esprit Universel : donc ils sont d'une seule & même racine. Et par conséquent la matière du premier venu, peut être prise sans choix pour la matière de l'autre.

Que si cela a lieu dans les Mixtes différens en espèce & en nombre, à plus forte raison l'aura-t-il dans les parties naturelles d'un même Mixte, composé de Mercure, Soufre & Sel, parce que ces trois parties n'ont qu'un même Principe naturel en nombre & en espèce avec leur Tout. Et certes, cette objection est si pressante, qu'à peine en trouverez-vous la solution en aucun endroit : puisqu'elle est ici nettement exprimée, je vas y répondre.

Pour décider donc là-dessus , il faut remarquer que trois conditions sont requises , afin que dans la pensée des Philosophes , une chose soit dite homogène à une autre d'une homogénéité de Principe.

La première condition , c'est que l'une & l'autre de ces choses soit complète en son être : de sorte que l'une ne soit pas avec l'autre comme partie d'un même Tout.

La seconde , que de ces substances l'une soit en qualité de Mixte plus simple , & l'autre plus composée d'un degré au moins que sa compagne. Nous avons parlé de ces choses dans nôtre Theorie.

La troisième , que celle qui est la moins composée , soit indifférente à recevoir toutes les formes , & qu'elle puisse même outre la forme qu'elle a , prendre en elle la forme qu'a cette autre partie plus composée qu'elle.

Outre cela , il faut encore remarquer que le nom de Racine est équivoque , & qu'il se prend en trois manières. En premier lieu , proprement , pour le Principe matériel de toutes choses : non pas que j'entende par là cette matière chimerique & inconcevable que l'Ecole a fauf-

fement imaginée, mais nôtre Esprit Universel, qui n'est point encore déterminé à une espece particuliere de Mixtes inferieurs, & qui a pour lors toute la nature de substance complete. Ou si vous l'agréez mieux, j'entendrai par là les Principes principiez, mais alors fort peu composez, en remontant jusqu'aux plus simples Elemens, & même jusqu'à l'Eau primitive tirée du Cahos.

En second lieu, improprement, & seulement par analogie au sens precedent; & alors le mot de Racine se prend pour la partie principale d'un être vivant, laquelle reçoit d'abord la nourriture, & qui ensuite la communique & la distribuë aux autres parties en gros ou en détail.

Enfin, plus improprement encore. Ce mot se prend pour le tronc, par rapport aux parties qu'on en auroit coupées & séparées; c'est-à-dire, pour quelque supposit total que ce soit, & pour quelque substance complete, à l'égard de ses parties substantielles incompletes.

Ces choses ainsi supposées, la réponse à l'objection est aisée. Car tous les Mixtes des trois Familles, de quelque espece qu'ils soient composez entr'eux, ont

bien la premiere des susdites conditions, sçavoir d'être des substances complètes ; mais les deux autres leur manquent : car ils sont dans le même degré de composition les uns que les autres dans la classe des Mixtes de l'ordre inferieur ; c'est-à-dire, sous chaque espece particuliere de l'une ou l'autre des trois Familles. Et partant, quoi que les uns se pussent changer dans les autres, comme il a été dit ailleurs, par l'odeur de la forme substantielle ; cependant ils ne peuvent acquiescir une forme nouvelle plus simple, & superieure d'un degré. Que si le Sel, le Soufre & le Mercure d'un Mixte se pouvoient separer, (ce que je nie) ils ne seroient pas alors substances complètes, parce que ce ne seroit toujours au plus que des parties à l'égard de leur Tout.

Tous ces Mixtes donc de differente espece, ne sont pas d'une même racine, parce qu'ils ne sont pas homogenes de l'homogeneité de Principe, les conditions essentielles leur manquant pour cela. Les trois Principes non plus d'un même Mixte, Sel, Soufre & Mercure, ne sont pas d'une même racine pour la même raison, quoi qu'ils soient d'un même tronc ; & tout ceci quadre avec les axio-

mes Philosophiques.

Pour la seconde des trois opinions que nous avons rapportée, sur le nombre des matieres de l'œuvre, on la peut entendre, & en voir le vrai & le faux par l'explication de la premiere. Il nous reste à parler de la troisieme. Si on la rapporte à la prochaine capacité qu'a nôtre Esprit Universel de recevoir toutes les formes, & à la disposition qu'il a en soi pour chacune d'elles, elle est tres-vraye : mais si on l'entend de leurs effets, je la soutiens fausse.

La preuve dont on l'appuye, est mal prise de l'état metaphysique & des compositions mentales, pour l'appliquer aux productions physiques. Car après tout, ce n'est pas une suite que parce qu'il y a sept Métaux qui répondent aux sept Planettes, & ausquels la Cabale en a donné les noms, que ces sept Métaux entrent en la composition réelle de la Pierre, & en fassent la matiere : mais par là on veut exprimer, tantôt que les vertus & influences de ces sept Planettes ont été imprimées & exaltées même dans nôtre Esprit Universel, & tantôt qu'il y a divers degrez de cuisson, qui se succedent dans l'œuf Physique, & qui répondent

DU COSMOPOLITE. 182
aux qualitez & au temperament des sept
Planettes, ou des sept Métaux. Adieu.
A Bruxelles, le douzième Novembre
1646.

LETTRE XLIII.

*Differentes Opinions des Philoso-
phes, touchant la partie active
de la matiere.*

MONSIEUR,

Le second article concerne la qualité de la matiere, & se divise en deux sections, selon la methode de l'article precedent, qui distribuë les expressions des Philosophes sur la matiere de la Pierre en deux classes.

Dans la premiere section nous parlerons des doutes qui naissent sur la matiere premiere, qui est l'active, ou celle qui a la force de s'assimiler le Mercure. Et dans la seconde, nous éclaircirons ce qui regarde la matiere seconde, qui est la passive, ou celle qui doit être renduë sem-

blable. L'un & l'autre article comprendront derechef plusieurs petites parties. Les premières, éclairciront ce qui regarde l'essence & la nature de la matière ; & les secondes, ce qui regarde leurs propriétés.

Touchant donc la matière première de la Pierre, sa nature & son essence, les uns assurent que c'est l'Or ou la Lune vulgaires, tels qu'ils sortent de la Mine, & non sous une autre forme : En effet, plusieurs passages des Philosophes semblent prouver cette proposition.

Les autres demeurent d'accord qu'il y a quelque autre chose que l'Or ou l'Argent. Ils veulent bien à la vérité que cette chose en ait la nature, mais virtuellement, & non pas réellement : ou du moins ce sera, disent-ils, quelque chose qui leur ressemblera, dont la Nature sera en partie la même avec l'Or & l'Argent, & en partie différente : comme par exemple, seroit l'Antimoine, le Vitriol, le Soufre vulgaire, ou celui de quelque métal inférieur. Et cette opinion est fondée sur plusieurs autorités formelles des Philosophes.

Enfin les autres prenans un milieu, assurent que l'Or ou l'Argent, non pas

DU COSMOPOLITE. 183
virtuel & par analogie, mais mineral,
vrai & propre, est la matiere de la Pierre,
mais sous certaine forme physique & pre-
paration non ordinaire, en vertu de la-
quelle il est appellé *l'Or vif*, ou *Lune*
vive. Si bien qu'alors il n'est plus Or
commun ou vulgaire, mais il paroît sous
la forme de Mercure, de Sel ou de Souf-
fre, tiré de l'Or ou de l'Argent, ou de
tous deux ensemble, ou même de quel-
qu'autre sujet.

Au reste, cette opinion ne manque pas
d'autoritez des Philosophes qui la con-
firmement ; & il y a même plusieurs Sen-
tences prononcées par eux, & qui pas-
sent pour des Decrets des Sages, com-
me l'on verra dans la Lettre suivante.
Adieu. A Bruxelles, le treizième No-
vembre 1646.



L E T T R E X L I V .

*Que ce n'est que l'Or & l'Argent
du vulgaire , mais non dans l'é-
tat du vulgaire.*

M O N S I E U R ,

L A premiere & la derniere opinion
sont veritables. Car comme je l'ai prou-
vé ailleurs assez au long , le ferment ou
la matiere premiere de la Pierre ne peut
être autre chose que le Vitriol , ou le
sperme du Soleil & de la Lune. En effet,
la semence particuliere de ces Métaux,
se tire d'eux ; c'est une verité incontestable
par tout ce que nous avons dit ci-
dessus : mais pour la donner, ils doi-
vent être réduits en sperme ; & ainsi ne
plus paroître sous leur forme vulgaire,
mais sous une artificielle, amie cepen-
dant de la Nature , & non violente. Or
ils sont faits tels par le moyen d'un Dis-
solvant naturel , dans lequel l'Or & l'Ar-
gent se fondent comme la glace dans l'eau,
qui

qui lui est semblable en nature. Voilà ce que c'est que réduire le Soleil & la Lune à leur Principe & à leur matiere premiere ; c'est-à-dire, les résoudre dans cette même Eau de laquelle ils ont été faits.

En effet, l'Or a été fait de cette Eau, par le moyen de laquelle il se dissout, & par laquelle on tire son Vitriol ; mais étant en cet état, il ne peut retourner en Corps métallique ; c'est-à-dire, redevenir vulgaire qu'après l'accomplissement de l'ouvrage.

L'une & l'autre Sentence est donc vraie dans le sens qu'on la propose, sans distinction ni autre explication des passages des Auteurs ; car en ce point ils parlent tous clairement.

Pour l'autre opinion, elle est absolument fautive, si on l'entend de la premiere matiere active, ou du ferment ; & il ne faut pas avoir égard au textes des Philosophes que l'on cite là-dessus : car ils se doivent tous entendre de la seconde matiere, à sçavoir de l'Esprit Universel, ou de nôtre Mercure vif, qui à cause de l'homogeneité de premier Principe qu'il a avec l'Or & l'Argent, est dit avec raison Or & Argent virtuel, & analogue.

Q

Que si les Philosophes dans ces endroits n'expriment pas bien juste ce qu'ils pensent touchant la seconde matiere, il ne faut pas blâmer pour cela nôtre solution : parce que, comme je l'ai remarqué ci-devant, les Philosophes exprés & à dessein, ont divisé une seule verité en plusieurs, & qui paroissent désunies, les ayant même répanduës dans des propositions mises en differens lieux. Et vous verrez qu'il n'y en a presqu'aucun d'eux qui parlant de la matiere analogue, n'insere à même tems des propositions obscures qui tombent sur l'Or mineral, ou qui n'en rappelle des descriptions faites ailleurs. Adieu. A Bruxelles, le 24^e Novembre 1646.



LETTRE XLV.

*Diversité de sentimens touchant la
matiere seconde, & les moyens
pour les concilier tous.*

MONSIEUR,

IL n'y a que peu ou point du tout de diversité de sentimens dans les Auteurs, touchant les proprieté de la matiere premiere ; & s'il s'en trouve quelques-uns differens, la doctrine des Lettres precedentes les fait assez entendre. Parlons donc de la matiere seconde.

On ne trouve pas tant d'oppositions dans ce point que dans l'autre. Les uns font pour le Mercure commun, ou vulgaire ; & cette opinion suivie de presque tous les Philosophes de ce siècle, est appuyée sur des argumens assez vraisemblables, & sur les aphorismes des Anciens. D'autres n'approuvent pas le Mercure vulgaire ; mais ils veulent un Mercure métallique, ou de la même sub-

Q ij

stance de laquelle est sortie la matiere premiere de l'Or ou de l'Argent : ou en un mot, celui de quelque substance metallique, comme du Plomb, & autres semblables.

Quelques-uns moins scrupuleux pretendent que tout Mercure est également bon, soit qu'il soit tiré des Mineraux, des Vegetaux, ou des Animaux, & que l'on peut employer ces Mercurus dans l'œuvre, ou conjointement, ou l'un d'eux en particulier : parce qu'ils se fondent sur ce qu'on dit, que le Mercure des Philosophes est en toutes choses & en tous lieux. Enfin il s'en trouve qui ayant lû que la matiere est vile, connuë à tout le Monde, qu'elle se trouve par tout, qu'elle est commune à tous les Hommes, & que tout le Monde l'a devant les yeux, donnent un suffrage de mauvaise odeur, à des ordures & à des excremens.

Pour bien concilier toutes ces oppositions, il faut ici reveler un secret au sujet de la matiere seconde, lequel a été par-dessus tous les autres caché & déguisé par les Philosophes. On sçaura donc que tous les bons Auteurs considerent & décrivent trois choses dans cette matiere,

Premierement, ils décrivent la seconde matiere même, ou la substance qui est la vraye matiere seconde de la Pierre, à sçavoir nôtre Esprit Universel, ou nôtre Mercure vif.

Secondement, ils décrivent le sujet dans lequel se trouve cette seconde matiere, ou le Corps d'où on la tire. Ce sujet est une certaine terre veritable & naturelle, qui ne differe point essentiellement de la terre élémentaire, mais seulement accidentellement, à cause qu'elle a été un peu plus subtilisée & purifiée par l'Archée ; & cette terre s'appelle, *la Magnésie.*

Troisièmement, ils décrivent la maniere selon laquelle nôtre seconde matiere est dans sa terre. Elle y est (disent-ils) non comme une partie d'un Tout substantiel, ou comme étant une portion d'un Corps physique ; mais comme la chose contenuë dans celle qui la contient, ou comme une partie accidentelle d'un Tout par accident ; c'est-à-dire, d'un Tout composé de parties complètes chacune en elles-mêmes, dans lequel elles sont amassées les unes avec les autres, & confuses seulement localement. Ainsi, par exemple, l'eau qui est dans

Q. iij

une éponge mouillée, n'est pas une partie substantielle de l'éponge, mais elle est une autre substance qui penetre l'éponge, & qui la remplit.

Or cette nature du sujet de la matiere seconde, & la façon dont elle existe dans lui, se prouve par cette experience que vous pouvez faire. Après la séparation qu'on a faite de cette matiere, la tête-morte est noire, qui est la couleur naturelle de la terre : outre cela, elle est sèche & insipide, & il ne lui reste aucun sel. C'est-là une marque évidente que ce n'est pas un Mixte d'aucune des trois Familles : En effet, il n'y en a aucun qui après qu'on l'a distillé, ne laisse dans la tête-morte un sel.

Parce que les faux Philosophes ont ignoré ce secret, ils ont donné dans cent chimeres, ce qu'ils n'auroient pas fait s'ils n'avoient confondu ces trois choses, & s'ils n'avoient appliqué à une même chose ces descriptions qui tombent sur trois. Au contraire, si l'on s'efforce de penetrer ce mystere, toutes les oppositions même les plus fortes, s'accorderont aisément entr'elles, & la verité paroîtra aussi claire que la lumiere en plein midi, comme on le verra par la suivante.

DU COSMOPOLITE. 191
Adieu. A Bruxelles, le trentième No-
vembre 1646.

LETTRE XLVI.

*Que ce n'est pas le Mercure
vulgaire.*

MONSIEUR,

LE secret contenu dans la Lettre précédente étant supposé, les oppositions qui se trouvent touchant la seconde matière, peuvent être aisément développées.

Pour donner donc à la première opinion un bon sens, il y a deux distinctions à faire. La première tombera sur le mot de *commun* : parce que si on l'applique à la substance même de la seconde matière, à sçavoir nôtre Esprit Universel, & qu'on pretende alors le faire signifier ce qu'il signifie quand on le prend improprement, à sçavoir le Mercure vulgaire, & non pas quelque chose de rare; en ce sens tout est faux. Mais au con-

traire, si ce même mot se prend dans son sens naturel, entant qu'il signifie un rapport à diverses choses ; alors pourveu qu'on le fasse tomber sur le sujet même de la seconde matiere, tout est vrai.

En effet, nôtre Mercure ou l'Esprit Universel, est le commun Principe de toutes choses, puisque l'on ne peut montrer aucun Mixte des trois Familles auquel il n'ait cette espece de rapport : Et d'ailleurs, il n'y a point autre chose dans la Nature qui ait ce rapport aux Mixtes, comme étant un de leurs Principes, que celui-ci.

Que si le même mot pris ou proprement, ou improprement, s'entend du sujet dans lequel est la seconde matiere, & de la maniere dont elle y est ; il est constant que la proposition sera fausse : car le Mercure vulgaire n'a pas précisément l'essence que doit avoir ledit sujet ; & il n'y a rien dans ce Mercure qui ne soit une de ses parties substantielles. Car le Sel, Soufre & Mercure, qui sont dans lui, (s'il y en a encore) y ont perdu leur totalité, & l'être complet qu'ils avoient ; & ils ne peuvent remonter à cette simplicité, comme on l'a assez prouvé en traitant de la *Ressimplification des choses*,
que

que nous avons montrée impossible, & de laquelle il faut raisonner de la même manière, que de la restitution des parties du Composé à leur première totalité, & à la formation d'un être complet.

On peut en second lieu distinguer la même opinion par la distinction expliquée ci-dessus, sçavoir de puissance passive & d'acte, dont nous avons parlé dans les articles précédens à l'occasion d'une autre matière. Car si alors on entend parler du Mercure vulgaire en puissance ; c'est-à-dire, si l'on prétend que nôtre matière est le Mercure vulgaire en puissance, comme ayant des dispositions qui ne sont pas trop éloignées pour recevoir & la forme & la vertu du Mercure vulgaire ; alors on dit vrai, quand on assure que nôtre matière est le Mercure vulgaire : Et cette manière de parler n'est pas extraordinaire. Car c'est ainsi qu'on dit tous les jours, que le froment est la nourriture de l'Homme, quoi que pourtant l'Homme n'en vive pas, mais bien du pain qui se fait de la semence de cette herbe ; & ainsi des autres choses. Mais si l'on prétend que ce sujet soit le Mercure vulgaire même, on se trompe : Et si l'on prétend aussi désigner le sujet

R

de ladite matiere seconde, ou bien le Corps d'où il est tiré, ou la maniere dont elle est dans ce sujet ; cette opinion ne peut encore être vraie, par les mêmes raisons apportées ci-dessus. Adieu. A Bruxelles, le sixième Decembre 1646.

L E T T R E X L V I I .

Suite du même Sujet.

M O N S I E U R ,

P O U R la seconde opinion, soit qu'on l'entende de la matiere seconde même, ou de son sujet, ou de la maniere dont elle y est, elle est fausse. Les autoritez qu'on cite se doivent expliquer de la matiere premiere, sçavoir du Vitriol de l'Or & de l'Argent. Ce Vitriol est veritablement un Mercure métallique, mais cuit en métal : d'où il ne peut retourner à sa premiere simplicité, comme il a été dit tant de fois : Et cette maniere de parler n'est pas encore extraordinaire. Car le pain de froment s'appelle quelquefois

du froment : & en effet c'est du froment, mais sous une forme nouvelle, & cuit ; de sorte qu'il ne peut redevenir ce qu'il étoit auparavant, & servir aux mêmes usages auxquels il servoit. Le pain pour peu qu'il soit altéré, ne peut derechef reprendre les qualitez du froment ou de la farine dont il a été fait, pour de nouveau en faire du pain ; c'est-à-dire, pour en refaire du pain. Cependant du froment qui n'est pas encore tout-à-fait devenu pain, mais qui est seulement pâte & levain, peut servir à fermenter du froment qui n'est pas encore levain, mais seulement pâte. Le même se trouve à proportion dans les Métaux, pour la même cause & raison que dessus, quoi qu'avec un peu de diversité quant à l'acte de la fermentation.

La troisième opinion qui soutient que la partie mercurielle de quelque Mixte que ce soit est nôtre Mercure, est évidemment fausse, si on l'entend ou de la substance de la matiere seconde, ou de son sujet, ou de la maniere dont elle se trouve dans ce sujet : Et la raison de cette opinion se doit distinguer. Car s'il s'agit du lieu où se trouve le Mercure ou Esprit Universel, il est certain qu'il

R ij

est par tout, mais principalement avec l'Air, lequel remplit toutes les parties du Monde ; & qui non seulement résiste par tout au vuide, mais qui pénètre même les autres Elemens, & les Corps qui y entre par leurs pores : Ainsi cette raison loin de faire contre nous, établit nôtre opinion par un argument invincible ; car cette qualité est une espece d'immensité, qui ne peut convenir à aucune autre chose dans le Monde materiel, qu'à nôtre Mercure & à nôtre Esprit Universel. Mais s'il s'agit de son existence propre & substantielle dans tous les Mixtes, comme si l'on prétendoit qu'il y fût en forme de partie substantielle, je subdistingue encore. Car si c'est à dire qu'il soit actué en chaque chose, & qu'il soit réduit à un nouveau degré de composition de sa forme substantielle, outre celui qu'il avoit auparavant, cela est vrai ; mais en cet état il ne peut être d'aucun usage pour faire la Pierre, ni être mis pour la matiere seconde, comme nous l'avons assez prouvé ci-dessus, puisqu'il faudroit pour cela qu'il fût *ressimplifié*. Ce qui est impossible & contre sa nature. D'ailleurs, il est absolument faux qu'il soit dans les

choses susdites assez simple pour être la matière seconde de la Pierre, autrement la partie seroit plus grande & plus étendue que son Tour.

Si les Auteurs semblent insinuer cela par des paroles expresses, il ne faut pas interpreter leur pensée à la lettre, mais selon la susdite exposition. Car jamais ils n'ont voulu enseigner que la seconde matière de la Pierre fût tellement en toutes choses, qu'on l'en pût tirer : mais seulement ils ont prétendu que cette même chose qui est actée & déterminée en toutes choses, doit être cherchée dans l'état de simplicité qu'elle avoit, avant qu'elle reçût cette détermination en chaque Mixte, & qu'elle a encore tous les jours, avant qu'elle ait été coagulée en un Mixte, par l'action des semences primitives ou particulieres. Adieu. A Bruxelles, le 12^e Decembre 1646.



L E T T R E X L V I I I .

*Qualitez de la matière seconde.***M** O N S I E U R ,

IL y a bien des oppositions touchant les proprietez de la matiere seconde, & les qualitez qui suivent de son essence. Car les uns veulent qu'elle soit d'une consistance tout-à-fait liquide & fluide ; les autres n'y demandent pas tant de liquidité, mais un peu de solidité. Il y en a qui disent qu'elle est diaphane : d'autres au contraire la disent opaque. Ceux-ci la font d'une couleur céleste ; & ceux-là d'une couleur blanche. Les uns recommandent qu'elle ait de la saveur & un goût aigu ; les autres qu'elle soit douce & agreable : D'autres lui attribuent l'humidité ; d'autres la sécheresse. Les uns assurent qu'elle a une teinture dorée & rouge intérieurement ; & d'autres le nient. Enfin il y en a qui

choisissent la plus vieille ; & d'autres au contraire préfèrent la nouvelle.

Toutes ces diversitez sont aisées à concilier par tout ce que nous avons dit ailleurs. Car s'il est question de la substance même de la matiere seconde, elle est liquide & fluide, lorsqu'elle commence un peu à se condenser : Elle est diaphane & de couleur céleste, non pas bleuë pourtant, mais fort claire. On y voit mille couleurs, comme celles de l'Arc-en-Ciel. Elle est humide au souverain degré, parce qu'elle est pleine d'air congelé, & qu'elle est par tout répandue dans le sphère de l'Air. D'où vient que tandis qu'elle demeure dans son état de rarefaction, elle ne mouille point les mains. Elle a une teinture abondante, laquelle peu de jours après qu'on l'a séparée de son sujet, prend la couleur jaune, comme d'un Or dissout : mais cette teinture-là s'exalte, & devient tres-rouge en passant par les autres couleurs moyennes. On doit choisir la plus vieille, c'est-à-dire qui soit tirée de cette substance mercurielle ou Esprit Universel, lequel après plusieurs distillations & cohobations naturelles, a changé les qualitez d'humidité & de froideur, en

R. iiij

celles d'humidité & de chaleur : & on ne la trouve telle nulle part que dans nôtre sujet, duquel quand elle a été séparée, elle devient tres-amere : signe indubitable de sa chaleur.

Mais si presentement on parle du sujet de la seconde matiere, les qualitez qu'il a, sont contraires à celles que je viens de rapporter : Car il est épais, opaque, un peu dur, blanc, doux, d'odeur agreable, & tres-sec, parce qu'essentiellement c'est une terre. Le nouveau est préférable au vieux, parce que la matriere, à la longueur du tems, perd son Esprit Universel.

Il reste encore quelques qualitez qui semblent contraires, & qui ont été attribuées par les Auteurs à nôtre seconde matiere. Mais j'aurai lieu d'en parler, en traitant des Termes, où l'on expliquera les descriptions rapportées sur ce sujet. Adieu. A Bruxelles, le dix-huitième Decembre 1646.



LETTRE XLIX.

Source des contrarietez qui se trouvent dans les Auteurs, touchant la Pratique.

MONSIEUR,

EN second lieu, nous traiterons de la maniere d'operer. En quoi j'aurai égard, premierement, à concilier plusieurs contrarietez apparentes qui s'y trouvent, & lesquelles se peuvent rapporter aux parties utiles & inutiles de la matiere. Secondement, à conduire l'ouvrage jusqu'à la fin desirée. Il est vrai que j'ai déjà fort parlé de cela dans les Lettres précédentes : mais à cause des difficultez qui s'y trouvent, je ne laisserai pas d'en repeter ici quelque chose en peu de mots, avec ordre & plus de netteté.

A l'égard donc des parties utiles, quelques-uns soutiennent qu'il ne faut que le Mercure seulement, ou que la

partie mercurielle de nôtre matiere est seule utile : D'autres veulent le Soufre seulement, d'autres le Sel ; & d'autres veulent l'un & l'autre ensemble séparez de son corps ou substance totale ; & enfin de nouveau remis sur son corps & substance, & réuni : ne séparant & ne rejetant que le flegme & la tête-morte.

Pour concilier ces contradictions, il faut distinguer deux sortes de parties de la substance corporelle complete, ou de tout le sujet physique, comme doit être nôtre matiere ; sçavoir, des naturelles, & de celles qui tiennent lieu d'excremens, & qui sont superflus.

De ces dernieres parties superflus, & qui sont excremens, il y en a de trois sortes, sçavoir le flegme, ou la portion d'acquosité mercurielle, laquelle dans la production a excédé le poids de la Nature ; ou la proportion répondante aux vertus des semences primitives ou particulieres. Cette portion excedente, à cause de la foiblesse de nature, c'est-à-dire de la faculté expultrice des semences, ou de l'Archée qui meut ces mêmes semences, demeure confuse & mêlée localement avec la partie substantielle du Mixte : mais elle n'est pas partie substan-

tielle pour cela, ce n'est qu'un corps étranger, & un amas de parties hethéro-gènes qui s'y sont unies par hazard, & qui y demeurent jusqu'à ce que l'Archée les puisse enfin chasser dehors.

Secondement, la tête-morte, c'est-à-dire cette portion superfluë de la corporeité terrestre, que la Nature semblablement ne peut chasser, & qu'elle retient pour la conservation du Mixte, comme une écorce.

Troisièmement, il y a une certaine graisse composée de l'une & de l'autre de ces deux parties, laquelle ressemble à une huile fœtide & veneneuse, ou à un soufre malin.

Or toutes ces parties excrementales ne se trouvent pas universellement dans tous les Mixtes. Car les Mixtes de la premiere classe, dont nous avons parlé ailleurs, n'en ont point, sçavoir les Principes principiez, & principalement nôtre Esprit universel considéré selon soi. La raison de ceci est parce que leurs Principes materiels sont tres-simples, & qu'ils obéissent à l'Archée volontiers, qui les a fabriqué & qui les meut : de maniere qu'ils n'excedent ou ne défont jamais dans les premiers Mixtes, parce

que l'Archée chasse facilement ce qui pourroit excéder ou surabonder à la matière ; & que si quelque chose manque, il l'attire facilement à soi. Mais il n'en va pas de même dans les Mixtes de la seconde classe, c'est-à-dire dans ceux des trois Familles, desquelles les Principes matériels qui sont déjà trop composez, & par là (pour ainsi dire) comme trop appesantis, résistent à l'action & au mouvement du même Archée : d'où vient l'intempérie des Mixtes, par l'excès ou le défaut d'une qualité ou d'une autre.

Tout ce qui se rencontre donc d'acquosité dans lesdits Principes, est tout mercuriel, & partant utile, & même nécessaire à toute production : parce que dans cette acquosité réside la racine de la fermentabilité & de la puissance à être fait Corps.

Quant aux Mixtes inférieurs, ils ont en eux telles parties superflues & inutiles ; mais ils ne les ont pas toutes, & tous les Mixtes n'en ont pas toujours, ni également. Car dans les uns il y a du flegme sans feces, ou tête-morte : dans les autres il y a des feces sans flegme, comme dans l'Or tres-parfait, & dans les Diamans. D'où il arrive quelquefois

que nostre Dissolvant dissout toute la substance de l'Or : ce qui est tres-rare ; mais cela n'est point de consequence ; c'est-à-dire , qu'il n'est pas absolument nécessaire de chercher un Or qui soit si pur , parce que ce qui est pur se dissout & rien de plus , la solution ne se faisant pas par la force des Sels corrosifs , mais par l'union des choses homogènes d'homogénéité de Principes : si bien que les hetherogènes ou différentes Natures ne pouvant être unies , ne peuvent être dissoutes.

Les parties naturelles sont de deux manieres , à sçavoir nécessaires & contingentes. Les nécessaires sont celles qui constituent essentiellement un Tout nécessaire ou physique , la séparation desquelles parties détruit entierement le Mixte ; & étant une fois séparées , elles ne se peuvent jamais rejoindre dans le même corps ou individu particulier , ni même dans la même espèce , comme nous l'avons prouvé & justifié ailleurs par des exemples.

Or ces parties sont matiere & forme , avec les choses qui lui sont naturelles & éminemment comprises avec les parties , qui sont quant à la forme , tous les de-

grez que les Scolastiques appellent *conditions*, qui accompagnent nécessairement la forme substantielle : par exemple, dans chaque Animal l'animalité, la corporeité, la substantialité, jusqu'au souverain degré ou transcendant de l'entité.

Quant à la matiere, ce sont les Principes principiez qui la déterminent à une certaine espèce de Mixte, comme sont le Sel, le Soufre & le Mercure, qui sont proprement les parties du Mixte, comme nous l'avons touché ailleurs.

Les parties contingentes sont celles dont la séparation diminuë la substance du Mixte, mais qui ne détruit pas le Mixte ; & elles sont derechef de deux ordres, à sçavoir homogènes, ou hetherogènes. Il faut entendre ici l'homogénéité dans le sens vulgaire de l'Ecole. Les parties homogènes, ou simplement *quantitatives*, sont celles desquelles l'essence est de semblable nature que le Tout, & la division desquelles diminuë seulement la quantité de la substance : comme si par exemple, d'une livre d'Or ou d'Argent, on ôtoit quelque once.

Les parties hetherogènes ou integran-

res de la substance, entrant qu'elle est telle substance, sont celles qui sont différentes à l'égard les unes des autres, & à l'égard de leur Tout, & desquelles la totale séparation détruit toute la substance ; de manière qu'elle ne peut jamais être réparée : mais la destruction de quelques-unes ne détruit pas, mais estropie le sujet.

Toutes ces sortes de parties conviennent à tous les Mixtes, tant inférieurs des trois Familles, que supérieurs & moyens, qui sont les Principes principaux qui ne sont pas encore réduits à certaine espèce. Mais elles ne leur conviennent pas également : car dans les uns il y a plus grande quantité de Soufre, lesquels à cause de cela sont appelez *Soufre* par les Philosophes, prenans cette signification au large, parce qu'ils donnent le nom selon la plus grande partie : Et c'est ainsi que l'on appelle l'Or *Soufre*, & qu'il est entendu sous la signification du Soufre. Dans d'autres, le Mercure prédominant donne le nom aussi de *Mercury* : & de même dans ceux où il y a plus de Sel, on les connoît sous le nom de *Sel*. Cependant dans les Mixtes solides & tres-cuits, le Sel & le

Soûfre passent pour la même chose, ou du moins sont tellement joints ensemble, qu'à peine peuvent-ils être séparés. D'où vient que les Anciens ne parlent jamais, ou rarement du Sel. Mais, lorsqu'ils sont réduits en Vitriol, c'est pour lors que la faculté du Sel leur convient aussi-bien que le nom : Et pourtant il faut remarquer, que selon leurs differens effets, on les appelle tantôt Sels, & tantôt Soûfres. Adieu. A Bruxelles, le 24^e Decembre 1646.

L E T T R E L.

Conciliation des contrarietez qui se trouvent dans les Auteurs, touchant la Pratique.

M O N S I E U R,

P O U R concilier les oppositions susdites, il faut remarquer d'abord que l'on y donnera un sens, ou bien par rapport à la substance même de l'une ou l'autre de nos matieres, qui sont le Vitriol

trisol du Soleil & nôtre Esprit Universel; ou bien on l'y donnera par rapport au sujet d'où elles se tirent, qui est d'un côté le Soleil mineral, & de l'autre nôtre Magnésie.

Si les propositions s'entendent de la propre substance, ou nous en appliquons le sens aux parties superflues, ou aux naturelles. Si c'est aux parties superflues, il n'y en a point à tirer, parce qu'il n'y a point d'excremens, à cause de la parfaite contemperation de l'un, à sçavoir de nôtre Vitriol Solaire; & la simplicité de l'autre, à sçavoir de nôtre Esprit Universel.

Que si nous entendons parler des parties naturelles, il n'y a pas lieu d'ententer la séparation, parce qu'il est impossible de la faire sans la destruction du Mixte; & quand bien même elle seroit possible, elle seroit inutile & superflue: parce que (comme nous l'avons déjà prouvé) elle seroit contre nature, ne pouvant rentrer ni dans l'individu, ni dans l'espèce du Corps dont elle est tirée.

Que si on entend parler du sujet de l'un & de l'autre, & qu'il s'agisse des parties superflues, il en faut tirer la par-

S.

tie terrestre & la terre inutile, laquelle dans la production du Soleil se trouve confusée avec sa substance, & dans nôtre Magnésie conjointe à l'Esprit Universel, comme son vaisseau contenant & conservatif pour l'utilité Philosophique : Laquelle partie, (parce qu'elle n'est pas nécessaire) quoi que partie naturelle du dit Esprit Universel, est pourtant en quelque façon excrement. Mais si nous prétendons parler des parties naturelles, en vain, comme nous avons dit ci-devant, nous tenterions leurs séparations.

Après la recherche & l'élection des parties utiles, la conduite & le régime de l'Art & de l'ouvrage doivent suivre pour obtenir la fin dernière désirée, avec les signes des changemens qui arrivent, ou des couleurs différentes; en quoi, comme dans beaucoup d'autres choses, les Auteurs ne sont pas d'accord : les uns soutiennent qu'il n'y a qu'un unique Régime, les autres trois, les autres quatre; à sçavoir, la solution, l'ablution, la réduction & la fixation. Les uns n'usent que d'une sorte de Feu, & continuel : les autres se servent d'un Feu de plusieurs degrez, & de différente manière de chaleur. Les uns n'ont qu'un Vase : les

DU COSMOPOLITE. 211
autres plusieurs. Les uns veulent plusieurs distillations & imbibitions ; & les autres une seule & unique coction. Les uns reconnoissent deux couleurs principales, la blanche & la rouge : les autres y ajoutent la noire ; & d'autres encore admettent la verte , avec d'autres couleurs moyennes. Les uns prétendent que la première couleur est la rouge : d'autres la noire. Toutes lesquelles choses se pourroient vérifier par ce que nous avons dit ci-devant. Mais parce que nous serions trop longs , & que l'on trouve suffisamment l'explication de tout ceci dans les Auteurs ; il suffit à présent d'expliquer la Pratique qui est contenuë dans le premier Chapitre de la Genese , que nous avons pris ci - devant pour Directoire dans nôtre Lettre trente-huitième.

Contemple donc comme le texte dudit Chapitre premier de la Genese par quelques lignes préliminaires , touchant légèrement les parties corporelles générales du Monde , à sçavoir le Ciel & la Terre , enseigne en même tems les parties & les opérations qui se trouvent dans nôtre Magistere. Car ne montre - t - il pas comment du Cahos est fait le Ciel & la Terre des Philosophes , laquelle en

§ ij

cet état est vuide & sans action ? Elle s'amasse & se coagule comme feroit du limon dans une Fontaine , ou le Sel dans la Mer , attendant que par l'action de l'Esprit Azotique mêlé artificiellement d'un Feu extérieur , il lui vienne des semences qui la rendent feconde. C'est du Cahos, dis-je, que se fait ce Ciel & cette Terre, non pas du Cahos primitif qui n'est le sujet que du seul Créateur quand il a voulu produire, mais du second Cahos & naturel ; c'est-à-dire, de nôtre Eau ou Esprit Universel, qui est en confusion & comme envelopé de ténèbres dans le corps de la Magnésie, sur laquelle l'Esprit Azotique, figure créée & corporelle de l'Esprit increé, est porté.

Ensuite après que le précédent Texte a parlé en général, il descend au particulier ; & gardant le nombre, l'ordre & la quantité de toutes & chacune opérations de l'Art, il traite de même en nombre, ordre & quantité des ouvrages faits miraculeusement dans la semaine de la Création..

Premièrement, que la Lumiere soit faite, & qu'elle soit divisée des Ténèbres qui sont sur la face de l'abîme Philoso-

phique ; & que le Jour soit séparé de la Nuit , afin qu'ils se succèdent l'un après l'autre par toutes les autres opérations. Car dans tout l'ouvrage , la Lumière & les Ténèbres doivent nécessairement se suivre alternativement.

Secondement , que le Firmament soit fait au milieu des Eaux , & que les Eaux soient divisées des Eaux : A sçavoir , celles qui sont sous le Firmament de celles qui sont sur le Firmament ; c'est-à-dire , les épaisses & grossières séparées des subtiles ; & qu'elles soient ramassées en un lieu , afin que la Terre paroisse aride & sèche.

Troisièmement , que la Terre germe & produise de l'herbe verte , faisant sa semence selon son genre ; c'est-à-dire , des semences non des trois familles , car il ne s'agit pas de cela ici , mais des propres familles de son genre : Qu'elle soit semée , & qu'elle soit rendue féconde , par des fréquens arrosemens d'une rosée de même nature & homogène.

Quatrièmement , que les deux grands Luminaires soient faits ; c'est-à-dire , le moindre Luminaire , ou l'Elixir au blanc , & le grand Luminaire , ou l'Elixir au rouge ; & qu'ils luisent dans le Firma-

S iij

ment du Ciel Philosophique , & qu'ils illuminent la Terre , soit métallique , soit végétale , soit animale ; & qu'ils servent de signe , de jour , de tems & d'années ; c'est-à-dire , qu'ils marquent telle perfection de temperature , que l'on voye des marques & signes extérieurs , selon la diversité des tems & des âges ; & enfin l'incorruptibilité selon la capacité de la masse corporelle.

Cinquièmement , que les susdits Elixirs soient multipliez en vertu & volume , par la même Eau dont ils ont été coagulez , par autant d'opérations en ordre , & par le même régime qu'elles ont été faites : Ensuite , qu'elles soient fermentées & spécifiées par des semences spécifiques de quelque famille de Mixtes inférieurs , selon la nature d'un chacun.

En sixième lieu , que lesdits Elixirs soient multipliez & changez aux Animaux , par adroites & artificieuses exhibitions , pour la propagation des Végétaux par conjonction des Sels ; & enfin pour la transmutation des Métaux & des Minéraux par projection & conjonction des Soufres. Et ceci suffit pour ce qui regarde la Matière & la Pratique. Nous allons finir par l'explication des Termes.

DU COSMOPOLITE. 215
Adieu. A Bruxelles, le 30^e Decembre
1646.

LETTRE LI.

*Contrariété de Termes dans les
Auteurs.*

MONSIEUR,

Tout ce qui concerne les Termes se peut réduire à deux chefs, sçavoir aux Termes composez, & aux simples. Les composez sont des descriptions dont les Philosophes se servent pour indiquer la matière, lesquels se divisent en deux articles. Le premier est, de ces descriptions qui concernent la seconde matière, lesquelles sont univoques ou analogues. Les analogues sont celles par lesquelles le Soleil est désigné par les Philosophes, avec les conditions requises, pour qu'il soit la premiere matière de la Pierre : car alors elle est dépeinte sous des noms de divers Corps, qui ont une nature en partie semblable, & en partie différente

de celle de l'Or. Ainsi le Soufre vif est appellé *Vitriol*. Et c'est en ce sens que l'on doit entendre cet axiome célèbre, *que le Vitriol est nôtre Or dissout*, ou que la Terre Solaire est un Vitriol métallique, parce qu'elle convient par analogie & proportion avec tous les autres Vitriols. Au reste il y a mille sortes de ces descriptions, quelquefois par similitude de causes, quelquefois par identité de proprietez, quelquefois par conformité d'effets & d'actions; d'autrefois par égalité d'accidens. Ainsi l'on trouve chez les Philosophes, que le Soleil est appellé *pression*, *levain*, *le jaune de l'Oeuf Philosophique*, *le mâle*, &c.

Les descriptions univoques sont celles qui désignent le Soleil nommément, ou par des qualitez & attributs qui lui sont entierement propres, & qui expliquent précisément son essence. Ce que vous trouverez ordinairement dans nos Ecrits, & dans les Livres des autres Philosophes : c'est pourquoi nous ne les rapporterons pas. Adieu. A Bruxelles, le 26^e Janvier 1647.



LETTRE LI.

LETTRE LII.

Description du Sujet de la Pierre.

MONSIEUR,

Le second article est, des descriptions de la seconde matière. Il se subdivise en trois parties, dont la première est des descriptions qui appartiennent à la matière même : la seconde, des descriptions du sujet dans lequel elle se trouve : la troisième contient les descriptions qui appartiennent à l'une & à l'autre en commun, sçavoir à la propre substance de la matière seconde, & à son sujet.

Les descriptions de la première subdivision, comme premières sont univoques ou analogues, & sont de plusieurs manières, & se connoissent facilement, en considérant si elles décrivent la Nature de nôtre matière en gros ou en détail. Nous avons rapporté quelques-unes de ces descriptions en parlant des Termes simples : j'obmets les autres, de peur

T

d'être trop long.

Les univoques sont diverses aussi ; comme est celle, par exemple, par laquelle on affirme que nôtre matière se trouve en tous lieux, dans tous les Estres, qu'elle est par tout devant les yeux d'un chacun, & pourtant qu'on ne la voit point ; qu'elle se trouve dans les fumiers, & cependant qu'elle est la viande qui nous fait vivre : Toutes lesquelles choses s'entendent suffisamment par les Lettres précédentes, ne pouvoir appartenir qu'à nôtre seul Esprit Universel.

Les descriptions de la seconde subdivision sont pareillement, ou analogues ou univoques. Les analogues sont celles dont on nomme le sujet de la matière seconde, comme Terre - feüillée, Miel, Rosée, Mercure des Philosophes, leur Fontaine, & autres noms. Les univoques sont rares ; & entre six cens Volumes, nous n'en avons trouvé que trois ou quatre qui aient dit la chose clairement & nettement : de manière pourtant que de prime-abord on ne s'en peut appercevoir.

La première est celle par laquelle il est dit, que le nom de nôtre Sujet dans toutes nos Régions & Langues, tant vi-

vantes, que mortes, est d'un même son ou peu changé, pource que la première syllabe a par tout le même son ou le même effet des Estres.

La seconde est, par laquelle il est dit que le nom de nôtre Sujet est composé de trois lettres, & de cinq caractères en Latin; & en Grec & en Hebreu, il n'en a que trois seulement de différente espèce, & deux de même espèce, avec deux des précédentes.

La troisième est, par laquelle il est dit que nôtre Sujet est écrit ou figuré par un seul caractère mystique, auquel les cinq lettres qui expriment son nom, sont rapportées, soit que sa totalité soit divisée en parties semblables ausdits caractères, soit que ces lettres demeurent réunies, & que les cinq caractères susdits soient ramassez ensemble.

Tu pourras facilement vérifier les descriptions susdites, puisque le nom t'en est connu : mais le plus considérable est de t'attacher à connoître les qualitez de ce Sujet, & de la liqueur qui en est tirée, afin que tu te mettes fortement dans l'esprit l'opinion que nous t'avons décrite, & que tu te confirme dans cette vérité.

T ñ

La quatrième est des descriptions mêlées, qui renferment & la substance de la matière & son sujet, desquelles on pourroit en remarquer plusieurs : d'où vient que beaucoup de Philosophes disent que le Sujet dont ils se servent, n'est ni végétal, ni minéral, ni animal, & qu'il n'est tiré ni produit d'aucune de ces choses. Mais ce discours passeroit les bornes d'une Epître, si je m'étendois davantage : ajoutez que ce n'est pas ici notre intention de ramasser toutes les descriptions qui ont été faites sur ce Sujet, mais seulement de leur donner quelque lumière.

Nous ne disons rien ici de la Pratique, quoi qu'il semble que notre division exigeât cela de nous : mais nous y avons satisfait dans notre dernière Partie, au Chapitre de la manière d'opérer. Adieu, &c. A Bruxelles, le vingt-deuxième Janvier 1647.



LETTRE LIIL.

Explication des Termes.

MONSIEUR,

IL ne s'agit plus que d'expliquer les Termes simples. Toute leur ambiguïté ne consiste que dans la ressemblance du même nom de diverses choses & opérations ; c'est-à-dire, en différentes applications du même nom à diverses choses, ou de plusieurs noms à une même chose prise ou considérée de différente manière.

Selon la ressemblance du nom, nôtre Esprit Universel avant que d'être reçu dans nôtre Magnésie, que nous appelons nôtre *Sujet*, est appelé *Mercur* des *Philosophes*, mais non pas simplement, mais par proportion & par analogie avec *Mercur* Planette du Ciel, lequel prend facilement les qualitez & la nature de tous & un chacun des Planettes auquel il est joint : ce que fait nôtre *Mercur*

T iij

avec les Planettes inférieures ; c'est-à-dire, les Métaux, ou la semence des Métaux ou des autres Mixtes. Ce qui ne convient pas au Mercure vulgaire : car quoi qu'amalgamé & mêlé avec la semence des Métaux, il ne peut pourtant jamais recevoir la première qualité, ni être élevé par aucun artifice à la multiplication de leur semence.

On l'appelle de même nom lorsqu'il est dans nôtre Magnésie, ou aussi-tôt qu'il en est tiré, ou lorsque dans l'œuf des Philosophes par corruption, il est revivifié & intimement conjoint avec l'Or, & identifié avec lui. Toutes lesquelles choses qui se trouvent souvent chez les Auteurs sous ces Termes, se doivent entendre par rapport à la Partie de Theorie ou de Pratique dont il s'agit. De même en faut-il penser de l'Or, qui est appelé *Levain* dans l'œuf Philosophique, ou du même nom dans l'état de la Pierre parfaite, & dans l'action de la projection. Dans ce sens & differens noms, le susdit Mercure est appelé, selon differens états & opérations, *Antimoine*, lorsque dans ladite opération il purge l'Or, & le rend tres-propre, comme fait l'Antimoine vulgaire, mais beau-

coup plus noblement & efficacement. Quelquefois dans l'œuf Philosophique, selon les degrez de la forme métallique, ou plutôt selon son temperament, par rapport à Saturne, il est appelé *Saturne*. D'autrefois il est nommé *femelle*, lorsqu'il reçoit sa semence de l'Or : d'autrefois *Aymant*, parce que par une certaine vertu magnétique, il attire la semence spécifique de l'Or : tantôt *Acier*, parce que comme l'Aymant attire l'Acier, ainsi la semence de l'Or attire ledit Mercure : De même il prend le nom de *Soûfre*, de *Sel*, de *Levain*, soit dans la composition du Magistère, soit dans la multiplication à divers tems & différentes opérations : A sçavoir, il est appelé *Soûfre*, lorsque le Feu central change sa température froide dans son centre même, & que la chaleur y prend son empire. On l'appelle *Sel*, quand la fixité du Feu & de la Terre étant en équilibre avec l'humidité, se soumet à la victoire, & devient en une telle consistence de substance, qu'elle peut également & sans dommage être dissoute dans le Feu & dans l'Eau : & au contraire dans l'Air serain & dans la Terre, s'endurcit comme le Sel. Enfin nôtre

224 LETT. DU COSMOP.

Mercur est dit Levain, lorsqu'il est congelé & épaissi, & qu'il coagule son semblable, autant dans la composition du Magistere, que dans sa multiplication.

La même chose se doit entendre de l'Or par proportion, lequel après la solution, est appelé *Vitriol*, & dans sa corruption, *la Tête du Corbeau*, &c.

Que toutes ces instructions nous suffisent, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous faire naître l'occasion, & qu'il veuille nous conduire comme par la main à la confection de l'ouvrage que je vous souhaite.

Fin des Lettres du Cosmopolite.



SOMMAIRE ABREGÉ

*De tout ce qui est contenu dans
ces Lettres, renfermé dans un
Sceau ou Hierogliffe de la So-
cieté des Philosophes inconnus.*



CE caractère n'a pas été inventé &
choisi au hazard & sans dessein :
Car le Trident est le Neptune de nôtre

.

parabole, lequel contient en abrégé toute la Theorie & la pratique de la Science Hermetique.

Or afin que ces mystères particuliers soient entendus, nous les expliquerons par deux ordres Geometriques ; à sçavoir, par analyse ou décomposition, & par synthese ou composition.

Par analyse, on considere premiere-ment, l'unité de toute la figure. Secon-
dement, le binaire ou dualité des Cô-
nes, ou pyramide droite. Troisième-
ment, la triplicité des vuides ou angles.
Quatrièmement, le quartenaire des Li-
gnes ; & enfin, les points des extrémi-
tez, la dimension ou étenduë de toute
la figure, & la latitude des Lignes : car
chacune de ces choses a sa signification
Cabalistique.

Par synthese, on considere le retour
du quartenaire des Lignes dans la tripli-
cité des vuides ou sinuositez. Seconde-
ment, de la triplicité au binaire des Cô-
nes. Troisièmement, du binaire en l'u-
nité.

Faisons l'application de cette double
consideration. Il faut donc sçavoir que
l'une & l'autre representent en énigme,
1^o. la premiere génération ou création

des choses corporelles : 2°. les productions & multiplications des mêmes choses par la Nature ; & en troisième lieu, les productions qui se font par l'Art qui imite l'un & l'autre.

Pour ce qui regarde la première génération, l'unité du caractère de toute la figure difforme, & comme sans forme à cause de son vuide qui n'est point terminé, qui ne tend point ni à un Triangle, ni à un Quadrangle, ni à un Cercle, ni à aucune autre figure parfaite : cela, dis-je, dénote ou signifie *l'Eau Catholique*, ou premier Estre des Corps, revêtuë d'une forme informe, & indifférente à toutes les formes parfaites.

La dualité ou binaire des Pyramides droites, ou de la concurrence des Cônes ou pointes de Pyramides, montre l'une & l'autre puissance éloignée, soit active ou passive dudit premier Estre. La triplicité des vuides ou sinuositez, lesquels se trouvent tournez en trois sens, & semblent regarder vers trois côtes opposées, sçavoir celui du bas intérieur du Trident regarde le haut, le vuide du bas extérieur regarde en bas, & celui des points des extrémités des Signes regarde comme la diagonale, ou le milieu entre

le haut & le bas : cette triple sinuosité, dis-je, disposée de maniere, que chaque partie laterale fasse une partie du vuide voisin auquel elle est jointe, signifie *l'Hyle*, *l'Archée* & *l'Azoth*, lesquels ont même rapport entr'eux. Le quaternaire des Lignes droites de diverse largeur ou latitude, position & termination, jointes pourtant d'un lien commun ensemble, désigne la distinction des quatre Elemens, & la distribution des quatre premieres qualitez, tant symboliques, que dissymboliques. Puis en retrogradant par synthese, la triple conjonction des Lignes dans les angles contrepoez ou mis proche l'un de l'autre, montre la composition des trois Principes principiez du premier ordre, *Sel*, *Soûfre* & *Mercur*e, par le mélange & la combinaison des Elemens, & par les communications des qualitez dissymboliques.

Par les symboliques, le binaire des Cônes ou Pyramides de divers côtez s'unissant à la base, démontre les Principes principiez du second ordre, à sçavoir *le Mercur*e & *le Soûfre*, *le mâle* & *la femelle*, *l'humidité radicale* & *la chaleur primitive*. Enfin l'unité de tout le caractère résultant des Cônes conjoints, montre *le*

Mercur des Philosophes, d'Eau Catholique seconde, ou nôtre Esprit Universel.
 Pour les points des extrémitéz des Cônes, ils signifient la semence masculine & féminine du même genre ou espèce : & pour les points dans lesquels les Lignes se touchent mutuellement, & font angle, ils representent les trois Familles du Mixte inférieur, avec les différentes espèces formées des susdites semences. Voilà de quelle maniere ce Hierogliphe explique mystérieusement ce qui s'est fait dans la premiere Création. Il n'explique pas moins bien ce qui s'est fait dans la seconde par la Nature. Car l'unité de tout le caractère signifie la premiere matière, (non feinte & imaginée à plaisir, comme la fausse doctrine des Ecoles le prétend,) mais corporelle & sensible, & déjà revêtuë de quelque forme primitive, à sçavoir de celle des Elements simples ou Principes principians, ou de celle des Principes principiez. Le binaire des Cônes represente le mouvement réel & actuel de l'action & passion de tous les Estres corporels, comme cause prochaine de la perpetuelle corruption & génération.

La triplicité des trois espèces de sinuo

sitez ou vuides, nous figure les influences des Corps supérieurs, à sçavoir des Astres & Estoiles, & la réflexion des inférieurs, avec la confluence & concours de ce qui est entre les deux. Ce qui se fait sans discontinuer du centre du Monde à la circonference de toute la Machine corporelle. Le quartenaire des Lignes marque l'écoulement des Elemens, & l'émission de leur quinte-essence.

Par synthese en retrogradant, la triplicité des vuides ou sinuositez, démontre la multiplication des Principes principiez du premier ordre, *Sel, Soufre & Mercure*. Le binaire des Cônes represente la multiplication des Principes principiez du second ordre, par le mélange des précédens, en *mâle & femelle*.

Enfin, l'unité sinueuse du Hieroglise est l'image de la multiplication de l'Esprit Universel. Pour les points des Lignes disjointes, aussi-bien que les angles, ils signifient la multiplication, tant des semences primitives, que des espèces de l'une & l'autre Famille des Mixtes inférieurs, par la triple digestion & coction du Magistere, & par la spécification de l'Esprit Universel.

Ce même symbole appliqué à ce que

fait l'Art en imitant la Nature & la Création, exprime fort bien toutes ces opérations. Car par l'analyse & synthèse, l'unité du caractère est le modèle de l'*Eau Catholique seconde*, qui doit sortir de l'assemblage confus des choses de différente nature, par le bénéfice de l'Art. Le binaire des Cônes signifie des substances de deux consistances différentes, tirées du propre Corps de l'Esprit Universel; par la solution de la coagulation, non par la division de la mixtion. La triplicité des sinuositez est la figure de la contemperation, ou mélange égal que doit acquérir l'Esprit Universel; à sçavoir, mercuriel, sulfuré & salin. Enfin, le quartenaire des Lignes dénote l'harmonie des quatre Elemens.

De plus, par l'ordre renversé, ou par la synthèse, la triplicité des sinuositez décrit les trois parties principales du Magistère; sçavoir, la solution du corps, la coagulation de l'esprit, l'union du corps, de l'ame & de l'esprit, par digestion, ablution & fixation.

Le binaire des Pyramides conjointes dépeint la purification du Magistère, par solution & coagulation, tant au rouge, qu'au blanc.

232 SOMM. DU HIEROGL.

L'unité enfin, déclare la vertu de l'Elixir. La situation & la position des points des extrémités, signifient la projection de l'Elixir sur une plus grande quantité de quelque Corps que ce soit, & une transmutation actuelle des formes imparfaite en une tres-parfaite d'une espèce plus noble, ou enfin d'une substance féminale.

F I N.

TABLE



TABLE

DES MATIERES

Contenuës en ces Lettres.

*Quels sont les Auteurs qu'on doit lire
entre tous les Philosophes Hermetiques.*

LETTRE II. Pag. 46. & suivantes.

*Comment se fait la préparation du Mercure
de la Magnésie.*

LETT. IV. p. 55.

*Quel doit être le Soufre des Philosophes,
& à quel Mercure on le doit joindre.*

LETT. VII. p. 57.

*L'Eau est la matière & le principe primitif
de toutes choses ; mais toutefois après
avoir esté informée des quatre premières
qualitez, desquelles procede toute action
& passion.*

LETT. XII. p. 68.

*Du conflit de ces quatre premières qualitez,
qui se fait dans l'Eau informée de la
sorte ; Dieu a tiré les Elemens, qui sont
plûtôt les matières de l'Eau ou ses par-
ties primitives, que des Elemens verita-
bles.*

LETT. XIII. p. 69.

*De ces Elemens, agissans ainsi entr'eux,
se sont faites diverses substances moyen-*

V

•
•

nes dans la seconde génération, lesquels on appelle les Elemens élementez, & les Principes principians de tous les Corps.

A la même LETT. XIII. p. 70.

De la quinte-essence, c'est-à-dire, de la partie la plus pure de ces Elemens, par une espèce de condensation les Cieux ont esté faits, lesquels sont provenus de la plus pure partie condensée de l'Eau : Ensuite les Astres, dont les uns viennent de la plus pure partie de la Terre ; telle est la Lune, à cause de son opacité : Les autres de la plus pure partie de l'Air ; telles sont les Estoiles, qui comme un verre transparent empruntent leur lumière du Soleil : Les autres de la partie la plus rayonnante du Feu, comme est le Soleil. Ce qui se prouve par leurs diverses influences. LETT. XIV. p. 71. & 72.

De l'action de ces Elemens, sont provenus le Soufre, le Sel & le Mercure, dont les propriétés sont très-bien expliquées. LETT. XV. p. 75. & LETT. XVI. p. 77. & 78.

De ces trois Principes, il en provient deux autres, appelez Principes Principiez ; savoir, le Sperme & le Menstrue, qui acquierent de nouvelles propriétés du Soufre & du Mercure, que l'on explique. LETT. XVII. p. 79. & suiv.

De ces deux derniers, il s'en fait un seul Principe, qu'on appelle du nom de Mercure, lequel a une nature d'Hermaphrodite ; & c'est l'Esprit Universel, dont on exprime les propriétés. LETT. XVIII. p. 82. & 83.

De ce dernier Principe, c'est-à-dire de cet Esprit Universel disposé à la nature du Soufre, Dieu a fait prochainement & immédiatement tous les Mixtes qui se trouvent dans les trois Regnes, Vegetable, Animal & Mineral. LETT. XIX. p. 87. & 88.

En combien de manieres se fait la multiplication par le moyen de l'Esprit Universel. C'est ce qu'on explique. LETT. XX. p. 89. & suiv.

Des differences du mâle & de la femelle dans les Familles des Vegetaux, Animaux & Mineraux. LETT. XXI. p. 93. & 94.

De quelle maniere se prepare l'Esprit Universel ; comment il se digere & s'assimile dans les Animaux. LETT. XXII. & XXIII. p. 96.

Ce que c'est que la Nature naturante, & la Nature naturée. LETT. XXIV. p. 102. & 103.

En combien de manieres l'Art aide & perfectionne la Nature. LETT. XXV. p. 104. & suiv.

L'objet de la Chrysopée, & sa définition.

LETT. XXVI. p. 110. & suiv.

Les causes de la Pierre sont expliquées.

LETT. XXVII. & XXVIII. p. 117. & suiv.

La Pierre se fait de l'Or & de l'Argent, & de l'Esprit Universel tiré de la Magnésie : car la Pierre est homogène, & de même nature que l'Or & l'Argent.

LETT. XXIX. p. 121. & LETT. XLIV. p. 185.

Le Dissolvant doit être dépouillé de sa terrestréité, par diverses rectifications.

LETT. XXX. p. 126.

Les quatre degrez du Feu qui produisent dans l'œuvre Philosophique les couleurs noire, verte, blanche & rouge, viennent du Feu central, & non pas de l'élémentaire qui est unique, & qui ne sert qu'à exciter la chaleur centrale. A la même

LETT. XXX. p. 127. & LETT. IX. p. 61.

Instrumens nécessaires à la préparation de la Magnésie. LETT. XXXI. p. 128. & suiv.

Dans ladite Magnésie il n'est pas besoin de séparer les Principes, Soufre, Sel & Mercure ; & si le Sel s'y trouve, il doit être volatile, pour être propre à la dissolution de l'Or. LETT. XLV. p. 189.

Dans la Tête-morte de ladite Magnésie, il n'y a aucun Sel après la distillation.

Là même, p. 190.

L'Or & l'Argent se doivent réduire en

Vitriol, pour pouvoir mieux souffrir la solution ; & leur union se doit réiterer avec ladite Eau. LETT. XXXIII. p. 133.

Dans l'œuf on doit mettre dix fois autant de Liqueur Mercurielle, avec une once d'Or pour l'Or ; & quatre parties de Mercure, avec une once d'Argent pour l'Argent. La même.

Toutes les différentes manieres de multiplier la Pierre. LETT. XXXIV. p. 135.

Son usage & sa projection. LETT. XXXV. p. 138. & suiv.

Diverses manieres particulieres de la Chrysopée particuliere. LETT. XXXVI. p. 141. & suiv.

Les différentes methodes d'éprouver les Métaux. LETT. XXXVII. p. 149. & suiv.

Si l'on mêle la huitième partie de Tartre crud avec de l'Antimoine, lorsqu'on s'en sert pour épurer l'Or, il ne se perd presque rien de l'Or ; & de plus, l'examen s'en fait plus aisément. LETT. XXXVIII. p. 157.

Toutes les contradictions qui se trouvent répandues dans les Livres des Philosophes, à l'occasion de la matière de la Pierre, sont expliquées. LETT. XLI. p. 166. & LETT. XLII. p. 171.

On donne les différens sentimens des Au-
V. iij

EXP

238 TABLE DES MATIERES.

teurs, touchant la premiere matiere de la Pierre. LETT. XLIII. p. 181.

Et on les explique. LETT. XLV. p. 187.

Et LETT. XLVII. p. 194.

Diverses Opinions sur la figure de la seconde matiere des Philosophes, avec sa veritable description. LETT. XLVIII. p. 198. & suiv.

L'application du Texte du premier Chapitre de la Genese, aux opérations de la Pierre dans l'œuf des Philosophes. LETT. L. p. 211.

Diverses descriptions & noms de la seconde matiere de la Pierre : par exemple, de l'Or & de l'Esprit Universel. LETT. LI. p. 215.

Trois descriptions veritables & univoques de la Magnésie des Philosophes. LETT. LII. p. 217.

Explication de la seconde matiere, par les differens noms qu'on lui donne. LETT. LIII. p. 221.



Fin de la Table des Matieres.

